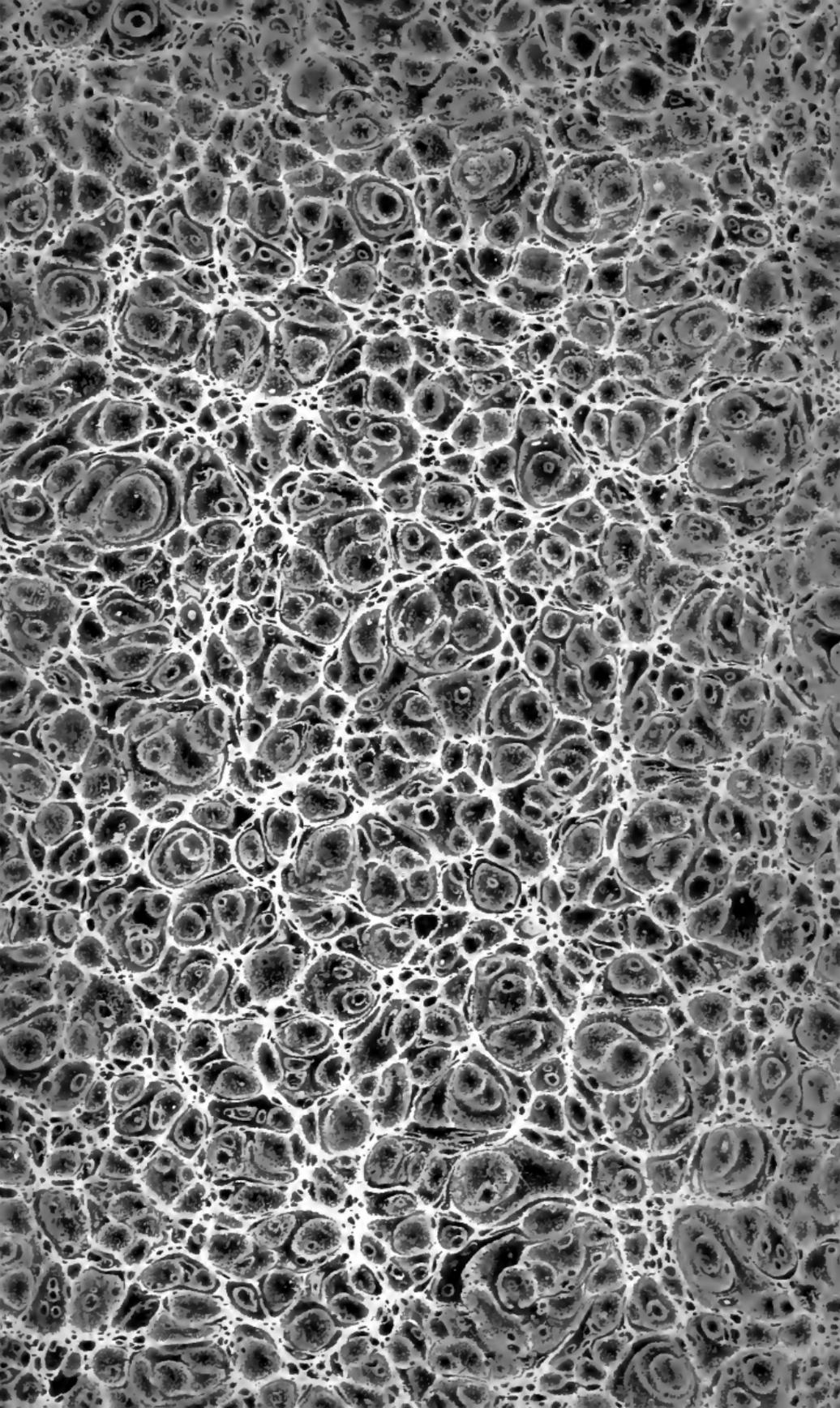




JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto





HOLY BEDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSPARENT

EX
2350
1085
1867
S.M.

LE MYSTÈRE

DE

L'EUCCHARISTIE

1807. * FRANCE : 1807-1870

LE MYSTÈRE

X 92

DE

L'EUCCHARISTIE

MÉDITÉ AU PIED DES SAINTS AUTELS

PAR

M. L'ABBÉ A. JOIRON

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE PARIS



TROISIÈME ÉDITION.



HOLY REDEEMER LIBRARY, WIND

PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE CASSETTE, 20.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

—
1867

TRANSCRIPTED



ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

BREF DE N. T. S. P. LE PAPE

ADRESSÉ A M. L'ABBÉ JOIRON,

Auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Mystère de l'Eucharistie médité au pied des saints autels.*



PIE IX, PAPE.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Vous avez voulu, comme le témoignent vos lettres pleines de respect, nous faire hommage d'un ouvrage publié par vous l'année dernière, dans lequel vous exposez aux fidèles avec science et piété le mystère de l'ineffable et suprême amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ a témoigné aux hommes dans le très-auguste Sacrement. Nous avons accepté bien volontiers, cher fils, ce présent, et Nous donnons les plus grands éloges au zèle dont vous êtes enflammé pour notre sainte religion. Car, bien que Nous n'ayons pas eu jusqu'ici le loisir de lire votre livre, Nous ne pouvons aucunement douter de son mérite, après le jugement si avantageux qu'en ont porté plusieurs illustres évêques de France. Recevez, comme preuve de Notre amour paternel pour vous, Notre bénédiction apostolique que Nous vous accordons, cher fils, avec affection, pour qu'elle vous soit un gage de toutes sortes de prospérités pour l'âme et pour le corps.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 24^e jour d'avril 1858. La 12^e année de Notre Pontificat.

PIE IX, PAPE.

PIUS P. P. IX.

Dilecte fili, salutem et Apostolicam benedictionem.

Mysterium ineffabilis summæque dilectionis, quâ Dominus Jesus Christus in sacramento augustissimo homines persecutus est, a te in doctrina et pietate meditatam opere tuo fidelibus proponitur, quod superiore anno typis in lucem publicam editum ad Nos dono, litteris obsequentissimis, mittere voluisti. Quam libenter, dilecte fili, libri tui munus accepimus, et studium sanctissimæ religionis, quo flagras, majorem probamus, in modum. Nec vero nobis, qui librum illum legere adhuc non potuimus, dubium aliquod potest subesse, quandoquidem præclarum adeo tulerunt de ipso plurimi spectatissimi Galliarum Antistites testimonium. Paterni interim amoris Nostri tibi sit argumentum apostolica benedictio, quam omnīs et animi et corporis prosperitalis auspiciem ipsi tibi, dilecte fili, amanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 24 aprilis an. 1858. Pontificatus Nostri anno XII.

PIUS P. P. IX.

APPROBATIONS.

APPROBATION DE SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Nous avons lu avec un intérêt soutenu et une véritable édification l'ouvrage intitulé : *Le mystère de l'Eucharistie*, par M. l'abbé Joiron, prêtre de notre diocèse. Nous pensons que ce livre est propre à éclairer de plus en plus les fidèles sur l'adorable mystère qui en est le sujet, à fortifier leur foi, à exciter leur piété et à leur rendre plus profitables de jour en jour les admirables inventions du divin Sauveur, toujours immolé et toujours présent sur nos autels par amour pour nous.

Nous avons la confiance que Dieu bénira cette pieuse entreprise, et nous faisons des vœux pour qu'elle tourne à sa plus grande gloire.

F.-N., *Card. Arch. de Paris.*

Paris, le 27 août 1857.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'AIX.

L'Eucharistie étant *le centre où toute la religion vient aboutir*, il importe de faire connaître de plus en plus ce mémorial des merveilles du Seigneur, cette continuation de la vie de Jésus sur la terre, cette source intarissable de grâces. C'est le but que s'est proposé l'auteur du *Mystère de l'Eucharistie médité au pied des saints autels*. L'ouvrage, fidèle à reproduire la pure doctrine de l'Eglise et écrit avec intérêt, sera lu avec autant de plaisir que d'édification.

Vu le témoignage favorable ci-dessus rendu par l'un de MM. les professeurs du séminaire de Brou, à l'ouvrage de M. l'abbé Joiron, nous le recommandons volontiers aux fidèles, et nous désirons qu'il remplisse le but du pieux auteur, en augmentant la dévotion au saint Sacrement de l'autel.

† GEORGE, *Évêque de Belley,*
Archevêque élu d'Aix, Arles et Embrun.

Grand Séminaire de Brou, le 25 mars 1857.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE METZ.

Metz, le 17 avril 1857.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance l'exemplaire de votre

ouvrage sur le *Mystère de l'Eucharistie*, que vous avez eu la bonté de m'adresser.

Je n'ai point l'habitude d'approuver les livres qui n'ont point pour auteurs des ecclésiastiques de mon diocèse. Mais le vôtre, Monsieur l'Abbé, a déjà reçu l'approbation de Mgr l'Archevêque d'Aix; il me paraît pieux et solide. Je le verrai donc avec plaisir répandre parmi les fidèles confiés à mes soins.

† PAUL, *Évêque de Metz.*

LETTRE DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE CARCASSONNE.

Carcassonne, le 19 avril 1857.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Je n'ai point voulu répondre à votre bonne lettre, avant d'avoir pris moi-même connaissance du petit ouvrage qui l'accompagnait. Je l'ai lu avec attention, et je vous adresse mes sincères compliments; votre livre est un traité très-complet sur le plus doux et le plus auguste de nos mystères. Vous avez su être à la fois instructif et onctueux....

† FRANÇOIS, *Évêque de Carcassonne.*

APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE D'AMIENS.

Le livre de M. l'abbé Joiron sur le *Mystère de l'Eucharistie* nous a paru réunir la pureté de la doctrine à l'onction de la piété. Jugant que la lecture en serait doublement profitable aux personnes pieuses, nous lui avons donné, et nous lui donnons par les présentes notre approbation.

JACQUES ANT., *Évêque d'Amiens.*

Amiens, le 6 juin 1857.

APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

D'après le rapport qui m'a été fait, je me joins bien volontiers à ceux de mes vénérables collègues dans l'épiscopat, qui ont approuvé l'ouvrage de M. l'abbé Joiron sur le *Mystère de l'Eucharistie*. Ce livre semble un traité complet, d'une doctrine très-solide et très-pieuse, sur le plus excellent de nos mystères. Il sera lu avec édification et avec profit, non-seulement par les fidèles qui trouvent leur vie et leurs délices au banquet eucharistique, mais encore par les prêtres qui offrent chaque jour la sainte victime sur l'autel du Seigneur.

† L. E., *Évêque de Poitiers.*

Poitiers, le 23 juin 1857.

APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS,
NOYON ET SENLIS.

Nous, Joseph-Armand Gignoux, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

D'après le rapport très-favorable qui nous a été fait sur le livre intitulé : *Le Mystère de l'Eucharistie médité au pied des saints autels*, par M. l'abbé Joiron, nous approuvons et recommandons cet ouvrage. Sa lecture contribuera puissamment, nous en avons l'espoir, à augmenter la foi et l'amour envers notre Seigneur Jésus-Christ dans l'adorable Sacrement de nos autels.

Donné à Beauvais, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du secrétaire de l'Évêché, le 29^e jour de juin, de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent cinquante-sept.

† JOS. AR., *Ev. de Beauvais, Noyon et Senlis.*

Par mandement de Monseigneur,

LAURENT, *chan. hon., secrétaire gén.*

APPROBATION DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE MOULINS.

Nous recommandons avec confiance aux fidèles un livre intitulé : *Le Mystère de l'Eucharistie médité au pied des saints autels*, par M. l'abbé Joiron, *prêtre du diocèse de Paris*. En même temps que leur piété y trouvera une nourriture propre à l'entretenir, ils sentiront cette même piété appuyée et soutenue d'une doctrine solide. Leur cœur sera ému, mais leur esprit aussi sera éclairé, et ils reconnaîtront que la sainte Eucharistie étant l'abrégé des œuvres de Dieu, et le *mémorial de toutes ses merveilles*, c'est trop affaiblir la vertu fortifiante de ce pain sacré, que d'y chercher uniquement l'aliment d'une dévotion sensible. C'est pourquoi nous souhaitons vivement avec l'auteur que la lecture de son livre, en introduisant les fidèles jusqu'à l'intérieur de ce divin mystère, leur en fasse goûter la solide et substantielle douceur malheureusement si cachée, mais que Dieu montre à ceux qui la cherchent, et que le présent ouvrage les aidera à découvrir.

Donné à Moulins, le 22 juillet 1857, en la fête de sainte Marie-Madeleine.

. † PIERRE, *Évêque de Moulins.*

A

MARIE, MÈRE DE JÉSUS,

ET MA MÈRE.



Sainte vierge Marie, je vous offre ce livre sur le *mystère de l'Eucharistie*, commencé, continué, achevé sous l'invocation de votre nom béni. Tel qu'il est, il se recommande à vous, du moins par le titre qu'il porte. Daignez le protéger. Obtenez-lui tout le succès que vous savez pouvoir être utile à la gloire de votre divin Fils; je n'en demande pas d'autre. S'il est destiné à produire dans les âmes quelques fruits de piété, faites, je vous en conjure, que je sois le premier à les recueillir.

PRÉFACE



En écrivant ce livre, nous avons cherché d'abord à satisfaire l'inclination de notre piété. Un prêtre que le pouvoir de consacrer l'Eucharistie élève à une dignité d'une sublime hauteur, qui contemple de si près les saints mystères, et dont presque toute la vie se consume au service des autels, peut dire sans orgueil qu'il a quelque dévotion envers l'auguste Sacrement. Oserait-il avouer qu'il est prêtre, s'il en était autrement?

Nous avons ensuite pensé être utile à quelques fidèles, particulièrement à ceux qui fréquentent les exercices de l'adoration perpétuelle du très-saint Sacrement, en leur offrant des sujets variés de méditation, dans un ensemble complet et régulier.

Le titre que nous avons choisi indique suffisamment le but que nous nous sommes proposé. Dans un temps où il y a, en matière de religion, plus de bonne volonté que de science, plus de sentiments que de principes, il nous a paru que c'était un travail superflu, ou d'une mince utilité, de ne produire que des

affections passagères. Nous avons voulu donner à ces affections un fondement certain, en mêlant ensemble l'instruction et ce qu'on appelle la piété, qui sont inséparables l'une de l'autre.

Nous avons introduit le lecteur seul avec Dieu, se parlant à lui-même, ou parlant à son bon Maître, afin de l'affranchir de toute préoccupation étrangère, et de l'absorber tout entier dans la contemplation unique du Mystère eucharistique. N'ayant d'autre ambition que celle d'aider les âmes à aimer et à louer Jésus-Christ dans son Sacrement, nous consentons volontiers à disparaître. Nous avons souvent expérimenté que la parole la plus simple, recueillie par la réflexion, devient quelquefois une mine féconde. Nous osons espérer que la chétive semence que nous jetons aujourd'hui d'une main inhabile, tombant dans une bonne terre, pourra y produire des fruits précieux de bénédiction. Le pieux adorateur qui nous lira doit fermer notre livre sitôt que son esprit et son cœur pourront se suffire à eux-mêmes et se passer de ce supplément étranger.

Si nous avons écrit quelque chose de bon et d'utile, nulle doute que nous ne l'ayons emprunté à ceux qui nous ont précédé. Mais comme, en parcourant les livres, nous n'avons jamais eu en vue que notre propre utilité, sans aucun dessein d'écrire, nous nous sommes approprié les pensées et les sentiments d'autrui, sans qu'il nous soit possible de rendre à chacun ce dont nous lui sommes redevable. Au reste, il im-

porte peu au lecteur de savoir où nous avons puisé, pourvu qu'il puisse profiter de ce qui lui est offert.

Voici le plan que nous avons suivi. L'âme se fait à elle-même ces trois questions, qui semblent renfermer tout le mystère de l'Eucharistie :

I. Jésus-Christ est-il réellement présent dans l'Eucharistie?

II. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il institué l'Eucharistie?

III. Que fait Jésus-Christ dans l'Eucharistie?

C'est la réponse développée à ces trois questions qui remplit tout le livre. Rien n'est plus simple ; mais rien de plus fécond et de plus utile, si les réponses étaient faites avec l'intelligence d'un cœur aimant.

Avons-nous réussi dans notre dessein? Ce n'est pas à nous d'en juger. Nous demandons seulement qu'on nous tienne compte de notre bonne volonté.

Que nous serions heureux si nous pouvions, par nos efforts, procurer au Dieu de l'Eucharistie quelque tribut nouveau, ou plus ardent, de respect, de reconnaissance et d'amour! Nous l'offririons avec joie comme un dédommagement de notre propre infirmité.

LE MYSTÈRE

DE

L'EUCCHARISTIE

MÉDITÉ AU PIED DES SAINTS AUTELS.

PREMIÈRE PARTIE.

JÉSUS-CHRIST EST-IL RÉELLEMENT PRÉSENT DANS
L'EUCCHARISTIE?



CHAPITRE I.

Introduction à l'Acte de Foi sur la Présence réelle.

Le séjour naturel du Fils de Dieu, c'est le ciel. Il y demeure dans le sein de son Père qui l'engendre de toute éternité, et lui dit incessamment : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, » *Filius meus es tu, ego hodie genui te*. C'est là que le Prophète royal, s'élevant par un essor rapide jusqu'à ces hauteurs sublimes, l'a contemplé siégeant à la droite de son Père dans la splendeur des saints, *sede a dextris meis... in splendoribus sanctorum*, où il l'avait engendré de son sein avant l'aurore, *ex utero ante luciferum genui te*.

Il est cette sagesse divine que l'Esprit-Saint nous montre, avec une si grande magnificence d'images, sortie de la bouche du Très-Haut, engendrée avant toute créature; par qui a brillé dans les cieux une lumière qui ne s'éteint jamais, et qui a environné la terre comme d'une

nuée féconde; qui existe dès le principe, avant tous les siècles, et par delà tous les siècles ne doit jamais finir; qui parcourt tout le cercle des cieux, pénètre la profondeur des abîmes, se promène sur les flots de la mer; préside sur toute terre, et chez tous les peuples, et partout obtient le premier rang de la souveraineté. Cette sagesse dit : « J'habite au plus haut des cieux, et la colonne des nuées forme mon trône, » *Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columna nubis.*

Saint-Jean, l'aigle du nouveau testament, a vu, dans d'ineffables ravissements, que « le verbe était avant tous » les commencements, que le verbe était en Dieu, et que « le verbe était Dieu, » *in principio erat verbum, et verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum.*

O Verbe divin, Sagesse incréée, lorsque mon esprit et mon cœur, dégoûtés des erreurs de l'ignorance, des vanités de la terre, des illusions du temps, avides de repos, veulent s'arrêter en vous, pour jouir de vos biens sacrés, il leur faut donc prendre les ailes de la colombe, et s'envoler par delà tous les espaces connus, jusqu'au ciel des cieux? O trône inaccessible à ma faiblesse, comment, avec un corps mortel qui appesantit mon âme, pourrais-je monter jusqu'à vous, pour me nourrir de vérité, de sagesse et d'amour.

Mais ce verbe divin est descendu un jour de ces hauteurs sublimes. Pour se rendre accessible à l'homme, du sein de son Père, par une chute ineffable, il s'est précipité sur la terre, revêtu de la forme d'esclave. Il s'est fait homme, en tout semblable à nous. C'est le mystère de l'Incarnation, *et Verbum caro factum est.* L'homme ne pouvait monter jusqu'au Verbe; le Verbe est venu jusqu'à l'homme par une condescendance infinie. Vrai Dieu, vrai homme, il a habité parmi les hommes, *et habitavit in nobis.* On a pu le contempler de près, l'entendre, converser familièrement avec lui, le toucher de ses mains, *quod audivimus, quod vidimus, oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vite.* (S. Jean, Ep. I, ch. I.)

Il y eut une femme d'Israël dans le temps à qui le Verbe de Dieu dit : Vous êtes ma Mère. Pendant neuf mois il habita l'étroite prison que s'était choisie son amour; et tout le ciel, descendu sur la terre afin de contempler une si grande merveille, accompagnait invisiblement l'auguste Vierge devenue mère, partout où elle dirigeait ses pas, pour faire une escorte d'honneur au Dieu qu'elle portait. Au sortir du sein virginal de Marie, le Verbe de Dieu eut une demeure sur la terre. Bethléem lui offrit une étable abandonnée où il naquit dans l'obscurité et le silence de la nuit, où les anges, où les bergers vinrent l'adorer. Nazareth posséda la maison sacrée, où, dans la compagnie de Marie et de Joseph, l'Homme - Dieu, plein de grâce et de vérité, soumis humblement à ses créatures, travailla de ses mains, pour gagner sa nourriture et pourvoir à ses besoins. L'Évangile appelle Capharnaüm, sa ville, parce qu'il venait souvent s'y reposer de ses courses évangéliques, dans les jours de sa vie publique.

Même après sa mort, le Verbe fait homme eut encore sa maison : ce fut le sépulchre où l'on déposa son corps, mais qu'il rendit à jamais glorieux par sa résurrection.

Toutefois, ce séjour du Fils de Dieu sur la terre n'a duré que trente et quelques années. Après ses travaux, son apostolat, ses douleurs, le Verbe incarné s'est élancé de la montagne des Oliviers, à la vue de ses apôtres, vers les régions supérieures. S'élevant au-dessus de leurs têtes, au-delà des nuées qui le dérobent à leurs regards, il monte jusqu'au ciel. Des anges apparaissent qui annoncent de sa part que Jésus ne reviendra plus désormais qu'à la fin des temps, avec une grande gloire et une grande majesté, pour juger les hommes. Descendu de la gloire, le Verbe y retourne : il va reprendre la droite de son Père, au sein des splendeurs divines. Maintenant il ne reste plus de Jésus-Christ sur la montagne que le vestige de ses pieds sacrés. Étable de Bethléem, temple de Jérusalem, sol de la Judée et de la Galilée, mont du Calvaire, saint Sépulchre, vous ne

renfermez plus qu'un souvenir. Je cherche Jésus parmi vous, mais Jésus n'y est plus.

La terre de l'exil ne pouvait devenir le séjour permanent du Fils de Dieu. D'ailleurs, en s'abaissant, il semblait avoir compromis les intérêts de sa gloire. Venu au milieu des ténèbres, les ténèbres ne le comprirent point. Il parut au milieu des siens, et les siens, ne le reçurent pas. L'ayant méconnu, ils le persécutèrent, ils l'accusèrent, ils le firent condamner et mettre à mort. Telle fut l'hospitalité qu'un Dieu reçut de la part des hommes ! Maintenant il est remonté dans sa gloire jusqu'à la consommation des temps. Ceux qui l'ont méconnu et rejeté, le verront un jour ; ils le reconnaîtront alors à la lumière de l'éternité : mais il sera trop tard.

Cependant le Fils éternel de Dieu, en remontant vers son Père, a trouvé, dans les trésors de sa sagesse et de sa bonté, le secret de demeurer parmi nous. Il nous avait promis, en la personne des apôtres, de ne pas nous laisser orphelins. Il accomplit admirablement sa promesse dans le sacrement de l'Eucharistie, qui est par excellence le mystère de Dieu avec les hommes. Car l'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin. Par l'Eucharistie, Dieu habite donc encore parmi nous.

Autrefois le temple de Jérusalem était appelé la maison de Dieu, *domus Dei*. Le Sauveur lui-même lui donne plusieurs fois ce nom, au saint Evangile. Le roi Salomon, qui eut la gloire de le bâtir, s'en étonnait. « Est-il bien possible » disait-il « que Dieu habite vraiment sur la terre ? car si le ciel, et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, Seigneur, combien n'en est pas plus incapable cette maison que j'ai bâtie ! » Toutefois Dieu ne résidait dans ce temple que par sa gloire et sa providente sollicitude. C'est nous, chrétiens, qui possédons la vraie maison de Dieu, où Jésus-Christ habite réellement et substantiellement. Il n'y a

pas sur la terre de nations si heureuses que le peuple chrétien, qui aient des dieux qui s'approchent d'elles, comme nous avons notre Dieu tout près de nous.

O merveille ! je puis écrire sur le seuil de toute église catholique, sur la porte de tout tabernacle : C'est ici la maison de Dieu, *hæc est vere domus Dei*. Comme j'ai moi-même, dans la cité, ma maison que j'habite, ainsi le Fils de Dieu a aussi sa maison, où je puis entrer librement, pour l'adorer, pour converser avec lui : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitavit cum eis*, voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux. Depuis bientôt dix-neuf siècles, ce prodige persévère, et il s'accomplit d'un bout du monde à l'autre, partout où il y a un prêtre pour consacrer.

Eglise sainte, maison de mon Dieu, ciel anticipé, salut ! Ah ! quelle joie pour le vrai chrétien de fouler vos sacrés parvis, de s'arrêter dans votre auguste enceinte ! Il est alors avec son Dieu ; il est chez son Dieu. Ce n'est point une pieuse fiction ; c'est la vérité, simple, sans figure, sans exagération.

Quelquefois, dans la méditation, en réfléchissant aux mystères de la vie de mon Sauveur, je me laisse surprendre par une sainte jalousie envers les Juifs, les saintes femmes, les jeunes enfants, les apôtres, Marie elle-même, qui vécurent avec Jésus, le Fils de Dieu, qui purent l'approcher, recevoir ses divines caresses, entendre ses enseignements, être admis à sa familiarité, lui donner l'hospitalité, s'asseoir à sa table, manger avec lui, être témoins de ses miracles, assister à sa mort. Quel bonheur, pensé-je, si j'avais vécu dans ces circonstances précieuses, et joui d'une si grande consolation ! Mais, en vérité, au regard de la foi, en vous possédant, ô sainte Eucharistie, qu'ai-je à envier aux siècles passés, à tous ces personnages de l'Évangile ? Ne me donnez-vous pas tout ce qu'ils ont eu, en me donnant Jésus, Jésus l'hôte divin à qui nous donnons l'hospitalité, non-seulement dans nos églises mais jusque dans nos cœurs ?

Ainsi, pour vous trouver, ô Verbe éternel, ô Sagesse

incrée, afin de me reposer en vous des illusions du temps, de me refaire de toutes les agitations de la vie, de guérir toutes les plaies de mon cœur, d'affermir mes pas chancelants, et d'apprendre à marcher sûrement dans les voies du salut, je n'ai pas besoin de monter les hauteurs inaccessibles du Ciel. Je n'ai qu'à chercher une église. En y entrant, j'ai trouvé mon Dieu dans sa maison, où je puis m'abriter.

O Eucharistie! ô Eglise! ô Tabernacle de Dieu avec les hommes! ô Emmanuel, vrai Dieu avec nous!

CHAPITRE II.

Les luttes victorieuses de la Foi contre l'impiété et l'hérésie.

Je vis, ô mon Dieu, dans un siècle de doute et d'incrédulité, *in medio nationis pravæ et. perversæ*. L'impiété infatigable dans son œuvre de destruction et de ruine, s'attaque à toutes les vérités, à tous les mystères, pour en ébranler la certitude. Rien n'arrête son audace sacrilège. Elle a osé franchir la barrière même du sanctuaire, porter atteinte au Sacrement de votre amour, pour nous ravir le Dieu de l'Eucharistie, et frapper ainsi au cœur la religion du Sauveur. Le cri de ses blasphèmes a souvent monté jusqu'à moi, et je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes amères, le jour et la nuit, en entendant des hommes qui insultaient à ma foi, à ma piété au pied des autels, et me jetaient tous les jours cette insultante ironie : Où est-il donc ton Dieu, le Dieu de l'Eucharistie! *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes, die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : ubi est Deus tuus?* (Ps. 41.) Nous n'avons jamais vu, me disent-ils, ce Dieu que tu adores. Ne le montreras-tu pas quelque jour à nos re-

gards, pour que, croyant en lui, nous venions aussi l'adorer? Et, parlant ainsi, ils traitent ma foi de simplicité ignorante et superstitieuse, et la tournent en dérision, en même temps que les mystères sacrés.

O Seigneur Jésus, levez-vous, défendez vous-même votre gloire outragée; imposez silence à vos ennemis, et qu'ils soient confondus, *exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus; et fugiant qui oderunt eum, a facie ejus.* (Ps. 67.)

Pourquoi te troubles-tu, me répond intérieurement le Sauveur Jésus? Que crains-tu de la part de ceux qui rejettent la vérité de ma présence au sacrement de l'Eucharistie? Qui sont-ils? des impies? des libertins? des incrédules? Et bien! que t'importe, âme chrétienne, le vain bruit de leurs paroles? Laisse-les se déchaîner contre les inventions de mon amour et les mystères de ma tendresse : ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles, *sinite illos : cæci sunt, et duces cæcorum.*

Comment voudrais-tu rencontrer la tranquille clarté de la vérité parmi les tourbillons fangeux des passions ténébreuses? Le crime et la vérité se fuient par une antipathie irrésistible. Le vice craint la lumière : il aime à s'envelopper dans l'obscurité de l'erreur et du mensonge. L'impie, l'incrédule et le libertin ne connaissent et ne croient que ce qui peut favoriser leurs coupables intérêts. Leur intelligence énervée n'a plus d'activité que pour les vains fantômes des plaisirs qu'ils poursuivent. Des yeux malades comme les leurs ne peuvent soutenir les rayons éclatants qui partent du Soleil éternel de la vérité.

Quel attrait peut avoir pour eux ma présence au sacrement de l'Eucharistie? Elle condamne leur orgueil, leur avidité, leur sensualité, par mes abaissements infinis, ma pauvreté, mon obéissance, mon silence et mon repos. Leur cœur me repousse. L'Ami des cœurs purs, l'Agneau de Dieu sans tache peut-il compatir avec ces capharnaïtes, ces hommes de chair et de sang? Ces mystères d'union sainte de Dieu avec l'homme sont au-des-

sus de leurs pensées. Ame chrétienne, ne sois donc pas étonnée qu'ils refusent d'y croire, et qu'ils s'écrient : Ce discours est trop dur, et qui peut l'entendre? *Durus est hic sermo, quis potest eum audire?*

D'ailleurs, que n'a pas nié l'impie, et qui pourrait, sans rougir, soutenir le récit complet de ses honteux égarements? Il a nié l'existence même de Dieu, que toute créature manifeste clairement, en disant dans son cœur : Dieu n'est pas, *dixit in corde suo : Non est Deus.* Il a nié la vie future. Content de ne goûter que les passagères jouissances du temps, que les plaisirs grossiers des sens, il a dit : Hàtons-nous; couronnons-nous de roses; mangeons et buvons; car demain nous mourrons, et nous nous endormirons d'un sommeil éternel dans la poussière du tombeau. Il a nié sa liberté, et s'est abaissé jusqu'à la condition d'un esclave qui n'a pas de volonté, qui ne peut choisir entre le bien et le mal, et n'agit que sous l'empire d'une aveugle nécessité, comme s'il n'était qu'une machine organisée par la main du destin. Il a nié la distinction du vice et de la vertu. Il a nié la spiritualité et l'existence même de son âme pour se croire une vile matière, animée par je ne sais quel principe, et dès la vie présente il a dit à la pourriture et aux vers : Vous êtes mes frères et mes sœurs. En un mot, tout ce qui gêne ses passions, l'impie le révoque en doute; il le nie hardiment. Il nierait jusqu'à l'existence du soleil qui nous éclaire, s'il devenait un obstacle aux dérèglements de son cœur.

Que t'importent donc, âme chrétienne, les négations railleuses de l'impiété? N'est-ce pas au contraire un préjugé légitime en faveur de la vérité du mystère eucharistique, que les emportements des fils du mensonge?

Mais, ô mon Dieu, les impies ne sont pas seuls à nier votre présence au sacrement de l'Eucharistie. Les hérétiques qui affectent de croire à l'Évangile, de n'avoir d'autre arbitre de leur croyance que votre parole sainte, se joignent à eux pour la nier. Et cependant ils se déclarent hautement vos disciples; ils accusent votre Eglise,

contre laquelle ils se sont révoltés, d'avoir altéré le dépôt sacré de vos enseignements.

Aveugles et orgueilleux sont les hérétiques, répond le Sauveur. Aveugles, qui ne savent pas lire et comprendre la simplicité de ma parole ; qui veulent substituer, à l'humble soumission de la foi, les trompeuses inventions de la raison. Orgueilleux, qui prétendent mieux expliquer l'Écriture que l'Église que j'en ai établie l'interprète et le juge ; qui croient que l'Esprit-Saint les inspire et parle par leur bouche tandis que l'Esprit-Saint dont ils éteignent la lumière, est loin de leurs cœurs.

Qu'ont-ils donc vu tous ces prétendus grands esprits, que les âmes fidèles, que les chrétiens soumis des siècles précédents aient ignoré ? La grandeur du mystère les effraie. Ma puissance infinie ne peut-elle les rassurer ? Qu'y a-t-il qui me soit impossible, et ne puis-je pas faire tout ce que je dis ? Tant de bonté et tant d'amour les étonne. Mais peuvent-ils fixer des limites aux manifestations de l'amour infini ? Dieu ne peut-il pas aimer les hommes d'une manière surprenante, incompréhensible, c'est-à-dire divine ? Si, pour nier ma présence au sacrement de l'Eucharistie, il suffit d'alléguer qu'elle suppose un excès incompréhensible de puissance ou d'amour, ne faudra-t-il pas nier au même titre tous les autres mystères que j'ai accomplis en faveur des hommes ? Car quel est celui de mes mystères qui ne renferme pas quelque excès de puissance et de bonté qui surpasse la portée de ton intelligence ?

Ignorent-ils ce qu'a dit avec tant de sagesse saint Ambroise, mon serviteur, que « la force de la bénédiction « surpasse celle de la nature ; parce que la nature elle-
« même peut être changée par la bénédiction, *majorem-
« que vim esse benedictionis quam naturæ ; quia benedictione
« etiam natura ipsa mutatur ?* Moïse tenait en ses mains
« une verge ; il la jette à terre, elle devient un serpent.
« Il saisit la queue du serpent, il reprend aussitôt la na-
« ture de la verge. Les fleuves d'Égypte roulaient des
« eaux pures et limpides, et tout à coup le sang jaillit de

« leurs sources, en sorte qu'on ne peut plus étancher sa
 « soif dans leurs lits. Mais à la prière du prophète le sang
 « disparaît, et l'on retrouve la nature de l'eau. Le peuple
 « hébreu était circonvenu de toutes parts ; d'un côté,
 « par l'armée des Egyptiens, de l'autre, par la mer :
 « Moïse étend sa verge, les eaux se séparent, se durcissent
 « comme des murailles pour laisser à sec un libre pas-
 « sage. A son tour le Jourdain, contre les lois de la nature
 « remonte vers sa source... Que si la bénédiction d'un
 « homme a eu tant de force, qu'elle pût changer la na-
 « ture, que dirons-nous de la bénédiction divine, quand
 « ce sont les paroles du Sauveur lui-même qui opèrent ?
 « Car ce sacrement que tu reçois, c'est la parole du Sei-
 « gneur Jésus qui le produit. » (*De Mysteriis*, cap IX.)

Que te dirai-je encore, âme chrétienne ? Et toi aussi, ébranlée par les discours de l'impie et de l'hérétique, voudrais-tu m'abandonner, *numquid et vos vultis abire* ? Voudrais-tu renoncer à la douce pensée, à la consolante assurance que ton Dieu habite avec toi sur la terre, et fait ses délices de se donner réellement à ton cœur ?

Ah ! Seigneur Jésus, il s'en faut bien que je veuille me séparer de vous, en rejetant la foi à votre présence réelle, ni désertter vos autels, vos tabernacles sacrés. Où irais-je, puisque vous avez seul les paroles de la vie éternelle, et que seul vous pouvez me donner le gage de cette vie dans votre sacrement d'amour, *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.*

Je crois ; mais daignez aider ma faiblesse ; fortifiez encore ma foi ; rendez-la plus inébranlable, plus vive, plus efficace, *credo, Domine ; adjuva incredulitatem meam.*

CHAPITRE III.

Le triomphe de la Foi sur les sens et la raison.

Mes sens et ma raison, je l'avoue, demeurent interdits et confondus en face de la sainte Euchariste. Mes yeux veulent observer le changement miraculeux qui s'opère sur l'autel; ils cherchent à découvrir Jésus présent; mais rien de changé ne leur apparaît jamais : avant et après les paroles sacramentelles, ils ne voient que les mêmes apparences du pain et du vin. Le prêtre porte dans ses mains la sainte hostie, et ses doigts consacrés ne touchent que les apparences du pain. Le Corps adorable du Sauveur nous est donné dans la communion; nous mangeons avec respect et amour cette chair divine, et nous sentons le goût du pain : En buvant le sang précieux, le prêtre éprouve le goût du vin. Les sens, accoutumés à ne juger que d'après les apparences, me disent : C'est du pain, c'est du vin.

Mais j'ai entendu l'Eglise qui m'avertit, dans l'acte même de la consécration eucharistique, que c'est ici un mystère de foi, *mysterium fidei*, où les sens ne peuvent pénétrer, où la raison doit s'incliner. J'ai entendu aussi la parole de la foi qui me dit : C'est le corps, c'est le sang du Sauveur Jésus; il n'y a plus de pain ni de vin. Alors, plus sûr de cette parole de vérité que du témoignage de mes sens qui voudraient m'égarer, je leur impose silence, ainsi qu'à ma raison, et, sans rien diminuer de leur certitude dans les choses de l'ordre naturel, je les corrige ici par l'autorité supérieure de Dieu qui me parle, à qui je dois les soumettre, puisque c'est de lui que je les ai reçus. Etant averti du miracle par la parole divine, je n'ai à me plaindre d'aucune erreur, ni aucune erreur à redouter.

C'est ce que l'Eglise m'invite à chanter au pied des saints autels, dans la fête même du Saint-Sacrement.

Visus, tactus, gustus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur :
Credo quidquid dixit Dei Filius ;
Nil hoc veritatis verbo verius.

« La vue, le toucher, le goût sont trompés en vous,
« mais le témoignage de l'ouïe seul suffit pleinement à
« ma foi : je crois tout ce qu'a dit le fils de Dieu ; rien
« n'est plus vrai que cette parole de la vérité. »

Faut-il m'étonner que le mystère de l'Eucharistie échappe à mes sens et surpasse ma raison ? Leur défaillance n'est-elle pas une suite nécessaire de ma condition ? La terre que j'habite, la vie présente où je suis, ne sont-elles pas le lieu et le temps de la foi, où je dois me préparer et m'initier aux clartés de la manifestation éternelle ? Si Dieu permettait que je visse Jésus à découvert dans l'Eucharistie, sous les glorieuses apparences de sa vie ressuscitée, l'autel ne serait-il pas le ciel ? N'aurait-il pas renversé l'ordre de sa providence et troublé l'harmonie de ses desseins sur l'homme ? Il convient à Dieu de conduire l'homme au plein jour de la vision béatifique, à travers cette sorte de crépuscule de la foi, où la lumière et les ténèbres sont mêlées dans une proportion telle, que l'homme croit avec une certitude inébranlable ce qu'il ne voit pas, et qu'il possède réellement, sans pouvoir le goûter encore dans sa plénitude, l'objet de la félicité infinie du ciel et de l'éternité.

Quel mérite aurait ma foi, si je croyais à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, parce que je le verrais et le toucherais ? Le Sauveur ne pourrait-il pas me dire alors ce qu'il disait autrefois à l'apôtre saint Thomas si lent à croire : « Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru : bienheureux ceux qui ne verront pas et qui croiront, » *quia vidisti me, Thoma, credi-*

disti ; beati qui non viderunt, et crediderunt! Je me réjouis, ô mon Dieu, de ce que vous me fournissez l'occasion, en m'approchant de vos autels, de vous offrir un premier hommage d'humilité, par la soumission nécessaire à ma foi, de ma raison orgueilleuse et de mes sens, pour les captiver sous le joug de votre suprême autorité. En vous sacrifiant le témoignage de mes sens, je vous fais avec bonheur un sacrifice d'autant plus méritoire, que j'y répugne davantage, parce que j'y suis moins accoutumé. Si je vous voyais, l'occasion de ce mérite me serait ôtée.

D'ailleurs si Jésus, mon glorieux Maître, manifestait sa présence à mes sens, pourrais-je, dans mon infirmité présente, la supporter dans son éclat sans succomber, puisqu'au ciel même l'homme ne pourra soutenir la vue de la gloire divine que par un secours particulier de la grâce? Le monde entier pourrait-il subsister sous le feu ardent de la majesté de mon Sauveur? C'est donc par condescendance pour ma faiblesse, que vous daignez vous cacher dans votre sacrement, ô Jésus.

Comment enfin serait possible le festin eucharistique, si Notre-Seigneur nous y était donné tel qu'il est? Si nous voyions l'apparence de sa chair sacrée, comment oserions-nous, comment pourrions-nous communier? C'est donc par un dessein admirable de sagesse que notre Dieu s'est voilé dans son sacrement sous une forme étrangère. Quelles apparences pouvait-il mieux choisir, en se déroband à nos sens, que les apparences du pain et du vin? Puisqu'il voulait se donner en nourriture, n'était-il pas convenable qu'il fût montré sous les apparences de la nourriture ordinaire de l'homme?

Vous êtes donc, ô Jésus, dans l'Eucharistie, quoique réellement présent, un Dieu caché, et vous deviez l'être, *vere tu es Deus absconditus*. Ma foi vous découvre dans cet abîme secret, et tout caché que vous êtes, je crois fermement à votre présence réelle, autant et plus encore que si je vous voyais de mes propres yeux.

CHAPITRE IV.

La Foi en la Présence réelle, fondée sur la parole de Dieu.

Je crois que Jésus-Christ est présent réellement et substantiellement dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie sur sa parole plus infaillible que mes sens, plus infaillible que ma raison. C'est vous-même, Seigneur Jésus, qui avez révélé ce mystère au monde. L'Esprit-Saint nous a conservé, dans le saint Evangile, l'admirable discours par lequel vous avez promis la merveille eucharistique. Que les paroles qu'il renferme sont douces, ô mon Dieu ! plus douces que le miel à mes lèvres, *quam dulcia faucibus meis eloquia tua ! super mel ori meo.* Je les ai cachées dans mon cœur, comme un riche trésor que je veux garder, *in corde meo abscondi eloquia tua.* En les lisant je fléchis les genoux, et j'adore, en aimant, Celui qui les a prononcées. Ecoute ton Sauveur, ô mon âme.

« Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quel-
 « qu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le
 « pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du
 « monde. En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne
 « mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne
 « buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.

« Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, a la
 « vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

« Car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang,
 « véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair,
 « et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en
 « lui.

« C'est ici le pain qui descend du ciel. Ce n'est pas
 « comme vos pères qui ont mangé la manne, et qui sont

« morts : celui qui mange ce pain, vivra éternellement. »
(S. Jean, ch. vi.)

Telles étaient vos promesses, ô Sauveur; en voici, à la fin de votre vie, dans la dernière Cène, le divin accomplissement : « Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit
« du pain, le bénit et le rompit : il le donna ensuite à
« ses disciples, et leur dit : Prenez et mangez, *ceci est*
« *mon corps.*

« Prenant également le calice, il rendit grâces, et le
« leur donna, en disant : Buvez-en tous, *car ceci est mon*
« *sang*, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu
« pour beaucoup pour la rémission des péchés. (S. Matth.,
« ch. xxvi, v. 26, 27, 28.) *Faites ceci en mémoire de moi.* »
(S. Luc. ch. xxii, v. 19.)

C'est Dieu qui parle, le Dieu de la vérité. Il ne peut se tromper, qui pourrait en douter? Il ne peut non plus tromper personne. Le mensonge et la divinité sont nécessairement incompatibles. Pourquoi Dieu tromperait-il? Le mensonge comme l'erreur, suppose quelque faiblesse ou quelque malice qui ne peuvent convenir à l'infinie perfection. Aussi le Sauveur, parlant de lui-même, déclare qu'il est la vérité, *ego sum... veritas*; qu'il n'est venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité; *ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* (S. Jean, ch. xviii.) L'apôtre saint Paul nous enseigne qu'il n'y a, sur les lèvres du Sauveur, ni erreur, ni fausseté, ni tergiversation, mais seulement la simple vérité, *non fuit est et non, sed est in illo fuit.* La parole qu'il nous dit, ne peut donc nous être suspecte. Qui croirons-nous si nous ne croyons pas Dieu?

C'est Dieu qui parle, mais un Dieu tout-puissant qui opère tout ce qu'il dit avec une force inévitable; le même qui commandait en maître au néant, pour en faire sortir d'un seul mot toutes les richesses de la création; le même qui, par le ministère de Moïse et de ses prophètes, pliait la nature étonnée et frémissante sous la captivité de son bon plaisir, en suspendant, in-

tervertissant ou contrariant ses lois les plus constantes.

Celui qui parle, c'est Jésus qui remplissait la Judée et la Galilée de l'éclat de ses miracles ; qui changeait l'eau en vin ; apaisait d'une parole les tempêtes furieuses ; affermissait sous ses pas les eaux obéissantes de la mer ; multipliait quelques pains au désert, pour nourrir toute une multitude affamée ; redressait les boiteux, rendait aux aveugles la vue, l'ouïe aux sourds, aux muets la parole, aux paralytiques l'agilité ; chassait les démons effrayés ; reprenait à la mort ses victimes, et multipliait, sans effort, les prodiges sous ses pas. A Dieu rien n'est impossible ; il peut tout ce qu'il veut, *apud Deum autem omnia possible sunt.*

C'est Dieu qui parle ; il parle pour annoncer aux hommes quelque chose de grand, de nouveau, de divin. Trompera-t-il notre attente, en nous parlant avec obscurité, de manière à nous laisser incertains de ce qu'il veut nous donner, ou nous donnera-t-il moins que nous n'avions espéré ? Il parle à ses apôtres, destinés à garder fidèlement le dépôt de ses enseignements, pour en instruire la terre. En les établissant les docteurs du monde et les gardiens de sa doctrine, il doit leur donner les lumières les plus vives et les plus abondantes. Comment pourraient-ils transmettre aux générations futures ce qu'ils n'auraient pas bien compris eux-mêmes, et qu'ils n'auraient reçu que sous le voile de paroles ambiguës ?

Jésus-Christ parle avec le désir d'être bien compris. Loin de déguiser sa pensée, il va lui-même au-devant du scandale de ses apôtres que ses promesses pourraient rebuter comme les autres. Plusieurs, en effet, après l'avoir entendu, le délaissent, à cause de la grandeur du mystère qu'ils ne peuvent croire, tant il leur paraît étonnant, Mais, s'ils sont incrédules à la parole du Sauveur, du moins ils l'ont bien comprise, lorsque, « disputant entre eux, ils se demandent les uns aux autres : comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? » Car notre divin Maître ne les reprend pas ; il ne cherche point à les retenir, en corrigeant l'erreur dans laquelle

ils seraient tombés. Mais il amplifie au contraire son discours, et ne cesse de répéter que sa chair est vraiment une nourriture qu'il faut manger, et son sang, un breuvage qu'il faut boire. Puis l'évangéliste ajoute : « Jésus « sachant en lui-même que ses disciples prenaient de là « occasion de murmurer leur dit : Cela vous scandalise? « Serez-vous encore scandalisés, lorsque vous verrez le « Fils de l'Homme remonter vers le lieu d'où il vient? « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les « paroles que je vous ai dites sont esprit et vie ; mais il « y en a quelques-uns parmi vous qui ne croient pas. »

Jésus-Christ parle la veille de sa mort, en faisant à ses apôtres, et au monde, le testament de son amour. Qu'y a-t-il de plus sérieux, de plus solennel, que les paroles d'un testament? Est-ce le lieu de parler obscurément, de parler en figure, au risque de n'être pas compris? Tous les termes d'un testament sont sacrés ; on les reçoit et on les observe à la lettre. Chez tous les peuples, c'est une sorte de sacrilège d'en altérer le sens, ou d'y porter la moindre atteinte. Le Sauveur aura-t-il agi avec moins de gravité ou de sagesse que les hommes, et pouvons-nous penser, qu'en faisant son testament en notre faveur, il se soit cruellement joué de nous par des paroles obscures ou ambiguës? Il n'ignorait pas que ses paroles seraient prises au pied de la lettre par ses fidèles disciples, et, s'il le savait, devait-il parler autrement que de la manière la plus simple et la plus claire? Mais quelles paroles expriment plus clairement et plus simplement la vérité de sa présence réelle dans l'Eucharistie, que celles qu'il choisit : *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang.* Quelle occasion donnent-elles aux dédains railleurs, aux négations hautaines de l'impunité? Comment l'hérésie a-t-elle pu y découvrir une présence par la foi, et non pas réelle? une présence en figure, et non pas en substance? une présence avec le pain, et non pas sous les simples apparences d'un pain qui n'est plus? Quiconque écoute les paroles du Sauveur avec la droiture de la bonne foi, ne peut s'empêcher d'y

voir l'expression de la présence réelle. Il faut leur faire une dure violence pour les forcer à dire autre chose. Je demanderai à tous nos contradicteurs comment ils supposent que Jésus-Christ aurait parlé, s'il avait voulu, comme nous croyons qu'il l'a fait, établir sa présence réelle et substantielle. Evidemment il n'aurait pu dire autre chose que ce qu'il a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.*

Ah ! la parole du Seigneur mon Dieu demeure éternellement avec le sens naturel qu'elle porte avec elle-même, *verbum Domini manet in æternum*. Les frémissements, les railleries, les dénégations obstinées de l'impiété passeront, et les impies passeront aussi : la parole de Jésus ne passera pas : Les vaines subtilités, les tortueuses interprétations de l'hérésie passeront, et l'hérésie elle-même passera ; inébranlable comme la vérité, la parole de Jésus ne passera pas : « Ceci est mon corps ceci est mon sang, » *Cælum et terra transibunt; verba autem mea non præteribunt : hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.*

CHAPITRE V.

La Foi en la Présence réelle, fondée sur une possession constante.

Je crois à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie avec tous les siècles chrétiens. Ma foi n'est pas une nouveauté : elle est aussi ancienne que le christianisme même, et je la retrouve au berceau de toutes les Eglises.

Saint Paul, l'apôtre des nations, que le Seigneur lui-même avait instruit dans de sublimes révélations, l'enseignait à ses chers fidèles de Corinthe, quand il leur écrivait : « Le calice de bénédiction que nous bénissons

« n'est-il pas une communication du sang du Christ ? Et
 « le pain que nous rompons n'est-il pas une participation
 « du corps du Seigneur ? » (I ad Corinth. cap. x.)

Au chapitre suivant, il leur écrit ces grandes et magnifiques paroles : « Car j'ai appris du Seigneur ce que
 « je vous ai transmis, que le Seigneur Jésus, la nuit
 « qu'on le trahissait, prit le pain, et, rendant grâces, le
 « rompit, en disant : Prenez et mangez : ceci est mon
 « corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire
 « de moi.

« De même il prit le calice, après qu'il eut soupé, en
 « disant : Ce calice est le nouveau Testament dans mon
 « sang : faites ceci chaque fois que vous boirez, en mé-
 « moire de moi.

« Car chaque fois que vous mangerez ce pain, et que
 « vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Sei-
 « gneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

« C'est pourquoi quiconque mangera ce pain, ou boira
 « le calice du Seigneur indignement, sera coupable du
 « corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve
 « donc lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et
 « qu'il boive de ce calice. Car celui qui mange et qui
 « boit indignement, mange et boit son jugement, en ne
 « faisant pas le discernement du corps du Seigneur. »
 (I ad Corinth. cap. xi.)

Que peut-il y avoir de plus clair et de plus formel pour exprimer la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Car si mon Sauveur n'est pas réellement et substantiellement présent dans son auguste Sacrement, comment l'Apôtre dirait-il qu'en buvant au calice eucharistique nous communiquons à son sang, et qu'en mangeant le pain eucharistique nous participons à son corps ? Comment celui qui communique indignement serait-il coupable du corps et du sang du Seigneur qu'il n'aurait point reçus, si Jésus-Christ n'est pas réellement dans l'Eucharistie ? Comment l'homme devrait-il faire le discernement du corps du Seigneur qui ne lui serait pas donné ? C'est pourquoi l'Apôtre revient aux mêmes

paroles du Sauveur citées par les évangélistes : *Ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; ceci est le calice de mon sang.*

Fidèle témoin de Jésus, il conserve intact le testament de son maître, et il donne dans son intégrité, aux héritiers de son amour infini, le legs précieux qu'il leur a laissé, son corps, son âme, sa divinité, tout lui-même.

Au reste, la parole de saint Paul est encore la parole de Dieu, puisqu'il n'a écrit que sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, et que ses Epîtres sont reçues par toutes les églises dans le canon des Ecritures.

Tous les autres apôtres ont enseigné partout la même chose, quoiqu'ils ne l'aient point écrit. Car, si nous remontons le cours des âges, nous voyons que l'on croyait avant nous ce que nous croyons nous-mêmes aujourd'hui ; et, venant au principe de toutes choses, nous trouvons que tout commence par un autel où l'on sacrifie Jésus-Christ même, par un tabernacle où l'on dépose, pour l'adorer, le corps même de Jésus, par une table sacrée où, dans un repas mystérieux, on mange le corps même, on boit le propre sang de Jésus voilés sous les apparences sacramentelles.

Si je fouille les annales ecclésiastiques, si je lis les ouvrages des Pères, même les plus anciens, et ceux qui touchent au berceau de la religion, je retrouve toujours l'Eucharistie, où Jésus-Christ demeure réellement, où Jésus-Christ se donne réellement, de telle sorte que ceux qui reçoivent l'auguste Sacrement sont nommés des *christifères*, des *porte-Dieu*. Les martyrs des premiers temps viennent puiser dans cette nourriture le courage de mourir. Sortant de la communion comme des lions audacieux et indomptables, ils confessaient que ce qu'ils avaient reçu c'était le Seigneur Jésus, réellement présent.

Qu'on nous montre, si on le peut, le commencement de notre foi, ou seulement quelque interruption ; un temps où l'on croyait, et un temps où l'on ne croyait

pas à la présence réelle. Qu'on nous dise dans quel siècle, dans quel pays, par qui a été introduite cette croyance, si elle n'a pas toujours été en vigueur dans l'Eglise. On ne l'a jamais pu, on ne le pourra jamais.

C'est l'hérésie, qui conteste notre foi, qui est une nouveauté. Quand les protestants parurent, que croyait-on? A la présence réelle sans doute. N'y avait-il pas alors des autels où les prêtres immolaient la divine Victime avec un saint tremblement? des tabernacles où se conservait le corps du Sauveur? Peuvent-ils l'ignorer, ceux qui ont renversé les autels, brisé les tabernacles, dispersé les saintes hosties, brûlé les ornements sacrés? Nous savons les noms de tous les auteurs des récentes hérésies touchant la sainte Eucharistie. C'est Luther qui a inventé l'ubiquité du corps du Sauveur; c'est Osian-dre qui a inventé l'impanation, que les luthériens et leur chef ont admise; c'est Zwingle qui a trouvé la présence en signe ou en figure, qu'il avait apprise d'un fantôme qui lui était apparu, noir ou blanc, il ne sait; c'est Calvin qui a inventé la merveille de la manducation par la foi. Personne n'ignore les luttes envenimées entre Luther et Calvin, ces deux porte-étendards de l'erreur, devenus tout à coup, malgré eux dans l'ardeur du combat, les défenseurs de la vérité, pour la destruction de laquelle ils s'étaient armés; Luther soutenant contre Calvin la réalité de la présence substantielle; et Calvin établissant contre Luther la nécessité de croire à la transsubstantiation, sous peine d'inconséquence et de contradiction, sitôt qu'il reconnaît dans l'Eucharistie la réalité de la présence du Sauveur. Du reste, tous ces grands novateurs se sont vantés eux-mêmes de leurs découvertes, comme d'une preuve de la supériorité de leur génie sur leurs devanciers, qu'ils accusaient de simplicité d'esprit. Ainsi l'iniquité se mentait à elle-même et s'enveloppait dans ses propres filets.

Que les protestants nous montrent la succession de leur doctrine; qu'ils nomment leurs ancêtres. Ils trouveront peut-être dans les siècles précédents quelques

novateurs isolés, venus comme eux après coup, venus comme eux trop tard, et qui ont dogmatisé au milieu de la réprobation universelle, qui se sont rétractés eux-mêmes pour échapper à l'horreur qui les poursuivait comme une flétrissure. Mais ceux-là nous les connaissons aussi, et nous savons en même temps qu'ils innovaient; que la foi à la présence réelle précédait toujours et partout comme une possession ancienne et avouée; que tous ceux, quels qu'ils soient, qui ont avancé sur ce point le contraire de notre croyance, ont toujours étonné ceux qui les entendaient, tant il était constant que ce qu'ils disaient était une nouveauté.

Cela suffit. La nouveauté, dans l'Eglise, est une marque inévitable d'erreur. Car la foi ne peut varier : comme le Christ, d'où elle tire son origine, elle était hier, elle est aujourd'hui, elle sera dans toute la durée de siècles, *heri hodie et in sæcula*. Je dirai donc avec une invincible assurance aux protestants et à tous ceux qui osent nier la présence réelle de Jésus-Christ, dans la sainte Eucharistie : « Nous étions avant vous ; vous êtes venus trop tard : vous ne pouvez être entendus. »

Ainsi, ô mon Dieu, la possession seule de ma doctrine est une preuve incontestable de sa vérité. En croyant avec mes pères, sans me laisser égarer par aucune nouveauté, je suis toujours avec vous. J'appartiens à tous les temps ; et, par un enchaînement qui n'est jamais interrompu, je remonte d'âge en âge jusqu'au cénacle même, où j'entends que vous dites : *Prenez et mangez, car ceci est mon corps ; prenez et buvez, car ceci est mon sang*. J'assiste en esprit à cette cène mystérieuse après laquelle vous soupiriez, et je crois être avec les apôtres dont je retiens la foi avec une parfaite intégrité.

CHAPITRE VI.

La Foi en la Présence réelle, fondée sur la croyance des Saints.

Je crois à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie avec tous les saints qui ont honoré l'Eglise et l'humanité par l'héroïsme de leurs vertus.

Si le libertinage des mœurs entraîne le libertinage de l'esprit ; si, de la corruption d'un cœur souillé s'élèvent des vapeurs épaisses qui obscurcissent et aveuglent l'intelligence ; si enfin le crime conduit à l'erreur, n'est-ce pas aussi un préjugé légitime en faveur de la vérité d'une doctrine que la sainteté de la vie et la pureté des mœurs de ceux qui la professent ? La foi étant un don de Dieu, lequel la gardera plus sûrement, ou celui qui s'abandonne contre l'attrait de la grâce à la fougue de ses passions, ou celui qui, docile à la voix de Dieu, soumet sa volonté à l'empire du commandement, et reste courageusement fidèle à la vertu, malgré la séduction du plaisir ? Evidemment, si le flambeau de la foi doit s'éteindre quelque part, ce sera dans les mains de celui qui le traîne dans la fange impure des passions.

Si donc je trouve une doctrine embrassée, soutenue, défendue par tous les saints ; cette doctrine, ne dois-je pas me persuader qu'elle vient de Dieu ? Et, si la doctrine opposée compte parmi ses plus zélés sectateurs les impies et les libertins, ne dois-je pas penser que celle-ci vient du père du mensonge ? Car un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut en produire de bons.

Jésus-Christ, mon Sauveur, a dit avec une sagesse divine : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu, » *beati mundo corde, quoniam Deum*

videbunt. Ils verront Dieu, non-seulement dans la gloire de la vie future, mais ils le verront dès cette vie présente ; ils verront le Dieu de la vérité, et aussi ils verront la vérité de Dieu, la vérité en Dieu. La pureté du cœur donne à l'intelligence une lucidité de regard vraiment étonnante.

O Consolation, ô gloire de ma foi ! je partage avec tous les saints la croyance à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Nommez un saint reconnu pour tel par le suffrage universel, un seul, de quelque temps, de quelque lieu qu'il soit, qui n'ait pas cru que notre Sauveur est réellement présent sous les espèces sacrées. Saint Jérôme, voix sublime du désert, saint Augustin, lumière dans l'Eglise, saint Chrysostôme, bouche d'or, saint Bernard, nouveau Jean-Baptiste, saint Thomas, ange de l'école, saint Bonaventure, docteur séraphique, saint François-Xavier, saint Louis de Gonzague, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, saint Louis, modèle des rois, sainte Thérèse, femme-docteur, et vous toutes, vierges saintes, légion immaculée, illustres épouses de Jésus-Christ ; et vous tous, martyrs glorieux, confesseurs, pontifes, docteurs, dites-nous quelle était votre foi. Leur foi ! ah ! qui oserait la contester ou la révoquer en doute ? Ils croyaient à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; ils y croyaient avec enthousiasme, avec enivrement et exaltation. Ce mystère d'un Dieu avec nous les ravissait hors d'eux-mêmes et remplissait leur âme de consolations et de délices dont la douceur, inconnue à notre faiblesse, leur donnait un avant-goût du ciel. Ils ne s'en cachaient pas ; ils le proclamaient bien haut, et le Dieu de l'Eucharistie était toute leur gloire, toute leur force et toute leur vie. Il fallait leur faire violence pour les arracher du pied des autels, et la communion avait pour eux d'indicibles attrait. Ils disaient tous comme les apôtres : « Pour nous, nous croyons et nous connaissons que vous êtes le Christ Fils de Dieu ici réellement présent, » *et nos credidimus et cognovimus quia*

tu es Christus Filius Dei. Les écrits qu'ils nous ont laissés conservent encore les ardeurs de leur foi vive : on ne peut s'empêcher, en les lisant, de s'échauffer au feu de leur charité, et de se sentir pressé d'aimer davantage le Dieu de l'Eucharistie.

Et, de nos jours encore, de quel côté sont les grands dévouements, les vertus les plus sublimes et les plus constantes ? O Dieu de l'Eucharistie, elles sont toutes, ces vertus si dignes d'admiration, le partage de ceux qui croient à votre présence réelle. Ceux et celles qui les pratiquent, au grand applaudissement du ciel et de la terre, confessent et proclament que c'est la sainte hostie reçue avec foi et amour qui est en eux le principe de tout bien.

Je me réjouis, ô mon Dieu, d'entrer par la communion de la même foi dans une aussi sainte compagnie, dans un aussi brillant cortège. Je marche avec confiance à la suite de vos amis, attiré par le parfum de leurs vertus. En les suivant, je ne crains pas de m'égarer. Mais faites-moi, Seigneur, la grâce en partageant leur foi, d'imiter aussi leur amour.

CHAPITRE VII.

La foi en la Présence réelle, fondée sur le sentiment et sur des miracles incontestables.

Je crois à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie sur le témoignage de mon propre cœur. Ah ! je l'ai bien senti, ô mon Dieu, quand je me suis approché de vous avec foi, avec confiance, avec amour, que vous êtes vraiment dans l'Eucharistie. Je vous ai reconnu, comme les disciples d'Emmaüs, dans la fraction du pain. « Deux disciples, » nous

dit en effet saint Luc, « allaient ce jour-là vers un bourg
 « appelé Emmaüs, distant de Jérusalem de soixante
 « stades. Ils parlaient entre eux de toutes les choses qui
 « venaient d'arriver. Or, pendant qu'ils en conféraient
 « ainsi, et qu'ils cherchaient ensemble à se les expliquer,
 « Jésus, s'approchant, marchait avec eux. Mais leurs
 « yeux étaient voilés pour ne pas le reconnaître, *oculi*
 « *autem eorum tenebantur ne eum agnoscerent...* Et il
 « arriva que, pendant qu'il soupaît avec eux, Jésus prit
 « du pain, le bénit, le rompit et le leur présentait à
 « manger. Aussitôt leurs yeux furent ouverts, et ils le
 « reconnurent; mais lui disparut à leurs regards, *et*
 « *aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum...* Et ils ra-
 « contaient ce qui leur était arrivé dans le chemin, et
 « comment ils reconnurent Jésus dans la fraction du
 « pain, *quomodo cognoverunt eum in fractione panis.* »

Si vous n'étiez pas réellement présent dans l'Eucharistie, ô Seigneur Jésus, d'où me viendrait ce recueillement profond qui me saisit en présence de vos tabernacles? Pourquoi cette douceur que j'éprouve à y demeurer longtemps dans la contemplation du mystère de votre amour? Pourquoi ce sentiment intérieur, irrésistible, qui me fait dire : Dieu me voit, Dieu m'entend, Dieu me parle? Pourquoi, dans quelques-unes de mes communions les plus ferventes, ce tressaillement de tout moi-même, au contact de l'hostie sacrée? Pourquoi cette voix intime de mon cœur, qui s'écrie avec conviction, avec transport, en la recevant : Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi, *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus?* D'où me vient cette surabondance de grâces et de consolations que je ne rencontre nulle part ailleurs, même dans vos autres sacrements? Qui met en moi cette force et cet entraînement qui me rendent la vertu facile? Qui fait souffler en moi cet air plus vif qui, venant de l'autel, dilate toutes les voiles de mon âme, pour me faire courir rapidement dans la voie de vos commandements?

Ah! j'en atteste le souvenir de ma première commu-

nion, dont l'impression ineffaçable surpasse tout ce que j'ai jamais rencontré en aucun temps de ma vie. Oui, ô Jésus, mon Dieu! vous êtes réellement dans l'Eucharistie; car, ce jour-là, quand j'ai reçu la sainte hostie, vous avez dit à mon cœur : « C'est moi, » *ego sum*. Je l'ai bien compris, et je ne l'oublierai jamais.

Ce sentiment de mon cœur ne serait-il qu'une pieuse illusion! Non, non, je ne puis le croire, quoi qu'on fasse pour me le persuader. Si la nature a placé dans le cœur de l'enfant un instinct infallible pour lui faire connaître sa mère, lors même qu'il ne l'a jamais vue, sans qu'il puisse s'y tromper; pourquoi l'âme chrétienne n'aurait-elle pas reçu de Dieu, au baptême, un instinct surnaturel pour reconnaître son Sauveur là où il est, quoique caché, et crier, quoique les yeux ne le voient pas : Mon Père, mon Père, *abba Pater!* Qui que vous soyez, ne me dites donc pas : Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie. Ne me dites pas, cela n'est pas possible; les sens et la raison y contredisent. Ne me dites pas les inventions de l'hérésie, pour détourner le sens des paroles du Sauveur. Je ne veux pas vous entendre; mais, moi, je vous réponds qu'il y est vraiment, car je le sens.

Non content de ces manifestations intimes à l'âme, Jésus, le Dieu de l'Eucharistie, a voulu rendre sa présence sensible par des miracles éclatants. Les premiers historiens de l'Eglise et les Pères nous racontent les châtiments terribles qui furent plusieurs fois infligés à des profanateurs de l'auguste Sacrement, en présence de l'assemblée des fidèles, au sortir de la table Sainte, pour forcer les coupables en avouant leur crime, à confesser la présence et la force divine de Celui qu'ils osaient braver, et arrêter les autres dans la voie du sacrilège, en affermissant leur foi.

Jésus-Christ s'est montré souvent, dans l'Eucharistie, entre les mains du prêtre ou sur l'autel sous la forme d'un petit enfant, ou sous l'une des apparences qu'il avait dans quelqu'un des mystères de sa vie. Plusieurs fois le sang a coulé des saintes hosties, sous les coups

portés par des mains impies, de manière à rougir et à mouiller les linges sacrés. Dans plusieurs incendies, lorsque le tabernacle et l'autel avaient été détruits par l'activité dévorante des flammes, on a vu les saintes hosties et les ciboires qui les renfermaient demeurer suspendus en l'air, sans aucun appui, par une force surnaturelle et divine. Dans un assez grand nombre de villes, on conserve encore religieusement quelques-unes de ces hosties préservées jusqu'à nos jours de toute corruption, par un nouveau miracle permanent; et des fêtes religieuses ont été instituées pour honorer les prodiges dont elles perpétuent le souvenir.

Je n'ai garde, ô mon Dieu! de contester la vérité de ces miracles attestés par des auteurs dont la réputation est au-dessus de tout soupçon d'erreur ou de mensonge. Je les admire comme des effets de votre puissance et de votre bonté. Je les reçois comme des preuves manifestes de la présence réelle du Sauveur Jésus dans l'Eucharistie. Ils étaient destinés, dans les vues de votre Providence, à la gloire extérieure de votre divin Fils, et au salut des âmes que vous attiriez, par cet attrait puissant, jusqu'à l'Eucharistie qu'elles ne connaissaient pas.

Mais que j'aime la vigueur de foi que fait paraître votre serviteur saint Louis, glorieux roi de France, lorsqu'on vient lui annoncer que, dans la chapelle de son palais, le Dieu de l'Eucharistie se montre miraculeusement sous la figure d'un enfant! Sans vouloir être témoin d'un si grand miracle il se contente de répondre que sa foi lui suffit; qu'il croit fermement, sur la parole de son Maître, et l'autorité de l'Eglise, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement, et que la vue d'un prodige n'ajouterait rien à sa certitude.

Que je profite, ô mon Dieu, d'une si grande leçon! Je ne vous demande pas de nouveau miracle pour croire. Ma foi doit être assez affermie pour n'avoir pas besoin de ce secours extraordinaire. Il n'ajouterait rien à sa vérité, à sa certitude; il diminuerait son mérite, et exciterait peut-être en moi les vaines enflures de l'or-

gueil. J'aime mieux demeurer dans l'humilité et la simplicité de ma soumission à votre parole dont l'autorité égale et surpasse celle des plus grands miracles.

CHAPITRE VIII.

La Foi en la Présence réelle, fondée sur l'autorité de l'Église.

Je crois à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, principalement sur l'autorité de l'Église. « L'Église, » dit l'apôtre saint Paul, « est la colonne et le soutien de la vérité, » *Ecclesia quæ est columna et firmamentum veritatis*. Jésus-Christ, son divin fondateur, en l'établissant, en vertu de la toute-puissance que son Père lui a donnée, a confié à l'Église tous ses pleins pouvoirs, et l'a enrichie de deux privilèges aussi certains qu'étonnants, la *perpétuité* et l'*infaillibilité*. L'Église ne peut cesser un instant d'exister, manifestement visible, jusqu'à la consommation des siècles. Elle ne peut non plus cesser un seul instant d'enseigner la vérité. Jésus-Christ est avec elle tous les jours, sans aucune interruption, pour l'aider à former les élus par l'enseignement de la vraie doctrine, par l'administration des vrais sacrements, par la conduite et le gouvernement légitimes des âmes. Prétendre que l'Église a éprouvé quelque défaillance dans son existence, ou dans sa doctrine, c'est un blasphème. Se séparer de l'Église, sous quelque prétexte que ce soit, c'est sortir de la voie du salut, c'est se retrancher soi-même du corps mystique de Jésus-Christ, pour n'être plus qu'une branche morte et desséchée. Ecouter l'Église, c'est écouter Jésus-Christ; mépriser l'Église c'est mépriser Jésus-Christ lui-même, c'est mépriser Dieu le Père qui l'a envoyé, *qui vos audit, me audit, et qui vos spernit me*

spernit ; qui autem me spernit, spernit eum qui misit me.

Nous devons donc former notre foi sur l'enseignement de l'Eglise : c'est la règle infallible, hors de laquelle il n'y a qu'erreur. Vainement on essaierait d'appuyer sa doctrine particulière sur le fondement de la tradition ou de l'Ecriture-Sainte, ces deux sources sacrées ; il n'appartient qu'à l'Eglise d'y puiser avec sûreté. C'est elle seule qui peut en donner l'interprétation ; c'est même de ses mains que nous devons recevoir l'Ecriture et la tradition, tant il est vrai que le dépôt de la vérité n'est confié qu'à l'Eglise. En matière de foi, il faut donc toujours revenir à cette question fondamentale : que croit l'Eglise ? et dire avec saint Augustin cette parole étonnante, mais décisive : « Je ne croirais pas même à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne me le persuadait, » *Evangelio non crederem, nisi suaderet Ecclesie auctoritas.*

Quiconque s'est écarté de ce droit chemin pour se frayer une route à part, Dieu, pour la gloire de son Eglise, et la confirmation de la vérité, a toujours permis qu'il tombât tôt ou tard dans les aberrations les plus étonnantes et dans les égarements les plus grossiers ; de telle sorte qu'il devint évident pour tout le monde qu'il avait mal choisi son point de départ, et qu'il n'y a de sûreté pour tout chrétien, en matière de foi, que la docilité à marcher humblement sur les pas de l'Eglise.

Je n'ai donc ici qu'une seule chose à demander et à savoir : quelle est, touchant la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la foi de l'Eglise, de cette Eglise toujours permanente qu'on appelle catholique, par opposition aux fausses églises qui sont nées dans le temps et n'ont qu'un temps ? Je viens, ô mon Dieu, avec amour et avec confiance me reposer et m'instruire sur le sein de ma mère, puiser à ses mamelles sacrées le lait de la pure doctrine, et jouir sans crainte de la tranquille possession de la vérité, qui est son patrimoine.

L'Eglise croit et nous enseigne en toutes manières la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. La magnificence des temples qu'elle bâtit, pour

servir de maison au Fils de Dieu; la somptuosité des vases sacrés destinés à le contenir, où brille l'or le plus pur, où étincellent les pierreries et les diamants; la défense faite aux fidèles d'y porter une main profane et téméraire, après un si saint usage; la richesse des autels où s'immole la sainte Victime, sont autant de témoins muets, mais éloquents de sa foi. Le respect dont elle entoure le sacerdoce chrétien, le mystère dont elle environne l'autel du Sacrifice, le soin de conserver les saintes hosties dans des colombes d'or, ou dans des tabernacles précieux, le culte rendu constamment à l'Eucharistie, toutes preuves vivantes et en action de la foi de l'Eglise.

Toutes les paroles de la sainte liturgie, surtout celles qui accompagnent l'action de la Messe; les noms même qui sont donnés à l'Eucharistie attestent également la foi de l'Eglise en la présence réelle.

On adore la sainte Eucharistie; et, quand le prêtre, pendant les mystères sacrés, a prononcé sur le pain et sur le vin les paroles sacramentelles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, il fléchit aussitôt le genou, il se prosterne, et tout le peuple fidèle s'écriant en son cœur *Amen, amen*, il est ainsi, se prosterne lui-même à son tour pour adorer avec le prêtre le Dieu vraiment présent.

Quand je communie, que me dit l'Eglise par la voix du prêtre? Ces paroles simples, mais significatives : « Que le corps de Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle, » *corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam*. L'Eglise a voulu qu'on portât l'Eucharistie dans des processions solennelles, à travers les villes et les campagnes, et partout lui fait rendre les honneurs divins, comme si Jésus, visiblement présent, renouvelait ses courses apostoliques dans la Judée et dans la Galilée, lorsque les peuples s'écriaient sur son passage : Hosanna au Fils de David! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au plus haut des cieux!

L'Eglise recueille avec un soin et un respect scrupuleux les moindres parcelles du pain eucharistique, et ne peut souffrir qu'on en abandonne aucune, si petite qu'elle soit, au hasard d'être perdue et mêlée aux choses profanes. Si quelque main sacrilège force la porte du tabernacle et souille les saintes hosties, en les jetant sur le pavé du temple, ou par le chemin, il se fait un grand deuil par ordre de l'Eglise; on prie, on s'humilie. Le temple profané lui-même prend part au deuil; comme une épouse qui a perdu son époux, il revêt dans les larmes ses vêtements funèbres; les accents de la joie y sont interrompus; la prière et le sacrifice cessent jusqu'à ce que des réparations solennelles aient expié un si grand crime et réconcilié le temple violé.

Que faut-il de plus? Chaque fois qu'au milieu du concert unanime de louanges, quelque voix discordante s'est élevée, assez téméraire et assez impie, pour oser nier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'Eglise aussitôt s'est émue de douleur et d'indignation; elle a protesté, elle a repris, elle a condamné, elle a fait entendre des anathèmes. Toujours fidèle à garder le dépôt de la vérité, toujours courageuse à le défendre partout où on l'attaquait, elle a bien montré, par la vivacité de son zèle, que l'Eucharistie était le plus précieux de ses trésors.

Rien n'est beau comme la dernière assemblée générale de l'Eglise à Trente, lorsque, attaquée en tant de manières par les partisans audacieux de la réforme, elle donna au monde le spectacle imposant de ses pontifes réunis de toutes parts sous la garde de Pierre, concordant ensemble dans une même pensée, eux les gardiens de la foi, les témoins de la tradition, les juges de la vérité; établit par leur voix, avec une force et une sérénité ineffables, ses enseignements infaillibles, et lança l'anathème contre tout agitateur superbe qui voudrait persévérer à penser à l'encontre de sa doctrine. C'est alors que la foi à la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie fut de nouveau proclamée avec cette clarté et cette majesté

de paroles dont est seule capable l'Eglise catholique.

Il faut donc croire le mystère de la présence réelle, ou se séparer de l'Eglise. En rompant cet anneau sacré, on brise et on désunit toute la chaîne; l'on a cessé d'être chrétien.

O sainte Eglise, ma mère, ne me faites point entendre la terrible parole de l'anathème; ne me menacez pas de me retrancher du bercail. Je ne suis pas un de ces enfants indociles qui ne se soumettent que par crainte. Enfant respectueux, dévoué et aimant, je plie docilement, non-seulement sous le commandement, mais au moindre signe de la volonté ou du bon plaisir de ma mère. Et d'ailleurs comment pourrais-je me plaindre, lorsque vous me commandez de croire une vérité si pleine de charmes et si douce à mon cœur?

Oui, je crois fermement, sur votre parole, que Jésus-Christ mon Dieu est très-réellement présent dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie.

CHAPITRE IX.

La doctrine du saint Concile de Trente touchant l'Eucharistie.

Pour mieux marquer ma soumission envers l'Eglise et pour la consolation de ma foi, je veux méditer en détail la suite des enseignements du saint concile de Trente. Qui m'apprendra mieux ce que je dois croire, touchant l'auguste sacrement de l'Eucharistie, que ce maître infailible ?

XIII^e SESSION.

Qui est la troisième tenue sous Jules III, Souverain Pontife, le 11 octobre 1551.

DÉCRET DU TRÈS SAINT-SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.

Le saint concile de Trente, œcuménique et général, légitimement assemblé sous la conduite du Saint-Esprit, le même légat et les mêmes nonces du Saint-Siège apostolique y présidant : quoique dans sa convocation, dont l'heureux succès ne peut être attribué qu'à une conduite et une protection particulière du Saint-Esprit, il ait eu pour dessein général d'exposer la doctrine ancienne et véritable touchant la foi et les sacrements, et de remédier à toutes les hérésies et à tous les grands désordres par lesquels l'Eglise de Dieu se trouve misérablement agitée et divisée en plusieurs et différents partis, il est vrai néanmoins que, dès le commencement, son souhait et son dessein particulier a été d'arracher jusqu'à la racine cette ivraie d'erreurs exécrables et de schismes, qu'en ce déplorable siècle, l'ennemi a semé dans la doctrine de la foi, l'usage et le culte de la sainte Eucharistie que Notre-Seigneur a cependant laissée exprès dans son Eglise, pour être comme le symbole de cette union et de cette charité, dont il a voulu que tous les chrétiens fussent joints et unis ensemble. Le saint concile déclarant donc ici, touchant cet auguste et divin sacrement de l'Eucharistie, la doctrine saine et sincère que l'Eglise catholique a toujours tenue, et qu'elle

conservera jusqu'à la fin des siècles; en ayant été instruite par Jésus-Christ même, Notre-Seigneur, et par les Apôtres, et éclaircie par le Saint-Esprit, qui de jour en jour lui inspire et lui découvre toutes les vérités; interdit et défend à tous les fidèles de croire, d'enseigner ou de prêcher, touchant la sainte Eucharistie, autrement qu'il est expliqué et défini dans le présent décret.

CHAPITRE PREMIER.

De la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très saint-sacrement de l'Eucharistie.

En premier lieu, le saint concile enseigne et reconnaît ouvertement et simplement, que dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, après la consécration du pain et du vin, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et homme est contenu véritablement, réellement et substantiellement, sous l'espèce de ces choses sensibles; car il ne répugne point que notre Sauveur soit toujours assis à la droite du Père dans le ciel, selon la manière naturelle d'exister, et que néanmoins en plusieurs autres lieux il nous soit présent en sa substance sacramentellement, par une manière d'exister qui, ne pouvant s'exprimer qu'à peine par parole, peut néanmoins être conçue par l'esprit éclairé par la foi, comme possible à Dieu, et que nous devons croire très-constamment. Car c'est ainsi que tous ceux de nos prédécesseurs qui ont été dans la véritable Eglise de Jésus-Christ, lorsqu'ils ont traité de ce sacrement très-saint, ont reconnu et professé ouvertement que notre Rédempteur institua ce sacrement si admirable dans la dernière cène, lorsqu'après la bénédiction du pain et du vin, il déclara en termes clairs et précis qu'*il leur donnait son propre corps et son propre sang* (S. Matth., XXVI). Et ces paroles, rapportées par les autres saints Evangélistes, et depuis répétées par saint Paul, portant en elles-mêmes cette signification propre et très-manifeste, selon laquelle elles ont été entendues par les Pères: certes c'est un attentat insupportable que des hommes opiniâtres et méchants osent les détourner selon leur caprice et leur imagination, à des explications métaphoriques, par lesquelles la vérité de la chair et du sang de Jésus-Christ est niée, contre le sentiment universel de l'Eglise, qui, étant comme la colonne et le ferme appui de la vérité, a détesté ces inventions d'esprits impies comme des inventions de satan; conservant toujours la mémoire et la reconnaissance qu'elle doit pour ce bienfait le plus excellent qu'elle ait reçu de Jésus-Christ.

CHAPITRE II.

De la manière de l'institution du très-saint Sacrement.

En effet, notre Sauveur étant près de quitter ce monde pour aller à son Père institua ce sacrement, dans lequel il répandit, pour ainsi dire, les richesses de son divin amour envers les hommes, y renfermant le souvenir de toutes ses merveilles; et il nous commanda d'honorer sa mémoire en le recevant, et d'annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne lui-même juger le monde. Il a voulu aussi que ce sacrement fût reçu comme la nourriture spirituelle des âmes, qui les entretint et les fortifiât, en les faisant vivre de la propre vie de Celui même qui a dit (S. Jean, VI) : *Celui qui me mange, vivra aussi pour moi*; et comme un antidote, par lequel nous fussions délivrés de nos fautes journalières et préservés des péchés mortels. Il a voulu, de plus, qu'il fût le gage de notre gloire à venir, et de la félicité éternelle, et enfin le symbole de l'unité de ce corps, dont il est lui-même le chef, et auquel il a voulu que nous fussions unis et attachés par le lien de la foi, de l'espérance et de la charité, comme des membres étroitement serrés et joints ensemble, afin que nous confessassions tous la même chose, et qu'il n'y eût point de schismes ni de divisions parmi nous.

CHAPITRE III.

De l'excellence de la très-sainte Eucharistie par-dessus tous les autres sacrements.

La très-sainte Eucharistie a cela de commun avec tous les autres sacrements d'être un symbole d'une chose sainte, et une forme ou signe visible d'une grâce invisible; mais ce qu'elle a de singulier et d'excellent, c'est que les autres sacrements n'ont la force et la vertu de sanctifier que lorsqu'on les reçoit; au lieu que dans l'Eucharistie, l'Auteur même de la sainteté y est, avant qu'on la reçoive; car les Apôtres n'avaient pas encore reçu l'Eucharistie de la main de Notre-Seigneur, quand il assurait pourtant lui-même avec vérité que c'était son corps qu'il leur présentait. Et cette croyance a toujours été dans l'Eglise de Dieu qu'après la consécration le véritable corps de Notre-Seigneur et son véritable sang, conjointement avec son âme et sa divinité, sont sous les espèces du pain et du vin, c'est-à-dire son corps sous l'espèce du pain, et son sang sous l'espèce du vin, par la force des paroles mêmes; mais son corps aussi sous

l'espèce du vin, et son sang sous l'espèce du pain, et son âme sous l'une et l'autre, en vertu de cette liaison naturelle et de cette concomitance par laquelle ces parties en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est ressuscité des morts et qui ne doit plus mourir, sont unies entre elles, et la divinité de même, à cause de son admirable union hypostatique avec le corps et l'âme de Notre-Seigneur. C'est pourquoi il est très-véritable que l'une et l'autre espèce contient autant que toutes les deux ensemble; car Jésus-Christ est tout entier sous l'espèce du pain et sous la moindre partie de cette espèce, comme aussi sous l'espèce du vin et sous toutes les parties.

CHAPITRE IV.

De la Transsubstantiation.

Et parce que Jésus-Christ notre Rédempteur a dit que ce qu'il offrait sous l'espèce du pain était véritablement son corps, pour cela il a toujours été constant dans l'Eglise de Dieu, et le saint concile le déclare encore de nouveau, que par la consécration du pain et du vin il se fait une conversion et changement de toute la substance du pain en la substance du corps de Notre-Seigneur, et de toute la substance du vin, en la substance de son sang; lequel changement a été fort à propos et fort proprement nommé par la sainte Eglise catholique : *Transsubstantiation*.

CHAPITRE V.

Du culte et de la vénération qu'on doit rendre au très-saint sacrement.

Il ne reste donc aucun lieu de douter que tous les fidèles, selon la coutume reçue de tout temps en l'Eglise catholique, ne soient obligés d'honorer le très-saint Sacrement du culte de latrie, qui est dû au vrai Dieu. Car, pour avoir été institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ à dessein qu'il soit pris et reçu par les fidèles, on ne doit pas moins l'adorer, puisque nous y croyons présent le même Dieu, duquel le Père éternel, en l'introduisant dans le monde, a dit (Ps. 96) : *Et que tous les anges de Dieu l'adorent*; le même que les mages, se prosternant en terre, ont adoré; le même enfin que l'Ecriture témoigne avoir été adoré par les Apôtres en Galilée. Le saint concile déclare de plus que la coutume a été très-sainte et très-pieusement introduite dans l'Eglise, de destiner tous les ans un certain jour et une fête particulière, pour rendre honneur à cet auguste et

adorable sacrement, avec une vénération et une solennité singulière ; et qu'il fût porté en procession avec respect et avec pompe par les rues et par les places publiques, étant bien juste qu'il y ait certains jours de fêtes établis, auxquels tous les chrétiens puissent, par quelque démonstration de respect solennelle et extraordinaire, témoigner leur gratitude et leur reconnaissance envers leur commun Maître et Rédempteur, pour un bienfait si ineffable et si divin, par lequel la victoire et le triomphe de sa mort sont représentés. Et d'ailleurs il est nécessaire aussi que la vérité victorieuse triomphe en cette manière du mensonge et de l'hérésie, afin que ses adversaires, à la vue d'un si grand éclat et au milieu d'une si grande joie de toute l'Église, ou perdent tout courage et sèchent de dépit, ou que tout touchés de honte et de confusion, ils viennent enfin à se reconnaître.

CHAPITRE VI.

De la coutume de conserver le sacrement de l'Eucharistie
et de le porter aux malades.

La coutume de conserver dans un vaisseau sacré la sainte Eucharistie est si ancienne, qu'elle était connue dès le siècle de Nicée. Et pour ce qui est de porter la sainte Eucharistie aux malades, outre que c'est une chose tout à fait conforme à la raison et à l'équité, il se trouve en plusieurs canons des ordonnances qui recommandent aux Églises d'en conserver soigneusement la pratique ; et il se voit que ça été l'ancien usage observé de tout temps dans l'Église : c'est pourquoi le saint concile ordonne qu'il faut absolument retenir cette coutume si salutaire et si nécessaire.

CHAPITRE VII.

De la préparation qu'il faut apporter pour recevoir dignement
la sainte Eucharistie.

Si personne ne doit s'exposer à l'exercice d'aucune fonction sainte sans une sainte préparation, il est certain que plus ce sacrement céleste est reconnu saint et divin par un chrétien, plus il doit prendre garde avec soin de n'en approcher et de ne le recevoir qu'avec un grand respect et une grande sainteté ; principalement après ces paroles pleines de terreur que nous lisons dans l'Apôtre (1. Cor. 11) : *Quiconque le mange et le boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit au corps du Seigneur.* C'est pourquoi celui qui voudra communier doit rap-

peler en sa mémoire ce précepte : *Que chacun s'éprouve soi-même.* Or, la coutume de l'Eglise fait voir que cet examen nécessaire consiste en ce que nulle personne se sentant la conscience chargée d'un péché mortel, quelque contrition qu'il lui semble en avoir, ne doit s'approcher de la sainte Eucharistie, sans avoir fait précéder la confession sacramentelle. Ce que le saint concile ordonne devoir être perpétuellement observé par tous les chrétiens et même par les prêtres qui se trouvent dans l'obligation de célébrer par le devoir de leur emploi, pourvu qu'ils ne manquent point de confesseurs. Que si par une nécessité pressante un prêtre célèbre sans s'être confessé auparavant, qu'il ne manque pas de le faire le plus tôt qu'il pourra.

CHAPITRE VIII.

De la manière de recevoir cet admirable Sacrement.

Quant à l'usage du très-saint Sacrement, nos Pères ont très-bien et très-sagement distingué trois manières de le recevoir, nous enseignant que les uns ne le reçoivent que sacramentellement, et ce sont ceux qui sont en péché ; les autres seulement spirituellement, savoir ceux qui, mangeant d'affection et d'intention ce pain céleste qu'ils se proposent, en sentent le fruit et l'utilité en vertu de cette foi vive qui opère par la charité ; les troisièmes le reçoivent sacramentellement et spirituellement tout ensemble, et ce sont ceux qui s'examinent et se préparent de telle manière, avant que de s'approcher de cette divine table, qu'ils s'y présentent avec la robe nuptiale. Or, dans la réception sacramentelle, la coutume a toujours été dans l'Eglise que les laïques reçussent la communion des prêtres et que les prêtres célébrants se communiassent eux-mêmes ; cette coutume doit être gardée et retenue avec justice et raison, comme venant de la tradition des Apôtres. Enfin le saint concile, de toute son affection paternelle, avertit, exhorte, prie et conjure, par les entrailles de notre Dieu, tous ceux en général et en particulier, qui portent le nom de chrétiens, qu'enfin, pour une fois, ils tombent tous d'accord et se réunissent en ce signe d'union, en ce lien de charité et en ce symbole de concorde ; et que dans le souvenir d'une si grande majesté et de l'amour si excessif de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a livré sa très-chère vie pour le prix de notre salut, et nous a donné sa chair à manger, ils croient ces sacrés mystères de son corps et de son sang avec une telle constance et fermeté de foi, et les révèrent d'un si profond respect, d'une piété et d'une dévotion de cœur telles qu'ils soient en état de pouvoir souvent recevoir ce pain qui est au-

dessus de toute substance, et que véritablement il soit la vie de leur âme et la santé perpétuelle de leur esprit, afin que, soutenus par sa vigueur et par sa force, ils puissent passer du pèlerinage de cette misérable vie à la patrie céleste, pour y manger sans aucun voile le même pain des anges qu'ils mangent maintenant sous des voiles sacrés.

Mais, parce que ce n'est pas assez d'exposer la vérité, si on ne découvre et si on ne rejette aussi les erreurs, le saint concile a trouvé bon d'ajouter les canons suivants, afin que tous, après avoir reconnu la doctrine catholique, sachent aussi quelles sont les hérésies dont ils doivent se garder, et qu'ils doivent éviter.

DU TRÈS-SAINTE SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.

CANON I.

Si quelqu'un nie que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus Christ, avec son âme et la divinité, et par conséquent Jésus-Christ tout entier, soit contenu véritablement, réellement et substantiellement au sacrement de la très-sainte Eucharistie, mais dit qu'il est seulement comme dans un signe, ou bien en figure, ou en vertu : Qu'il soit anathème.

CANON II.

Si quelqu'un dit que la substance du pain et du vin reste au très-saint sacrement de l'Eucharistie, ensemble avec le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nie cette conversion admirable et singulière de toute la substance du pain au corps et de toute la substance du vin au sang de Jésus-Christ, ne restant seulement que les espèces du pain et du vin, laquelle conversion est appelée par l'Eglise catholique du nom très-propre de transsubstantiation : Qu'il soit anathème

CANON III.

Si quelqu'un nie que dans le vénérable sacrement de l'Eucharistie Jésus-Christ tout entier soit contenu sous chaque espèce, et sous chacune des parties de chaque espèce, après la séparation : Qu'il soit anathème.

CANON IV.

Si quelqu'un dit qu'après que la consécration est faite le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sont pas dans l'admirable sacrement de l'Eucharistie; mais qu'ils y sont seulement dans l'usage, pendant qu'on les reçoit, et non auparavant ni après; et que, dans les hosties, ou parcelles consacrées que l'on réserve ou qui restent après la communion, le vrai corps de Notre-Seigneur ne demeure pas : Qu'il soit anathème.

CANON V.

Si quelqu'un dit ou que le principal fruit de la très-sainte Eucharistie est la rémission des péchés, ou qu'elle ne produit pas d'autres effets : Qu'il soit anathème.

CANON VI.

Si quelqu'un dit que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, ne doit pas être adoré au saint sacrement de l'Eucharistie du culte de latrie même extérieur; et que par conséquent il ne faut pas non plus l'honorer d'une fête solennelle et particulière, ni le porter avec pompe et appareil aux processions, selon la louable coutume et l'usage universel de la sainte Eglise; ou qu'il ne faut pas l'exposer publiquement au peuple pour être adoré; et que ceux qui l'adorent sont idolâtres : Qu'il soit anathème.

CANON VII.

Si quelqu'un dit qu'il n'est pas permis de conserver la sainte Eucharistie dans un vase sacré, mais qu'incontinent après la consécration il la faut nécessairement distribuer aux assistants; ou qu'il n'est pas permis de la porter avec honneur et respect aux malades : Qu'il soit anathème.

CANON VIII.

Si quelqu'un dit que Jésus-Christ, présenté dans l'Eucharistie,

est mangé seulement spirituellement et non pas aussi sacramentellement et réellement : Qu'il soit anathème.

CANON IX.

Si quelqu'un nie que tous et un chacun des fidèles chrétiens, de l'un et l'autre sexe, ayant atteint l'âge de discrétion, soient obligés de communier tous les ans, au moins à Pâques, selon le commandement de la sainte mère l'Eglise : Qu'il soit anathème.

CANON X.

Si quelqu'un dit qu'il n'est pas permis à un prêtre célébrant de se communier lui-même : Qu'il soit anathème.

CANON XI.

Si quelqu'un dit que la foi seule est une préparation suffisante pour recevoir le sacrement de la très-sainte Eucharistie : Qu'il soit anathème.

Et pour empêcher qu'un si grand sacrement ne soit reçu indignement, et par conséquent à la mort et à la condamnation, le saint concile ordonne et déclare que ceux qui se sentent la conscience chargée de quelque péché mortel, quelque contrition qu'ils pensent en avoir sont nécessairement obligés, s'ils peuvent avoir un confesseur de faire précéder la confession sacramentelle. Et si quelqu'un avait la témérité d'enseigner le contraire ou de le prêcher, ou bien même de l'assurer avec opiniâtreté, ou de le soutenir en dispute publique : Qu'il soit dès là même excommunié.

CHAPITRE X.

Précis de la Foi touchant la sainte Eucharistie.

Je reçois, ô mon Dieu, avec un profond respect les paroles du saint concile comme un écho du ciel. Je veux les graver en traits ineffaçables dans mon esprit et dans mon cœur, pour en faire la règle constante de ma foi, dont je ne m'écarterai jamais.

Là donc j'apprends :

1° Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir promis pendant sa vie la sainte Eucharistie, accomplit sa promesse en instituant cet adorable sacrement le soir du jeudi saint, la veille de sa mort, dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres ;

2° Que Notre-Seigneur a institué la sainte Eucharistie pour être, dans l'Eglise, un sacrement permanent jusqu'à la consommation des siècles ; et qu'il a donné à ses apôtres et à tous les prêtres institués par eux le pouvoir de la consacrer par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi* ;

3° Que la matière de la sainte Eucharistie, celle que Notre-Seigneur Jésus-Christ a employée et qui est indispensable au sacrement, c'est le pain et le vin ;

4° Que les paroles qui servent de forme au sacrement et opèrent la consécration eucharistique, sont celles que l'Eglise met sur les lèvres du prêtre quand il dit, conformément à ce que les évangélistes et l'apôtre saint Paul nous rapportent de Notre-Seigneur lui-même ; sur le pain : *Ceci est mon corps* ; sur le vin : *Ceci est le calice de mon sang, du nouveau et éternel testament, mystère de foi, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup, pour la rémission des péchés* ;

5° Que, par la vertu propre et infaillible de ces paroles, aussitôt qu'elles sont prononcées par le prêtre, d'abord sur le pain et ensuite sur le vin, immédiatement toute la substance du pain est changée au corps de Jésus-Christ, et toute la substance du vin au sang du même Seigneur Jésus, sans que néanmoins les espèces ou apparences du pain et du vin soient aucunement changées; de telle sorte que ces espèces demeurent sans sujet qui les supporte, par la force de la puissance divine, et de manière que les sens ne peuvent s'apercevoir en rien du changement qui s'est opéré;

6° Que Notre-Seigneur Jésus-Christ étant présent dans la sainte Eucharistie vivant et indivisible, tel qu'il est maintenant glorieux au ciel, il est tout entier, en vertu de l'union inviolable de toutes ses parties et des deux natures, sous chacune des deux espèces et sous chaque partie de la même espèce, avec son corps, son sang, son âme et la divinité qui ne peuvent être aucunement séparés;

7° Que le changement qui s'opère par la consécration eucharistique n'affecte ni le lieu, ni l'étendue, ni la quantité, mais uniquement la substance, et que la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ véritable, réelle et substantielle sous les espèces sacrées, surpasse la portée de notre intelligence et tout ce que nous connaissons des choses naturelles; mais qu'elle est possible à Dieu, et n'offre aucune contradiction;

8° Qu'une fois les paroles de la consécration prononcées, la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie persévère toujours, sans aucune interruption, tant que les espèces ou apparences du pain et du vin, sous lesquelles il est caché, demeurent sans altération qui les change, quelles que soient d'ailleurs l'étendue, la quantité des espèces ou toutes les autres circonstances extérieures et accidentelles.

Je crois fermement toutes ces choses. L'obéissance entière à l'autorité qui m'instruit fait ici, comme partout ailleurs, toute ma force et ma sécurité. En adhérant à

ces vérités, je n'éprouve aucune appréhension, aucune hésitation, parce que je sais que je ne puis m'égarer en marchant dans le chemin de la soumission.

Je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir confié à l'Eglise la garde du testament que vous avez fait en ma faveur. En mourant, vous m'avez légué la vérité et la réalité de votre corps et de votre sang précieux dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Des méchants, jaloux de mon bonheur et de la brillante fortune qui m'était échue, ont voulu me ravir mon bien en portant atteinte à mes droits. Ils ont osé contester la validité de mes titres; ils ont essayé de dénaturer, de falsifier, d'altérer vos paroles. Ils ne voulaient me laisser en partage que votre présence par la foi, que la figure et le signe de vous-même. Mais vous saviez, ô mon Dieu, que l'Eglise, votre épouse, était une gardienne fidèle; elle n'a pas trompé votre attente. Elle a défendu mes droits avec l'amour d'une mère, avec l'intrépidité d'un soldat qui veille auprès du dépôt confié à sa bravoure. Elle a exposé mes titres; en développant leur sens naturel et véritable, elle a démasqué les mensonges, les ruses, la mauvaise foi et les perfidies de mes ennemis, et, grâce à l'Eglise, je jouis avec une tranquille assurance de l'intégrité de ce que vous m'avez donné, votre corps, votre sang, votre âme et la divinité réellement présents dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie.

Merci, mon Dieu, de m'avoir donné une telle tutrice. J'adhère à elle du fond de mes entrailles. Plutôt mille fois mourir que de retrancher un seul *iota* à ses enseignements.

Mais faites-moi la grâce d'apprécier à leur juste valeur les richesses dont je suis en possession. Je veux méditer profondément le mystère de l'Eucharistie, pour en mieux goûter toute la suavité. Je ne viens pas, comme un scrutateur superbe, soutenir l'éclat des rayons de votre gloire qui opprimerait ma faiblesse orgueilleuse. Je n'ai d'autre dessein, en étudiant cette divine merveille, que de mieux connaître l'étendue de votre amour,

et de répondre plus fidèlement à votre grâce. Je vous demande avec humilité et avec confiance que vous daigniez vous-même être mon guide dans cette étude sublime, et de ne pas me refuser vos lumières dont j'implore le secours.

SECONDE PARTIE.

POURQUOI JÉSUS-CHRIST A-T-IL INSTITUÉ L'EUCCHARISTIE?



CHAPITRE I.

Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour qu'on se souvienne de lui.

Me sera-t-il permis, ô Jésus, mon Sauveur, de me pencher en esprit sur votre poitrine sacrée, comme saint Jean le fit autrefois à la cène pour interroger votre cœur, et lui ravir le secret de vos desseins miséricordieux? Puis-je sans témérité vous demander pourquoi vous avez institué la sainte Eucharistie? Si je connaissais les motifs de cette auguste institution, il me semble que cette connaissance servirait à augmenter mon admiration et mon amour. Je voudrais répondre le plus parfaitement possible à vos désirs, et entrer dans toutes vos pensées, pour ne former avec vous, ô mon Dieu, qu'un esprit et qu'un cœur. Car vous avez dit que la chair ne servait de rien, et que c'était l'esprit qui vivifiait.

Eh bien! me répond le Sauveur : Ame fidèle, j'ai institué l'Eucharistie pour que les hommes se souvinsent de moi. Notre-Seigneur l'a dit en effet au saint Evangile, dans l'action même de l'institution : « Faites ceci en mémoire de moi, » *hoc facite in meam commemorationem*. Quelle parole! elle mérite bien d'être approfondie. En voici l'explication et le mystère

Dieu, notre Créateur et notre Bienfaiteur suprême, méritait sans doute qu'on se souvint de lui. C'est sa puissance et sa bonté qui nous ont tirés du néant, nous et tout ce qui nous environne. Pour qu'on ne pût oublier cette divine origine, le Seigneur a laissé sur son ouvrage l'empreinte de sa main. Toute créature porte en elle quelque trace de Dieu, et présente aux regards quelque vestige de ses perfections. Dieu même a donné à la nature une voix pour rappeler à l'homme leur commun auteur. « Les cieux, » dit le Psalmiste, « racontent la gloire de Dieu, » *cœli enarrant gloriam Dei*. Toutes les étoiles du firmament disent : C'est Dieu qui nous a faites; nous n'étions pas, et du sein du néant, quand sa voix nous disait : Venez; nous avons répondu : Nous voici. L'éclat dont nous brillons, c'est lui qui nous l'a donné; notre course régulière, c'est lui qui l'a tracée. Le jour nous crie : C'est Dieu qui m'a créé; sans lui, des ténèbres épaisses, éternelles règneraient partout; mais il a dit : Que la lumière soit, et la lumière a paru. La nuit répond au jour : et moi aussi je suis l'ouvrage de Dieu. Il m'a faite pour aider le repos de l'homme, *dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam*. Toutes les créatures tiennent à l'homme le même langage. Le lis de la vallée, plus riche en sa parure que Salomon ne fut jamais en son trône d'ivoire; l'herbe des champs si humble, mais si gracieuse en sa fraîcheur l'arbre altier dont la cime atteint les nues; l'air, l'eau, le feu; l'oiseau qui chante ses hymnes brillants sous le feuillage; la bête féroce qui rugit dans l'autre des forêts; l'animal domestique qui vit avec moi, et m'aide dans mes travaux, tout me parle de Dieu, tout me dit : Je ne suis pas l'effet du hasard, c'est Dieu qui m'a fait et il m'a fait pour toi, pour ton utilité ou ton agrément; nous ne vivons, par son ordre, que pour ton usage : roi de la création, que Dieu aime tant, nous sommes tes serviteurs en son nom. C'est la doctrine de l'apôtre saint Paul que les choses invisibles nous sont manifestées par les choses visibles qui composent cet univers, et que la

Divinité, avec sa toute-puissance, nous est ainsi tellement montrée, que ceux qui ne la voient pas sont inexcusables. « Le ciel et la terre, » dit saint Augustin, « et » tout ce qu'ils renferment, me rendent témoignage de » vous, ô mon Dieu, et me erient de vous aimer, et ils » font entendre ce cri à tous les hommes, en sorte qu'ils » soient inexcusables. »

C'est l'homme surtout que Dieu a marqué d'un sceau divin. Dans ses yeux, sur son front, il a mis un trait de feu, et la lumière de son visage est tombée sur lui. Dans son âme, la ressemblance de Dieu est imprimée en traits multipliés et profonds.

Où donc ira l'homme, sans rencontrer partout le souvenir et l'image de Dieu ? S'il regarde le ciel, il y voit sa gloire ; s'il descend dans les abîmes, les abîmes sont pleins de lui ; s'il va aux extrémités du monde, c'est sa main qui le dirige et qui le porte. Si l'homme se replie sur lui-même, et qu'il se regarde, il est à ses yeux comme un miroir où se reflète la Divinité. Dieu l'a, pour ainsi dire, enfermé dans le cercle de sa munificence et de son amour, d'où il ne peut sortir.

Comment donc l'homme pourrait-il oublier Dieu ? Hélas ! ce qui paraît impossible ne s'est que trop réalisé par un prodige inouï d'ingratitude et d'aveuglement. L'homme ne s'est plus souvenu de Dieu son créateur ; il a oublié son bienfaiteur, au milieu même de ses bienfaits dont il jouit. Il l'a tellement oublié qu'il a dit : il n'y a point de Dieu ; c'est moi qui me suis fait moi-même, ou bien, je suis l'ouvrage du hasard avec toutes les merveilles qui m'entourent. Il l'a tellement oublié que, lorsqu'il a compris la nécessité de reconnaître l'existence de quelque divinité, plutôt que de se souvenir du vrai Dieu, il a mieux aimé se faire des dieux de ses propres mains ; et dans le monde presque entier, tout a été Dieu, excepté Dieu lui-même.

Lorsque saint Paul parcourait les rues de la savante et superstitieuse Athènes, il rencontra un autel où l'on avait écrit : « Au Dieu inconnu, » *ignoto Deo*. Sur le

frontispice de l'univers, et sur le front de l'homme, ces deux temples élevés à Dieu de la main de Dieu lui-même, il faudrait écrire aussi : « Au Dieu inconnu, » *ignoto Deo*.

Dieu admire avec indignation un si étonnant oubli, comme s'il surpassait toutes les prévisions de sa sagesse infinie. Alors que fait-il ? Dieu a tellement à cœur que l'homme se souvienne de lui, qu'il se choisit un peuple particulier, pour y imprimer en traits plus profonds encore sa mémoire qu'il veut rendre ineffaçable. Pour cela, il fait entendre sa parole à ce peuple ; il opère sous ses yeux, et en sa faveur, les plus éclatants prodiges ; il le mène par la main à travers mille obstacles qu'il aplanit sous ses pas ; il le nourrit lui-même d'une manière miraculeuse ; il tonne, il fait briller les éclairs, il ébranle les monts, il suspend les eaux de la mer et le cours des fleuves ; il renverse les murailles les mieux affermies ; il combat, il triomphe avec ce peuple et pour ce peuple, et l'introduit enfin dans une terre qu'il lui a promise et préparée, où coule le lait et le miel. De peur que ce peuple ne comprenne pas assez l'intervention céleste, Dieu ne cesse de faire retentir à ses oreilles ce cri divin : Je suis le Seigneur ton Dieu ; je suis le seul Dieu qu'il faut adorer, aimer et servir ; c'est moi qui t'ai tiré de la servitude d'Égypte ; c'est moi qui t'ai conduit au désert par le lit desséché de la mer, où j'ai englouti tes ennemis ; c'est moi qui t'ai nourri ; c'est moi, c'est moi..... Souviens-toi, lui dit-il encore, de ma puissance, de ma justice, de mon amour et de ma miséricorde ; souviens-toi de ma parole, et de la loi que je t'ai donnée. Dans la crainte que l'impression de tels souvenirs ne vienne à s'affaiblir, pour s'effacer, Dieu demeure encore au milieu de son peuple, par son action providentielle ; sa gloire est sur le tabernacle et sur le temple ; il parle souvent par lui-même, ou bien il envoie ses prophètes parler en son nom, environnés de l'éclat du miracle.

Israël, Juda, ce peuple choisi, objet de tant de prédilection, pourra-t-il donc oublier son Dieu ? Qui le pourrait

croire ? Et cependant, il n'est, hélas ! que trop vrai. Au moment même où le Seigneur verse à pleines mains ses bienfaits sur eux, Israël et Juda l'ont oublié. Le Psalmiste l'avoue avec confusion : Nos pères en Egypte n'ont pas compris vos merveilles ils ne se sont pas souvenus de la multitude de vos miséricordes, et dans la terre de promesse ils ont oublié le Dieu qui les avait sauvés. Avec le temps, cet oubli, comme un assoupissement fatal, ne fait que s'accroître, malgré les efforts souvent réitérés que Dieu fait pour rappeler son peuple à son souvenir. Le Seigneur tour à tour s'en plaint et s'en irrite. O ciel, ô terre, dit-il, étonnez-vous, soyez dans la désolation. J'avais un peuple que je m'étais choisi ; j'en ai eu des soins ineffables. Je ne demandais pour fruit de mes sollicitudes que son souvenir reconnaissant. Mais mon peuple m'a oublié ; je ne suis plus rien dans sa mémoire ; je suis à son égard comme si je n'étais pas. O peuple que j'aimais, et que j'aime encore ; mon peuple chéri, souviens-toi de ton Dieu, de sa tendresse. Ah ! ne m'oublie pas, mon peuple, mon peuple !

Quelquefois Dieu oppose son propre souvenir à l'oubli de son peuple. Si une mère, lui dit-il, pouvait, par impossible, oublier son enfant, moi je ne t'oublierai jamais, parce que je porte ton nom écrit dans mes mains et dans mon cœur. Mais toi, tu oublies, ingrat, le Seigneur ton Dieu. Dis, n'ai-je pas fait assez pour toi, et que faut-il que je fasse de plus pour rendre mon souvenir ineffaçable en ton cœur ?

Vaines plaintes ! inutiles appels ! comme le Dieu de la création a été oublié, le Dieu de Jacob, Israël et Juda l'ont aussi oublié.

CHAPITRE II.

Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour qu'on se souvienne de lui. (Suite).

Dieu fait un nouvel et suprême effort pour obliger l'homme à se souvenir de lui. J'irai moi-même, dit-il, je descendrai sur la terre ; je me rendrai visible ; je parlerai aux hommes ; je vivrai avec eux ; j'irai en personne, revêtu de leur nature que je m'unirai, solliciter leur souvenir ; et, à force d'amour, de tendresse, de dévouement, de sacrifices et de bienfaits, je les contraindrai à ne pas m'oublier. En effet, Dieu s'abaisse et descend ; il naît dans une étable ; il vit, il travaille, il instruit, il console, il guérit ; à la fin il souffre et il meurt, rançon volontaire pour le genre humain qu'il relève et qu'il sauve.

Ainsi, aux merveilles et aux bienfaits de la création, Dieu ajoute les merveilles et les bienfaits plus admirables de l'incarnation et de la rédemption.

A ce coup l'ingratitude humaine sera-t-elle vaincue ? Pourrons-nous encore oublier notre Dieu que l'amour a conduit à de telles extrémités ? Crèche de Bethléem, maison de Nazareth, mont sanglant du Calvaire, bois sacré de la croix, saint sépulcre, serez-vous des monuments assez éloquents pour persuader à nos cœurs de se souvenir de Dieu ? Cela peut-il être mis en question ? Quoi ! on oublierait les anéantissements, les travaux, les veilles, les larmes, les tristesses, les désolations, les blessures, l'agonie, la vie et la mort d'un Dieu ! Qu'est-ce donc que l'homme, s'il est capable d'une telle ingratitude ? Non, non, ô Dieu incarné, ô Dieu victime, on ne vous oubliera jamais.

Nous le disons, et plutôt au ciel qu'il en fût ainsi ! Mais Jésus qui connaît mieux que nous le cœur de l'homme, cet abîme de toutes les misères, redoute le contraire, et c'est pour remédier à l'oubli qu'il craint encore de notre part, qu'avant de remonter vers la gloire de son Père, il établit le sacrement de l'Eucharistie, qui doit perpétuer son souvenir parmi les hommes; *hoc facite in meam commemorationem*, faites ceci en mémoire de moi.

Evidemment, si mon Dieu a une si forte passion qu'on se souvienne de lui, ce ne saurait être pour son propre avantage. Au fond, quelque naturel, quelque légitime que puisse être ce souvenir, il n'ajoute rien au bonheur de Dieu, comme l'oubli ne diminue en rien sa félicité. Dieu se suffit à lui-même : son propre souvenir et la contemplation intime de ses perfections infinies lui tient lieu de tout, et supplée abondamment au défaut de tout ce que les créatures peuvent lui refuser d'amour et de reconnaissance. Qu'on l'oublie et qu'on le délaisse, il n'en souffre aucune défaillance, aucun appauvrissement. Mais c'est l'homme qui a besoin de se souvenir de Dieu. Car, en l'oubliant, il s'écarte de sa fin; en le délaissant, il abandonne la vie. Loin de Dieu, l'homme périt et meurt pour toujours. Jésus le sait; et, parce qu'il aime l'homme, il demande instamment son souvenir et fait des efforts infinis pour l'obtenir.

Vois cependant, dit le Sauveur à mon âme, si l'on se souvient de moi sur la terre et si j'ai eu tort de redouter l'ingratitude des hommes. Où sont-ils ceux qui pensent à moi; qui prononcent mon nom avec amour; qui s'occupent quelquefois à méditer les mystères que j'ai accomplis pour vous tous; qui ont la mémoire vive et affectueusement efficace de mes souffrances et de ma mort? Dans le monde, on se souvient de tout, on nourrit sa pensée de tout, de tout, excepté de moi, Jésus. Ah! vous du moins qui croyez à l'Eucharistie, qui participez à ce sacrement de mon amour, ne m'oubliez pas, je vous en conjure; *hoc facit in meam commemorationem*, faites ceci en mémoire de moi.

Oui, je le veux, ô Dieu de l'Eucharistie, chaque fois que je m'approcherai de l'autel, en face de cet auguste mystère, je ranimerai dans mon cœur la mémoire de vous-même et le souvenir de ce que vous avez daigné faire pour l'amour de moi. J'exciterai mon âme, avec le Roi-Propète, à bénir le Seigneur mon Dieu, et à n'être point oublieuse et ingrate; *benedic, anima mea, Domino, et noli oblivisci...*

Pour bien comprendre la pensée du Sauveur, il faut me représenter en esprit la circonstance solennelle dans laquelle il institua la sainte Eucharistie. C'était le jeudi soir la veille de sa mort, dans le dernier repas qu'il prit avec ses apôtres. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'ignorait pas qu'il allait mourir; il l'avait prédit, et l'heure des ténèbres qui allait sonner, il l'avait annoncée d'avance avec une précision divine. Il allait lui-même au-devant de la mort. Car la mort n'aurait pas osé aller à la rencontre d'un Dieu, dont la nature est de ne pas mourir. Mais le Sauveur le veut; il donne main-levée sur lui à la mort, en lui déclarant que le moment est venu de frapper ce grand coup. Notre-Seigneur faisait donc, au moment de la cène, son testament à ses apôtres et au monde. Cette pensée demande mes méditations profondes.

Quand un homme est sur le point de mourir, il se passe en lui, autour de lui, quelque chose d'ineffable, à la fois doux et amer, imposant et lugubre. C'est un spectacle qui émeut tellement, qu'il laisse dans celui qui l'a vu comme témoin intéressé une impression d'un ordre à part qui ne peut jamais s'effacer. Le moribond, qui lutte avec effort contre la mort, voyant qu'il va être vaincu dans ce combat inégal, redoute, avec toute l'énergie de son âme déchirée de douleur, la séparation suprême qui va se consommer. Tout ce qu'il aimait sur la terre, sa femme, ses enfants, son père, sa mère, ses amis, il faut tout quitter, tout laisser; il faut dire à tout un adieu irremédiable, pour partir seul dans la région sombre et glacée des tombeaux, dans le pays lointain

et inconnu de l'éternité. Alors, pour adoucir autant qu'il peut le cruel déplaisir de cette séparation, le moribond désire, il espère, il veut revivre du moins parmi les siens par le souvenir. Dans cette pensée, il résume toutes les affections de son cœur en un vif élan d'amour, en une expression animée de regard, en des paroles courtes, en des témoignages variés ; mais tout cela avec une énergie et un caractère inexprimable qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. Il laisse à ceux qu'il quitte des souvenirs. A ses enfants, il lègue ses dernières volontés, ses derniers conseils et sa fortune. Aux autres, il donne des paroles de regret et d'amitié, des objets précieux qu'il affectionnait, destinés désormais à le représenter.

Quiconque a reçu le dernier baiser de son père ou de sa mère mourant, a bien senti jusqu'au fond de l'âme que l'impression qui lui était donnée voulait en perpétuer l'effet au delà du tombeau.

En un mot, tout ce que fait le moribond, tout ce qu'il dit dans ce moment suprême, semble se résumer en cet unique sentiment et dire ce seul mot : Ne m'oubliez pas. Ah ! mes enfants, mon épouse, mes amis, je vais mourir et vous quitter pour toujours. Adieu donc... Adieu ! il faut partir. Mais du moins, du moins ne m'oubliez pas ; que j'emporte avec moi cette consolation dernière de penser que vous garderez mon souvenir.

Jésus Notre-Seigneur a fait la même chose. Après avoir vécu parmi les hommes qu'il aimait tant, avec ses bien-aimés apôtres, sur le point de les quitter, il veut leur laisser un souvenir de lui-même. *Hoc facite in meam commemorationem*, faites ceci en mémoire de moi.

C'est pourquoi il y a dans ce moment dans la parole de mon Sauveur quelque chose de plus doux, de plus touchant, de plus divin, si j'ose dire, que jamais dans toutes les autres circonstances de sa vie. Saint Jean nous raconte en détail un discours que Jésus fit alors à ses apôtres, tel que la terre n'en a jamais entendu et n'en entendra jamais de semblable. Quiconque a un cœur et lit avec attention ce récit évangélique ne peut s'empê-

cher de s'attendrir jusqu'aux larmes en admirant, et de sentir qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse agir et parler de la sorte.

Mais voici une différence étonnante entre Jésus qui va mourir et les hommes qui meurent, dans le souvenir qu'il donne à ses apôtres, au monde, et qu'un Dieu seul pouvait donner.

Quant aux hommes, que donnent-ils, que peuvent-ils donner, à la mort, en souvenir ? Pour eux, ils s'en vont ; ils ne peuvent se donner eux-mêmes. Tout au plus ils peuvent léguer quelques restes inanimés de leur corps ; leur cœur peut-être, froid, glacé, insensible. Ce qu'ils ont coutume de laisser, ce sont quelques présents ou leur portrait, image respectée de ceux que nous aimions. Mais de se donner eux-mêmes encore une fois, il ne peut en être question.

Pour Jésus qui va quitter le monde, pour remonter vers la gloire de son Père, que trouvera-t-il, dans les trésors de sa sagesse et de sa miséricorde, à donner en souvenir à ceux qu'il aime, afin qu'on ne l'oublie pas ? Ce qu'il laisse, ce qu'il donne, c'est lui-même, son corps, son sang, son âme, sa divinité réellement présents dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie ! Quel souvenir ! et en même temps quel mystère ! Comment oublier Jésus, quand nous l'avons !

Jésus est donc tout ensemble et réellement présent parmi nous, et néanmoins donné en souvenir de lui-même comme absent. C'est ce que je dois essayer de bien entendre. Jésus, visiblement naissant à Bethléem, dans l'infirmité de la chair, parlant aux hommes, mangeant avec eux, opérant des miracles, convertissant, instruisant, consolant les âmes par ses prédications ; Jésus, mourant au milieu de douleurs présentes, par l'effusion de son sang actuellement répandu ; ce Jésus, nous ne le voyons pas, nous ne l'avons plus ; il est absent : car tous les mystères de sa vie et de sa mort, une fois accomplis, ne sont plus maintenant en acte. Notre Dieu, une fois ressuscité, ne meurt plus d'une

mort naturelle ; de même, il ne naît plus, il ne travaille plus. Comme le dit l'apôtre saint Paul aux Corinthiens : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de la sorte ; » *et si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus.*

Jésus glorifié, assis à la droite de son Père, manifestant visiblement les splendeurs éblouissantes de sa lumière ; ce Jésus, nous ne l'avons pas encore. Le posséder et le voir en cet état, c'est l'objet de la béatitude éternelle, c'est la joie du paradis ; les saints en jouissent, et nous, nous attendons encore.

Mais nous, chrétiens, nous avons, nous possédons Jésus devenu pain eucharistique, caché et comme enseveli sous les espèces sacramentelles. Ce Jésus, mis sous le voile du pain et du vin, que nous ne voyons pas, mais que nous savons par la foi être réellement présent, nous fait souvenir de Jésus naissant à Bethléem, vivant à Nazareth, mourant au Calvaire ; car, des deux côtés, c'est le même, substantiellement et personnellement présent. Ce Jésus de l'Eucharistie nous fait aussi souvenir de Jésus glorifié dans les cieux, tel que les anges et les saints le voient et l'adorent ; car, sur l'autel, comme au ciel, c'est toujours le même Jésus, puisqu'il n'y en a qu'un seul ; mais ici il est caché, et au ciel il est manifesté.

Ainsi la volonté du Sauveur, qui va mourir, s'accomplit par un prodige qui surpasse tout ce qu'on a vu, tout ce qu'on verra jamais. Un Dieu seul pouvait dicter un tel testament, se donner soi-même en souvenir de soi-même. Telle est la merveille de l'Eucharistie que je ne saurais trop admirer ; *hoc facite in meam commemorationem*, faites ceci en mémoire de moi.

CHAPITRE III.

Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour qu'on se souvienne des mystères de sa vie, mais principalement du mystère de sa mort.

Jésus-Christ, notre divin Sauveur, nous a laissé, dans la sainte Eucharistie, le souvenir vivant de tous les mystères de sa vie mortelle. Le mystère de sa naissance. Il y a dix-huit siècles passés, un petit Enfant divin naissait, pendant la nuit, dans l'étable de Bethléem. Marie, sa Mère, l'avait conçu et le produisait au monde, par la vertu du Saint-Esprit. Elle déposait, ce fruit de sa Virginité féconde, pauvre et souffrant, dans une crèche, enveloppé de langes. Quelques adorateurs lui rendaient des hommages simples et naïfs, et les anges du ciel, sur l'ordre du Père éternel l'environnaient avec étonnement, pour contempler humiliée, anéantie, la splendeur des cieux.

Dans l'Eucharistie, Jésus naît encore, sous nos yeux, tous les jours. Il prend vraiment naissance à l'autel, où il reçoit une existence sacramentelle qu'il n'avait pas auparavant. Ce mystère s'accomplit dans le temple catholique, la vraie Bethléem, la maison du pain par excellence. Le prêtre produit cet enfantement divin par une parole que l'Esprit-Saint rend féconde. Ses lèvres deviennent comme le sein de Marie où le Fils de Dieu s'incarne, et ses mains le reçoivent et le portent. En regardant la divine hostie, le prêtre peut dire au Fils de Dieu réellement présent : « Je l'ai dit : vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui » ; *ego dixi : Filius meus es tu, ego hodie genui te*. Jésus est ici environné des voiles du Sacrement comme de l'ange, et placé sur l'autel comme dans une nouvelle crèche. Anges du ciel,

tandis que quelques âmes fidèles adorent et prient, vous descendez encore des cieus et vous venez voir avec admiration ce Dieu fait de nouveau si petit, si pauvre et si abandonné. La crèche et l'autel, deux choses qui ont entre elles une si parfaite correspondance, pourrions-nous les séparer? Celui qui voit l'autel, comment ne se souviendrait-il pas de l'étable et de la crèche du divin Enfant Jésus?

Le mystère de sa vie cachée. Pendant trente ans, le Sauveur se cache dans l'obscurité d'un atelier. Là, toute sa gloire est voilée. Ni sa puissance, ni sa sagesse ne paraissent. Aucun miracle, aucun prodige, si ce n'est le prodige le plus merveilleux de tous, mais alors le plus inconnu, d'un Dieu devenu volontairement pauvre et obéissant. Dans cette petite maison de Nazareth, Jésus-Christ travaille, et n'opère que dans un impénétrable secret ses œuvres admirables pour la gloire de son Père et pour le salut du monde. Son cœur ne se découvre, avec ses richesses immenses, qu'au petit nombre de ceux qui savent y pénétrer, par la vivacité de leur foi.

A l'autel, de la part de Jésus, dans la sainte Eucharistie, où il est réellement présent, même obscurité, même silence, même obéissance, même secret. Ni sa puissance, ni sa sagesse ne se manifestent extérieurement avec éclat; l'œil scrutateur de la foi peut seul pénétrer dans ce sanctuaire retiré et profond, pour y découvrir les trésors célestes qui y sont comme ensevelis. Nazareth et l'autel, deux choses qui ont entre elles une si parfaite correspondance, pourrais-je les désunir dans ma pensée? Celui qui voit l'autel et le tabernacle, comment ne se souviendrait-il pas de la maison et de l'atelier de Nazareth?

Il en est ainsi de tous les autres mystères de la vie du Sauveur, dont je retrouve, dans l'Eucharistie, le vivant souvenir. Mais il en est un, entre tous les autres, dont l'auguste sacrement garde plus précieusement et plus fidèlement la mémoire, c'est le mystère de la mort de Jésus, mon Dieu. Qui pourrait exprimer tous les désirs

et tous les droits qu'il a qu'on se souvienne de sa mort ? Elle est le terme et la consolation de toutes ses œuvres : Dieu ne s'incarne, Jésus ne vient au monde que pour mourir. De sa crèche, il regarde la croix, et toute sa vie n'est qu'un long et pénible acheminement vers ce terme suprême, qu'une préparation à ce grand sacrifice. Le Seigneur en parle constamment à ses apôtres : tout ce qu'il leur dit a pour but principal de les initier à ce mystère. Les prophètes, qui avaient annoncé longtemps à l'avance l'avènement futur du Messie, n'avaient guère aussi jeté les yeux que sur le Calvaire pour y contempler un Dieu victime. Quand, sur la montagne du Thabor, Moïse et Elie apparaissent aux trois apôtres à côté du Sauveur, ils ne s'entretiennent d'autre chose avec lui que des excès qu'il doit endurer à Jérusalem, où il va bientôt mourir. C'est que la mort du Fils de Dieu est l'acte solennel qui accomplit notre rédemption en lavant dans un sang divin les iniquités du monde ; qui détruit l'arrêt de notre antique condamnation ; qui apaise la colère de Dieu irrité contre nous ; qui présente à sa Majesté infinie le seul sacrifice digne de sa grandeur, et nous ouvre l'accès, dans les cieux, au bonheur éternel dont le péché nous avait exclus. C'est que la mort du Sauveur est la plus grande marque d'amour qu'un Dieu puisse donner à l'homme, comme il le déclare lui-même au saint Evangile, quand il nous dit : « Un ami ne peut « donner une plus grande preuve d'amour à son ami « que de mourir pour lui. Or, vous êtes mes amis. » Aussi, quand Jésus-Christ meurt sur le Calvaire, le ciel et la terre, toute la nature, qui ne s'étaient point émus en face des autres mystères, jettent ici un cri d'étonnement, de tristesse et d'admiration. Le soleil éteint sa lumière, la terre est secouée, les rochers se brisent, et les abîmes souterrains s'ébranlent. L'homme serait-il moins sensible à un spectacle si capable de le toucher, que les rochers mêmes ? Ces deux mots : un Dieu et la mort, unis ensemble par la charité divine ne devraient-ils pas retentir dans le cœur de l'homme jusqu'à la con-

sommation des siècles? D'autant plus que Jésus-Christ Notre-Seigneur, semble avoir pris à tâche d'environner sa mort de toutes les circonstances qui pouvaient la rendre plus douloureuse et plus amère pour lui, et pour nous plus précieuse, plus attendrissante. La surabondance du sang divin répandu, les plaies sacrées du Sauveur multipliées à l'excès, tous les opprobres, toutes les injures, tous les coups, tous les mépris, toutes les ingrattitudes, tous les délaissements, toutes les tristesses, toutes les amertumes qu'il a voulu souffrir ne doivent-ils pas être comme autant de caractères qui impriment profondément dans nos âmes le nom de Jésus? Nous devrions tous nous écrier avec l'apôtre saint Paul : « La charité de Jésus-Christ me presse, » *caritas Christi urget nos*, dans la pensée qu'il nous a aimés jusqu'à ce point de se livrer et de mourir pour chacun de nous, *dilexit me, et tradidit semetipsum pro me*.

Le Sauveur souhaite avec une ardeur indicible, proportionnée à son amour, que nous nous souvenions de sa mort. Que nous venions à oublier ses autres mystères, il pourrait le souffrir; mais oublier le mystère de sa mort, ce serait pour lui le comble de la désolation, et de notre part le comble de l'ingratitude.

Or, c'est principalement pour perpétuer ce souvenir parmi les hommes, que Jésus-Christ Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie : *Hoc facite in meam commemorationem*, faites ceci en mémoire de moi. C'est pour cela qu'il n'est question avant toutes choses que de la mort du Sauveur, au moment solennel de cette divine institution. Notre-Seigneur attend, pour faire au monde ce riche présent, que le moment soit venu pour lui de mourir, afin que cette seule circonstance de sa mort prochaine témoigne éloquemment son désir. Ce qu'il dit le confirme plus expressément encore. *Prenez et mangez*, dit-il, *ceci est mon corps qui est livré pour vous. Prenez et buvez, ceci est le calice de mon sang qui sera répandu*. Paroles divines dont l'écho sacré doit résonner à notre cœur chaque fois que, sous nos yeux, le mystère de l'Eu-

charistie s'accomplit, et que le prêtre consacre, en les répétant au nom du Sauveur. *Faites ceci en mémoire de moi*, signifie donc : Faites ceci en mémoire de mon immolation et de ma mort.

Ainsi l'enseigne l'apôtre saint Paul, divinement inspiré, fidèle interprète des volontés de son Maître, lorsqu'il écrit aux Corinthiens ces mots profonds, qui regardent les chrétiens de tous les siècles : « Chaque fois que « vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, « vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il « vienne, » *quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat.*

CHAPITRE IV.

Comment, dans l'Eucharistie, nous annonçons la mort du Sauveur.

Nous annonçons la mort du Sauveur en participant à la sainte Eucharistie, parce que cet auguste sacrement est le legs principal du testament que ce Dieu-Homme a fait en notre faveur. Or, la jouissance du testament atteste la mort de celui qui l'a fait, puisque c'est la mort seule du testateur qui lui donne sa force et permet à l'héritier d'entrer en possession des biens qu'il lui confère. C'est l'enseignement de l'apôtre saint Paul : « il faut » dit-il, « que la mort du testateur intervienne, » *neesse est ut intercedat mors testatoris.* Tant que le testateur est vivant, maître absolu de ses biens, il peut, à son gré, modifier, révoquer ses premières dispositions, et les changer en de nouvelles, conformes à son bon plaisir, jusqu'au dernier moment de sa vie. Ce n'est que lorsque le testament a reçu le sceau de la mort, que la donation reçoit son plein effet et devient irrévocable.

Lorsque nous approchons de l'Eucharistie, ô Jésus notre divin Sauveur, la regardant comme un bien qui nous est acquis d'une manière irrévocable, en sorte que nous puissions en jouir pleinement, nous faisons donc, par cela même, profession de croire, et nous annonçons authentiquement que vous êtes véritablement mort, vous de qui nous avons reçu la sainte Eucharistie en testament.

Nous annonçons aussi la mort du Sauveur dans l'Eucharistie, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ est présent en cet auguste sacrement dans un état apparent de mort. Que Jésus soit en réalité vivant dans la sainte Eucharistie, qui en doute? puisque c'est identiquement le même que ce Jésus du ciel maintenant assis glorieux à la droite de Dieu son Père, et pour toujours incapable de mourir. Il n'y a pas deux Jésus-Christ, celui du ciel, et celui de l'Eucharistie; il n'y en a qu'un seul présent en même temps au ciel dans la gloire, à l'autel sous l'ombre du sacrement. Mais le Sauveur, dans l'Eucharistie, ne manifeste ni sa gloire, ni même sa vie; au contraire tout y indique la mort; tout en montre les apparences. Les espèces qui voilent notre Dieu sont mortes et inanimées, et lui-même n'a extérieurement ni parole, ni action, ni mouvement. Sacramentellement, il est mort; car les paroles qui le rendent présent le divisent et le séparent, et nous le recevons ainsi divisé et séparé, selon les espèces, et par la force de la consécration. Cela est tellement vrai que, dans le langage de la liturgie sacrée, sous les espèces du pain, il n'est jamais question, il ne peut être question que du corps seul de Jésus-Christ; et sous les espèces du vin, il n'est jamais non plus question, et il ne peut être question uniquement que du sang du Sauveur, *corpus Domini nostri Jesu Christi... sanguis Domini nostri Jesu Christi...*

Je puis donc dire de l'autel eucharistique ce que l'apôtre saint Jean, dans sa vision prophétique, disait du ciel: « Et voici que je vis au milieu du trône... un agneau comme immolé, » *et vidi, et ecce in medio throni...*

agnum tanquam occisum. Et moi aussi j'aperçois sur l'autel où se consomme l'Eucharistie, sur ce trône de l'amour et de la miséricorde, un agneau qui porte toutes les marques de l'immolation et de la mort, *agnum tanquam occisum*. Je ne puis donc m'en approcher, sans annoncer la mort de mon Sauveur.

De plus, nous ne participons à la sainte Eucharistie que comme à la chair d'une victime immolée, pour nous incorporer le fruit du sacrifice, ainsi qu'il se pratiquait avant la venue du Sauveur, chez les Juifs, et qu'il s'est toujours observé dans toute religion. De là vient que le prêtre, en présentant le pain eucharistique à ceux qui doivent communier, leur dit : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*, « voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Ce sont les mêmes paroles que prononçait autrefois saint Jean, le Précurseur, en montrant Jésus à ses disciples. Il le désignait alors comme la victime d'un sacrifice futur, de ce grand sacrifice que le monde attendait; mais le prêtre de la nouvelle Loi le montre aujourd'hui comme la victime d'un sacrifice accompli. C'est pour la même raison que les prêtres et les fidèles appellent Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, l'Hostie, la sainte Hostie. Quand ils communient, ils disent qu'ils ont reçu l'Hostie sacrée, c'est-à-dire, comme le mot signifie, la victime immolée du sacrifice par excellence. En recevant l'Eucharistie, je ne puis donc faire autrement que d'annoncer la mort de mon Sauveur, que j'y reçois en qualité de victime.

L'Eglise m'apprend à chanter, quand je viens adorer mon Dieu dans son auguste sacrement, ces belles et touchantes paroles dans leur admirable simplicité : *Ave verum corpus natum de Maria Virgine ; vere passum, immolatum in cruce pro homine*, salut, vrai corps du Sauveur, né de la Vierge Marie; qui avez vraiment souffert et avez été immolé pour l'homme, sur la croix.

Mais cette mort du Seigneur, nous l'annonçons dans l'Eucharistie, dit l'Apôtre, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est que cette parole ne nous regarde pas seuls; elle regarde

les chrétiens qui vivaient avant nous, qui jouissaient comme nous du trésor eucharistique qu'ils nous ont transmis, sans l'avoir épuisé, dans sa parfaite intégrité; elle regarde les chrétiens qui viendront après nous, jusqu'à la consommation des siècles, et jouiront aussi de la sainte Eucharistie, qui ne doit jamais défaillir. Ce sont tous ces chrétiens de tous les temps, de tous les lieux, identifiés ensemble par la réception commune du même pain eucharistique, qui ne doivent former qu'un même corps, un même cœur, n'avoir qu'une même pensée, et faire entendre un même cri, pour annoncer, d'un concert unanime, la mort du Seigneur, jusqu'à ce que ce Jésus, venant enfin sans voile, et sous sa propre apparence, fasse succéder la gloire de la vision béatifique à la jouissance de la sainte Eucharistie : *Quotiescunque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*, chaque fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Qu'il soit donc ainsi, ô Jésus ! A l'Agneau livré et immolé pour moi, souvenir et amour. Souvenir pour ses larmes, souvenir pour ses ennuis et ses tristesses; souvenir pour son agonie et sa sueur de sang; souvenir pour son corps déchiré par la cruelle flagellation, souvenir pour tous les coups qu'on lui a portés; souvenir pour son front couronné d'épines; souvenir pour ses pieds et ses mains percés de clous; souvenir pour les flots de son sang répandu, souvenir enfin pour sa mort.

Oui, ô mon divin Sauveur, chaque fois que j'approcherai de l'Eucharistie, j'annoncerai à mon cœur que le Dieu qui est là présent ou que je reçois dans la sainte communion est mort un jour pour moi. Je le lui annoncerai, afin qu'à l'exemple des saints, amants passionnés et intelligents de vos douleurs et de votre mort, j'apprenne comme eux, dans un souvenir si persuasif et si éloquent à aimer comme je le dois un Dieu qui m'a tant aimé.

Je l'annoncerai aussi aux hommes mes frères, au monde entier, par l'ardeur de mes désirs, par la vivacité de mon zèle, afin de diminuer le nombre des ingrats et des indifférents, en leur apprenant qu'ils ont comme moi, dans l'Eucharistie, un Sauveur qui est mort autrefois pour le salut de tous et qui veut aujourd'hui leur appliquer, dans ce sacrement auguste, les fruits précieux de sa mort.

J'annoncerai votre mort, ô Dieu de l'Eucharistie, en mourant moi-même à ce qui a fait mourir mon Sauveur que j'adore ici présent, c'est-à-dire au péché; de telle sorte que cette victime eucharistique, devenant maintenant pour moi le principe d'une mort si désirable, elle devienne aussi plus tard le principe de sa vie glorieuse. C'est ainsi que j'accomplirai pleinement le dessein que vous aviez, en instituant l'auguste sacrement, qui est qu'on se souvienne de vous et principalement de votre mort, *hoc facite in meam commemorationem*, faites ceci en mémoire de moi.

CHAPITRE V.

Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour être le mémorial divin des antiques merveilles.

En même temps que le divin Sauveur établit dans la sainte Eucharistie le souvenir efficace de tous ses mystères, il veut aussi faire un mémorial abrégé, mais magnifique, de toutes les merveilles que Dieu a jamais accomplies dans le monde en faveur de l'homme. Ainsi le chantait d'avance sur sa lyre inspirée le Psalmiste royal, quand son regard prophétique contemplait l'autel eucharistique : « Le Seigneur bon et miséricordieux, » disait-il, « a fait un mémorial de toutes ses merveilles.

en donnant une nourriture à ceux qui le craignent, » *memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus; escam dedit timentibus se.*

Que de grandes choses Dieu a faites dans le monde depuis la création, la plus étonnante comme la première de toutes les merveilles ! Maître souverain des lois qu'il a lui-même données à la nature, tantôt il se contente d'en tirer, sans les détruire, les effets qui conviennent à sa sagesse ; tantôt il les suspend, il les contrarie, par un dessein formé, afin de rendre plus sensibles les coups de sa providence dont les hommes pourraient douter peut-être, si Dieu n'agissait jamais d'une manière extraordinaire et imprévue. Combien de présents Dieu a faits à l'homme, cette créature privilégiée, vraiment amie du Seigneur ! Mais c'est principalement en faveur du peuple juif que Dieu s'est montré libéral à l'excès : que de grâces, que de bontés prodiguées à ce peuple avec une magnificence vraiment divine ! Il ne vit, il ne marche qu'en passant à travers une suite non interrompue de miracles éclatants. Au récit de ses œuvres je m'écrie avec le prophète royal : « Les œuvres du Seigneur sont grandes, » *magna opera Domini.*

Eh bien ! dans la sainte Eucharistie, Dieu semble avoir résumé tout ce qu'il a jamais opéré de grand sur la terre, afin d'en immortaliser le souvenir au cœur de l'homme. Il a tout concentré dans ce petit point étroit que limitent les espèces sacramentelles, comme dans un monde abrégé. Mais ce résumé divin, au regard de la foi, surpasse infiniment en grandeur, en richesse, en puissance et en amour tout ce qu'il est destiné à nous rappeler. Qui pourrait compter, en effet, tous les miracles de cette création eucharistique, bien plus merveilleuse et plus divine que la création de cet univers visible, dans l'immensité duquel je me perds étonné ? Comment sonder toute la profondeur de puissance et de sagesse que renferme l'auguste sacrement ? Ceux qui ont essayé de s'en faire quelque idée exacte, en comptant un à un tous les prodiges qu'il suppose, ont été ravis d'une admiration

qui n'avait point de terme ; ils ont découvert dans cette étude, pour leur intelligence et pour leur cœur, des horizons dont les limites s'effaçaient toujours, à mesure qu'ils montaient plus haut dans la contemplation de ce mystère ineffable. Toutes les merveilles, dont la sainte Eucharistie nous rappelle le souvenir, n'étaient elles-mêmes, quoique si grandes, que des figures imparfaites de cet auguste sacrement, qui renferme en lui la plus belle et la plus complète de toutes les réalités.

Parmi toutes les merveilles opérées autrefois, il en est deux qui ont quelque chose de plus frappant que les autres, et dans lesquelles est plus saillante l'analogie avec la sainte Eucharistie. La première est celle qui nous est montrée au commencement de toutes choses, lorsque Dieu, après avoir créé l'homme innocent et heureux, le plaça dans ce jardin délicieux que nous appelons le paradis terrestre. La sainte Ecriture nous raconte que le Seigneur, au milieu des riches ornements dont il avait paré le brillant séjour d'Adam et d'Eve, avait planté un arbre qui avait pour nom *l'arbre de la vie*. L'homme, en mangeant les fruits de cet arbre, devait immortaliser sa vie, et, réparant par une nourriture si exquise ses forces affaiblies, il aurait écarté pour jamais les atteintes de la mort qu'il n'aurait pas connue.

L'homme goûta quelque temps la douceur de ce fruit substantiel. Mais un jour, hélas ! ayant mangé, malgré l'ordre divin, des fruits défendus d'un autre arbre, celui de la science du bien et du mal, il mérita, pour châtiement de son orgueil, qui voulait tout savoir, même le mal, d'être chassé du paradis qu'il habitait. La science funeste qu'il avait acquise au prix de son innocence perdue, l'avait fait condamner à mourir, et Dieu ne voulait pas qu'il pût éviter les effets de la sentence portée contre lui. Il l'éloigna donc de *l'arbre de la vie*, où il cueillait les fruits de l'immortalité. L'homme, quoique déchu, s'en souvient encore. Devenu mortel par sa faute, il éprouve encore en lui-même la faim de

l'immortalité. Mais, parce que la nourriture qui devait la produire lui est ôtée, il se débat inutilement contre la mort inévitable, et subit avec répugnance et avec effroi le fatal trépas.

Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a préparé un nouveau paradis ; c'est la sainte Eglise catholique, le séjour des élus, le vestibule du ciel. Là, dans ce jardin mystique, arrosé par les flots de son sang, fécondé par sa grâce, ses mains divines ont planté beaucoup d'arbres aux fruits délicieux. Mais, entre tous les autres, il a placé avec honneur la sainte Eucharistie, l'*arbre véritable de la vie*. Quiconque mange de ses fruits délicieux aura la vie, sans mourir jamais ; il aura la vie éternelle de l'âme, et la résurrection glorieuse du corps. Toutefois, on ne peut s'approcher de cet arbre divin qu'avec humilité ; ce n'est qu'en abaissant volontairement sa raison devant la grandeur impénétrable du mystère, qu'on peut en cueillir les fruits. Malheur à l'homme qui voudrait mêler ensemble les fruits d'une science vaine et superbe, et la simplicité de la nourriture eucharistique ! il serait exclu du paradis, et ne pouvant errer en dehors de ses limites sacrées, que dans les ombres de la mort, il ne pourrait espérer de vivre de la vie surnaturelle.

La seconde merveille digne d'admiration qui représentait vivement la sainte Eucharistie, c'est la *manne*. Dieu avait, par une suite de prodiges inouïs, délivré son peuple de la dure captivité d'Égypte. A travers les eaux suspendues de la mer Rouge, il lui avait frayé un passage pour le soustraire à la vengeance de ses cruels persécuteurs, acharnés à sa poursuite. Il voulait le conduire dans une terre fertile qu'il lui avait préparée. Mais ce peuple ingrat, que Dieu protège si visiblement, doute cependant de sa Providence. A peine échappé au danger, il murmure contre son divin Libérateur ; il regrette les tristes festins de la servitude et les mets grossiers que lui servaient des mains avares. Il ne craint pas de s'écrier, dans son aveuglement, qu'on le conduit au désert pour le faire mourir de faim. C'est alors que Dieu, qui

ne se lasse jamais de faire du bien et n'oppose à nos ingratitude que de nouvelles bontés, fit tomber des cieus une nourriture miraculeuse qu'on appela la *manne*. Moïse, par l'ordre du Seigneur, avertit d'avance les Israélites, avec une grande magnificence de paroles, afin de les rendre attentifs au prodige. Dès le lendemain, chacun d'eux put, avec une joie mêlée d'étonnement, recueillir la mesure suffisante à ses besoins d'un jour. Leur premier mouvement de surprise leur avait fait s'écrier : Qu'est-ce que cela ? « C'est » leur répondit Moïse « le pain que le Seigneur vous a donné pour vous nourrir, » *iste est panis quem Dominus dedit vobis ad vescendum*. Pendant quarante années, à partir de ce jour, Dieu continua à se faire ainsi, sans l'intermédiaire des lois ordinaires de la nature, le pourvoyeur immédiat de son peuple au désert. C'était du ciel que lui venait sa nourriture, comme une rosée substantielle qui couvrait la terre. La saveur de la manne était délicieuse ; elle avait le goût de la farine du plus pur froment pétrie avec le miel ; et nous savons, par l'Écriture, qu'elle variait même sa douceur, suivant le désir de chacun pour surpasser toujours toutes les autres nourritures. L'auteur du livre de la Sagesse, nous la décrit en ces beaux termes : « Seigneur, vous avez nourri votre peuple de la nourriture
 « des anges et lui avez servi, sans aucun travail de sa
 « part, un pain préparé du ciel, renfermant toutes les
 « jouissances et toute la suavité des plus exquises sa-
 « veurs. Car cette substance qui tombait de vos mains
 « montrait en elle-même quelque chose de la douceur
 « que vous avez envers votre peuple ; et, s'accommodant
 « au désir de chacun, elle se convertissait en tout ce
 « qu'il souhaitait. » Et cependant les Israélites, ce modèle des peuples inconstants et ingrats, ne laissèrent pas de se fatiguer de la manne et de regretter avec larmes les chairs qu'ils mangeaient en Égypte. Mais plus tard ils se souvinrent avec reconnaissance et avec orgueil de ce grand bienfait de Dieu envers leurs pères. Ils gardaient précieusement, dans l'Arche sainte, une mesure

remplie de la manne, et souvent on les entendait soupirer après ce pain du ciel qu'il ne leur était plus donné de manger.

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ se montra publiquement, en annonçant qu'il était le Messie promis et le Fils unique de Dieu, les Juifs lui demandèrent plusieurs fois des prodiges qui en fussent la preuve. Un jour il lui dirent : « Quel signe faites-vous donc, afin que nous voyions et que nous croyions en vous? Quelle œuvre opérez-vous? Nos pères ont mangé la manne au désert, ainsi qu'il est écrit : *Il leur a donné le pain du ciel à manger.* » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis. Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais c'est mon père qui vous donne le vrai pain du ciel..... Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement ; et le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde. » O divine Eucharistie, vous êtes donc la manne par excellence. Je vous salue, ô véritable pain du ciel et des anges, préparé pour l'homme de la main de Dieu, dans le désert de la vie,

Ecce panis angelorum
Factus cibus viatorum.

Vous êtes notre nourriture, après que nous avons passé les flots rougis d'un sang divin, pour échapper à la dure servitude du démon et nous affranchir de la domination honteuse du péché dont nous étions esclaves. Ah ! que vous êtes délicieuse ! Quiconque vous mange avec foi et amour, trouve en vous une saveur à nulle autre comparable. Quels que soient les désirs de son cœur, non-seulement vous les comblez, mais vous les surpassez sans mesure. Vous tombez tous les jours sur l'autel comme une rosée divine, par un miracle qui persévère non-seulement quarante années, mais pendant toute la durée des siècles, jusqu'à l'introduction de vos élus dans les cieux. Je puis chaque matin recueillir ma pleine mesure,

me nourrir de votre substance sacrée, et revenir tous les jours sans crainte de vous épuiser jamais et sans redouter la satiété qui produise le dégoût. O mon Seigneur Jésus, je vous demande de me donner toujours de ce pain, » *Domine, semper da nobis panem hunc.*

CHAPITRE VI.

Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour être le mémorial divin des antiques merveilles (suite).

Lorsque Dieu commença à se communiquer à Moïse pour le salut de son peuple, il lui apparut dans une vision magnifique, qui est une belle figure de la sainte Eucharistie. Elle est ainsi racontée au livre de l'Exode : « Moïse faisait paître les troupeaux de Jethro, son beau-père, prêtre de Madian ; et comme il les poussait vers l'intérieur du désert, il parvint jusqu'à la montagne de Dieu Horeb. Dieu lui apparut alors comme une flamme ardente au milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait sans se consumer. Moïse dit donc : J'irai, et je verrai cette grande vision, et comment le buisson ne se consume pas. Mais Dieu, voyant qu'il s'approchait pour regarder, l'appela du milieu du buisson et lui dit : Moïse, Moïse. Celui-ci répondit : Me voici. N'approche pas d'ici, lui dit Dieu ; ôte la chausure de tes pieds, car la terre où tu es, est une terre sainte. »

Dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, Dieu, qui est un feu consumant, *etenim Deus noster ignis consumens est.* nous apparaît aussi comme une flamme ardente au milieu des saintes espèces, sur la montagne d'Horeb où son amour l'a placé. De là, comme du buisson, il parle à notre cœur, pour se révéler à lui, et l'exhorter à sa

délivrance spirituelle. Et cependant l'ardeur divine qui ne cesse de brûler, ne consume jamais les espèces, et mon Dieu y demeure toujours caché. Alors je me dis à moi-même, dans l'empressement de mes désirs : « J'irai, et je verrai cette grande vision, » *vadam et videbo visionem hanc magnam*. Mais il n'est permis à personne d'approcher de ce buisson mystérieux, sans avoir ôté la chaussure de ses pieds, c'est-à-dire, sans s'être débarrassé des moindres souillures et des plus légères imperfections ; car la terre que nous foulons ici est sainte, puisque Dieu y habite. Je dois craindre de regarder de trop près ce grand mystère ; mais en respectant les voiles de la foi, sans chercher à les approfondir témérairement, il faut me contenter d'écouter avec soumission la parole du Dieu qui m'y instruit, sans le voir.

Qui ne comprend que la sainte Eucharistie nous rappelle admirablement l'agneau pascal que les Hébreux immolèrent avant leur sortie d'Egypte ? Voici comment l'Écriture nous raconte cette imposante action au livre de l'Exode : « Vous parlerez, dit le Seigneur à Moïse et à « Aaron, à toute la réunion des enfants d'Israël, et vous « leur direz : Le dixième jour de ce mois, que chacun « prenne un agneau par familles et par maisons. Que si « le nombre des habitants n'est pas suffisant pour man- « ger l'agneau, vous vous adjoindrez celui qui demeure « à côté de votre maison, pour compléter le nombre « nécessaire à la consommation de l'agneau. Or, cet « agneau sera sans tache, mâle et d'un an seulement... « Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce « même mois, et toute la multitude des enfants d'Israël « l'immolera sur le soir. Vous prendrez de son sang, et « vous en mettrez sur chaque côté de vos portes et du « seuil des maisons où vous le mangerez..... Et vous le « mangerez de la sorte ; vous ceindrez vos reins, vous « aurez vos chaussures aux pieds, vos bâtons à la main, « et vous mangerez en toute hâte ; car c'est la pâque, « c'est-à-dire le passage du Seigneur. Et moi, je passe- « rai cette nuit-là même par la terre d'Egypte, et j'y

« frapperai tout premier-né depuis l'homme jusqu'aux
« animaux ; et moi, qui suis le Seigneur, j'entrerai en
« jugement avec tous les dieux d'Égypte. Mais le sang
« dont vous aurez marqué les maisons dans lesquelles
« vous serez, deviendra un signe pour vous ; je verrai
« ce sang, et je passerai outre, sans que vous éprouviez
« aucune plaie funeste, quand je frapperai la terre
« d'Égypte. Vous observerez ce jour comme un monu-
« ment éternel, et vous le célébrerez avec solennité dans
« toutes les générations futures, par un culte perpétuel...
« Et quand vos enfants vous diront : Quelle est donc
« cette religion ? Vous leur répondrez : C'est la victime
« du passage du Seigneur, quand il passa par-dessus
« les maisons des enfants d'Israël, et qu'il frappa les
« Égyptiens, en épargnant nos demeures..... Les enfants
« d'Israël firent ce que le Seigneur avait commandé à
« Moïse et à Aaron. Et voici qu'au milieu de la nuit le
« Seigneur frappa tout premier-né dans la terre d'E-
« gypte, depuis le premier-né de Pharaon qui s'asseyait
« sur son trône, jusqu'au premier-né de la captive qui
« était en prison, et jusqu'au premier-né des animaux.
« Pharaon se leva la nuit, et tous ses serviteurs aussi,
« et toute l'Égypte ; et il s'éleva une grande clameur
« dans l'Égypte, car il n'y avait pas de maison où ne fût
« étendu quelque mort. Pharaon appela aussitôt Moïse
« et Aaron, cette nuit même, et leur dit : Levez-vous,
« et sortez du milieu de mon peuple, vous et les enfants
« d'Israël, et immolez au Seigneur, comme vous l'avez
« dit. Emmenez vos brebis et vos troupeaux, comme
« vous le demandiez, et en vous retirant, bénissez-nous.
« Et les Égyptiens pressaient le peuple de sortir au plus
« tôt de leur terre, en disant : Nous allons tous mourir....
« Telle est, dit le Seigneur, la religion de la pâque.
« Aucun étranger ne prendra part à ce repas. L'esclave
« acheté à prix d'argent sera circoncis, et pourra ainsi
« manger de l'agneau. On le mangera dans une seule
« et même maison ; et vous n'en emporterez rien au
« dehors, et vous ne briserez aucun de ses os. »

L'analogie est évidente, et rien n'est plus touchant que cette grande et belle figure de la sainte Eucharistie. Jésus, le véritable agneau sans tache, qu'avait si bien vu le prophète Isaïe, avec sa douceur au sein des douleurs du sacrifice, a été immolé pour nous, sur le soir, sur la montagne du calvaire, et nous l'immolons encore tous les jours à l'autel. Il est la pâque par excellence, la victime du passage, parce que le fruit de sa mort a été de nous faire passer, à travers la mer rouge de son sang, de la servitude du péché à la liberté des enfants de Dieu, et de nous acheminer vers la véritable terre promise. En même temps il nous sauve du passage de la colère du Seigneur. Car du sang de cet Agneau divin nos cœurs ont été marqués, et quiconque porte ce signe de salut, l'ange de la mort ne peut le blesser, et son âme est purifiée du péché. Nous mangeons la chair de cet Agneau, en souvenir de notre délivrance, les reins ceints de la chasteté, appuyés sur l'ancre de la sainte espérance, avec les laitues amères de la mortification chrétienne, les yeux tournés vers le ciel, en nous hâtant comme des voyageurs du temps à l'éternité, empressés de fuir vers ces hautes régions d'affranchissement et de bonheur. On ne peut manger cet Agneau que dans une seule maison, la sainte Eglise catholique. Cette chair divine est le partage des enfants; les étrangers en sont exclus, à moins qu'ils ne fassent circoncire leurs âmes, et ne deviennent semblables aux enfants de la foi par le signe du baptême.

La sainte Eucharistie nous rappelle encore le pain miraculeusement préparé pour le prophète Elie. « Ce « grand homme » nous dit l'Écriture « craignant la co-
« lère de Jézabel, se leva et s'en alla, sans dessein
« arrêté, du côté où sa volonté le poussait : il vint
« jusqu'à Bersabée de Juda, et là renvoya son servi-
« teur; puis il s'avança l'espace d'un jour dans le désert.
« Après quoi il s'assit sous un genévrier, et demanda à
« son âme de mourir, en disant : C'est assez, Seigneur,
« prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes

« pères. Et s'étant jeté sur la terre, il s'endormit à
 « l'ombre du genévrier. Mais voici qu'un ange du Sei-
 « gneur le toucha, et lui dit : Levez-vous et mangez. Il
 « regarda et vit à côté de sa tête un pain cuit sous la
 « cendre, et un vase rempli d'eau; il mangea donc et
 « but, et puis de nouveau s'endormit. L'ange du Sei-
 « gneur revint une seconde fois, le toucha et lui dit
 « encore : Levez-vous et mangez, car il vous reste un
 « long chemin à parcourir. Elie s'étant levé, mangea et
 « but, et, fortifié par cette nourriture, il marcha pen-
 « dant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la
 « montagne de Dieu Horeb. »

Heureux chrétiens que nous sommes, pendant que nous dormions encore dans la nuit du néant, Dieu nous préparait un pain miraculeux et divin, cuit par le feu de sa charité, et il nous versait dans un calice délicieux le vin qui avait coulé sous le pressoir de sa Passion au Calvaire. Maintenant que sa voix nous a appelés de ce profond sommeil à la vie, il nous ordonne, par la bouche de ses anges, de nous lever, pour manger et pour boire. Nos pères qui en ont goûté avant nous, y ont puisé l'énergie nécessaire pour marcher jusqu'à la montagne éternelle où ils nous attendent. C'est là que nous pourrions nous nourrir comme eux, dans la splendeur des saints, de ce pain des cieux vu désormais et savouré dans toute sa douceur, sans aucun voile, et sans aucun mystère. Quelquefois, pendant les jours de notre pèlerinage, les fatigues du chemin, les ennuis de la vie, la crainte des dangers, font tomber notre âme dans l'abattement et la défaillance. Alors il nous semble que c'est assez, et nous voudrions mourir. Mais Dieu nous dit de nous lever, de venir à la table sainte, pour puiser dans la nourriture eucharistique la force de vivre encore et de souffrir, et la grâce de parvenir jusqu'au sommet de la montagne de Dieu.

Il me serait facile, ô mon bon Maître, de découvrir encore plusieurs figures de l'auguste Sacrement que vous avez institué. Mais celles que j'ai méditées suffisent

pour exciter mon admiration, et provoquer mon amour. Vous êtes donc, ô divine Eucharistie, par la volonté du Sauveur Jésus, toute pleine des plus touchants souvenirs. Lien sacré des deux testaments, vous êtes comme un anneau mystérieux qui unissez tous les temps et fermez la longue chaîne des bienfaits de Dieu envers l'homme. En vous possédant, je n'ai rien à envier à ces grandes époques du monde toutes remplies de miracles. L'Écriture m'en a transmis le récit véritable, auquel j'adhère avec une inébranlable certitude : Mais je lis ce récit plus vivant, plus animé, plus efficace dans la sainte Eucharistie, ce livre où tout le monde peut étudier et goûter tout ensemble les richesses de la miséricorde divine. En me rappelant le passé, ô Sacrement auguste, vous me donnez vous-même plus que n'ont jamais reçu ni le peuple que Dieu aimait, ni ses prophètes, ni Moïse lui-même. Ils n'avaient que les ombres et les figures; nous jouissons, nous, de la réalité. Et cependant, ravis d'admiration envers Dieu, ils chantaient avec enthousiasme sa bonté infinie. O mon âme, quelles actions de grâces ne dois-tu pas rendre au Dieu de l'Eucharistie, pour le don inappréciable qu'il t'a fait de lui-même !

CHAPITRE VII.

Le motif principal et suprême de l'institution de l'Eucharistie, c'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes.

Pour bien connaître les motifs de l'institution de la sainte Eucharistie, il faut pénétrer plus avant dans le cœur de Jésus, jusqu'au centre même de ce sanctuaire intime et profond, pour y découvrir un mot secret qui décide de tout, qui est la raison dernière de toutes les pensées de mon Sauveur, de tous ses desseins, de toutes

ses démarches ; c'est l'amour. Quiconque n'a pas su lire ce mot sacré écrit en caractères de feu, ne peut rien comprendre au mystère de l'Eucharistie, dont l'amour divin peut seul nous donner quelque explication, dans la mesure que comporte notre faiblesse.

Que Dieu est bon ! Il est la bonté même ; il est l'océan et la source de toute bonté. Il ne peut y avoir nulle part de bonté, ni d'amour, en quelque mesure que ce soit, qu'ils ne dérivent de la bonté et de l'amour infinis de Dieu. Dieu et l'amour sont deux noms qui s'appellent. Dieu ne serait pas s'il n'était infiniment bon ; c'est là même le fond de sa nature « Dieu est charité » dit l'apôtre saint Jean, *Deus caritas est.*

Aussi, Dieu ne peut agir ni au dedans, ni au dehors de lui-même, sans donner à son opération le caractère et le sceau de l'amour. Au dedans de lui-même, Dieu le Père produit avec son Verbe l'amour substantiel et infini qui leur est égal en toutes choses, et que nous appelons le Saint-Esprit. Au dehors, la création du monde n'est qu'un fruit limité de l'amour de Dieu, et un épanchement visible de sa bonté. En tirant du néant des êtres qui n'étaient pas, Dieu n'a dessein que de satisfaire le besoin qu'il a d'aimer et d'être aimé. L'œuvre de ses mains, qui raconte si éloquemment sa gloire et sa puissance, chante aussi en même temps, mais d'une voix plus forte et plus éclatante, sa bonté et son amour. C'est pourquoi le prophète royal invite tous les membres dispersés de la création à se réunir dans un concert universel et unanime, « pour confesser et proclamer que Dieu est bon, que sa miséricorde est éternelle, » *confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.*

Même dans les œuvres de sa justice, Dieu a versé quelque mélange de son amour et de sa bonté, pour en adoucir les rigueurs infinies. Mon cœur éclairé par la foi me dit, sans que je puisse en douter, que si, par impossible, je rencontrais dans l'univers, quelque part que ce fût, une création qui ne renfermât, en aucune mesure,

quelque signe d'amour, elle ne serait pas l'œuvre de mon Dieu. Tant il est vrai qu'il ne peut agir sans amour, puisqu'il est amour. Cela étant, que faut-il penser des œuvres que Dieu fait expressément pour être le témoignage et la preuve de son amour ?

Or, parmi toutes les œuvres que Dieu a faites pour cette fin, l'endroit où son amour et sa bonté paraissent avec un éclat et une force que rien n'avait pu encore égaler, c'est évidemment le mystère de l'Incarnation, avec toutes les admirables conséquences qu'il entraîne après lui. Jusque-là, Dieu n'avait versé sa miséricorde sur la terre que goutte à goutte ; il n'avait montré que des parcelles détachées de son amour. Mais dans le mystère de l'Incarnation, l'amour se verse tout entier sur la terre, et la bonté infinie se fait voir dans toute sa magnificence, puisque Dieu lui-même se donne. Comment peindre l'étonnement des anges à la contemplation d'un si grand prodige, à la vue de cette effusion d'amour en faveur de l'homme ? Dieu veut que le ciel et la terre soient attentifs à ce signe de miséricorde, dans le temps et dans l'éternité. Jésus-Christ Notre-Seigneur provoque lui-même notre admiration par cette divine exclamation, que notre cœur ne devrait jamais cesser de méditer et d'approfondir : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, » *sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret !*

O paroles de mon Dieu, qu'il faut écrire partout où Jésus a posé le pied, que je vous aime ! Vous êtes la réponse à toutes les questions que je me fais à moi-même. Je me demande : pourquoi un Dieu devenu petit enfant, couché dans une crèche, dans la solitude abandonnée d'une étable ? *Sic Deus dilexit mundum*, c'est ainsi que Dieu a aimé le monde. Pourquoi un Dieu devenu un artisan, assidu au travail, vivant du fruit de ses fatigues et de ses sueurs, abimé dans une profonde obscurité, où il ne connaît que le silence et la soumission ? Un Dieu ! pourquoi ? *Sic Deus dilexit*, c'est ainsi que Dieu a aimé. Pourquoi un Dieu pendu à une croix,

mourant entre deux insignes malfauteurs, après avoir été saturé d'opprobres, abreuvé de douleurs, couvert de blessures et de plaies? Un Dieu! et une croix! pourquoi ces deux extrêmes réunis dans une si étonnante alliance? *Sic Deus dilexit*, c'est ainsi que Dieu a aimé. Il n'y a pas d'autre réponse possible à toutes ces questions, dût mon cœur les répéter éternellement. Pour mon Dieu, il n'y a pas eu d'autre nécessité de naître, de travailler, de souffrir, de mourir, que l'amour qu'il nous porte, et dont il est dévoré.

Ainsi l'avaient compris tous les saints que cette pensée excitait vivement à la reconnaissance envers Celui qui les avait tant aimés. En l'aimant à leur tour de toute l'ardeur de leur cœur, ils comblaient le désir de Jésus, si bien exprimé par ces paroles du saint Evangile : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon de le voir tout embraser et tout consumer?*

Que dirai-je maintenant du mystère eucharistique? Ah! c'est bien ici que paraît, dans tout son triomphe, l'amour de Jésus, mon Dieu. Il a gravé lui-même en traits de feu, sur tous les tabernacles, sur toutes les hosties, sur toutes les parcelles d'hosties, ces mots divins : *Sic Deus dilexit*, c'est ainsi que Dieu a aimé! Mais ceux-là seuls peuvent les lire, qui regardent longtemps la sainte Eucharistie avec des yeux purs, avec un esprit humble et droit qu'anime une foi vive. Je vous demande la grâce, ô mon Dieu, d'être du petit nombre des heureux chrétiens qui comprennent et qui goûtent ce secret.

Saint Jean, l'apôtre bien-aimé qui jouit de ce doux privilège, à la dernière cène, de reposer sa tête sur la poitrine du Sauveur Jésus, nous avertit, de la part du Saint-Esprit, en racontant cette touchante histoire, qu'il n'y est question que d'amour, que d'un amour plus grand que tous les autres, que d'un excès d'amour. « Jésus, » nous dit-il, « sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers son Père, comme il avait aimé ses apôtres qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, » c'est-à-dire jusqu'au dernier

moment, et aussi jusqu'aux dernières limites de l'affection, *in finem dilexit eos*.

Dans toute l'action, dans toutes les paroles du divin Maître, en ce moment, respire l'amour le plus vif et le plus tendre. Il ne peut s'empêcher d'exprimer à haute voix l'ardeur extraordinaire avec laquelle il soupirait après cette occasion de se donner enfin lui-même sans réserve : « J'ai désiré, » dit-il « d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous, » *desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum*. On dirait que le Sauveur est oppressé par le besoin de se livrer à nous, et qu'il est obligé de chercher un soulagement à la passion de son cœur, en se hâtant de verser sur nous le trop plein d'amour qui déborde de cet océan divin. Dans cette invention suprême de la tendresse du Sauveur, tout est amour : et si les autres attributs interviennent, comme la sagesse et la puissance, ils n'y paraissent qu'en qualité d'auxiliaires et de serviteurs de l'amour.

CHAPITRE VIII.

Le motif principal et suprême de l'institution de l'Eucharistie, c'est
 l'amour de Jésus-Christ pour les hommes (suite).

N'étant que cendre et que poussière, j'oserai néanmoins, ô mon Dieu, entrer en compte avec vous, pour mieux mesurer l'étendue de votre amour.

N'était-ce pas assez que, par l'institution des autres sacrements, vous ayez placé dans l'église des sources abondantes de grâces, où nous venons puiser les précieux effets de votre incarnation et de votre mort? Pourquoi y ajouter encore un sacrement, où non-seulement vous nous conférez la grâce, mais où vous vous donnez encore

vous-même à nous en personne, réellement et substantiellement?

— C'est que je vous aime, me répond le Sauveur. L'amour d'un Dieu doit aller jusqu'à ce point, de donner non-seulement des présents, mais de se donner lui-même à sa créature, afin de surpasser ainsi, et de vaincre tous les amours créés qui sont incapables d'une telle donation.

— N'était-ce pas assez d'avoir, pendant trente-trois années, manifesté visiblement au monde l'amour que vous portez à l'homme? Ces témoignages éclatants donnés une fois, dont toute la Judée et la Galilée sont remplies, ne peuvent-ils suffire? Craignez-vous qu'ils ne puissent être assez compris? Pourquoi perpétuer encore, pendant une si longue durée de siècles, l'acte permanent d'un amour toujours en exercice?

— C'est, me répond encore le Sauveur, que j'aime en Dieu, sans aucune défaillance, et que je n'ai pas à craindre, comme les créatures, de me lasser jamais d'en donner des témoignages ni d'épuiser un amour infini. Je dois perpétuer, sans interruption sur la terre, le signe d'une tendresse qui embrasse tous les temps et va d'une éternité à une autre éternité.

— Mais pourquoi, ô mon Jésus, ne vous êtes-vous pas contenté, par le mystère de l'Incarnation, de vous unir à l'humanité en général? N'était-ce pas assez d'honneur pour nous et un témoignage suffisant de votre amour que vous soyez vraiment homme? Était-il nécessaire d'instituer encore un nouveau mystère qui soit comme l'extension et le perfectionnement de l'Incarnation elle-même, afin de vous unir à chacun de nous en particulier? Du moins, si vous vouliez demeurer sur la terre, ne suffisait-il pas d'être présent pour qu'on pût vous approcher, vous adorer et vous entretenir, sans descendre jusqu'à cet excès, de vous donner en nourriture, de vous incorporer à nous, de nous transformer en vous-même?

— Ah! répond le Sauveur, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour d'un Dieu. Ce qui suffit à un amour créé ne

peut suffire à ma tendresse. Il lui faut, pour s'exprimer, des excès incompréhensibles à ta faible raison. D'ailleurs, ce n'est pas seulement l'humanité en général que j'aime, mais chaque homme en particulier. Sache que je t'aime toi-même d'un amour immense et que je n'aurais point hésité à accomplir tous mes mystères de miséricorde en faveur de toi seul, si tu avais été seul au monde. Je ne pouvais donc satisfaire comme il convenait les désirs de mon amour, qu'en m'unissant et me donnant à chaque homme en particulier, à toi-même, à une âme chrétienne, objet chéri de mes éternelles affections.

— Prenez garde, cependant, ô mon Dieu, aux intérêts sacrés de votre gloire et de votre grandeur. Ne paraissez qu'à de rares intervalles; ne vous rendez accessible que dans un seul lieu du monde, de peur d'engendrer la familiarité, et qu'une trop grande facilité ne vous fasse tomber dans le mépris des hommes. Est-il nécessaire de vous donner tous les jours, à toute heure du jour, à quiconque vous réclame, fût-ce le plus petit et le plus pauvre de vos enfants? Faut-il donc que vous veniez partout, dans les villes, dans les bourgades, dans les hameaux, dans les temples magnifiques et dans les plus humbles chapelles, quelque part que s'élève un autel? Ne donnez qu'à un seul homme, environné de l'appareil imposant d'une dignité unique qu'il ne partage avec personne, le pouvoir de consacrer la sainte Eucharistie, et d'attirer entre ses mains vénérables votre corps et votre sang divins. Tant de prêtres, des milliers de prêtres, auront-ils autorité sur vous pour vous appeler et vous rendre présent, sans avoir d'autre limite et d'autre mesure de leur pouvoir, que leur volonté et le désir de leur cœur. Ne voyez-vous pas dans quel abaissement vous allez descendre? Un tel état est-il bien digne de la majesté de Dieu? Considérez à combien d'irrévérrences, de profanations et de sacrilèges vous allez infailliblement vous exposer.

— Ame chrétienne, me dit le Sauveur du fond du tabernacle, mon amour est celui de mes attributs qu'il me

plait de manifester et d'honorer par-dessus tous les autres : c'est lui qui provoque toute mon attention et tous mes soins. Pourvu que les hommes comprennent que je les aime, cela leur suffit, et cela me suffit à moi-même. Ils me trouveront alors toujours assez grand et assez puissant, parce qu'ils mesureront ma puissance et ma grandeur à l'étendue de mon amour. Je fais donc avec joie le sacrifice de ma gloire en faveur de ma miséricorde ; et je ne veux montrer à l'homme que je suis Dieu qu'en l'aimant à l'excès, à l'infini.

— Du moins, mon Dieu, ne suffira-t-il pas que vous soyez présent dans l'Eucharistie, quand il viendra des adorateurs pour vous visiter ou vous recevoir ? Vous condamnerez-vous à demeurer solitaire et inconnu au milieu des délaissements des hommes qui vous abandonneront des heures et des journées entières dans votre temple saint, devenu un désert ? A quoi bon nous manifester un amour que nous ne voudrions ni méditer, ni reconnaître ?

— Il est vrai, me dit le Sauveur, qu'on me délaissera dans mon Sacrement, parce que l'homme ne m'aime pas assez. Mais moi, parce que j'aime d'une manière infinie, je veux demeurer toujours, sans aucune interruption ; et j'attendrai, sans me lasser, que quelqu'âme se rende enfin à l'évidence d'un amour si infatigable et si persévérant. De la sorte, le ciel et la terre demeureront convaincus que c'est toujours moi qui préviens, quand il s'agit d'aimer et que personne ne peut venir à moi, qu'il n'ait été longtemps attendu.

O Dieu de l'Eucharistie, que vous êtes bon ! Où trouver quelque chose qui ressemble et que je puisse comparer à l'amour que vous me témoignez ? Vraiment, je n'aurais jamais pensé que Dieu pût aimer à cet excès l'homme, sa créature, si vous-même ne me l'aviez appris. Non, non, les hommes n'auraient jamais su ni inventer, ni imaginer cette grande merveille de la sainte Eucharistie. Il n'y a que Dieu seul qui ait pu découvrir et réaliser une telle manière d'aimer, qui surpasse toutes nos pensées.

En sorte que, ô Jésus mon Maître, votre sacrement par excellence se justifie lui-même et se prouve divin par ses propres excès.

Les saints nos pères et nos docteurs dans les choses de la foi, regardaient de ce côté la sainte Eucharistie. Ils aimaient à se plonger dans cet océan d'amour; et, descendant d'abîmes en abîmes, ils venaient jusqu'à la source même de l'amour, le cœur sacré de Jésus. Là, ils se perdaient eux-mêmes au foyer d'une si vive ardeur, ils s'embrasaient aussi d'amour envers le Dieu qui les avait tant aimés, et les saints transports qui les agitaient devenaient quelquefois si violents, que le simple récit étonne notre insensibilité. O Dieu, que les tabernacles où s'abrite votre miséricorde leur semblaient beaux et qu'ils y goûtaient de douceur !

Je lis dans leurs écrits deux paroles souvent répétées, que j'ai besoin de méditer pour exciter davantage ma reconnaissance envers le Dieu qui m'a fait le présent de la sainte Eucharistie. Ils ont dit que les anges mêmes du paradis, sans rien perdre de la plénitude de leur bonheur, en étaient saintement jaloux et portaient justement envie à l'homme qui jouit d'un si grand bien. Je commence à comprendre cette parole étonnante, lorsque je vois l'apôtre saint Paul relever si magnifiquement l'éminence de la dignité où le mystère de l'Incarnation a fait monter l'humanité. Car ce n'est point la nature angélique que le Fils de Dieu s'est personnellement associée, mais la nature humaine. Dieu le père n'a pas dit à un ange, mais il dit à un homme : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Or, la sainte Eucharistie n'est qu'une extension du mystère de l'Incarnation, où le chrétien qui communique contracte avec son Dieu des liens étroits que l'ange ne connaît pas. Du sein de la vision béatifique où Dieu l'élève dans la splendeur des cieux, il s'étonne de voir comment le Seigneur descend et s'abaisse de préférence vers l'homme, jusqu'à revêtir sa propre infirmité pour s'unir et se communiquer à lui.

Les saints ont dit encore que, dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, Dieu avait épuisé les témoignages possibles de son amour, et ils n'ont pas craint de lui porter le défi de pouvoir donner à l'homme, sur la terre, une plus grande preuve d'amour. Cela est-il bien possible, et un amour infini peut-il donc s'épuiser? Mais en vérité, puisque dans cet auguste sacrement, Dieu se donne réellement lui-même, que pourrait-il donner davantage? Dieu n'a rien au-delà de lui-même : il ne peut que varier la manière de se donner, et le ciel et l'autel ne diffèrent ensemble que par cette manière. A l'autel, on possède Dieu, sans le voir; au ciel, on le voit, en le possédant : au ciel, Dieu nous élève jusqu'à lui; à l'autel, Dieu s'abaisse jusqu'à nous. Mais à l'autel comme au ciel, c'est toujours Dieu qui se donne.

O Eucharistie, ciel anticipé, puisque vous épuisez les manifestations de la charité divine, épuisez aussi toute mon admiration et tout mon amour.

Puis-je maintenant m'étonner que l'Eglise appelle l'Eucharistie le sacrement d'amour? Quel autre nom pourrait-elle lui donner, qui lui convînt plus justement, puisque l'amour y déborde de toutes parts, et que Jésus ne l'a institué que par l'inspiration de son amour? Je puis dire, sans rabaisser les autres mystères accomplis par mon divin Maître, que c'est ici le chef-d'œuvre de son amour.

Mais, ô sacrement d'amour, comment se fait-il que je vous comprenne si mal, et que je vous aime si peu? Quoi! je me tiens devant le foyer le plus ardent de la charité divine, et je demeure froid et glacé! J'entre dans l'Eglise, où je sais que mon Dieu habite par amour pour moi; je reçois l'Eucharistie dans mon cœur comme une flamme dévorante; et à peine si j'aime mon Dieu dans son sacrement! J'en parle, et je le médite sans émotion et sans transports!

O mon Dieu, si je ne connaissais pas cette merveille de votre charité, je serais assurément bien malheureux et bien à plaindre. Mais, la connaissant sans vous aimer.

je suis tout ensemble bien malheureux et bien coupable. Que mon indifférence ne rebute pas votre patience : ouvrez mes yeux, touchez mon cœur; purifiez-moi, pour que j'apprenne à vous connaître et à vous aimer, en vous connaissant. Regardez-moi, ô Jésus, à travers ce treillis mystérieux de l'Eucharistie, derrière lequel vous êtes caché; que je vous voie assez, pour savoir qui vous êtes; qu'en même temps vous vous dérobiez assez, pour piquer et stimuler mes désirs, afin que la nécessité de vous chercher m'excite davantage à vous aimer.

TROISIÈME PARTIE.

QUE FAIT JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE ?



Quelle douce joie n'ai-je point éprouvée, ô Jésus, en méditant sur les motifs secrets qui vous ont porté à instituer la divine Eucharistie ! Mais cette connaissance, toute précieuse qu'elle est, ne suffit pas seule au besoin de mon cœur. Je voudrais encore savoir quelles sont les fins admirables que vous accomplissez sous le mystère où vous avez consenti à vous cacher. Cette science m'importe beaucoup, afin que, connaissant ce que fait mon divin Sauveur dans l'Eucharistie, je puisse m'unir intimement à lui, correspondre à ses opérations sacrées, et recevoir tout le fruit possible d'un sacrement où il se dépense tout entier pour la gloire de Dieu son Père, et pour le salut de mon âme.

Or, la foi m'enseigne que Jésus, mon bon Maître, fait trois choses dans la sainte Eucharistie : il s'immole en sacrifice ; il demeure et vit sous les voiles du sacrement ; il se donne dans la sainte communion. Tels sont les trois actes principaux par lesquels il atteint, avec force et douceur, le but que sa sagesse et son amour se sont proposé.

Avant de méditer, pour les comprendre et les goûter, ces actes sublimes de votre charité, j'ai besoin de votre grâce, ô mon Dieu. Je vous la demande humblement, et j'espère que vous ne me la refuserez pas, puisque je n'apporte, dans cette étude sainte, d'autre désir que celui de me rendre plus digne des avances miséricordieuses que vous daignez me faire dans l'auguste mystère de la sainte Eucharistie.

PREMIÈRE SECTION.

DU SACRIFICE DE L'EUCCHARISTIE, OU JÉSUS-CHRIST S'IMMOLE.



CHAPITRE I.

Du sacrifice de la Croix.

L'homme avait besoin d'une lumière, qui en doute ? Il avait amassé dans son intelligence des ténèbres volontaires. La clarté divine que Dieu avait primitivement allumée en lui s'était peu à peu obscurcie. L'erreur envahissait le monde pour y dominer en reine ; et, si quelques vérités plus générales et mieux enracinées avaient échappé au déluge commun, diminuées et amoindries, elles n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. L'humanité assise au sein d'une nuit sombre, fatiguée du mensonge, avide de la vérité pour laquelle elle avait conservé un attrait irrésistible, attendait qu'une voix s'élevât puissante au-dessus de ce chaos obscur, pour appeler de nouveau la lumière.

L'homme avait besoin d'un guide. Tous s'étaient égarés dans des sentiers perdus, comme un troupeau qui erre au hasard sans conducteur. Les hommes ne savaient ni d'où ils venaient, ni où ils allaient. De faux sages s'étaient donné la mission de les diriger ; mais, par la folie de leurs systèmes extravagants et contradictoires pour la plupart, et toujours vains et insuffisants, ils n'avaient réussi qu'à les égarer de plus en plus. L'humanité, semblable à un aveugle qui s'avance à l'aventure dans un lieu inconnu, appelait quelqu'un qui

la menât, et auquel elle pût se confier pour faire une bonne route sous sa conduite, et arriver sûrement au but de ses destinées.

L'homme aussi avait besoin d'un médecin. Qu'il était malade ! Il s'était blessé dans toutes ses facultés ; et il n'y avait point en lui un endroit où l'on ne rencontrât quelque plaie saignante. Les remèdes qu'il avait essayé d'employer n'avaient fait qu'irriter son mal et aggraver ses douleurs, au lieu de les guérir. Laisse mourant le long du chemin, il cherchait à exciter la pitié, et demandait secours au voyageur qui passait sur la même route.

Jésus-Christ a été tout cela pour l'homme. Lumière divine, il a jeté sur le monde des clartés resplendissantes, et un nouveau jour brille à nos yeux. Il s'est fait notre guide ; il a marché devant nous ; et frayant le chemin par ses exemples, il nous dit : Suivez-moi, regardez le terme, je vous y conduis par une voie droite et sûre. Médecin habile autant que charitable, il est venu panser nos blessures, y verser l'huile de sa douceur et le vin de sa force, afin de nous guérir et de nous donner une santé florissante.

Mais ce dont l'homme avait surtout besoin, c'était une victime et un sacrifice. Tant qu'il fut innocent, l'homme offrait dans le paradis terrestre des sacrifices simples et purs sur l'autel de son cœur. La parole qui s'échappait de ses lèvres s'élevait vers Dieu comme la fumée de l'encens, et était accueillie comme une odeur de suavité. Prêtre saint de la création, l'homme encore innocent donnait une voix à la nature, et en l'offrant au Seigneur avec action de grâce, il honorait son Maître souverain en son propre nom, et au nom de tous les êtres créés, par le sacrifice de ses louanges.

Mais sitôt que l'homme a péché, ce bel ordre se détruit. Prêtre dégradé, il se reconnaît avec raison indigne désormais du ministère auguste dont il était investi ; il comprend le besoin de trouver pour lui-même un médiateur qui s'interpose, pour demander grâce et expier son crime. Il cherche des victimes sanglantes ; il sent qu'il

faut l'immolation et la mort, pour apaiser Dieu justement irrité contre lui. De là chez tous les peuples cette crainte qui domine tout le culte, et qui fait trembler l'homme au seul nom de Dieu. Il a peur de sa justice et de sa colère.

Dieu lui-même consacre ces pensées par la conduite qu'il tient au milieu de son peuple choisi. Il sépare en effet une tribu de toutes les autres, pour y établir le sacerdoce, afin de montrer que le prêtre, médiateur entre Dieu et les hommes, a besoin d'être tiré de la masse commune et corrompue, d'être sanctifié, d'avoir une vie à part, pour mériter d'être reçu. En même temps il établit un ordre particulier de sacrifices ; il règle les conditions de la victime qu'il faut aussi choisir, et les cérémonies saintes selon lesquelles elle doit être immolée. Le sang rougit partout et toujours l'autel du Seigneur, et l'idée du sacrifice ne peut être séparée de l'idée de l'expiation.

Mais que sont, malgré le choix le plus scrupuleux, ces victimes offertes, même chez les Juifs ? que des animaux sans vertu, grossiers et impuissants. Que sont ces prêtres, malgré leur séparation, et toutes les purifications légales auxquelles ils sont assujettis ? que des pécheurs et des coupables qui, ayant besoin de demander grâce pour eux-mêmes, sont impuissants à attirer la miséricorde sur les autres. Aussi, lorsque Dieu regarde ces sacrifices en eux-mêmes, indépendamment des vues ultérieures de sa sagesse et de sa miséricorde, ils lui sont à dégoût. Quel dédain ne témoigne-t-il pas ? Qu'ai-je besoin, dit-il, de sang de vos boucs et de vos taureaux ? Je suis rassasié de la vue de leurs inutiles douleurs. En sorte que cette loi ancienne des sacrifices, quoique sacrée, ne peut par elle-même rien amener à la perfection, ni servir efficacement à procurer la gloire de Dieu, ni à apaiser sa justice. Elle n'est que la figure de quelque chose de plus parfait et de meilleur. Ce n'est qu'au point de vue d'un mystère à venir, que tous les sacrifices anciens, offerts dans le tabernacle ou dans le temple, ont

quelque dignité, quelque grandeur et quelque mérite. Si Dieu les agrée, c'est parce qu'il regarde de loin ce qu'ils représentent. Ce qui a fait dire à l'apôtre saint Jean, dans son Apocalypse, que l'Agneau divin avait été tué et immolé dès l'origine du monde, *Agni, qui occisus est ab origine mundi* ; il l'a été en figure et en image.

Tout l'ordre du premier testament appelle donc une autre grande victime, un autre prêtre, un autre sacrifice, que Dieu puisse recevoir en sa propre vertu, sans déroger aux exigences de sa sainteté et de sa justice qui veulent maintenir leurs droits.

C'est Jésus-Christ Notre-Seigneur qui est tout à la fois ce prêtre et cette victime. Il est prêtre à bon droit, et sans usurpation. Car la même voix de Dieu le Père, qui l'a nommé son Fils, l'a déclaré pontife. Il est prêtre selon un ordre nouveau, sans généalogie sacerdotale, comme Melchisédech, roi de justice et de paix ; prêtre unique, prêtre pour toujours, n'ayant point de successeur, comme il n'a point eu de prédécesseur. C'est dans les splendeurs de l'éternité que son père l'a consacré par l'onction divine d'un sacerdoce ineffable ; et le montrant à ses anges, et à toutes les générations des hommes, « il a juré et il ne s'en repentira jamais, que Jésus, son Fils, était prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech, » *juravit Dominus, et non pœnitebit eum, tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*. Il l'établit en cette qualité médiateur unique d'un testament nouveau et meilleur. A lui seul appartient de s'interposer efficacement entre le ciel et la terre. Il n'est pas comme les prêtres de l'ancienne loi, qui étaient tout environnés d'infirmité ; mais nous avons en lui un pontife, tel qu'il convient à la majesté de Dieu et à nos besoins, *saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux*. Il peut donc offrir un sacrifice par qui le Seigneur soit suffisamment honoré, sa justice satisfaite, sa colère apaisée, et les péchés du monde lavés et expiés. A cause de la dignité de sa personne divine, il mérite d'être reçu ; il a le droit d'être écouté. Ainsi

nous enseigne admirablement l'apôtre saint Paul dans sa magnifique épître aux Hébreux, où sont dépeintes avec des couleurs si vives les grandeurs incomparables de mon Maître.

Jésus-Christ Notre-Seigneur est en même temps victime, ainsi que l'avaient vu les prophètes, quand ils le contemplaient de loin sous l'image d'un agneau qui porte dans sa blessure le couteau de l'immolation. Le Sauveur lui-même, lorsqu'il fait son entrée dans le monde, le déclare expressément en ces termes : « Mon
« Père, vous n'avez pas voulu de l'Hostie ni de l'oblation ;
« mais vous m'avez donné un corps. Les holocaustes
« pour le péché ne vous ont pas plu ; alors j'ai dit :
« Voici que je viens, comme il est écrit de moi au com-
« mencement du livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté. » Notre-Seigneur subit aussitôt les conséquences de son dévouement ; il est victime à la crèche, victime au temple, victime à Nazareth, victime tous les jours de sa vie qui n'est qu'un long et douloureux martyre. Mais c'est au Calvaire que le sacrifice se consomme, par la mort de la victime sur l'arbre de la croix, et par tout son sang répandu. C'est là ce nouveau et grand sacrifice que tous les siècles attendaient, que tous les siècles regardent, et que figurait si bien le sacrifice d'Isaac, dont l'Écriture sainte nous raconte ainsi la touchante histoire : « Dieu
« voulut éprouver Abraham, et lui dit : Abraham,
« Abraham. Il répondit : Me voici, Seigneur, Dieu lui
« dit : Prends ton fils unique que tu chéris, Isaac, et va
« dans la terre où je t'ai apparu : là tu me l'offriras en
« holocauste sur une des montagnes que je te montrerai.
« Abraham se levant donc la nuit fit préparer un âne ; il
« prit avec lui deux serviteurs et Isaac son fils, et ayant
« coupé le bois nécessaire pour l'holocauste, s'en alla
« vers l'endroit que Dieu lui avait désigné. Le troisième
« jour, ayant levé les yeux, il aperçut de loin le lieu, et
« dit à ses serviteurs : Demeurez ici avec l'âne : mon fils
« et moi, nous nous avancerons seuls, et, après que nous
« aurons adoré, nous reviendrons vers vous. Il prit donc

« le bois de l'holocauste et le mit sur les épaules d'Isaac
 « son fils. Pour lui il portait dans ses mains le feu et le
 « glaive. Pendant qu'ils allaient tous deux ensemble,
 « Isaac dit à son père : Mon père. Il lui répondit : Que
 « voulez-vous, mon fils ! Voici, lui dit-il, le feu et le bois :
 « où est la victime de l'holocauste ? Abraham lui dit :
 « Dieu pourvoira lui-même à se choisir la victime de
 « l'holocauste. Et ils s'avançaient toujours ensemble de
 « la sorte, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au lieu que Dieu
 « lui avait montré. Abraham y éleva un autel, et sur
 « cet autel rangea le bois du sacrifice ; et ayant lié Isaac
 « son fils, il le mit sur l'autel et sur le bois. Puis il étendit
 « la main, et saisit le glaive pour immoler son fils.
 « Mais un ange du Seigneur cria des cieux, en disant :
 « Abraham, Abraham ; il répondit : Me voici. L'ange
 « lui dit : N'étends pas la main sur ton fils, et ne lui
 « fais aucun mal. Je connais maintenant que tu crains
 « Dieu, et que tu n'as pas même épargné pour moi ton
 « fils unique. Abraham leva les yeux, et vit derrière lui
 « un bétail embarrassé par ses cornes dans des épines ;
 « il le prit et l'offrit en holocauste à la place de son
 « fils. »

Les Pères de l'Eglise m'apprennent que ce bétail mystérieux représentait le Sauveur Jésus, que je puis voir en esprit au Calvaire arrêté par les épines qui embarrassent et ensanglantent sa tête, au moment où les bourreaux le saisissent, l'étendent et le clouent sur la croix, qui n'était pas faite pour lui, mais où nous aurions dû mourir nous-mêmes en punition de nos crimes. Ainsi ce Fils unique, infiniment plus cher à Dieu son Père qu'Isaac ne fut jamais à Abraham, gravit la même montagne que ces deux patriarches, portant aussi sur ses épaules le bois pesant du sacrifice. Mais pour lui, il ne voit pas seulement la mort en perspective ; il la subit en réalité : on ne lui substitue aucune victime ; il remplace au contraire toutes les autres.

Quelle victime ! un Dieu ! Quel prêtre ! un Dieu ! et par conséquent quel sacrifice ! La gloire qui en revient à Dieu,

et les fruits qui en découlent sur les hommes ne sauraient jamais être suffisamment exprimés par une bouche humaine. Jésus-Christ, le grand prêtre de la loi nouvelle, s'avance tout baigné de son propre sang au delà du voile qui sépare le temps de l'éternité; il entre dans le véritable sanctuaire de Dieu, dans le *Saint des saints*, où habite la Trinité sainte; et, n'ayant pas besoin d'intercéder pour lui-même, il obtient, par la force divine de son mérite infini, une grâce complète. Il produit dans les âmes sur lesquelles son sang est versé, non plus comme autrefois une simple purification légale, mais une purification réelle, qui détruit le péché et rend l'innocence.

O Calvaire, ô croix, autel sacré où s'accomplit un sacrifice divin en toutes manières, salut! Viens souvent, ô mon âme, contempler en esprit ton Dieu devenu, pour l'amour de toi, prêtre et victime : victime, car il est immolé, et il meurt; prêtre, car une victime-Dieu ne peut être offerte que par un prêtre-Dieu, ainsi que le Sauveur nous en avertit lui-même : « Personne ne peut m'ôter la « vie; mais je me l'ôte moi-même. » O crucifix, image sacrée, quel spectacle vous présentez à mes regards, quel souvenir à mon cœur! Puis-je vous voir sans me sentir ému jusqu'aux larmes, à moins que je ne sois un ingrat?

CHAPITRE II.

Du sacrifice de la Messe.

Evidemment ce sacrifice nouveau accompli sur la croix anéantit tous les sacrifices anciens : le sacerdoce divin de Jésus-Christ détruit le sacerdoce d'Aaron. Il ne peut plus désormais y avoir d'autre victime que l'Agneau de Dieu; la figure et les ombres disparaissent devant cette auguste réalité. Comment serait-il encore question parmi nous de

l'antique loi, de l'antique testament? Tout est devenu nouveau en Jésus-Christ : nous avons une nouvelle loi, un nouveau testament. » La translation du sacerdoce » dit l'apôtre saint Paul « entraîne nécessairement la translation de la loi, » *translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat.*

En même temps Jésus-Christ ne peut s'immoler qu'une fois. Le sang et la mort d'un Dieu doivent avoir assez d'efficacité pour produire leur effet d'un seul coup. Ce serait ravalier mon Sauveur au niveau des victimes communes et ordinaires, de supposer qu'il a besoin d'être offert plus d'une fois par de nouveaux sacrifices. « Il ne faut pas qu'il « s'offre souvent, dit l'apôtre, comme le pontife ancien qui « entre chaque année dans le *Saint des saints* par la vertu « d'un sang étranger : autrement il aurait dû fréquemment « souffrir depuis l'origine du monde ; mais il n'a souffert « qu'une fois, à la plénitude des temps, pour la destruction du péché, et il est entré par la vertu de son propre « sang. De même qu'il est statué que l'homme ne doit « mourir qu'une fois, après quoi le jugement ; ainsi Jésus-« Christ s'est offert une seule fois pour effacer les péchés « de beaucoup. »

D'ailleurs le Sauveur ressuscité est maintenant vivant pour toujours. Comment la mort, qu'il a vaincue dans son propre triomphe, pourrait-elle encore l'atteindre? Le sacrifice du Calvaire et de la croix est donc un sacrifice unique en toutes manières. Par l'efficacité divine de sa mort, Jésus-Christ regarde des deux côtés de la croix, et il embrasse, dans l'œuvre du salut qu'il opère, tous les siècles sans exception, ceux qui ont précédé depuis le commencement, et ceux qui doivent suivre jusqu'à la fin. « Ce sacrifice unique consomme pour toujours la sanctification des élus, » *una oblatione consummarit in sempiternum sanctificatos.*

Cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ, en établissant sur la terre la vraie religion en esprit et en vérité, en nous donnant un testament nouveau, nous laissera-t-il privés de tout sacrifice, tandis que le sacrifice est l'acte

principal du culte que nous devons à Dieu, ainsi qu'il paraît évidemment par l'accord de tous les peuples? N'aurons-nous rien à offrir à la Majesté infinie pour témoigner tous les jours, jusqu'à la fin des siècles, par une protestation et un hommage actuels, notre respect et notre dépendance? Pourrions-nous penser que la religion parfaite du Sauveur Jésus fût destituée d'un si grand secours, et qu'il lui manquât quelque chose de saint et d'utile qui se rencontre dans les autres? Evidemment cela ne saurait être.

Mais comment notre Dieu pourra-t-il concilier ensemble l'unité inviolable du sacrifice de la croix, et l'accomplissement d'un sacrifice quotidien et permanent au sein de l'Eglise? Il le pourra; et c'est ici que la sagesse et la puissance du Sauveur Jésus paraissent avec éclat et s'élèvent infiniment au-dessus des faibles pensées des hommes. Il trouve, dans le mystère profond de la sainte Eucharistie, le secret ineffable de cette conciliation qui nous semblait impossible. L'Eucharistie sera ce sacrifice quotidien et permanent de la loi nouvelle, que nous offrirons jusqu'à la fin du monde, sans porter aucun préjudice à l'unité du sacrifice de la croix. Car c'est la foi de l'Eglise, et c'est la mienne par conséquent, que la sainte Messe, dite sur l'autel catholique, est la représentation efficace du sacrifice offert sur le Calvaire; elle est sa continuation; elle le renouvelle sous nos yeux, sans le multiplier. C'est le même sacrifice sur le Calvaire et sur l'autel; car, des deux côtés, c'est la même victime, c'est le même prêtre: il n'y a de différence que dans la manière. Sur le Calvaire, la victime apparaît visiblement; le sang est versé, coule sous les yeux des témoins, rougit la terre qui en est imbibée; sur l'autel, la victime s'enveloppe dans le mystère, sous les espèces étrangères où elle est cachée, quoique réellement présente; on ne voit pas couler le sang qui ne s'échappe point des veines entr'ouvertes de la victime, quoiqu'il y ait néanmoins immolation.

C'est là ce grand sacrifice de la nouvelle loi, que repré-

sentait, si longtemps à l'avance, Melchisédech, figure de Jésus-Christ en sa qualité de prêtre, lorsqu'il offrait en sacrifice au Seigneur le pain et le vin. Ainsi l'offrait lui-même notre divin Sauveur au cénacle, la veille de sa mort, lorsqu'il prenait dans ses mains vénérables le pain et le vin, et que, levant les yeux au ciel, il rendait grâces à Dieu son Père ; mais c'était un pain et un vin infiniment meilleurs, changés, quant à la substance, en son propre corps et en son propre sang, la matière du nouveau sacrifice. Ainsi a-t-il ordonné à ses apôtres et à tous les prêtres qui viendraient après eux, de faire en son nom, en offrant avec lui et comme lui le pain et le vin sacrés : « Faites ceci en mémoire de moi, » *hoc facite in meam commemorationem*.

C'est là ce grand sacrifice qu'annonçait en des termes magnifiques le prophète Malachie, lorsqu'il disait aux Juifs, parlant au nom de Dieu : « Ma bonne volonté « n'est plus sur vous, dit le Seigneur des armées, et je « ne recevrai plus les offrandes présentées par vos mains. « Car, de l'aurore au couchant, mon nom est grand « parmi les nations ; et voici qu'en tout lieu on sacrifie, « et on offre à la gloire de mon nom une oblation pure, « parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le « Seigneur des armées. Mais vous, vous l'avez souillé. » Voilà donc, d'après les paroles du prophète, Jérusalem, si fière de ses privilèges, justement dépossédée de l'honneur de ses sacrifices offerts dans son temple unique. Désormais des autels sont dressés partout, chez tous les peuples, sans aucune exclusion, sur lesquels est immolée une victime vraiment pure et sainte par excellence. En vertu de ce sacrifice, le nom de Dieu reçoit parmi les nations une gloire incomparable, telle qu'il n'en avait jamais eu, même chez son peuple choisi. Il est annoncé aux hommes qu'ils auront, jusqu'à la fin des temps, un sacrifice qui remplacera les sacrifices anciens.

Que pouvait avoir en vue le prophète Malachie, en prédisant ces grandes choses, sinon l'autel eucharistique dressé, depuis l'ère chrétienne, chez toutes les nations

du monde, de l'aurore au couchant, sur lequel, par le ministère des prêtres catholiques, Jésus-Christ Notre-Seigneur est sans cesse immolé en sacrifice à la gloire de Dieu son Père, et procure ainsi à son nom un honneur au-dessus de tout honneur, puisqu'il lui vient d'une victime qui est Dieu, offerte par un prêtre qui est Dieu ?

Mon divin Maître établit tellement la sainte Eucharistie pour être un sacrifice, que, la première chose qu'il fait en venant dans cet auguste mystère, c'est de s'immoler. Et même, parce que tel a été le bon plaisir de sa miséricordieuse sagesse, il ne peut se rendre présent dans l'Eucharistie, sans remplir d'abord l'indispensable condition d'y être immolé en qualité de victime. Admirable et consolante vérité qu'il m'importe de bien comprendre ! Pour cela, il me faut considérer attentivement le prêtre au moment où, agissant en vertu du caractère divin dont il est revêtu, debout devant l'autel, il convoque solennellement Jésus-Christ à se rendre présent sous les voiles eucharistiques. Alors il produit par sa parole puissante, prononcée au nom et en la personne du Sauveur, un étonnant changement. Le pain et le vin, qui étaient devant lui et qu'il tenait en ses mains, n'existent plus quant à la substance, mais sont changés au vrai corps et au vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans que les espèces subissent cependant aucune altération. Voilà donc notre Dieu présent, à la voix du prêtre, sous les voiles sacrés. Mais de quelle manière ce prodige s'est-il opéré ? Si j'écoute le prêtre qui agit ici et qui commande au nom de ce même Dieu, avec une autorité et une efficacité infaillibles, j'entends qu'il dit sur le pain : *Ceci est mon corps* ; j'entends qu'il dit sur le vin : *Ceci est mon sang*. Si je prends ces paroles à la lettre, comme je le dois dans une circonstance de cette importance, et dans une œuvre divine, voilà donc, en vertu du sens qui leur est propre, le corps et le sang du Sauveur séparés l'un de l'autre sur l'autel. Que faut-il de plus pour que Jésus-Christ y soit immolé ? Il est vrai,

et je n'ai garde de l'ignorer, que l'état de résurrection et de gloire où mon Sauveur est maintenant ne permet pas que cette séparation s'accomplisse en réalité, rien en lui ne pouvant plus désormais être désuni. Mais cela ne saurait empêcher que les paroles sacramentelles, prononcées par le prêtre sur un ordre divin, ne soient un glaive destiné à diviser Jésus-Christ, et à lui donner la mort. Que, si le coup est arrêté par quelque miracle, ou par quelque cause supérieure, le Sauveur n'en est pas moins tué sacramentellement; et c'est ce que l'Eglise appelle avec raison une immolation mystique, qui suffit pour la vérité du sacrifice.

D'ailleurs, l'immolation de cette divine Victime, réelle et sanglante sur la croix, nous est vivement représentée sur l'autel, par la séparation permanente des espèces du pain et du vin. Sans doute elles renferment séparément, aussi bien que réunies ensemble, Notre-Seigneur Jésus-Christ tout entier; mais néanmoins elles ne le représentent à nos yeux que divisé, et par conséquent dans un état de mort apparente : les espèces du pain représentent le corps; les espèces du vin représentent le sang du Sauveur; et j'ai déjà vu que l'Eglise, en me les donnant séparément, me dit : Voici le corps du Sauveur; voici le sang du Sauveur; comme si le corps n'était que d'un côté, et le sang de l'autre côté. Tout cela suffit abondamment pour que la sainte messe soit un véritable sacrifice, qui représente et continue le sacrifice de la croix, sans le multiplier.

C'est donc ainsi que mon divin Sauveur, en se rendant présent dans la sainte Eucharistie, commence nécessairement par s'immoler en même temps et du même coup.

Quelle admirable invention de la sagesse et de l'amour de Dieu ! Il n'y a qu'un seul grand sacrifice; et toutefois, d'un bout du monde à l'autre, tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, ce même sacrifice se renouvelle et se perpétue dans l'Eglise ! Il n'y a qu'un seul calvaire et qu'une seule croix, où Jésus-Christ, mon

Dieu, consomme ma rédemption par sa mort, et toutefois des milliers d'autels, où monte le prêtre catholique, sont changés en autant de nouveaux calvaires et de nouvelles croix, où sous nos yeux s'immole et meurt encore en mystère mon Sauveur, pour la gloire de son Père et notre salut ! Assurément, ce n'est pas ainsi que les hommes inventent, et Dieu seul pouvait concilier ensemble des choses qui paraissent inconciliables.

Quelles actions de grâce vous rendrai-je, ô mon bon Maître, qui puissent jamais égaler un si grand bienfait ? Donnez-moi, je vous en conjure, l'intelligence de ces merveilles, suffisante pour échauffer mon cœur, afin qu'il se dilate pour vous aimer sans mesure et sans terme, comme vous ne cessez de vous immoler tous les jours par un amour infini.

CHAPITRE III.

De la dignité du Prêtre.

L'homme qui produit à l'autel, sous mes yeux, cette grande merveille de l'Eucharistie, et sacrifie Jésus-Christ n'est-il pas bien grand lui-même ? O mon Dieu, qu'est-ce que le prêtre catholique, si je le considère par la foi, à ce point de vue élevé ?

Chez le peuple juif l'ordre sacerdotal que Dieu avait institué était grand. Le peuple l'environnait de ses respects profonds, et, dans le plan divin tracé par Moïse, tout était destiné à rehausser la dignité du prêtre de l'ancienne loi. Chez les nations païennes elles-mêmes, l'ordre sacerdotal, quoiqu'il fût érigé en l'honneur de fausses divinités, était cependant aussi en une très grande vénération. Les prêtres marchaient partout au premier rang, et l'on a vu les empereurs romains chercher à se

grandir à leurs propres yeux et aux yeux de leurs peuples, par le titre de grand prêtre qu'ils ambitionnaient pour eux-mêmes.

Certes, c'était avec raison ; car le prêtre étant l'ambassadeur autorisé de Dieu auprès des hommes, et des hommes auprès de Dieu, ce serait s'abaisser soi-même, ou avilir la divinité, que de ne pas environner de respect le ministère sacré qu'il remplit.

Mais que dire et que penser de la dignité du prêtre catholique ? De combien d'honneur doit-il être entouré, si l'on considère qu'en lui tout est divin, son origine, son caractère et ses fonctions ? De toutes les fonctions saintes qu'il remplit, la première évidemment, et celle qui domine toutes les autres, c'est l'oblation du sacrifice de la messe, par la consécration de la sainte Eucharistie. Vu à l'autel, le prêtre catholique m'apparaît à une hauteur incomparable, vraiment divine. Car, dans ce sacrifice auguste qu'il y offre chaque jour, tout est divin, la victime étant Dieu, offerte à Dieu. Dans cette action sublime, le prêtre n'est pas seulement témoin, mais il est vraiment sacrificateur avec Jésus-Christ, et coopère avec lui.

Lorsque le Sauveur Jésus s'immolait sur le Calvaire, par sa mort sauglante et qu'il était victime, où était le sacrificateur ? A Dieu ne plaise que je donne cette qualité glorieuse aux Juifs qui le crucifiaient, ou aux soldats romains. Quel blasphème d'oser le dire ! Tous ceux-là n'étaient point sacrificateurs, ils n'étaient que bourreaux ! Il n'y avait qu'un seul sacrificateur, c'était Jésus lui-même, qui donnait volontairement sa vie et s'offrait à Dieu son Père, avec un dévouement et un mérite infinis. Marie que je vois debout au pied de la croix, quoique les saints l'aient avec justice associée d'une manière si étroite à son divin Fils, et l'aient considérée comme sa coopératrice dans l'œuvre de notre rédemption, Marie cependant ne peut être appelée prêtre et sacrificateur, sinon d'une manière impropre et en figure. Cela n'ôte rien ni à la grandeur, ni au mérite de la Mère de mon

Dieu. En assistant de si près, avec un si grand courage, à la mort de son divin Fils, à laquelle elle acquiesçait par amour pour les hommes, elle offrait sans doute à Dieu, sur l'autel de son cœur le plus grand sacrifice que lui ait jamais présenté un cœur maternel, et le Seigneur regardait ce spectacle avec une complaisance ineffable. Mais enfin, sur le Calvaire, comme partout ailleurs, Marie était mère ; elle n'avait ni le caractère, ni l'autorité, ni la fonction du prêtre proprement dit. Aussi après le glorieux mystère de l'ascension de Jésus, Marie s'agenouillait humblement au pied de l'autel où montait l'apôtre saint Jean, pour offrir le divin sacrifice, en consacrant la sainte Eucharistie ; et cette auguste Vierge, qui avait donné Jésus au monde, devait le recevoir à son tour des mains du disciple bien-aimé qui le produisait par sa parole féconde.

Il est certain qu'à l'autel comme au Calvaire, Jésus-Christ Notre-Seigneur est le sacrificateur par excellence de lui-même ; mais il n'est pas moins certain que le prêtre catholique, coopérant avec lui, est au second rang vrai sacrificateur ; car c'est la parole que ses lèvres prononcent qui accomplit le mystère de l'immolation, et Jésus-Christ, d'après l'ordre qu'il a établi, ne peut se passer absolument de son ministère, pour être offert dans la sainte Eucharistie.

Quelle gloire pour le prêtre que, tandis que les anges entourant l'autel avec admiration et tremblement, contēplent comme simple témoins l'immolation de leur Dieu, lui, debout, dans l'attitude du sacrificateur, offre réellement la divine Victime, en consacrant l'auguste Eucharistie ! L'honneur qui lui est ainsi dévolu, et le pouvoir qu'il exerce sur Dieu même n'ont jamais été et ne seront jamais accordés aux anges. Les saints docteurs, à cette pensée, entraient dans un ravissement qu'ils ne savaient comment exprimer.

O prêtre institué par Jésus-Christ, associé à ce qu'il y a de plus divin dans son ministère, que tu es grand ! Tu es un autre Jésus-Christ. Qu'on ne me dise pas que tu

es un homme comme un autre. Je sais bien, comme le dit l'apôtre saint Paul, que le prêtre est pris d'entre les hommes ; il le faut bien, puisqu'il est ambassadeur des hommes auprès de Dieu. Mais le caractère qui lui est imprimé, mais les fonctions sacrées qu'il remplit n'ont rien d'humain ; tout cela est divin. Je détourne donc les yeux de l'infirmité dont il est encore embarrassé comme moi, et je ne regarde que son ministère. Alors, à l'exemple d'un grand empereur, je jette un manteau protecteur sur ses faiblesses, s'il en a ; je pleure sa dignité compromise, s'il vient par malheur à tomber ; je me garde bien d'applaudir à sa chute ; et, tombé qu'il peut être, je reconnais toujours que ce qu'il fait en vertu du pouvoir qu'il a reçu est divin ; quand il est dans l'exercice de son ministère, il m'apparaît comme l'associé et le suppléant du Seigneur Jésus, mon Maître et mon Dieu.

Lorsque je fais ces réflexions, je ne suis plus étonné de la conduite des saints, qui avaient une si haute idée du sacerdoce chrétien, qu'ils l'exaltaient à l'envi au-dessus de toutes les dignités. Je comprends alors qu'ils aient pu dire sans exagération que, s'ils rencontraient à la fois un prêtre et un ange, ils commenceraient d'abord par s'incliner devant le prêtre avant de saluer l'ange. Je comprends aussi comment des évêques, assis à la table des empereurs et des rois de la terre, croyaient suivre l'ordre véritable des rangs et des dignités, lorsque ayant reçu les premiers par honneur la coupe du festin, ils l'offraient à leur tour à quelque prêtre présent, de préférence aux augustes hôtes qui les avaient invités, à cause de la sublimité du caractère sacerdotal, auquel, dans leur pensée, nulle grandeur humaine ne peut être comparée. Grands exemples qui doivent me faire rougir, puisque, comprenant si mal les conséquences de ma foi, je me laisse aller trop souvent à ne regarder mes prêtres qu'avec mépris ou indifférence.

Heureuses ces contrées où l'on voit de pieux fidèles s'agenouiller devant le prêtre et lui baiser respectueuse-

ment la main au moment où il descend de l'autel du sacrifice. Mains bénies, en effet, et bien dignes de respect que celles qui ont porté le Sauveur Jésus, et tous les jours sont destinées à le toucher avec une familiarité surprenante. Bienheureux aussi les yeux du prêtre qui regardent de si près la majesté divine voilée ! Bienheureuse sa langue qui prononce les paroles ineffables qui produisent le mystère de la sainte Eucharistie ! Bienheureuses ses lèvres rougies et empourprées chaque jour par un sang divin ! Bienheureux son cœur qui est comme le lit de repos et le séjour habituel du Sauveur Jésus !

Que penser de ces mauvais chrétiens, de ces scandaleux catholiques, qui ne songent qu'à scruter malicieusement dans la vie de leurs prêtres, pour y découvrir des torts ou des faiblesses ; qui ne sont occupés qu'à ravalier le sacerdoce que Dieu a voulu tant honorer ? En vérité, ils témoignent bien qu'ils ne sont chrétiens et catholiques que de nom, et qu'ils ont laissé étouffer les lumières de la foi par les préjugés de l'hérésie et de l'impiété. En agissant ainsi, ils pèchent non-seulement contre la religion, en la blessant en ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus précieux, mais encore contre eux-mêmes et contre leurs plus chers intérêts. Qu'advierait-il, en effet, si le sacerdoce était tout à coup anéanti, comme ils semblent le vouloir ? Alors plus d'Eucharistie, plus de sacrifice, puisque le sacrifice et l'Eucharistie n'existent que par le prêtre, c'est-à-dire plus de Dieu avec les hommes, plus de miséricorde, plus de pardon. Insensés !

O Seigneur Jésus, que je suis redevable à vos prêtres ! Ce sont eux qui m'ont introduit dans votre sainte Eglise par le baptême ; qui m'ont instruit des vérités de la foi, des règles de conduite tracées par vous ; qui me soutiennent dans mes défaillances ; qui me pardonnent mes péchés en votre nom ; et me réconcilient avec vous ; qui m'assisteront et me fortifieront dans mes derniers moments, pour m'introduire jusque dans le ciel. Mais parmi tous les biens que j'ai reçus d'eux, le premier en dignité, le plus précieux, le plus doux à mon cœur, c'est

la sainte Eucharistie, c'est vous-même caché dans cet auguste mystère. Sans eux, il me serait impossible de vous trouver nulle part sur la terre; l'autel du sacrifice serait désert, dépourvu de victime; le tabernacle serait vide, et mon cœur appellerait inutilement votre visite, vous ne viendriez jamais habiter substantiellement en moi, pour m'inonder de vos divines consolations.

N'ai-je pas bien raison d'aimer mes prêtres? N'est-ce pas pour moi une obligation étroite de prier pour eux? Ah! gardez-les, Seigneur, conservez-les. Puisque vous les avez tant exaltés, rendez-les dignes de l'honneur que vous leur avez fait. Accordez-leur des grâces privilégiées, comme leur ministère. Faites que leurs vertus s'élèvent à la hauteur de leur dignité; qu'ils soient le sel de la terre, la lumière du monde et l'ornement de l'Eglise. O Dieu de l'Eucharistie, après les avoir associés à votre divin sacerdoce, associez-les aussi à votre sainteté. Ils sont comme la prunelle de vos yeux; défendez-les contre les attaques du démon, qui ne hait rien tant qu'un saint prêtre; contre les calomnies et les séductions du monde, que l'exemple d'un bon prêtre condamne plus éloquemment que ses discours. Je vous demande toutes ces choses pour l'honneur du sacrifice eucharistique, afin que Jésus-Christ, votre divin Fils, n'y soit vu, n'y soit touché, n'y soit reçu, n'y soit immolé que par des yeux, par des mains, par un cœur et par des lèvres où tout respire innocence et pureté.

CHAPITRE IV.

De la première fin du sacrifice de la Messe, l'Adoration.

La première fin que Jésus-Christ notre divin pontife et notre divine victime, se propose et accomplit dans l'auguste sacrifice de nos autels, aussi bien que sur le Calvaire et à la croix, c'est de payer à Dieu son Père, au nom de toutes les créatures, le tribut d'honneur et de louanges qui lui est dû. C'est pour cette raison que l'Eglise appelle la sainte messe un sacrifice *latreutique* ou de *latrie*, c'est-à-dire d'adoration.

Rien n'est plus digne de fixer mon attention et n'est plus propre à nourrir ma piété.

Dieu seul est grand, disait un orateur justement célèbre en face du cercueil de l'un des plus puissants monarques du monde. Cette parole profonde était reçue avec un frémissement d'admiration, tant son application paraissait alors frappante, à la vue d'un si imposant contraste. Mais elle est toujours vraie, en présence de la vie comme en présence de la mort. Dieu étant l'être infini, toute grandeur créée, quelle qu'elle puisse être, disparaît et s'efface en comparaison de la sienne, qui monte seule et s'élève à des hauteurs inaccessibles. Nous pouvons en former quelque idée grossière et imparfaite, la connaître assez, pour exclure toute grandeur qui n'est pas celle de Dieu; mais la comprendre dans toute son étendue, c'est un effort impossible à notre faiblesse. Il n'y a que l'infini qui puisse comprendre l'infini.

La grandeur du génie le plus sublime, de la puissance la plus absolue parmi les hommes, qu'est-elle en face de la grandeur divine? Elle n'est que ténèbres, faiblesse et impuissance. Cet univers où nous nous perdons dans

une sorte d'immensité, qu'est-il en présence de Dieu, avec tous les êtres qui l'habitent, qu'un atome, qu'un néant? Etendons encore par la pensée tous les horizons connus, déjà si reculés; étendons-les aussi loin que notre intelligence peut atteindre, l'Être divin les dépasse encore infiniment, et nous n'avons pas avancé d'un pas dans cette véritable immensité, dont la nature est de ne finir jamais. Réunissons ensemble le ciel et la terre, l'univers visible et le monde invisible, les hommes et les anges; accumulons encore une multitude d'autres mondes imaginaires les uns sur les autres, Dieu s'élève toujours infiniment plus haut que cet amas nécessairement limité d'êtres créés, si grands et si parfaits que nous puissions les supposer. O Dieu, que vous êtes grand! Il n'y a que vous qui soyez vraiment grand; vous êtes un abîme où mon esprit s'égare et se perd. Quand j'essaie de vous mesurer par la pensée, je me sens pris d'une sorte de vertige et je retombe écrasé sous le poids de votre grandeur incompréhensible qui m'accable.

Cette grandeur de Dieu mérite sans doute d'être honorée. A qui appartiendra la gloire et la louange, si ce n'est à Dieu? Mais quel sera cet honneur que nous pourrions lui rendre de nous-mêmes, dont il puisse tenir compte? Car, s'il n'y a nulle proportion entre la créature et Dieu, quelle proportion possible y aura-t-il entre l'honneur dû à Dieu et celui que nous pouvons lui rendre? Aucune, évidemment. C'est en nous abaissant devant Dieu par respect, qu'il faudrait l'honorer; mais comment pourra-t-il remarquer que nous nous abaissons, et comment nous abaisserons-nous en effet devant lui, quand la distance qui nous sépare est l'infini? Le plus grand abaissement que nous pouvons concevoir, ce serait l'anéantissement de la créature; mais alors même elle ne ferait que retourner à son origine, et reprendre ce qui lui appartient en propre, l'être ne lui étant donné que par emprunt; en descendant si bas, nous serions toujours à la même distance de Dieu, à une distance infinie, où il ne peut y avoir de degré. Et toute-

fois, la créature ne peut pas s'anéantir elle-même. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de mourir. Aussi la mort intervenait-elle dans les sacrifices, chez tous les peuples ; et l'idée de l'adoration suprême a toujours été inséparable de celle de destruction et de mort. Chez la plupart des peuples, les victimes destinées à la mort étaient des animaux substitués à la place de l'homme ; chez quelques-uns, l'homme lui-même était immolé comme une victime d'un plus haut prix et plus capable d'honorer la Divinité.

Que sont au fond toutes ces victimes et tous ces sacrifices ? Quel honneur en revient-il à Dieu ? Si nous amoncelons toutes les hécatombes, si nous réunissons tous les flots de sang versés sur les autels depuis le commencement du monde, la gloire de Dieu en recevra-t-elle quelque accroissement ? Je ne vois en tout cela, de la part de l'homme, que des témoignages légitimes, mais impuissants, qui ne peuvent avoir accès jusqu'à l'infini, pour donner à Dieu le tribut d'hommages qui lui est dû. C'est pourquoi tous ces sacrifices, n'atteignant jamais la fin qu'ils se proposent, sont toujours suivis d'autres sacrifices, remplacés à leur tour par d'autres encore, qui ne sont pas plus efficaces. Sans doute, c'est une obligation rigoureuse pour l'homme de donner à Dieu ce qu'il peut, du fond même de sa misère et de son néant ; mais, tout en accomplissant religieusement ce devoir, peut-il espérer que le cri de sa louange, partant de si bas, puisse monter jusqu'au trône de Dieu ? Son impuissance me paraît encore plus évidente si je considère que le prêtre qui offre toutes ces victimes, n'est qu'un pécheur souillé de crimes, qui n'apparaît aux yeux de Dieu, auquel il veut plaire, que comme un néant révolté.

Venons au Calvaire, venons à l'autel ; nous y rencontrerons un sacrifice qui honore Dieu pleinement et lui paie tout le tribut de gloire auquel il a droit de prétendre. C'est qu'à l'autel, comme au Calvaire, la victime est Dieu, le prêtre est Dieu. Sitôt que Dieu descend, en sortant de lui-même, puisqu'il ne pourrait descendre autre-

ment, le moindre de ses abaissements va jusqu'à l'infini. Aussi l'apôtre saint Paul a-t-il eu raison de dire *qu'il s'était anéanti en prenant la forme d'esclave*. La moindre des humiliations de l'Homme-Dieu suffisait donc pour honorer dignement son Père, à cause de la dignité infinie de sa personne. Que penser maintenant de la gloire qu'il lui procure en s'humiliant jusqu'à la mort, ainsi qu'il le fait à la croix et sur l'autel? Evidemment il y a dans ce grand sacrifice la proportion d'une égalité parfaite entre la fin qu'on se propose et la manière dont on l'atteint. C'est Dieu qui est honoré, c'est Dieu qui honore; l'honneur qui est dû est un honneur infini, l'abaissement par lequel on le reconnaît est un abaissement infini. Que manque-t-il du côté de la victime? Que manque-t-il du côté du sacrificateur? Tout y est d'un mérite divin, infini. Chantez donc, anges du ciel, au-dessus de la croix, au-dessus de l'autel : *Gloire à Dieu au plus haut des cieuc.*

Dieu n'a jamais reçu et ne peut jamais recevoir un honneur comparable à celui que lui procura le sacrifice de la croix, que lui procure une seule messe célébrée sur un autel catholique. Elle le glorifie infiniment plus que toutes les louanges des hommes et des anges, si elles étaient séparées de celles de Jésus-Christ. La seule voix du Fils de Dieu, et surtout la voix puissante de son sang couvre toute autre voix, au ciel et sur la terre. Elle seule mérite d'être entendue; elle retentit d'une éternité à l'autre éternité. Nulle part je n'apprendrai mieux à connaître, à admirer la grandeur infinie de Dieu, qu'au Calvaire et à l'autel. Qu'est-ce que Dieu, en effet, et quelle est l'élévation de sa majesté suprême, s'il ne peut être suffisamment honoré que par les abaissements et la mort de son Fils, Dieu comme lui.

Jésus-Christ, notre sainte et divine victime, étant homme, et par Marie l'un des fils d'Adam, le tribut d'honneur et de louanges qu'il paie à Dieu son père, il le paie au nom de l'humanité dont il s'est fait membre. Nous pouvons donc par lui acquitter notre dette, non-

seulement une fois, mais tous les jours, puisque nous l'avons dans la sainte Eucharistie, où il met à notre disposition, en s'immolant sous nos yeux, sa voix, sa mort, ses mérites et son sacrifice. L'Eglise, qui jouit d'un si grand bien, apprécie comme elle le doit tout son bonheur ; elle sait reconnaître combien elle est redevable au Sauveur Jésus, pour sa puissante médiation, qui lui permet de remplir envers Dieu le premier devoir de la créature, qui est de l'adorer.

Le prêtre, par son ordre, au milieu même de l'action du sacrifice, en professe hautement l'efficacité par ces belles paroles que je n'ai peut-être pas assez remarquées jusqu'ici : « Par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, et en Jésus-Christ, est à vous Père tout-puissant dans l'unité du Saint-Esprit tout honneur et toute gloire, » *per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti omnis honor et gloria.* Je m'unis avec joie à un si beau sentiment qui fait toute ma consolation. Car, ô Jésus, quand je regardais, séparé de vous, la grandeur infinie de Dieu, le sentiment de ma faiblesse et de mon extrême petitesse me jetait dans le découragement ; je désespérais de pouvoir jamais louer, comme il convient, une si haute majesté. Je disais avec le Roi-Prophète : « Le Seigneur est grand, et surpasse toute louange : sa grandeur n'a pas de terme, » *magnus Dominus, et laudabilis nimis ; et magnitudinis ejus non est finis.* Cendre et poussière que je suis, mes adorations ne pourront jamais lui plaire. Mais quand je vous vois à l'autel du sacrifice prêtre et victime, je me relève avec courage, et je dis à mon âme : « Aie confiance, c'est Dieu qui paiera pour toi le tribut d'une louange parfaite, » *Dominus retribuet pro me.* Alors prenant en esprit cette divine hostie, je la présente avec le prêtre, à Dieu mon souverain Maître et Seigneur, mon premier principe et ma dernière fin, et je m'écrie : « C'est maintenant que je vous offrirai, sans crainte qu'elle puisse être rejetée, une hostie de louange parfaite, » *tibi sacrificabo hostiam laudis.* Regardez, Seigneur, que c'est votre Fils qui,

étant égal à vous-même, s'est abaissé si profondément, pour vous honorer ; reconnaissez qu'il est homme, et qu'il prie en notre nom ; et acceptez avec complaisance le parfum exquis de cette louange incomparable qui s'élève vers vous de l'autel du sacrifice.

CHAPITRE V.

De la seconde fin du sacrifice de la Messe, l'Action de Grâce.

Ma seconde fin que Jésus-Christ se propose et accomplit dans le sacrifice de l'autel, aussi bien que sur la croix, c'est de remercier Dieu son Père, au nom de toutes les créatures, pour tous les biens qu'elles ont reçus de lui. C'est pour cela qu'on appelle cet auguste sacrifice *eucharistique*, c'est-à-dire d'action de grâces, et c'est le nom qui lui appartient en propre.

Si la reconnaissance se mesure à la dignité de celui qui donne, à l'étendue du bienfait reçu, à la générosité qui paraît dans le présent, comment exprimer la reconnaissance que l'homme doit à Dieu ? Dieu n'est redevable de rien à personne ; en gardant au fond de son être, sans les communiquer, les richesses infinies dont il est en possession, non-seulement il ne fait aucune injustice et ne blesse aucun droit, mais il ne cause aucun détrimment à sa bonté infinie. S'il donne au dehors à quelque créature, il ne peut avoir d'autre motif de donner qu'une surabondance d'amour et de miséricorde qu'il faut admirer. Dieu n'a rien non plus à attendre de personne ; et, s'il donne sans s'appauvrir, il donne aussi sans espérance d'aucun retour.

Toutefois que n'a-t-il pas donné aux créatures, et particulièrement à l'homme ? Pourrions-nous énumérer tous les présents qu'il nous a faits ? Que ne possédons-nous

pas dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce? Tout, sans exception, est en nous un bienfait de Dieu, la vie, le temps, la santé, la nourriture, le vêtement, le corps, l'âme, l'intelligence, la mémoire, le jugement, la volonté. Nommons, s'il est possible, quelque chose que nous n'ayons pas reçu de lui. « Qu'avez-vous » dit l'apôtre saint Paul « que vous n'avez reçu, *quid autem habes quod non acceperis?* »

Dans l'ordre de la grâce nous pouvons tout renfermer en un seul mot, qui exprime tout le reste : Dieu nous a donné son Fils unique. Mais en nous faisant ce présent infini, « comment ne nous aurait-il pas donné toutes choses avec lui, » *quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* Quel don, que celui de Dieu fait homme, naissant, vivant et mourant pour nous! Quel don, que celui de ce même Dieu continuant toujours à nous appartenir, dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, où il se livre et s'abandonne à notre disposition, pour que nous puissions jouir pleinement de lui!

Outre ces dons ineffables qui sont communs à nous tous, qui pourrait compter les dons particuliers que Dieu fait spécialement à chacun de nous? Sa main divinement libérale ne cesse de s'ouvrir sur nos têtes, pour y faire tomber une pluie non interrompue de toute sorte de bénédictions. Il n'y a pas un seul moment de notre existence qui ne soit marqué par quelque nouvelle et quelque insigne miséricorde. Toute notre vie n'est qu'un enchaînement continu de grâces et de secours reçus de Dieu. Combien n'en découvrons-nous pas, lorsque nous faisons des retours sur nous-mêmes, et sur nos années passées, avec un sentiment profond d'étonnement et d'admiration? Mais combien plus grand encore est le nombre des grâces qui échappent à notre connaissance, et sont encore maintenant pour nous un mystère, soit à cause de notre légèreté, soit à cause du secret impénétrable où il plaît à notre divin bienfaiteur de se cacher et de s'envelopper! Quand nous apparaîtrons devant lui et que sa lumière éternelle nous aura éclairés, ah! que de

richesses inconnues nous apercevrons en nous-mêmes, prodiguées à notre insu et accumulées avec une profusion ineffable ! Nous verrons alors comment Dieu nous accompagnait, en nous faisant du bien, depuis le premier moment de notre conception, jusqu'à notre dernier soupir, dans notre enfance, pendant notre sommeil, au milieu de nos joies, dans les dures épreuves de l'adversité, dans les dangereux combats des tentations, dans les déplorables égarements du péché. Nous verrons que ce qui nous paraît aujourd'hui un mal dont nous nous plaignons, n'était du côté de Dieu qu'une marque de bonté, et un moyen efficace de salut. Que de saintes inspirations, que de remords, que de salutaires pensées, que d'impressions secrètes de la grâce nous connaissons alors ! O mon Dieu, la vue de cette longue suite de bienfaits et de grâces produira en moi un sentiment si vif d'étonnement, que je ne pourrai m'empêcher de m'écrier : C'est trop, Seigneur ; c'est trop d'amour ; c'est trop de miséricorde ! Personne n'est oublié ; personne, sur quelque plage inconnue qu'il habite, n'échappe aux effusions de la bonté divine. Non-seulement Dieu nous fait du bien, sans que nous l'ayons mérité, mais encore au moment même où, abusant de ses dons, nous nous montrons le plus indignes de les recevoir.

Quand j'étais encore dans la nuit du néant, par quel endroit, ô mon Dieu, ai-je pu attirer votre miséricorde dont le regard me discernait parmi tant d'êtres possibles qui n'existeront jamais, pour m'appeler au bienfait de la vie ? Comment ai-je mérité de naître dans un pays chrétien et catholique, de préférence à tant d'hommes qui vivent et meurent dans l'infidélité ou l'hérésie, par le seul malheur de leur naissance ? Pourquoi ai-je reçu la grâce du baptême plutôt que tant de pauvres petits enfants qui meurent sans être régénérés et ne verront jamais les joies du Paradis ? J'ai participé à toutes les richesses des sacrements ; je me suis enivré à toutes les sources de la grâce ; j'ai conservé le don précieux de la foi que tant d'autres ont, hélas ! perdue. D'où me

viennent tous ces biens, si ce n'est d'une miséricorde toute gratuite? Ah! vous m'avez traité avec une préférence que j'admire. Mais ce qui double, ô mon Dieu, le prix de vos bienfaits, c'est qu'ils ont leur origine au sein même de votre éternité, et qu'ils doivent se perpétuer éternellement, sans jamais finir; en sorte qu'il semble que vous ne soyez occupé que de moi, pour m'aimer et me faire du bien.

Quelle reconnaissance ne mérite pas notre Dieu pour la magnificence de ses dons? Et toutefois la plupart des hommes qui vivent sur la terre jouissent des biens qu'ils ont reçus, sans s'inquiéter de qui ils les ont reçus; ils ne songent nullement à s'acquitter envers celui qui les a enrichis, soit par ignorance et grossièreté, soit par orgueil et impiété. Ils se font semblables aux vils animaux, qui s'abattent sur la nourriture qui leur est offerte, sans regarder la main qui leur a préparée; ils descendent même plus bas qu'eux dans les degrés de l'ingratitude. Ont-ils jamais pensé à remercier Dieu de son incarnation, de sa vie, de la rédemption par sa mort, de l'Eucharistie, cette grande richesse dont l'amour divin nous a mis en possession?

Mais ceux d'entre les hommes qui, n'étant ni aveugles, ni ingrats, veulent reconnaître les bontés de leur bienfaiteur suprême, quel moyen ont-ils d'acquitter la dette énorme de leur reconnaissance? Quand toute notre vie et l'éternité tout entière seraient employées en des actions de grâces non interrompues; si nous sommes seuls, qu'aurons-nous fait, et quelle proportion aurons-nous établie entre la reconnaissance et le bienfait? Que pouvons-nous offrir à Dieu en échange de ce que nous avons reçu, qui ne lui appartienne déjà, et ne soit plus à lui qu'à nous-mêmes? N'étant rien de nous-mêmes, que sera l'acte de reconnaissance de ce petit rien, et comment pourra-t-il, monter jusqu'à l'infini, où il devrait atteindre? De quel prix étaient toutes les victimes immolées autrefois pour remercier le Seigneur? Quand je m'immolerais moi-même, quelle serait la valeur de ce

sacrifice, comparée à la grandeur du bienfait, à la dignité de celui qui me l'accorde?

Etrange et trop réelle impuissance où l'homme est réduit, de ne pouvoir exprimer aucune reconnaissance qui mérite d'être agréée de Dieu ! Il en serait éternellement ainsi, sans Jésus-Christ ; si nous n'avions la croix et l'autel où s'accomplit le grand sacrifice de cette divine Victime. Mais, grâce à sa médiation et à ses mérites infinis, nous acquittons dans toute son étendue la dette de reconnaissance que les dons de Dieu nous ont fait contracter. Jésus-Christ qui est Dieu et qui est homme aussi, en remerciant pour nous, supplée abondamment ce qui manque à notre infirmité, et égale la reconnaissance au bienfait, avec une parfaite proportion.

Pendant les jours de sa vie mortelle, nous voyons souvent le Sauveur élever ses yeux et son cœur vers le ciel, pour remercier Dieu son Père, et l'action de grâces est la matière la plus habituelle de ses prières. Mais à la croix, il fait acte public et solennel de reconnaissance envers Dieu, en qualité de victime, et l'une des fins principales de son immolation sanglante, c'est de remercier. A l'autel, où Jésus-Christ continue le sacrifice du Calvaire, il perpétue sous nos yeux l'acte divin de sa reconnaissance, en même temps que le Seigneur perpétue envers nous les épanchements de sa miséricorde et de sa libéralité.

Notre-Seigneur témoigne clairement son dessein à la cène, lorsque, dans l'institution de l'adorable Eucharistie, il multiplie ses actions de grâces, comme pour annoncer à ses Apôtres et à nous tous qu'il se donne, pour être jusqu'à la consommation des siècles l'hostie pacifique par excellence, toute remplie du sentiment des bienfaits de Dieu, et infiniment capable de les reconnaître dignement. L'Eglise, qui offre ce sacrifice, en comprend bien la toute-puissante efficacité. Aussi, lorsque le prêtre est déjà entré à l'autel en possession de Jésus-Christ, elle lui fait dire avec le Prophète, dans le sentiment profond d'admiration que provoque en lui la

vue de ce nouveau bienfait : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits, » *quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi*? Il hésite quelques instants parce que, descendant dans l'abîme de son néant, il n'y trouve rien à rendre, et que d'ailleurs ce bienfait de l'Eucharistie et de la communion est d'une valeur infinie. Mais bientôt, voyant qu'il possède encore sur l'autel Jésus-Christ victime, il se rassure, en s'écriant : « Ah ? je sais bien ce que je rendrai au Seigneur : je prendrai le calice du salut, » où est contenu le sang de mon Sauveur, « et j'invoquerai » avec lui et par lui « le nom du Seigneur » mon Dieu, *calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo*. Alors ce ne sera plus moi qui remercie, mais ce sera Jésus-Christ qui remerciera pour moi, et qui m'acquittera envers son Père, *Dominus retribuet pro me*.

Regardez, ô Dieu, le grand mystère qui s'accomplit à l'autel. Vous m'avez beaucoup donné, je le sais; mais moi, par les mains du prêtre, voyez ce que je vous offre; c'est votre divin Fils : il s'immole en reconnaissance de vos dons, et je vous le présente. En vous le donnant, nous vous rendons autant que nous avons reçu; car le prix de notre Victime est infini, comme le prix de vos dons.

Jésus-Christ, en qualité de chef divin de l'humanité et de prémices des créatures, remercie donc comme victime à l'autel, et pour les êtres dépourvus de raison, ornés, sans le savoir, des richesses de Dieu, et pour les êtres intelligents qui oublient de remercier, et pour ceux qui remercient imparfaitement : de telle sorte qu'il devient le supplément universel de notre commune infirmité, pour payer à Dieu son Père le tribut de la reconnaissance du monde entier.

CHAPITRE VI.

De la troisième fin du sacrifice de la Messe, l'Expiation.

La troisième fin que Notre-Seigneur Jésus-Christ se propose et accomplit dans le très-saint sacrifice de l'autel, c'est d'expié les péchés du monde, et c'est pour cela que l'Eglise l'appelle *propitiatoire*.

Le péché est un bien grand mal, plus grand que je n'ai compris jusqu'ici, et que je ne saurais jamais comprendre. Il renferme comme une infinité de malices, parce qu'il est la révolte du néant contre Dieu, et que la grandeur de l'offense doit se mesurer sur la distance qui sépare ces deux extrêmes, laquelle est infinie. Sur ce principe, tous les docteurs de l'Eglise sont d'accord que le péché commis par notre premier père et transmis à nous tous comme un funeste héritage, aussi bien que tous les autres péchés qui en sont la déplorable suite, ne pouvaient être légitimement et suffisamment expiés que par un Dieu. La foi nous montre en Jésus-Christ Notre-Seigneur cette nécessaire et divine victime. Il vient au monde pour réparer, pour expier et pour purifier; il meurt sur la croix victime de son amour qui ordonne et prépare le sacrifice; mais il y meurt victime pour le péché. C'est parce qu'il a pris sur lui toutes nos iniquités, dit le prophète Isaïe, que Dieu l'a frappé, et qu'il nous est apparu comme un homme maudit, comme un lépreux atteint par les terribles effets de la colère divine. L'apôtre saint Paul nous dit que, non-seulement Jésus-Christ a pris sur lui nos péchés, mais qu'il s'en est tellement chargé, « qu'il s'est fait péché lui-même, » pour ainsi dire, *eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*. C'est sous ce fardeau honteux et acca-

blant que le Sauveur succombe au jardin des Olives; c'est le péché qui le jette dans la crainte, dans l'ennui, dans la tristesse mortelle, et le réduit à l'agonie, bien plus que la vue anticipée des douleurs cruelles de sa passion, dont l'amour lui fait volontiers accepter toute l'amertume. Ce calice plein des iniquités humaines est celui devant lequel il recule. Si les hommes pouvaient être sauvés, sans qu'il le bût jusqu'à la lie, il conjure son Père de lui en épargner l'horreur. Mais, parce que cela ne se peut autrement, s'il veut racheter l'homme, il consent à le boire, et le dégoût qu'il lui inspire le fait succomber jusqu'à terre et l'abat.

C'est parce que Jésus-Christ est victime du péché, qu'on l'entraîne et qu'il meurt hors de l'enceinte de Jérusalem, comme autrefois on chassait vers le désert le bouc émissaire chargé de toutes les iniquités du peuple et devenu anathème à sa place. Dans cet état où Dieu le voit, il semble oublier qu'il est son Fils unique et bien-aimé; ne considérant plus en lui que le péché dont il a revêtu les apparences pour l'expier, il l'abandonne aux coups de sa colère, et le frappe sans pitié.

O vous à qui les menaces du Seigneur, la terrible perspective d'un enfer éternel ne suffisent pas pour apprendre tout le mal du péché, venez au Calvaire, vous instruire au spectacle éloquent d'un Dieu qui souffre et qui meurt pour expier le péché! Dirai-je encore? qu'est-ce que le péché, et comment Dieu pourra-t-il le punir un jour avec tant de rigueur, quand je vois qu'il n'a pas épargné même son propre Fils, qui ne l'avait point commis, mais se l'était seulement imputé?

Si telle est la malice du péché, néanmoins, parce que la victime qui meurt sur la croix est Dieu, le péché est suffisamment expié par ce sacrifice, et le monde a de quoi laver toute la multitude de ses iniquités dans ce sang divin répandu. C'est notre foi que les souffrances et les mérites infinis du Sauveur ont la vertu puissante et infaillible de tout purifier, de tout sanctifier.

Toutefois, après que le péché a été si abondamment

réparé sur la croix, et qu'il y a été vaincu en puissance, cependant, par l'effet de notre malice, il n'a pas cessé pour cela de régner encore dans le monde. Hélas ! qui pourrait compter tous les crimes commis sur la terre, depuis la mort du Sauveur, avec ce nouveau degré d'ingratitude et de noirceur que le mépris de l'amour divin manifesté au Calvaire est venu y surajouter ? Que de péchés accumulés en une seule journée sur la surface du monde entier ! Le jour éclaire des mystères d'iniquité, et les ténèbres de la nuit en couvrent un plus grand nombre d'autres, plus abominables encore. Mon Dieu, si vous nous donniez la connaissance complète de tous les désordres qui se commettent en un seul jour, en une seule nuit, en une seule heure, quelle ne serait pas notre épouvante ! Que d'horribles blasphèmes ! Que d'imprécations vomies par des bouches impies ! que de sacrilèges et d'hypocrisies ! que d'injustices et de haines ! que de calomnies et de médisances ! que de meurtres ! que d'impudicités ! que de crimes que je ne saurais nommer, parmi lesquels se rencontrent aussi les miens ! S'ils est vrai que le péché ait une voix, quelle horrible clameur doit s'élever de la terre et monter jusqu'au ciel, pour provoquer, contre nous tous qui sommes coupables, la colère et la vengeance de Dieu !

Qui donc apaisera la justice divine justement irritée ? Qui arrêtera l'élan de son indignation ? Qui s'opposera à ses coups formidables ? Les saints peut-être par leurs larmes et par leurs pénitences ! Je sais qu'ils surajoutent, par leurs œuvres satisfaites, de nouvelles richesses dans le trésor de la miséricorde. Mais, avant d'être utiles aux autres, n'ont-ils pas à expier aussi pour eux-mêmes, puisque le plus juste tombe plusieurs fois, et que personne n'est sans péché ? D'ailleurs combien y a-t-il de justes et de saints sur la terre ? et qu'ils sont en petit nombre en comparaison des impies, des indifférents, des pécheurs déclarés qui composent l'immense majorité ! Si donc les mérites des justes qui vivent avec nous sont surabondants pour eux-mêmes, quant à la

satisfaction de leurs péchés, sont-ils suffisants pour expier tant de crimes commis par tous les autres pécheurs ? Enfin, toutes les satisfactions des créatures, si elles étaient séparées de celles de Jésus-Christ, n'auraient aucune vertu.

Puis donc que l'iniquité devait se perpétuer sur la terre, malgré l'expiation du Calvaire, il fallait que le sacrifice de la grande Victime du péché se perpétuât aussi sur le théâtre même du crime, c'est-à-dire partout sur la terre où il y a des hommes. C'est ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ, en instituant l'auguste sacrifice de l'Eucharistie. Sur l'autel il s'immole tous les jours, à chaque heure du jour, pour expier nos péchés de tous les jours et de tous les instants. Par lui, ô mon Dieu, par cette Victime divine, nous avons de quoi satisfaire pleinement votre justice et attirer vos miséricordes. Détournez vos yeux de nos crimes, et regardez à l'autel la face de votre Christ ; voyez dans quel état il s'est réduit pour nous obtenir grâce. Si donc l'ange de votre justice place toutes nos fautes dans la balance de votre redoutable jugement, commandez aussi à l'ange de votre miséricorde de placer dans l'autre plateau de cette balance les expiations de votre divin Fils, afin qu'elles servent de contre-poids à la malice humaine ; et laissez-vous toucher par un plaidoyer si éloquent en notre faveur. Pécheur que je suis, je fuis avec effroi et tremblement devant votre colère ; mais je me réfugie avec confiance dans les blessures ouvertes de mon Sauveur, et je m'abrite derrière l'autel du sacrifice où il s'immole. J'étends la main sur cette divine Victime, non pour attester que je suis innocent de sa mort, mais pour annoncer, en me reconnaissant coupable, qu'elle est ma caution, et qu'elle satisfait pour moi, *Dominus retribuet pro me.*

Aveugles contempteurs de nos mystères sacrés, vous me demandez : Pourquoi un autel ? pourquoi un prêtre ? pourquoi ce sacrifice quotidien ? Pourquoi ? C'est à cause de vous, c'est à cause de votre incrédulité et de votre

impiété, afin d'y opposer une expiation efficace. Car si l'autel eucharistique était renversé, si la Victime divine n'y était plus immolée, la colère de Dieu, provoquée de toutes parts, se verserait par torrents sur la terre; et, les pécheurs n'étant plus protégés, le monde qui les porte serait broyé par l'effort d'une justice implacable. Heureusement que la voix de Jésus-Christ monte de l'autel incessamment, pour s'interposer entre Dieu et nous, en criant comme au Calvaire, avec une égale efficacité : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, » *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.*

Pour nous, disons avec le prêtre à notre Sauveur : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ; Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ; Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

CHAPITRE VII.

• De la quatrième fin du sacrifice de la Messe, la demande.

La quatrième fin que Notre-Seigneur Jésus-Christ se propose et accomplit dans l'auguste sacrifice de nos autels, c'est de demander et d'obtenir pour nous toutes les grâces qui nous sont nécessaires. C'est pour cela qu'on nomme ce sacrifice *impétratoire*.

Sans la grâce de Dieu, l'homme ne peut absolument rien dans l'ordre du salut. Notre insuffisance est tellement extrême, que nous ne pouvons pas de nous-mêmes avoir seulement une bonne pensée, ni prononcer avec mérite le nom adorable de Jésus. Il faut que tout nous soit donné. Mais, si nous ne recevons qu'à la condition de demander à Dieu par la prière, que deviendrons-

nous? Combien y a-t-il d'hommes, hélas! qui ne prient jamais, qui ne savent pas qu'il faut prier, qui ne croient pas à l'efficacité de la prière, qui ne veulent pas prier! Et ceux-là mêmes qui prient, qu'elle est la valeur de leur prière, si elle était seule, pour mériter d'être agréée de Dieu, et pour leur ouvrir les trésors infinis de sa miséricorde? Nous prions si mal! nous savons si peu ce qu'il convient de demander! Et nous qui prions, qui sommes-nous pour que notre voix s'élève jusqu'au trône de Dieu? Non-seulement nous ne sommes rien, mais encore, en qualité de pécheurs, nous avons élevé un mur de séparation qui nous empêche d'approcher de la source des bénédictions.

Nous ne pouvons espérer d'être exaucés dans nos demandes qu'à la condition que Jésus-Christ prie avec nous, prie pour nous. La voilà cette voix qui mérite seule d'être écoutée; parce que c'est la voix du Fils bien-aimé: quelque chose qu'il sollicite, Dieu ne peut lui refuser accès. Il est le médiateur divin qui recueille toutes les supplications du monde, et les porte jusqu'à Dieu, avec l'assurance qu'elles en seront favorablement reçues.

Notre divin Sauveur, depuis le premier moment de son Incarnation, n'a jamais un seul instant cessé de prier. L'Évangile nous le montre fréquemment dans l'exercice saint de la prière; d'abord au désert, où il n'a pas d'autre occupation pendant quarante jours et quarante nuits; et pendant les travaux de sa vie publique, qu'il interrompt pour se retirer seul sur les montagnes, où il consume des nuits entières à prier. Il ne cesse de recommander à ses apôtres et à tous les hommes de prier; il leur enseigne la manière de prier; mais il les avertit avant toutes choses qu'il faut prier en son nom. La veille de sa Passion, il redouble d'ardeur en ces saintes et divines oraisons; au jardin des Olives, il se prosterne la face contre terre pour prier, et « il prie plus longtemps, » plus ardemment que jamais, *prolixius orabat*.

Mais c'est principalement au Calvaire et sur la croix, que Notre-Seigneur Jésus-Christ prie d'une manière et

plus admirable, et plus efficace encore. « Offrant alors » dit l'apôtre saint Paul « à celui qui pouvait le sauver de la mort, des prières et des supplications, avec un grand cri et des larmes amères, il fut exaucé à cause du respect qu'il témoignait à son Père, » à cause aussi du respect qui est dû à sa personne, *preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.* En ce moment suprême du sacrifice, tout en Jésus-Christ priait; son regard, son cœur, ses plaies, son sang : tout avait une voix pour demander et pour obtenir toutes les grâces. O clameur divine, ô larmes précieuses, je vous adore avec admiration et reconnaissance ! Quelle prière que celle d'un Dieu ! d'un Dieu qui prie en mourant, et dont la mort elle-même est une prière ! Comment douter que le Sauveur, élevé entre le ciel et la terre, n'ait alors prié pour tous les hommes qu'il regardait de ce lieu élevé ; pour moi-même, que ses yeux discernaient de si loin, pour m'aimer et pour me faire du bien ? Que peut refuser Dieu le Père à son Fils, quand il le voit dans cet état ? Evidemment il ne peut y avoir aucune borne à la toute-puissance d'une telle prière.

Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ continue dans la sainte Eucharistie l'exercice non interrompu de cette même prière. Sans doute notre divin Avocat prie pour nous sur l'autel du ciel, où il expose continuellement à Dieu ses plaies sacrées, qui plaident notre cause et demandent pour nous, *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Mais ce n'était point assez pour son amour ; ce n'était point assez pour nos besoins, il faut encore qu'il vienne prier pour nous, en qualité de victime, sur l'autel de la terre, afin qu'une voix s'élève du sein même de la pauvreté, qui attire les richesses de la grâce. Voilà plus de dix-huit siècles que Notre-Seigneur ne cesse de prier, sans aucune interruption, dans le mystère adorable où il demeure caché, comme sur une montagne solitaire où il s'est retiré pour n'être point gêné ni distrait. C'est principalement au moment du saint sacrifice de la Messe,

que sa prière est plus ardente et plus efficace ; et le désir véhément qu'il a de nous obtenir toutes sortes de grâces, est une des admirables fins de son immolation mystique. Il prie alors au nom de toutes les créatures, pour tous ceux qui ne prient pas, pour tous ceux qui prient mal ; pour ceux qui ignorent quels sont leurs besoins, ou qui ne savent pas de quelle manière ils doivent être comblés.

Je suis, ô mon Dieu, du nombre de ces hommes. Je connais quelques-unes de mes misères ! mais que je suis éloigné d'en pouvoir mesurer toute l'étendue ! Combien de dangers qui me menacent, que j'ignore ! L'avenir est pour moi un livre fermé, où je ne puis lire les destinées qui m'attendent. Je voudrais être assuré de ma persévérance finale, et elle reste toujours pour moi l'objet de la plus cruelle incertitude. Il faudrait prier ; mais la prière m'ennuie et me fatigue ; je m'y traîne avec dégoût ; Je m'y laisse distraire avec une étrange facilité ; je l'interromps sous le plus léger prétexte. Hélas ! que je prie rarement, et que je prie mal ! Que Jésus-Christ, votre divin Fils, soit le suppléant de mon infirmité. Je lui abandonne tous mes intérêts, et je me réfugie dans les bras de celui qui se fait mon avocat à l'autel. Faites-moi du moins la grâce de m'unir à ses intentions secrètes. Acceptez en mon nom les prières qu'il vous fait, assuré que je suis qu'il demandera et qu'il obtiendra tout ce qui m'est utile et profitable, mieux que si je le demandais moi-même.

CHAPITRE VIII.

Des fruits du sacrifice de la Messe pour les vivants.

A l'Autel, comme sur la croix, Jésus-Christ, qui s'immole, embrasse dans son immense charité l'universalité du genre humain. A Dieu ne plaise que nous mettions des bornes à l'efficacité d'un si grand sacrifice, ou que nous disions qu'il y a quelque part sur la terre des hommes pour qui le Sauveur n'est pas mort, pour lesquels il ne s'immole pas ! Il n'y a que dans l'enfer que la vertu du sang divin ne peut se faire sentir. Pour les damnés, hélas ! un chaos immense, infranchissable les a pour toujours séparés et exclus de la miséricorde ; ils ne connaîtront pendant l'éternité que les terribles effets des justices inexorables de Dieu. Pendant leur vie, ils pouvaient tout obtenir par les mérites de la mort du Sauveur ; n'en ayant pas profité quand il était temps, ils n'ont à attendre dans le lieu de douleurs où ils gémissent, aucun adoucissement, aucun rafraîchissement. Mon Dieu, quel malheur pour eux d'avoir abusé jusqu'à la fin de vos grâces, d'avoir foulé aux pieds le sang réparateur ! Il ne rejaillira sur eux désormais, par leur faute, que comme une malédiction. Ah ! je vous en conjure, préservez-moi d'une si terrible et si irrémédiable séparation.

Mais pour tous les hommes qui sont encore dans ce chemin de la vie qui conduit du temps à l'éternité, ou dans le lieu d'attente, la vertu du sacrifice adorable de nos autels peut les atteindre. Le prêtre qui représente Jésus-Christ en qualité de pontife dans cette divine action n'exclut et ne peut exclure personne ; son cœur se dilate avec celui de l'auguste Victime qui s'immole

sous ses yeux et par son ministère : il appelle des bénédictions du ciel partout où se rencontre un homme.

Toutefois ceux que le baptême n'a pas rendus enfants de l'Eglise, et ceux qui ont eu le malheur d'être séparés d'elle par l'hérésie et par le schisme, quelle part ont-ils à ce sacrifice de l'autel? Evidemment il est un des biens de l'Eglise catholique à laquelle seule Notre-Seigneur Jésus-Christ a tout donné, ses sacrements, ses mérites, son corps et son sang. Placés en dehors de la communion des saints, ceux qui n'appartiennent point à l'Eglise peuvent-ils jouir des biens de la famille? Ils ne sauraient y avoir les mêmes droits que nous, ni y participer dans la même mesure. Cependant il est certain que le sang de notre divin Sauveur, aussi bien sur l'autel que sur la croix, ne saurait être tout à fait inutile, et qu'il doit leur profiter en quelque degré. Ce sang rédempteur plaide vivement leur cause, demande pour eux, et leur obtient des grâces de lumière et de conversion, pour qu'ils puissent, comme nous, connaître la vérité, et entrer dans le bercail sous la conduite du pasteur éternel. Mais le prêtre catholique, agissant au nom de l'Eglise dont il est le ministre, sans exclure les hérétiques et les infidèles, pour lesquels il sait que Jésus-Christ intercède, ne peut néanmoins les nommer, ni faire mémoire spéciale d'eux à la sainte messe. Ils sont avertis par là, que tant qu'ils s'obstineront à vivre en dehors de l'Eglise, qui est l'arche du salut, le sang du Sauveur versé pour eux à la croix, présent pour eux à l'autel, ne peut ni les justifier ni les sauver. Ah! qu'ils viennent au plus tôt, en entrant dans le sein de la famille catholique, goûter les douceurs de la maison maternelle, et obtenir, par leur docilité et leur soumission, qu'il leur profite enfin d'avoir Jésus-Christ qui est mort pour les sauver! Que puis-je faire de plus conforme aux désirs de notre divine Victime, que de demander avec elle la diffusion toujours croissante des lumières de l'Evangile, l'exaltation et le triomphe de la sainte Eglise, par la conversion des infidèles et des hérétiques?

Pour les membres de l'Eglise catholique, ils participent aux fruits du sacrifice de la sainte messe en qualité d'enfants. Le prêtre ne peut monter à l'autel, sans les recommander tous instamment à Dieu. Et quand même il n'en parlerait pas, comme la sainte liturgie l'y oblige, Jésus-Christ, notre divine Victime, ne peut les oublier; il porte dans son cœur en caractères ineffaçables leurs noms et leur souvenir, et il les avait spécialement en vue quand il instituait l'auguste Eucharistie. O heureux catholiques, quelque part que vous soyez dispersés dans ce vaste univers, sous quelque soleil que vous habitiez; que vous y soyez attentifs, ou que vous n'y pensiez pas, sachez que tous les jours à l'autel il y a une voix puissante qui parle pour vous, qui, intercède en votre faveur, qui attire sur vous les grâces les plus abondantes; c'est la voix de votre Dieu qui s'immole et meurt mystiquement, sous l'effort de l'amour incompréhensible qu'il vous porte.

Les pécheurs, quoique égarés, sont toujours des enfants. Jésus-Christ, au saint autel, prie pour eux avec une tendresse et une compassion de mère; il demande et il obtient, par la vertu de son sang, les grâces les plus abondantes de repentir et de conversion, pour les ramener par une salutaire pénitence à la joie du pardon. Combien d'âmes coupables en ont fait la douce expérience! Pendant qu'elles se perdaient et s'abîmaient dans toutes sortes de passions; qu'elles ne songeaient plus même à la prière, qui est la dernière planche du salut, quelque prêtre célébrait pour elles le saint sacrifice de la messe, où Dieu, en s'immolant, priait et se faisait leur caution. Tout à coup ces âmes, se réveillant comme d'un profond sommeil, inopinément converties, lavaient leurs péchés dans des larmes amères, pendant qu'autour d'elles on bénissait Dieu d'un retour si inattendu. Quelle était la cause de ce prodige de la grâce? on la cherchait avec admiration. Pour trouver ce touchant secret, il suffisait de venir jusqu'à l'autel du sacrifice, où le sang de Jésus-Christ a conservé toute la force

qu'il avait au Calvaire, pour convertir et pour sauver.

Qui pourrait douter que les justes, qui sont les amis de Dieu et les membres vivants de Jésus-Christ, ne retirent du très-saint sacrifice de la messe des fruits bien plus abondants encore? Ils y reçoivent, par la grâce du repentir qui leur est accordée, le pardon des fautes quotidiennes dans lesquelles les entraîne leur fragilité, et la remise de quelque portion des peines temporelles qu'ils ont encourues. En même temps la grâce sanctifiante augmente en eux avec le désir des vertus, et leur persévérance s'affermi.

Celui qui assiste au saint sacrifice de la messe en profite plus que celui qui n'y est pas présent; non que la grâce de Jésus-Christ considère les distances, et ne puisse nous atteindre également partout; mais parce que, toutes choses égales d'ailleurs, celui qui est présent fait preuve d'un plus grand zèle et d'un plus grand empressement, qui doivent lui procurer quelque avantage spirituel au-dessus de ceux qui sont absents. En même temps, par sa présence ce chrétien fidèle s'unit plus parfaitement à l'action du prêtre qui offre la sainte Victime; il l'offre avec lui et mérite encore ainsi de participer davantage aux fruits du sacrifice, à cause de cette alliance avec le sacrificateur. C'est pourquoi l'Eglise veut que le prêtre, au saint autel, fasse particulièrement mémoire de ceux qui sont présents et les recommande plus instamment à la bonté de Dieu, par ces touchantes paroles qu'elle lui met sur les lèvres : « Souvenez-vous aussi, Seigneur, de tous ceux qui assistent à ce sacrifice, dont vous connaissez la foi et la piété; pour qui nous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange pour eux-mêmes et pour tous ceux qui leur appartiennent pour la rédemption de leurs âmes, pour l'espérance de leur salut et de leur conservation, et qui rendent leurs vœux à vous, qui êtes le Dieu éternel, vivant et véritable. »

Mais ceux-là retirent le plus grand fruit de l'auguste sacrifice de nos autels, pour qui le prêtre qui célèbre

l'offre spécialement. Sans aucun doute le mérite et la valeur du sacrifice où un Dieu s'immole, doivent être infinis. Néanmoins il plaît à Dieu que la satisfaction acquise au prix du sang de cette divine Victime ne nous soit appliquée que d'une manière limitée, dans la mesure que lui seul connaît. Or c'est au prêtre, en sa qualité de sacrificateur, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom duquel il agit, a donné le pouvoir d'appliquer ce fruit spécial du sacrifice à un seul ou à plusieurs en particulier, par la force de sa volonté et de son intention, sans rien ôter à l'étendue du fruit général de ce même sacrifice, qui est pour tous les hommes et qui en est inséparable. Ainsi a-t-il voulu grandir de plus en plus le prêtre à nos yeux, et relever davantage sa dignité, en l'établissant dispensateur des plus précieux trésors de sa grâce. C'est la foi de l'Eglise qu'il en est ainsi.

Sur ce principe certain est fondé l'empressement légitime des pieux catholiques à solliciter du prêtre la faveur insigne qu'il offre pour eux le saint sacrifice de la messe. Que peuvent-ils faire de plus glorieux à Dieu, et de plus profitable pour eux-mêmes? Dès les commencements, la coutume s'est établie de faire au prêtre, à cette occasion, une légère offrande. Je n'ai garde, en laissant tomber dans sa main vénérable cette chétive pièce de monnaie, de penser qu'il puisse y avoir entre elle et la valeur infinie du sacrifice aucun rapport de compensation. Quoi! la grâce qui est le fruit du sang de Jésus-Christ offert à l'autel, pourrait s'acheter à prix d'argent, à un si vil prix! Malheur à celui qui profère, ou qui peut penser un si horrible blasphème, qui ne saurait naître que de la plus grossière ignorance ou de la plus insigne mauvaise foi! Malheur aussi au prêtre lui-même, s'il regardait ce peu d'argent avec des yeux trop avides, et s'il donnait à penser, par l'excès de son empressement à l'exiger ou à le recevoir, qu'il s'agit d'un trafic! Mais le prêtre, ayant renoncé, pour servir à l'autel, aux spéculations humaines qui pouvaient assurer sa fortune, doit vivre de l'autel, *qui altari deserviunt, cum altari par-*

icipant. Il reçoit cette offrande, à l'occasion du sacrifice, à titre d'aumône. Dieu le garde d'en rougir ! Le fidèle, en lui fournissant de quoi se nourrir, se vêtir et s'abriter, ne fait qu'accomplir un devoir de justice ; et le prêtre donnera toujours infiniment plus qu'il ne reçoit. « Quelle merveille y a-t-il » dit l'apôtre saint Paul « que nous qui semons dans vos âmes, » à pleines mains, « les biens spirituels, nous recueillions une faible part de vos biens temporels, » *si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est, si nos carnalia vestra metamus?*

L'adorable sacrifice de la messe produit ses précieux effets de lui-même, par une vertu qui lui est propre, indépendante du mérite du prêtre qui l'offre à Dieu : comment douter cependant que la sainteté du prêtre, sans rien ajouter à la valeur du sacrifice, ne me soit néanmoins profitable ; et que la piété que j'apporterai moi-même au pied du saint autel ne serve de mesure à l'étendue des fruits qui me seront appliqués ?

Le prêtre, qui offre la sainte Victime, qui voit de si près le corps et le sang de son Dieu immolé par le glaive de sa parole puissante, ne recevra-t-il aucun avantage spirituel du sacrifice où il tient le rang sublime de sacrificeur ? Cela ne saurait être : c'est lui que Jésus-Christ regarde le premier, pour le combler de bénédictions et de grâces. Dans une action d'une si grande valeur, le prêtre ne peut prier pour les autres en s'oubliant soi-même. Lorsqu'il offre à l'autel le pain qui doit servir de matière au sacrifice, il dit ces paroles, où il réunit avec lui dans des vœux ardents toutes les personnes auxquelles il souhaite que la sainte Messe profite : « Recevez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette « hostie sans tache que je vous offre, tout indigne que « je suis de ce ministère, comme à mon Dieu vivant et « véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre, et pour tous les assistants ; je vous l'offre aussi pour tous les fidèles chrétiens vivants et morts, afin qu'elle soit pour eux et « pour moi un gage de salut pour la vie éternelle. »

Enfin le saint sacrifice de la messe peut être offert, non-seulement pour les biens spirituels de nos âmes, mais aussi pour les biens temporels. La providence paternelle de mon Dieu s'étend à tout; c'est de lui que tout me vient, pour le temps comme pour l'éternité. Il n'est pas indigne du sang de mon Sauveur d'attirer sur les hommes des secours propres à les aider à traverser plus doucement cette vie mortelle. Souvent Dieu se sert de cet appât miséricordieux des biens temporels qu'il accorde, pour enchaîner les âmes à lui, en les faisant monter de la reconnaissance à l'amour et à l'espérance des biens plus solides qu'il leur réserve au ciel avec une fidélité plus certaine encore. Que j'ai de consolation, quand je viens à considérer toutes les intentions pour lesquelles l'Eglise a voulu que ses prêtres pussent offrir le saint sacrifice! Ils prient à l'autel pour les voyageurs et les navigateurs, pour les infirmes, les malades et les agonisants; ils prient pour détourner de dessus nous les fléaux de la guerre, de la peste, de la famine et des tempêtes; ils demandent la concorde dans les familles, la paix pour les Etats, la santé pour les individus, la fertilité pour les moissons, la sérénité du temps. En un mot, toutes les calamités publiques et privées ont un remède à l'autel du sacrifice; toutes les douleurs une consolation, toutes les épreuves de la vie un adoucissement et un soutien; tous les rangs, tous les états de la famille humaine y sont nommés et protégés. Telle est la religion de mon Sauveur, que le monde juge si mal, parce qu'il ne la connaît pas. « Utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et de la vie future, » *ad omnia utilis est; promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.*

CHAPITRE IX.

Des fruits du sacrifice de la Messe pour les morts.

Je trouve une bien douce consolation dans la pensée que l'auguste sacrifice de nos autels peut être offert pour nos morts, et leur procurer d'immenses soulagements au milieu des douleurs de l'expiation, où nous pouvons craindre qu'ils gémissent.

Lorsque notre divin Sauveur mourut sur le Calvaire, son âme sainte descendit dans les limbes pour aller porter aux âmes des justes, qui y étaient détenues, la bonne nouvelle de leur délivrance octroyée par la vertu du sang divin. Quelle joie pour elles d'accueillir leur libérateur ! avec quels transports ne durent-elles pas saluer Celui qui venait leur annoncer leur prochaine introduction dans la patrie des cieux, après tant de siècles d'exclusion et d'attente passés dans les larmes ! Les âmes du purgatoire reçoivent tous les jours un fruit analogue du sacrifice de nos autels. Qu'elles sont à plaindre et dignes de pitié, ces pauvres âmes, sorties de la prison du corps avec la grâce et l'amitié de leur Dieu, mais que des fautes légères ou non encore suffisamment expiées empêchent de se réunir à lui, malgré leurs désirs ardents ! Parmi ces âmes, qui souffrent, loin de Dieu, dans le purgatoire, l'atteinte cruelle d'un feu dévorant qui les brûle, nous pourrions reconnaître, si nous étions attentifs à les regarder avec les yeux de la foi, des amis et des parents, peut-être un frère, une sœur, un époux, une épouse, un père ou une mère chérie.

Dans le purgatoire, ces âmes ne peuvent rien pour elles-mêmes. Ni la grandeur de leurs souffrances, ni leur parfaite résignation entre les mains de la justice

divine, ni la véhémence de leurs aspirations saintes vers Dieu, rien ne peut être compté, ni accroître leurs mérites, ni leur obtenir aucun adoucissement, après qu'elles ont passé les limites de la vie présente. Nous seuls, qui vivons encore sur la terre, pouvons, en puisant dans les riches trésors de l'Eglise, les soulager, les délivrer, et leur ouvrir le ciel. Que faisons-nous cependant ? Nous recueillons avec avidité les héritages des morts ; nous jouissons du fruit de leurs travaux ; et, après quelques larmes versées, tout occupés que nous sommes de nous-mêmes, nous étendons sur eux le voile de l'oubli.

Où sont-elles cependant ces âmes que nous aimions ? N'ont-elles pas besoin de notre secours et de notre assistance ? Questions que nous écartons comme importunes, ou auxquelles nous ne répondons presque jamais d'une manière efficace. Peut-être nous élevons sur les dépouilles mortelles de nos amis, de nos parents, de superbes mausolées, monuments de notre respect et de notre douleur, mais aussi trop souvent monuments de notre orgueil et de notre vanité. Ajoutant ainsi quelque chose à la somptuosité qui s'étale jusque dans nos champs du repos, nous fournissons un nouvel aliment à l'admiration du visiteur qui vient y promener sa curiosité profane, au lieu d'y faire entendre des prières. L'Eglise n'a garde de condamner le soin que nous avons des corps de nos trépassés ; puisqu'ayant été, pendant la vie, les temples du Saint-Esprit, étant destinés, après la résurrection, à la gloire des cieux, ces corps sont dignes assurément d'honneur. Mais l'Eglise souhaite que nous accomplissions ce devoir avec prudence et avec modération. Elle veut surtout que nous prenions plus de souci des âmes que des corps ; car les âmes vivent toujours au-dessus des ruines du corps devenu un cadavre. Et néanmoins ces pauvres âmes, délaissées le plus souvent, se tournent inutilement vers nous du fond de leur prison ardente, et nous crient avec larmes, sans être écoutées : « Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous du moins nos amis, parce que la main de Dieu s'est ap-

pesantie sur nous, » *miseremini mei, miseremini mei, saltem, vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.*

Nous pouvons soulager les âmes du purgatoire par toutes sortes de bonnes œuvres. Mais le moyen le plus efficace est sans aucune comparaison la sainte messe. Le prêtre qui offre la divine Victime prie pour elles, et demande instamment à Dieu de leur appliquer une part abondante des fruits de ce sacrifice adorable. Aussitôt qu'il paraît revêtu des ornements sacrés, toutes ces âmes souffrantes regardent attentivement l'autel du sacrifice, dans l'attente des secours si ardemment désirés dont il peut être pour elles la source féconde. Le prêtre semble alors balancer, au-dessus de l'abîme du feu de l'expiation, le calice du Seigneur; et quand il prie en particulier pour quelqu'une de ces âmes, c'est comme s'il l'inclinait de son côté pour verser sur elle une pluie du sang divin. Heureuses celles sur qui en tombe quelque goutte ! elles sont, par l'application des mérites du sang de Jésus-Christ, purifiées mieux que par le feu, délivrées tout à fait de leurs tourments et de leurs peines, ou du moins grandement soulagées et consolées. Mais c'est au prêtre, c'est à nous qu'il appartient de diriger ce sang réparateur, afin qu'il puisse atteindre ceux et celles que nous voulons sauver par sa vertu puissante. Car le fruit de l'auguste sacrifice de la messe ne peut être appliqué aux défunts, que par mode de suffrage : en sorte que leur sort est déposé entre nos mains.

De ces principes étaient nés, dans des temps de foi déjà trop loin de nous, ces usages que l'esprit superbe de nos siècles modernes ne cesse de blâmer, en les dénaturant, de vouloir être inhumé dans les églises, afin d'être plus près de l'autel et de recevoir ainsi plus sûrement les effets de la miséricorde qui en découle; de faire de pieuses fondations de messes pour assurer à perpétuité le souvenir de son nom pendant le sacrifice. C'est alors aussi que des jours solennels de prières pour les morts ont été institués par l'Eglise, dans lesquels, d'un bout du monde à l'autre, tous les catholiques, s'unissant

à la divine Victime, doivent pousser un gémissement universel en faveur des âmes des trépassés. Hélas! de nos jours, quel profit la plupart des chrétiens savent-ils tirer de ces moyens d'exercer envers les morts l'aumône spirituelle? Combien de fois, par leur faute, le prêtre qui sacrifie n'est-il pas obligé de jeter, pour ainsi dire, au hasard, sur les flammes du purgatoire qu'il voudrait éteindre, les flots du sang divin? Combien d'âmes oubliées et délaissées qui n'en profitent jamais! Personne sur la terre ne compatit à leurs douleurs, personne ne s'intéresse à leur délivrance.

Cependant la sainte messe nous offre non-seulement le moyen le plus efficace de soulager nos morts, mais encore le moyen le plus facile, celui qui convient à tous sans exception. Pauvres pécheurs, tombés dans l'inimitié de Dieu, mais qui aimez ceux de vos parents ou de vos amis qui ne sont plus, que peuvent en leur faveur toutes vos œuvres, frappées de stérilité à cause du péché dans lequel vous vivez? Inutiles pour vous-mêmes, elles ne peuvent profiter à personne. C'est en vain que vous multipliez vos prières, vos aumônes, vos mortifications; vous ne faites rien qui puisse procurer aux âmes du purgatoire le plus léger soulagement. Mais l'auguste sacrifice de nos autels vous reste toujours; sa vertu toute-puissante pour les morts est indépendante de votre mérite; qui que vous soyez devant Dieu, justes ou pécheurs, la voix du sang de Jésus-Christ qui intercède sera toujours entendue, parce que c'est le sang du juste. Allez donc avec confiance, malgré votre misère, au prêtre catholique pour solliciter de lui qu'il se souvienne spécialement de vos morts, lorsque, se recueillant profondément en lui-même à l'autel, il dira à Dieu : « Sou-
« venez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de
« vos servantes qui nous ont précédés avec le signe de
« la foi, et qui dorment du sommeil de la paix. » Quel moment touchant et sublime pour ceux qui, étant sincèrement chrétiens, savent aimer chrétiennement! Souvenez-vous, Seigneur, de mon père; souvenez-vous de

ma mère; souvenez-vous de mon époux, de mon épouse, de mes frères, de mes sœurs, de mes amis, qui sont morts, mais qui vivent toujours dans mon cœur par l'affection que je leur porte. S'il arrive, comme je dois le craindre, qu'ils souffrent dans les flammes du purgatoire d'horribles douleurs, ah! *donnez-leur, je vous en conjure, par les mérites de votre Fils, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix*; et s'ils ont déjà le bonheur d'être réunis à vous dans la joie éternelle du paradis, versez les mérites du sacrifice sur les âmes qui gémissent encore, que je ne connais pas, mais que je recommande cependant à votre miséricorde infinie; *ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus, locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas deprecamur.*

C'est la prière que saint Augustin faisait tous les jours pour sa mère, à l'autel du sacrifice, et lui-même a pris soin de laisser à la postérité, dans ses *Confessions*, le double témoignage de sa tendresse et de sa foi.

CHAPITRE X.

Prière de saint Augustin pour sa mère.

Permettez-moi, ô Dieu de l'Eucharistie, de rappeler à ma mémoire, les touchantes paroles d'un si grand docteur et d'un si bon fils. Ce ne sera pas m'écarter de l'objet de mes méditations, que de venir apprendre, par un si bel exemple, comment l'autel du sacrifice où vous vous immolez doit être, pendant la vie, et au delà même du tombeau, le rendez-vous sacré des âmes qu'unit entre elles le lien de la charité divine.

Ainsi priait saint Augustin : « Maintenant que la
« blessure faite à mon cœur par une affection peut-être
« trop charnelle est cicatrisée, je répands à vos pieds, ô

« notre Dieu, pour ma mère votre servante, des larmes
 « bien différentes qui prennent leur source dans la
 « crainte où me jette la considération des périls qui
 « environnent toute âme qui meurt en Adam. Car, bien
 « que ma mère, vivifiée par la grâce de Jésus-Christ,
 « ait vécu de telle sorte, pendant qu'elle était encore
 « dans la prison de la chair, qu'il faille bénir votre nom
 « pour sa foi et pour la pureté de ses mœurs; cependant
 « je n'ose affirmer que, depuis le moment qu'elle a été
 « régénérée dans les eaux du baptême, il ne soit sorti
 « de sa bouche aucune parole contraire à vos comman-
 « dements. Car c'est la vérité même, c'est votre Fils qui
 « nous assure que *si quelqu'un dit à son frère : Vous êtes*
 « *un fou, il mérite d'être condamné à la prison du feu.*
 « Malheur donc à la vie même la plus irréprochable des
 « hommes, si vous la discutez sans user de miséricorde !
 « Mais, parce que vous ne recherchez point nos fautes
 « avec une rigueur extrême, nous espérons avec confiance
 « trouver un refuge dans votre indulgence. Toutefois
 « quiconque veut énumérer ses mérites, quoique réels,
 « que fait-il autre chose qu'énumérer vos propres dons ?
 « Puissent donc tous les hommes se connaître eux-
 « mêmes ! Et quiconque se glorifie, qu'il se glorifie dans
 « le Seigneur !

« C'est pourquoi, ô Dieu de mon cœur, ma gloire et
 « ma vie, écartant un moment le souvenir des bonnes
 « œuvres de ma mère pour lesquelles je me réjouis et
 « vous rends grâces, je viens vous prier pour ses péchés ;
 « exaucez-moi par Celui qui fut suspendu à la croix,
 « pour être le remède de nos blessures, et qui main-
 « tenant assis à votre droite intercède pour nous. Je sais
 « qu'elle a exercé la miséricorde, et qu'elle a pardonné
 « de tout son cœur à tous ceux qui l'avaient offensée ;
 « remettez-lui à votre tour les dettes qu'elle a pu con-
 « tracter envers vous, pendant un si grand nombre d'an-
 « nées écoulées depuis son baptême ; pardonnez-lui, Sei-
 « gneur, je vous en conjure, pardonnez-lui ; n'entrez
 « pas en jugement avec elle. Que votre miséricorde

« surpasse votre justice, parce que vos paroles sont
« véritables, et que vous avez promis d'exercer la misé-
« ricorde envers ceux qui auraient été miséricordieux.
« S'ils l'ont été, c'est vous qui leur avez donné de l'être,
« vous qui avez pitié de celui qu'il vous plaît de pren-
« dre en pitié, et qui faites miséricorde à celui à qui
« vous voulez la faire. J'ai bien la confiance que vous
« avez déjà fait pour ma mère ce que je vous demande ;
« daignez, cependant, Seigneur, avoir pour agréables
« ces vœux et ces prières que je vous adresse.

« Car, voyant approcher le jour de sa mort, elle ne
« songea point à faire ensevelir son corps avec somptuo-
« sité, ni à le faire embaumer avec de précieux aromates ;
« elle n'ambitionna ni qu'on lui érigeât un monument
« superbe, ni d'être déposée dans le tombeau de ses
« pères. Ce ne furent point là les recommandations
« qu'elle nous fit ; mais elle nous pria seulement de faire
« toujours mémoire d'elle à votre autel, où elle n'avait
« jamais manqué un seul jour de venir vous rendre
« hommage, où elle savait que se distribue la sainte
« Victime dont le sang a effacé la cédule de notre con-
« damnation, a triomphé de l'ennemi qui tient un compte
« si exact de nos iniquités, et qui cherchant tout ce qu'il
« pourra soulever contre nous à votre tribunal, n'a rien
« pu trouver en celui par qui nous obtenons la victoire.
« Qui pourrait rendre à votre Fils le sang qu'il a versé ?
« qui pourrait lui restituer le prix auquel il nous a
« rachetés, pour avoir le droit de nous arracher de ses
« mains ? C'est à ce mystère de votre rédemption que
« votre servante avait fixé son âme par le lien de la foi.

« Que personne donc ne l'arrache à votre protection.
« Que le lion et le dragon infernal ne puisse s'interposer
« ni par ruse ni par force ; car ma mère ne répondra
« pas qu'elle ne vous doit rien, de peur d'être confondue
« par cet accusateur artificieux, et livrée entre ses mains ;
« mais elle répondra que ses dettes ont été payées par
« celui à qui personne ne pourra rendre ce qu'il a donné
« pour nous sans rien devoir. Qu'elle repose donc en

« paix avec son époux, le seul qu'elle ait jamais connu,
« qu'elle a servi fidèlement, portant devant vous des
« fruits de salut par la patience, afin de le gagner aussi
« à votre service et à votre amour. Inspirez également,
« Seigneur mon Dieu, à vos serviteurs, mes frères ; à
« vos fils, mes maîtres, au service desquels je consacre
« mon cœur, ma voix et mes écrits ; à quiconque lira
« ces pages, de se souvenir, à l'autel de Monique votre
« servante, et de Patrice qui fut autrefois son époux,
« par l'union desquels vous m'avez introduit dans cette
« vie, par un mystère que je ne puis pénétrer. Qu'ils se
« souviennent avec un sentiment d'affectueuse charité
« de ceux qui furent mes parents dans cette vie passa-
« gère, mes frères par rapport à vous qui êtes notre Père
« commun et à l'Église catholique qui est notre mère,
« et qui seront un jour mes concitoyens dans l'éternelle
« Jérusalem, après laquelle soupire votre peuple dans
« ce lieu de pèlerinage, depuis l'instant de son départ
« jusqu'à celui de son retour. Ainsi le dernier souhait de
« ma mère sera plus abondamment comblé par les orai-
« sons d'un grand nombre de chrétiens, au moyen de
« mes *Confessions*, que par mes propres prières. »

CHAPITRE XI.

Du zèle et de l'empressement pour assister au sacrifice de la Messe.

Toutes les fins et tous les fruits de l'auguste sacrifice de l'Eucharistie sont renfermés dans ces courtes paroles de l'auteur de l'*Imitation*, bien simples dans leur expression, mais si admirables dans leur sens élevé, qu'elles mériteraient d'être gravées sur tous les autels, pour être constamment méditées par le prêtre et par le fidèle :

« Chaque fois qu'un prêtre célèbre la sainte messe, il
« honore Dieu ; il réjouit les anges, il édifie l'Eglise, il
« aide les vivants, il procure le repos aux morts, et il se
« rend lui-même participant de tous les biens. »

Si telle est, comme je n'en puis douter, la grandeur du sacrifice de nos autels, telle son étonnante efficacité, d'où vient donc que nous avons si peu de zèle et d'empressement pour y participer ? Prodigueuse contradiction de notre conduite avec notre foi ! Nous faisons profession de croire que la sainte messe reproduit et continue le sacrifice même du Calvaire, où Notre-Seigneur Jésus-Christ s'immole réellement, et il a fallu cependant, pour nous obliger d'y assister chaque dimanche et à certains autres jours rares et solennels, que l'Eglise nous en fit un commandement rigoureux ! Combien malgré cette parole d'autorité, y a-t-il parmi nous de chrétiens, hélas ! quels chrétiens ! qui méprisent tout ensemble et le sang du Sauveur, et le commandement de l'Eglise, en traitant les saints jours du dimanche et de fête comme des jours profanes qu'ils consomment en travaux défendus, en plaisirs coupables, ou tout au moins en un honteux désœuvrement, sans jamais fouler aux pieds le seuil du temple, pour venir y prier avec leurs frères, et s'unir à l'auguste Victime qui s'immole pour le salut de tous ? Combien d'autres qui n'assistent à la messe, que pour se débarrasser d'une obligation importune qui leur pèse, par un reste d'habitude, par bienséance, peut-être par vanité, pour étaler jusque devant l'autel le luxe scandaleux de leurs vaines parures, peut-être par hypocrisie, peut-être par des motifs et des vues secrètes plus coupables encore ; qui n'apportent à cet acte capital de la religion aucune piété, aucune attention ; qui se mettent peu en peine d'en retrancher, par leurs retards volontaires, d'importantes parties avec le danger qu'ils redoutent peu de ne pas satisfaire au précepte, tandis qu'ils devraient respecter jusqu'aux moindres parcelles d'une action si importante ? Qu'auront-ils à répondre au jugement de Dieu, quand il leur sera demandé un compte

sévère d'un si grand moyen de salut négligé, d'un commandement si grave méprisé ?

Moi-même, qui prétends être mieux éclairé en matière de religion et plus fidèle, d'où vient que j'accomplis à la lettre le commandement qui m'est fait, et que je n'ai presque jamais ni le courage, ni la piété d'y surajouter ? Si le sacrifice de l'autel n'était offert que dans un seul lieu du monde, par un seul prêtre, une seule fois dans l'année, je regarderais comme un grand honneur et un bonheur incomparable la faculté de pouvoir y assister : aucune peine, aucun effort ne me coûterait pour me procurer cet immense avantage. Est-ce parce que des milliers de temples et d'autels s'élèvent, où des milliers de prêtres célèbrent chaque jour la sainte messe, que ce divin sacrifice a perdu quelque chose de sa dignité ou de son prix, qui doive me le faire moins estimer ? Parce que je puis, avec une extrême facilité, sans aucune gêne, sans aucune fatigue, assister à l'immolation de mon Sauveur, Jésus-Christ a-t-il cessé pour cela d'être mon Dieu, et le sang offert à l'autel est-il moins divin ? Si du Calvaire à l'autel quelque chose a changé, le seul changement, c'est qu'ici la miséricorde se montre, par la multiplicité même, miraculeusement introduite dans l'unité inviolable du sacrifice de la croix si souvent renouvelé entre les mains du prêtre, infiniment plus libérale et plus magnifique. Ne devrais-je pas rougir de tourner contre Dieu l'excès de sa bonté et d'en faire si peu de cas ?

Que les prétextes dont j'essaie de couvrir ma lâcheté sont peu solides ! Je dis quelquefois, pour m'excuser de ne pas venir plus souvent assister à la sainte messe, que le temps me manque. S'il était vrai que je ne pusse me rendre à l'Eglise, sans dérober quelque chose du temps nécessaire à l'accomplissement de mes devoirs d'état, au soin de ma famille, au travail auquel je suis assujéti, au succès légitime de mes affaires, aux bien-séances même indispensables de ma position, j'aurais raison de préférer l'obligation que m'imposent la nature

et la religion aux simples attraits de ma piété et de ma dévotion, quelque saint qu'en puisse être l'objet ; et je ne doute pas que Dieu, qui serait plus honoré de la sorte, ne sache me tenir compte de ma bonne volonté, par quelque autre moyen qu'il connaît. Mais oserais-je bien soutenir devant Dieu que c'est le temps qui me manque ? J'ai du temps pour toutes choses ; du temps pour le plaisir, aussi bien et plus encore peut-être que pour le travail ; du temps pour la bagatelle, comme pour la nécessité : il n'y a que pour l'audition de la sainte messe que je n'ai pas de temps ! Je consacre presque toutes mes journées à l'ornement de mon corps devenu une idole, aux superfluités interminables de la toilette, aux conversations au moins inutiles, aux lectures futiles et dangereuses : et dans une vie si peu remplie et si mal occupée, je ne trouve pas une demi-heure que je puisse distraire pour l'employer à entendre la messe ! Je consume une grande partie de mes nuits en divertissements, en spectacles profanes, en bals et en danses où je compromets ma vertu ; et, tandis que dès l'aube du jour, à quelques pas de ma demeure, Jésus-Christ mon Dieu s'immole pour moi sur l'autel avec tant d'amour, fatigué que je suis de tant d'inutilités accablantes, je prolonge mon repos et mon sommeil, si toutefois le sommeil peut compatir avec une telle vie, au delà de toutes les bornes fixées par la nature, par la raison, par la science humaine et par la religion ; et je dis : Je n'ai pas le temps, je n'ai pas la force d'aller contempler l'immolation de l'adorable Victime, ni de recueillir les fruits du sacrifice !

Ne serai-je pas condamné un jour au tribunal de Dieu par les exemples des pieux néophytes, dont les annales des missions nous parlent souvent ? On nous raconte d'eux que pour avoir le bonheur d'entendre une seule messe, ils ne craignent pas d'entreprendre à pied de longs et pénibles voyages de dix, vingt et trente lieues, avec les plus grandes fatigues et des privations extrêmes. Oserions-nous les blâmer et taxer leur zèle d'exagération ? Que dirai-je, en face d'eux, pour autoriser mon peu de zèle

et mon peu d'empressement? Combien d'ouvriers et d'ouvrières seront aussi nos juges? Après quelques heures d'un court sommeil si chèrement acheté, ils se hâtent de devancer l'heure matinale du travail, et précipitant leurs pas, on les voit s'empressez vers quelque église et venir, au pied d'un autel où quelque prêtre célèbre, donner leur cœur à Dieu, et lui demander des bénédictions pour la journée présente, pour eux et pour leur famille. Et moi que Dieu nourrit sans travail, qui suis exempt du soin pénible de gagner un salaire à peine suffisant, je dis que je n'ai pas le temps de venir remercier Celui qui m'a traité avec tant de bonté, de venir le prier pour les autres moins bien pourvus que moi des richesses de la Providence !

Je dis quelquefois que je ne viens pas plus souvent assister à la sainte messe, parce que je ne sais comment m'y comporter, et que la manière de l'entendre m'embarrasse. Hélas ! il n'est peut-être que trop vrai. Chose étonnante et honteuse tout à la fois ! je suis catholique depuis mon berceau ; j'ai été instruit des choses de la religion ; j'ai participé depuis de longues années aux sacrements, et toutefois, si j'étais interrogé, je ne saurais dire ce que c'est que la messe ; de combien de parties elle se compose ; ni distinguer *la préparation, la prière, l'instruction, l'offrande, la consécration, la communion et l'action de grâces* ; ni quelles sont les prières qui demeureront invariables, et celles qui changent tous les jours, suivant les mystères ou les fêtes qu'on célèbre ; ni quelle posture je dois y tenir, quand il faut s'agenouiller, se tenir debout, se prosterner, se marquer du signe de la croix, se frapper la poitrine ! Combien pourrait-on rencontrer aujourd'hui de pères et mères catholiques qui pussent apprendre à leurs enfants à suivre convenablement la sainte messe, en faisant un usage légitime des livres très-richement ornés pour la plupart, qu'ils portent dans des mains bien inhabiles et inexpérimentées, et qu'ils parcourent avec des yeux bien distraits ? mais pourquoi parler des pères et des mères, quand il s'agit

de la messe, tandis que les pères n'y viennent presque plus, et qu'on ne voit au pied de l'autel du sacrifice que quelques membres épars de la famille, divisée à l'occasion de la religion, au lieu que la religion devrait tout réunir ? Combien d'hommes et de jeunes gens, parmi le petit nombre de ceux même qui fréquentent l'Eglise, seraient capables d'accompagner et de servir le prêtre à l'autel ? Non-seulement ils ignorent presque tous ce qu'ils auraient à faire, mais ils le dédaignent, ô mon Dieu, et ils rougiraient de paraître ainsi à l'autel du sacrifice ; comme si ce n'était pas un plus grand honneur de servir Jésus-Christ au moment où il s'immole, que de servir les maîtres du monde, auprès desquels les rangs des courtisans sont si pressés, et les emplois les plus humbles si avidement recherchés !

Mon ignorance, au lieu d'être une excuse à ma lâcheté, deviendra au contraire une matière de mon jugement futur. Il m'importe donc de m'éclairer et de m'instruire. Après cela, me sera-t-il si difficile de me tenir attentif et recueilli pendant les courts instants du sacrifice ? Je n'ai qu'à gravir en esprit la sainte montagne du Calvaire, me placer à côté de la vierge Marie, contempler avec elle son divin Fils suspendu à la croix, regarder et compter toutes ses plaies, écouter les derniers adieux qu'il fait au monde, et m'incliner, pour recevoir sur moi l'effusion de son précieux sang. Aurai-je alors de la peine à me recueillir ? Et cependant ce n'est pas là une vaine fiction, mais une touchante réalité ; car, à l'autel, j'ai sous les yeux la même victime, le même sacrifice qu'au Calvaire.

Je n'ai qu'à m'unir aux intentions de mon Sauveur qui s'immole ; à adorer avec lui la majesté infinie de Dieu ; à remercier le Seigneur avec lui de toutes les grâces qu'il m'a faites ; à pleurer mes péchés anciens et ceux de tous les jours, afin d'apaiser avec lui, par ma douleur et mon repentir, la justice divine irritée ; à demander avec lui, pour moi-même et pour tous ceux que j'aime, les secours nécessaires à notre salut, à prier pour l'Eglise, pour le pape, pour tous les pasteurs des

âmes, pour mon pays, pour ma famille, pour mes amis, pour les pauvres, pour les malades, pour les mourants, pour les pécheurs, pour mes ennemis, et enfin pour l'heureux accomplissement de tous les desseins de miséricorde de la Providence de Dieu sur le monde.

Quelle difficulté éprouverais-je à me recueillir, si je suivais avec une pieuse attention, toute pleine de foi et de respect, les saintes et belles cérémonies de la messe? Quelquefois il m'est arrivé peut-être de les regarder avec un esprit de critique aveugle et injuste, de les trouver bizarres et de les tourner en dérision. Mais si je m'accoutumais à les voir avec un esprit droit, à en étudier le sens mystérieux et profond, j'y découvrirais un grand nombre de leçons utiles; elles deviendraient pour moi l'occasion et la source des plus douces émotions. Tout alors parlerait à mon cœur, en frappant mes yeux: et les vêtements symboliques du prêtre, et ses mouvements mesurés par les règles que l'Eglise a faites, et sa parole, tantôt élevée pour être entendue de tous, tantôt abaissée jusqu'au secret, et son silence lui-même, et les signes de la croix qu'il multiplie, et les baisers qu'il donne à l'autel, comme s'il embrassait Jésus-Christ lui-même, et ses bras étendus, comme s'il voulait réunir le monde entier dans sa charité, et tout le reste des cérémonies dont aucune n'est dépourvue d'une signification aussi élevée qu'elle est pieuse et touchante.

Si je suivais attentivement les prières de la messe, telles que le prêtre les prononce, n'aurais-je pas une occupation facile, propre à m'instruire et à m'émouvoir? Quoi de plus beau, dans leur simplicité sublime, que ces prières tirées, tantôt de la sainte Ecriture, tantôt de la liturgie sacrée des siècles les plus reculés? Elles sont tellement empreintes de l'esprit de Dieu, qu'il est impossible, en les lisant, de ne pas y respirer le parfum de la piété, en même temps qu'on y savoure le goût de l'antiquité. Alors ce n'est plus moi qui prie, c'est l'Eglise qui prie par ma bouche, et dont j'emprunte la voix; c'est Jésus-Christ dont je répète les paroles qui prie en moi; et combien

ne m'est-il pas délicieux de dire à Dieu avec lui, pendant qu'il est sur l'autel : « Notre père qui êtes aux cieux, » *Pater noster qui es in cœlis!*

Ne puis-je pas encore lire avec fruit et avantage les prières que de pieux auteurs ont composées pour être, pendant la sainte messe, le soutien et le supplément de ma faiblesse? Mais c'est à la condition de ne pas m'attacher servilement à cette parole étrangère, de ne pas la prononcer par routine et sans attention, autrement elle ne servirait qu'à laisser affadir mon cœur, et qu'à engendrer en moi l'ennui et l'accablement, en face du plus saint et du plus auguste mystère. Ce qu'il me faut, ce qu'il faut à Dieu, c'est surtout la prière du cœur; un seul mot sorti de mon cœur vaut mieux mille fois que les prières les plus éloquentes, fruit du génie ou de la piété des autres; à toutes ces richesses d'emprunt, Dieu préfère, et je dois préférer aussi le fruit de ma propre piété.

CHAPITRE XII.

Doctrine du saint Concile de Trente touchant le sacrifice de la Messe.

Pour n'avoir plus à rougir de mon ignorance touchant l'auguste sacrifice de la sainte messe, je viens demander à l'Église ses enseignements solennels et infaillibles sur ce grand mystère. Daignez, ô mon Dieu, les graver dans mon cœur, plus encore que dans mon esprit, afin qu'en m'instruisant, ils puissent servir aussi à me toucher et à me faire profiter, comme je le dois, de cette admirable invention de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les hommes.

XXII^e SESSION.

Qui est la sixième tenue sous Pie IV, Souverain Pontife, le 17 septembre 1562.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE TOUCHANT LE SACRIFICE
DE LA MESSE.

Le saint concile de Trente œcuménique et général, légitimement assemblé sous la conduite du Saint-Esprit, les mêmes légats du Siège apostolique y présidant ; afin que dans la sainte Eglise catholique, la doctrine et la créance ancienne touchant le grand mystère de l'Eucharistie se maintienne entière et parfaite en toutes ses parties, et se conserve dans sa pureté, en bannissant toutes les erreurs et toutes les hérésies ; instruit par la lumière du Saint-Esprit, déclare, prononce et arrête ce qui suit, pour être enseigné aux fidèles au sujet de l'Eucharistie considérée comme le véritable et unique sacrifice.

CHAPITRE PREMIER.

De l'institution du saint sacrifice de la Messe.

Parce que sous l'Ancien Testament, selon le témoignage de l'apôtre saint Paul, il n'y avait rien de parfait ni d'accompli à cause de la faiblesse et de l'impuissance du sacerdoce lévitique, il a fallu, Dieu le Père des miséricordes l'ordonnant ainsi, qu'il se soit levé un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, savoir, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel pût rendre accomplis et conduire à une parfaite justice tous ceux qui devaient être sanctifiés. Or, quoique Notre-Seigneur Dieu dût une fois s'offrir lui-même à Dieu son Père, en mourant sur l'autel de la croix pour y opérer la rédemption éternelle, néanmoins, parce que son sacerdoce ne devait pas être éteint par la mort, pour laisser à l'église, sa chère épouse, un sacrifice visible tel que la nature des hommes le requérait, par lequel ce sacrifice sanglant, qui devait s'accomplir une fois en la croix, fût représenté, la mémoire en fut conservée jusqu'à la fin des siècles, et la vertu si salutaire en fut appliquée pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours ; dans la dernière cène, la nuit même qu'il fut livré, se déclarant prêtre établi pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech, il offrit à Dieu le Père son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, et sous les symboles des mêmes choses, les donna à ses apôtres, qu'il établissait alors prêtres

du nouveau Testament ; et par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, leur ordonna, à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce de les offrir, ainsi que l'Eglise catholique l'a toujours entendu et enseigné. Car après avoir célébré l'ancienne pâque, que l'assemblée des enfants d'Israël immolait en mémoire de la sortie d'Egypte, il établit la pâque nouvelle, se laissant lui-même pour être immolé par les prêtres au nom de l'Eglise, sous des signes visibles, en mémoire de son passage de ce monde à son Père, lorsqu'il nous racheta par l'effusion de son sang, nous arracha de la puissance des ténèbres, et nous transféra dans son royaume. C'est cette offrande pure, qui ne peut être souillée par l'indignité ni par la malice de ceux qui l'offrent, que le Seigneur a prédit par le prophète Malachie *devoir être en tout lieu offerte toute pure en son nom, qui devait être grand parmi les nations*. C'est la même chose que l'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, a marquée assez clairement, quand il a dit que *ceux qui sont souillés par la participation de la table des démons ne peuvent être participants de la table du Seigneur* ; entendant en l'un et en l'autre lieu l'autel par le nom de la table. C'est elle enfin qui, au temps de la nature et de la loi, était figurée et représentée par diverses sortes de sacrifices, comme renfermant tous les biens qui n'étaient que signifiés par les autres, dont elle était la perfection et l'accomplissement.

CHAPITRE II.

Que le sacrifice visible de la Messe est propitiatoire pour les vivants
et pour les morts.

Et parce que le même Jésus-Christ qui s'est offert une fois lui-même sur l'autel de la croix avec effusion de son sang, est contenu et immolé sans effusion de sang dans ce divin sacrifice qui s'accomplit à la messe, le saint concile d't et déclare que ce sacrifice est vraiment propitiatoire, et que par lui nous obtenons miséricorde et trouvons grâce et secours au besoin, si nous approchons de Dieu, contrits et pénitents, avec un cœur sincère, une foi droite, et dans un esprit de crainte et de respect. Car le Seigneur, apaisé par cette offrande, et accordant la grâce et le don de pénitence, remet les crimes et les péchés, même les plus grands, puisque c'est la même et l'unique hostie, et que c'est le même qui s'offrit autrefois sur la croix qui s'offre encore à présent par le ministère des prêtres, n'y ayant de différence que dans la manière d'offrir, et c'est même par le moyen de cette immolation non sanglante que l'on reçoit avec

abondance le fruit de celle qui s'est faite avec effusion de sang ; tant s'en faut que par elle on déroge en aucune façon à la première. C'est pourquoi, conformément à la tradition des apôtres, elle est offerte non-seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités des fidèles qui sont encore vivants, mais aussi pour ceux qui sont morts en Jésus-Christ, et qui ne sont pas encore entièrement purifiés.

CHAPITRE III.

Des Messes qui se disent en l'honneur des Saints.

Quoique l'Eglise ait coutume de célébrer quelquefois des messes en l'honneur et en la mémoire des saints, elle n'enseigne pourtant pas que le sacrifice leur soit offert mais bien à Dieu seul qui les a couronnés ; aussi le prêtre ne dit pas : Pierre ou Paul, je vous offre ce sacrifice ; mais, rendant grâce à Dieu de leurs victoires, il implore leur protection, afin que pendant que nous faisons mémoire d'eux sur la terre, ils daignent intercéder pour nous dans le ciel

CHAPITRE IV.

du canon de la Messe.

Et comme il est à propos que les choses saintes soient saintement administrées et que, de toutes les choses saintes, ce sacrifice est le plus saint ; afin qu'il fût offert et reçu avec dignité et respect, l'Eglise catholique, depuis plusieurs siècles, a établi le saint canon si épuré et si exempt de toute erreur, qu'il n'y a rien qui ne resente tout à fait la sainteté et la piété, et qui n'élève à Dieu l'esprit de ceux qui offrent le sacrifice, n'étant composé que des paroles mêmes de Notre-Seigneur, des traditions des apôtres, et de pieuses institutions des saints papes.

CHAPITRE V.

Des Cérémonies de la Messe.

Or la nature de l'homme étant telle qu'il ne peut aisément et sans quelque secours extérieur, s'élever à la méditation des choses divines, pour cela, l'Eglise, comme une bonne mère, a établi certains usages, comme de prononcer à la messe des choses à voix basse, d'autres d'un ton plus haut, et a introduit des cérémonies, comme

les bénédiction mystiques, les lumières, les encensements, les ornements et plusieurs autres choses pareilles, suivant la discipline et la tradition des apôtres, et pour rendre par là plus recommandable la majesté d'un si grand sacrifice, et pour exciter les esprits des fidèles par ces signes sensibles de piété et de religion à la contemplation des grandes choses qui sont cachées dans ce sacrifice.

CHAPITRE VI.

Des Messes auxquelles le Prêtre seul communie.

Le saint concile souhaiterait à la vérité qu'à chaque messe tous les fidèles qui y assisteraient communiquassent non-seulement spirituellement et par un sentiment intérieur de dévotion, mais aussi par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils participassent plus abondamment au fruit de ce très-saint sacrifice. Cependant, encore que cela ne se fasse pas toujours, il ne condamne pas pour cela comme illicites et à titre de particulières les messes auxquelles le prêtre seul communie sacramentellement; mais il les approuve et les autorise même, puisque ces messes doivent être estimées véritablement communes, et parce que le peuple y communie spirituellement, et parce qu'elles sont célébrées par un ministre public de l'Eglise, non-seulement pour lui, mais aussi par tous les fidèles qui appartiennent au corps de Jésus-Christ.

CHAPITRE VII.

De l'eau que l'on mêle avec le vin dans le calice.

Le saint concile avertit aussi que l'Eglise a ordonné aux prêtres de mêler de l'eau au vin qui doit être offert dans le calice tant parce qu'il est à croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ en a usé de la sorte, que parce qu'il sortit de son côté de l'eau avec le sang; et que par le mélange que l'on fait dans le calice, on renouvelle la mémoire de ce mystère; outre que par là même on représente encore l'union du peuple fidèle avec Jésus-Christ qui en est le chef, les peuples étant signifiés par les eaux dans l'Apocalypse de saint Jean.

CHAPITRE VIII.

En quelle langue la Messe doit être célébrée.

Quoique la messe contienne de grandes instructions pour les

fidèles, il n'a pourtant pas été jugé à propos par les anciens Pères qu'elle fût célébrée partout en langue vulgaire. C'est pourquoi chaque Eglise retenait en chaque lieu l'ancien usage qu'elle a pratiqué, et qui a été approuvé par la sainte Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises ; afin pourtant que les brebis de Jésus-Christ ne souffrent pas de faim, et que les petits enfants ne demandent pas du pain sans trouver qui leur en rompe, le saint concile ordonne aux pasteurs et à tous ceux qui ont charge d'âmes, que souvent au milieu de la célébration de la messe ils expliquent eux-mêmes, ou fassent expliquer par d'autres, quelque chose de ce qui se lit à la messe, et particulièrement qu'ils s'attachent à faire entendre quelque mystère de ce très-saint sacrifice, surtout les jours de dimanches et de fêtes.

CHAPITRE IX.

Touchant les Canons suivants.

Or, d'autant que, contre cette ancienne créance, fondée et établie sur le saint Evangile, sur la tradition des apôtres et sur la doctrine des saints Pères, il s'est répandu en ce temps quantité d'erreurs, et que plusieurs se mêlent d'enseigner et de soutenir diverses choses contraires : le saint concile, après avoir mûrement et soigneusement agité et discuté toutes ces matières, a résolu, du consentement unanime de tous les Pères, de condamner et de bannir de la sainte Eglise, par les canons suivants, tout ce qui est contraire à la pureté de cette créance et de cette sainte doctrine.

DU SACRIFICE DE LA MESSE.

CANON I

Si quelqu'un dit qu'à la messe on n'offre pas à Dieu un véritable et propre sacrifice, ou qu'être offert n'est autre chose que Jésus-Christ nous être donné à manger : Qu'il soit anathème.

CANON II.

Si quelqu'un dit que par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de*

moi, Jésus-Christ n'a pas établi les apôtres prêtres, ou n'a pas ordonné qu'eux et les autres prêtres offrissent son corps et son sang : Qu'il soit anathème.

CANON III.

Si quelqu'un dit que le sacrifice de la messe est seulement un sacrifice de louange et d'action de grâces, ou une simple mémoire du sacrifice qui a été accompli à la croix, et qu'il ne doit point être offert pour les vivants et pour les morts, pour les péchés, les peines, les satisfactions, et pour toutes les autres nécessités : Qu'il soit anathème.

CANON IV.

Si quelqu'un dit que par le sacrifice de la messe, on commet un blasphème contre le très-saint sacrifice de Jésus-Christ consommé en la croix, ou qu'on y déroge : Qu'il soit anathème.

CANON V.

Si quelqu'un dit que c'est une imposture de célébrer des messes en l'honneur des saints, et pour obtenir leur entremise auprès de Dieu, comme c'est l'intention de l'Eglise : Qu'il soit anathème.

CANON VI

Si quelqu'un dit que le canon de la messe contient des erreurs, et que pour cela il faut en supprimer l'usage : Qu'il soit anathème.

CANON VII.

Si quelqu'un dit que les cérémonies, les ornements et les signes extérieurs dont use l'Eglise catholique dans la célébration de la messe sont plutôt des choses qui portent à l'impiété que des devoirs de piété et de dévotion : Qu'il soit anathème.

CANON VIII.

Si quelqu'un dit que les messes auxquelles le seul prêtre communique sacramentellement sont illicites, et que pour cela il en faut faire cesser l'usage : Qu'il soit anathème.

CANON IX.

Si quelqu'un dit que l'usage de l'Eglise romaine de prononcer à voix basses une partie du canon et les paroles de la consécration doit être condamné, ou que la messe ne doit être célébrée qu'en langue vulgaire, ou qu'on ne doit point mêler d'eau avec le vin qui doit être offert dans le calice, parce que c'est contre l'institution de Jésus-Christ : Qu'il soit anathème.

CHAPITRE XIII.

Conclusion de la première section touchant le sacrifice où Jésus-Christ s'immole.

O sacrifice de nos autels, où Jésus-Christ daigne s'immoler, que vous êtes auguste ! que vous êtes saint et redoutable ! que vous êtes riche en fruit de salut, plein de douceurs et de consolations pour nos âmes !

C'est vous qui remplacez, en les surpassant infiniment, tous les sacrifices de l'ancienne loi. Dieu avait établi chez son peuple plusieurs sortes de sacrifices : *l'holocauste*, entièrement consumé à la gloire de sa Majesté infinie, *la victime pour le péché* et *l'hostie pacifique*. Dans votre unité abondante vous renfermez toutes ces choses. Jésus-Christ, sur l'autel où vous êtes offert, est tout à la fois holocauste, victime pour le péché, hostie pacifique ; et quelle victime, quelle hostie ! un Dieu !

Vous êtes ce sacrifice vraiment perpétuel qu'avaient entrevu les prophètes du Seigneur *juge sacrificium*. Car, non-seulement vous devez atteindre jusqu'à la consommation des siècles, pour ne finir qu'avec le temps, mais encore pendant une si longue série d'années qui s'écouleront depuis le Calvaire jusqu'au règne de l'éternité, vous ne devez jamais être interrompu ; à chaque instant il y a quelque part un autel où vous êtes offert. C'est votre providence, ô mon Dieu, qui l'a ainsi réglé ; car, en distribuant successivement la lumière de votre soleil aux différents points de la terre, vous avez voulu que, lorsque le sacrifice de la messe cesse dans notre hémisphère avec les heures du matin qui finissent, il recommence dans l'autre hémisphère, où le soleil ramène ces mêmes heures qui nous ont déjà fui. Comme cela se fait par degrés, il arrive que le sacrifice consommé dans un lieu recommence toujours dans un autre, sans interruption, parce qu'il y a sous tous les méridiens quelque portion de l'Eglise catholique et quelqu'un de ses prêtres qui célèbre en son nom. Le sang de votre divin Fils, ô mon Dieu, ne cesse donc jamais d'être offert sous vos yeux, pour votre plus grande gloire et pour notre salut.

Si quelqu'un d'entre nous vient donc à pécher, en quelque moment que ce soit, il peut chercher en esprit, en quelque point de l'espace, sur l'autel du sacrifice, Jésus-Christ le Juste, pour qu'il devienne son avocat puissant auprès de Dieu le Père ; il y trouvera toujours et à toute heure une propitiation efficace pour ses péchés, pour les nôtres ; et non-seulement pour les nôtres, mais pour tous ceux du monde entier. Il pourra toujours s'approcher en esprit d'un autel pour recevoir l'effusion de ce sang divin, plus éloquent que celui d'Abel, et qui fait entendre une meilleure parole. Car le sang d'Abel demandait justice ; le sang de Jésus-Christ, à l'autel comme au Calvaire, demande miséricorde.

DEUXIÈME SECTION.

VIE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE, OU IL DEMEURE.



CHAPITRE I.

De la Présence permanente de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

C'est la foi et l'enseignement de l'Eglise, qu'après que le prêtre a prononcé sur le pain et sur le vin les paroles de la consécration, la substance du pain et du vin étant changée par leur vertu puissante au corps et au sang du Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ non-seulement est réellement et substantiellement présent dans l'Eucharistie pendant la durée du sacrifice et au moment de la communion, mais qu'il y demeure toujours de la sorte, sans aucune interruption, aussi longtemps que subsistent dans leur intégrité les espèces sacramentelles sous lesquelles il consent par amour à se cacher.

C'est pour cela que le prêtre catholique dépose avec respect les saintes hosties dans des vases sacrés d'or ou d'argent, que nous nommons ciboires, parce qu'ils sont destinés à contenir la nourriture spirituelle et divine de nos âmes, le pain des anges. C'est pour cela que l'Eglise a fait élever sur nos autels de précieux tabernacles, où elle veut que l'on conserve la sainte Eucharistie, afin de laisser aux prêtres et aux fidèles la consolation de venir adorer et prier leur Dieu présent au milieu d'eux. Devant ces tabernacles on fléchit le genou et l'on se prosterne ; devant eux brille et se consume incessamment la

lumière d'une lampe ardente qu'entretient une main pieuse, pour la faire servir de témoin visible et perpétuel de notre foi et de notre charité. C'est pour cela qu'à certains jours solennels on expose le Saint-Sacrement dans de riches ostensoirs, sur des trônes resplendissants de clartés éblouissantes, devant lesquels les prêtres et les fidèles viennent adorer et prier avec un redoublement de foi et de piété. C'est pour cela que le prêtre donne la bénédiction avec la sainte hostie, pendant que tous les fronts s'inclinent jusque dans la poussière. C'est pour cela que le prêtre, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il soit appelé au chevet du lit des mourants ou des malades, leur porte la sainte hostie réservée pour leur servir de viatique, ou de force et de consolation.

C'est pour cela qu'on porte en triomphe le très-Saint Sacrement dans les processions solennelles, l'Eglise ayant voulu manifester partout, jusqu'aux yeux de ses ennemis qui désertent le temple saint, l'éclatant témoignage de sa foi, et en même temps répandre les bénédictions du Sauveur Jésus sur ceux-là mêmes qui le fuient, et qui affectent de ne pas croire au mystère de l'Eucharistie tel que sa miséricorde l'a établi. Heureuses les contrées où l'on peut rendre sans obstacle à notre divin Sauveur cet honneur consolant ! Alors les chrétiens voient avec admiration s'accomplir, sous les voiles du Sacrement, quelque chose de la vie publique de Jésus-Christ, lorsque, dans la Judée et la Galilée, il allait à travers les villes, les bourgades, les hameaux, les campagnes et les déserts. Comme il était simple et tout à la fois imposant dans sa démarche ! quelle humilité ! quelle douceur ! et néanmoins quelle majesté ! Les peuples le suivaient en foule, et sa bonté attirait à lui, par un charme irrésistible, les pauvres et les malheureux ; les petits enfants eux-mêmes, oubliant leur timidité naturelle, se précipitaient à sa rencontre, afin de recueillir ses bénédictions et ses caresses. Pour Jésus, il s'avancait en instruisant, en consolant, en guérissant, et « il passait en faisant partout du bien, » *pertransiit benefaciendo.*

Quel charme dans le souvenir de son entrée triomphante à Jérusalem ! qu'elle fête dont rien n'égale la touchante simplicité ! Une foule innombrable s'était réunie le long du chemin ; les uns ôtant leurs vêtements, les jetaient à terre sous les pieds du Sauveur ; les autres arrachaient aux arbres leurs rameaux verdoyants, les agitaient en signe d'allégresse ; tous faisaient retentir les airs de cris de joie et des chants de bénédiction : *Hosanna au Fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* La langue des petits enfants se déliait soudain par miracle, pour faire entendre les mêmes louanges ou d'autres plus magnifiques encore. Dans les processions publiques instituées par l'Eglise, Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans l'Eucharistie, renouvelle toutes ces touchantes merveilles. Porté par les mains vénérables de ses prêtres, il sort du temple ; il va, à travers les rues, sur les places publiques, dans les campagnes, promener sa gloire et sa miséricorde. Il verse partout sur son passage les abondantes effusions de son amour immense ; il vient visiter son peuple dans les entrailles de sa charité ; il court après les brebis égarées, et marche à la rencontre de celui qui commence à le chercher. Qui pourrait dépeindre l'impression profonde de cette belle institution ! Toutes les âmes fidèles et pieuses sont inondées de joie ; les uns s'empressent pour préparer les voies du Sauveur Jésus, les autres pour lui faire une escorte d'honneur. Le long du chemin, les maisons sont tendues et pavoisées, le sol est jonché de fleurs ; des reposoirs s'érigent, monuments admirables de piété et d'amour ; l'encens s'élève en fumée vers le ciel ; des chants de joie retentissent de toutes parts : tout s'agite dans le contentement. Les personnes de tous les âges, de tous les rangs de la société s'unissent dans un même sentiment de joie et de piété, ici des vieillards, courbés sous le poids des années, viennent recueillir une dernière bénédiction de Dieu qui les a protégés ; là des vierges timides et pures, viennent lui présenter les lis de leur innocence et les confier à la garde de sa grâce puissante et victorieuse ; plus loin, des

petits enfants, suspendus entre les bras de leurs mères, s'empresment avec leurs visages resplendissants d'allégresse et des yeux où la joie étincelle; ils frémissent avec bonheur au contact du Dieu qui les bénit, pendant que leurs mères attendries laissent échapper quelque larme brûlante qui trahit le sentiment de leur cœur. Il n'est pas jusqu'à l'impie qui ne ressente ce jour-là, en cette solennelle rencontre, quelque émotion involontaire de foi et de respect à laquelle il n'était plus accoutumé, et qui n'entende pas une voix secrète, échappée de l'hostie sainte, qui lui dit : Reviens à moi. Quand on a été témoin de ce spectacle, auquel aucun autre ne ressemble il est impossible de ne pas admirer avec reconnaissance la sagesse et la bonté de l'Église qui nous l'a ménagé. Que si quelqu'un, étranger à notre foi, et nouveau venu, demandait avec étonnement : Qu'est-ce que cela ? quelque catholique de la foule lui répondrait d'une voix émue : C'est la *Fête-Dieu*.

Pourquoi faut-il que, dans ce beau pays de France, en la plupart de nos grandes villes, le Dieu de l'Eucharistie ait moins de liberté que le moindre des citoyens, et, traité en suspect, ne puisse sortir du temple ? On le lui défend sous prétexte de respecter la liberté des cultes, et de ne pas irriter nos frères égarés ; mais l'Église se proposait précisément, en instituant ces publiques et solennelles manifestations de triompher pacifiquement de l'impiété des hérétiques, pour essayer de les convertir, et d'affermir les vrais fidèles dans la foi à la présence réelle.

Ne pouvant donc aucunement, ou ne pouvant que rarement vous suivre, ô Jésus ! dans vos courses triomphales où votre vie publique nous est en partie représentée, je viendrai du moins consoler ma piété dans l'intérieur de nos églises saintes, au pied des autels silencieux, où prisonnier d'amour, vous perpétuez les mystères de votre vie cachée. C'est elle que je veux étudier et approfondir. Doux objet de méditation, où m'attendent les plus utiles leçons et les consolations les plus douces !

CHAPITRE II.

Des contradictions auxquelles Jésus-Christ est exposé
dans l'Eucharistie.

La première chose que je remarque en la vie eucharistique de mon Sauveur, c'est la manière si diverse dont il y est traité par les hommes pour l'amour desquels il y est présent. Ce spectacle me remplit d'un étonnement mêlé d'une amère tristesse. J'ai besoin de m'y appesantir quelque temps, pour le considérer à loisir, pour qu'il parle efficacement à mon cœur.

Lorsque la sainte vierge Marie présentait au temple de Jérusalem Jésus, le fruit béni de ses entrailles, le vieillard Siméon, prenant cet Enfant divin, le pressa entre ses bras, et, dans le transport de sa joie, fit entendre l'admirable cantique du départ : « Maintenant, « Seigneur, vous pouvez laisser partir en paix votre « serviteur, selon votre parole ; parce que mes yeux ont « vu le Sauveur envoyé de vous, pour le montrer à toutes « les nations du monde. » Mais à peine a-t-il fini ce cantique de joie, qui jette Marie et Joseph dans l'admiration, que ce *malencontreux vieillard*, ainsi que l'appelle Bossuet, lance, comme un trait acéré dans le cœur de la mère, ces étonnantes et douloureuses paroles qu'elle n'oubliera jamais : « Cet Enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et comme un signe auquel on contredira, » *et in signum cui contradicetur.*

Quelle étrange destinée prédite au nom du ciel à un enfant-Dieu, qui n'apporte au monde que la vérité et la charité ! Toutefois elle ne tarde pas à s'accomplir : à peine Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il commencé à paraître, que les contradictions s'élèvent de toutes parts à son sujet : il ne s'avance et il ne vit qu'au milieu des con-

tradictions. Parmi ceux qui le voient et qui l'entendent, les uns l'admirent comme un prophète, les autres le fuient comme un imposteur et un possédé; les uns le proclament l'envoyé de Dieu, le Messie, les autres le déclarent un suppôt de l'enfer; les uns préconisent sa bonté, sa douceur et sa condescendance, les autres l'accusent de n'être que l'ami des pécheurs et des festins; les uns reçoivent sa parole avec docilité, avec avidité, comme celle d'un maître, les autres épient ses moindres discours pour y trouver quelque défaut. Ses ennemis tendent des pièges à sa sagesse, ils mettent sa prudence à l'épreuve, ils dénaturent et condamnent ses intentions, et ses miracles mêmes, ils essaient de les tourner contre lui pour le calomnier. Plus d'une fois l'apparition de Jésus émeut les villes; les uns disant : C'est un prophète, les autres : Non, mais c'est un séducteur qui trompe le peuple. Jusque dans le triomphe pacifique du Sauveur à Jérusalem, que de contradictions ! Les hommes du peuple simples et droits chantent *Hosanna!* les princes des prêtres et les pharisiens se plaignent, murmurent et erient au scandale et au blasphème. Plusieurs fois les uns ont voulu faire Jésus roi; les autres l'ont recherché pour le lapider ou le précipiter. Enfin le Fils de Dieu meurt, non-seulement au milieu des contradictions, mais victime innocente des contradictions. Si je monte en esprit au Calvaire, quel spectacle désolant des plus amères contradictions ! D'un côté je vois quelques saintes femmes qui pleurent et se lamentent, de l'autre une foule de gens qui se réjouissent, qui injurient et qui blasphèment. D'un côté je vois un voleur qui se repent, qui prie, qui adore et qui espère, de l'autre un voleur qui unit l'insulte et l'ironie cruelle à la rage et au désespoir.

Maintenant que Jésus est mort, est-ce assez de contradictions ? Non, elles lui survivront même après le triomphe de sa résurrection glorieuse, même après son ascension vers les cieux, pour se perpétuer à travers tous les siècles jusqu'à la fin du monde. En même temps qu'un grand

nombre de disciples fidèles, d'adorateurs sincères, d'amis dévoués, d'imitateurs courageux s'élèvent dans l'Eglise pour établir le règne du Sauveur Jésus, le divin crucifié ; l'impiété, plus féconde en nombre, ardente aussi dans son zèle sacrilège, se dresse contre lui et l'Eglise, sa chaste épouse, avec ses interminables contradictions. Chose étonnante ! on a tout contredit en mon Maître, et si les ennemis de sa gloire avaient pu triompher, rien de lui ne serait demeuré debout ; mais que peut-on contre Dieu ?

On a contredit sa personne. On a nié successivement sa divinité, l'existence de son âme, sa volonté humaine distincte de la volonté divine, la réalité de sa chair et de son corps qu'on a pris pour un fantôme, l'unité de sa personne, la distinction des deux natures. Que lui laissaient l'incrédulité et l'hérésie ?

On a contredit ses miracles. Si on n'a osé les nier ouvertement, du moins on a voulu les expliquer par des causes naturelles, par l'intervention du démon. Dans ces derniers temps, des esprits plus hardis n'y ont vu que des mythes et des figures.

On a contredit sa parole divine, dans les dogmes qu'il a révélés au monde, dans la morale qu'il a enseignée, dans les sacrements qu'il a établis. Quelle est la page de son Evangile qui n'a été ou maculée, ou déchirée en lambeaux ? On a nié même que la parole de Jésus fût divine ; on a rangé audacieusement l'Evangile au nombre des écrits humains des sages de la terre. On y a porté une main téméraire, pour y retrancher ou pour y ajouter quelque chose. Ce n'est que par miracle, et par l'effet de l'admirable et providentielle fidélité de l'Eglise à le garder, qu'il est parvenu jusqu'à nous dans son intégrité.

On a contredit les mystères accomplis par le Sauveur, même celui de sa mort, le plus auguste de tous, celui qu'il importe le plus à l'homme de conserver intact. On n'a pas craint de dire que Jésus-Christ n'était pas mort pour le salut de tous, mais seulement d'un petit nombre ; on a même nié qu'il fût réellement mort. On a nié le triomphe qu'il a remporté sur la mort par sa résurrection, et

en renversant ce fondement de notre foi, on a essayé de ruiner tout l'édifice sacré.

On a contredit l'Eglise qu'il a fondée. On a voulu porter atteinte à son économie admirable, à sa hiérarchie, à sa mission divine, à l'infailibilité de son enseignement, à son autorité, à son unité, à sa sainteté, à sa perpétuelle durée.

Le nom même de Jésus, ce nom divin auquel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre, et jusque dans les enfers, son image sacrée, combien de contradictions n'ont-ils point soulevées, et ne soulèvent-ils point encore ? On a vu des forcenés armés pour renverser les croix, briser les statues, lacérer les images, et accompagner ces odieux exploits des insultes les plus grossières et les plus outrageantes.

Combien de guerres de religion, nées des contradictions, n'ont-elles point ensanglanté la terre ? De toutes les guerres, c'étaient les plus cruelles et les plus acharnées.

Ainsi s'est vérifié et se vérifie encore tous les jours la triste prophétie du vieillard Siméon : « Cet enfant sera un signe auquel on contredira, » *signum cui contradicetur*.

Mais c'est principalement dans l'Eucharistie que je dois la considérer. Je puis écrire, avec douleur, mais avec vérité, sur tous les tabernacles où Jésus repose : « C'est ici un signe auquel on contredira, » *signum cui contradicetur*. Dans le sacrement de son amour, mon Dieu m'apparaît comme sur un lieu élevé, d'où il domine cette mer agitée des contradictions humaines. De cette hauteur il contemple les flots écumants qui montent jusqu'à lui ; il entend le bruit des vagues, le mugissement des tempêtes soulevées par l'impiété. Il n'y a pas un crime qui se commette quelque part sur la terre, qu'il ne voie, pas un blasphème qu'il n'entende. L'autel où il réside, est comme le rendez-vous de toutes les amertumes. Quel spectacle pour son cœur ! Lui, l'ennemi du péché, venu pour l'expier et l'exterminer, comment peut-il demeurer là, témoin de tant d'égarements, de

folies, de désordres, de crimes de toutes sortes, de tous les instants? C'est sur lui, c'est sur son cœur que tout retombe. Il voit les âmes, pour le salut desquels il est mort, s'obstiner à repousser les fruits de sa passion et se perdre, malgré les avances de sa miséricorde. Ainsi est-il encore établi, pour la ruine, comme pour le salut de plusieurs.

Outre cela, l'Eucharistie a encore ses contradictions à part, *signum cui contradicetur*. Dans ce mystère de charité, où mon Dieu, infiniment abaissé, demeure perpétuellement, refoulant en lui sa justice, sa puissance et sa sagesse, pour ne montrer que la miséricorde, ou peut être le prétexte aux contradictions? O mystère de la malice de l'homme, plus profond que tous les autres mystères! Si je prête l'oreille, j'entends mugir contre cet adorable sacrement l'impiété furieuse; je la vois, agitée par la rage, travailler à le détruire. Non content de nier l'Eucharistie, on la profane; on brise les autels du sacrifice; on force les tabernacles, pour en arracher les saintes hosties, qu'on foule aux pieds, qu'on livre aux flammes, qu'on jette dans des lieux infects, qu'on donne en pâture aux plus vils animaux. O Jésus, ô Dieu de l'Eucharistie, qu'aviez-vous fait à ces méchants, pour mériter d'être traité de la sorte? Ces faits horribles sont, hélas! du domaine de l'histoire; on ne saurait les effacer.

Tous les jours, que se passe-t-il sous mes propres yeux? Tandis que quelques pieux fidèles viennent avec respect dans nos églises, et prient avec amour, combien d'autres qui semblent n'y entrer que pour insulter en face à la majesté de celui qui les habite, par une contenance telle qu'on n'oserait se la permettre nulle part ailleurs, par le sourire du dédain, par leur indécence effrontée? Combien qui, méprisant la grandeur de Dieu, refusent de fléchir le genou pendant l'action auguste du sacrifice, pendant les bénédictions du Saint-Sacrement? Si les chrétiens fervents s'empressent à la Table sainte, pour recevoir leur Dieu avec une conscience bien pré-

parée, ornée d'innocence, embrasée d'amour, combien d'hommes, de chrétiens, de catholiques dédaignent cette nourriture céleste, ce pain des anges ? Combien d'autres, par un aveuglement plus déplorable, et par un crime bien plus énorme encore, l'introduisent, de propos délibéré, dans un cœur souillé par le péché mortel, et forcent ainsi Jésus-Christ qui est la source de la vie, à leur donner la mort ?

Si des prêtres saints montent à l'autel, pour immoler, avec une religion profonde, la divine Victime, ne s'en est-il pas rencontré quelques-uns et ne s'en rencontre-t-il pas encore quelque part, hélas ! qui viennent à l'autel insulter le Seigneur, et Jésus-Christ son Fils, par leur légèreté, leur irrévérence, l'oubli des règles de la liturgie sacrée, par leur peu de préparation, par l'impiété même et le sacrilège ? Judas n'était-il pas apôtre, quand, le premier des profanateurs, il communia indignement ?

Pourrais-je, de nos jours, compter le nombre des indifférents, pour qui les intérêts de la fortune, les plaisirs de la vie, les progrès de l'ambition sont tout, et l'autel, rien ; et le tabernacle, rien ; et la sainte Table, rien ; et l'hostie divine, rien ? Je ne puis donc entrer dans une église, sans rencontrer un grand nombre de contradicteurs, et le monde en est tout rempli.

Parmi les contradictions de l'impiété, il en est une qui m'a souvent vivement frappé, à cause qu'elle est plus pernicieuse, et que l'impie s'y renferme comme dans un cercle vicieux où il se retranche pour échapper aux poursuites amoureuses de la grâce. Lorsque Dieu lui est montré dans l'infinité de son être, dans l'éclat de sa gloire et la majesté de sa puissance, l'impie se défend de l'honorer et de le prier, sous le prétexte menteur que ce Dieu est trop élevé au-dessus de nous qui sommes si petits pour que nos hommages et notre prière puissent monter de si bas jusqu'à lui. Et quand on lui montre ce même Dieu qui s'abaisse volontairement par amour dans le mystère de l'Incarnation jusqu'à la condition de l'esclave, qui des-

cond plus profondément encore et s'abîme dans le mystère de l'Eucharistie, il refuse de croire à cette condescendance ; il ne veut ni adorer ni prier, sous le prétexte menteur aussi que ce Dieu est trop petit, et qu'il est descendu trop bas. Ainsi, quoi que puisse dire à son esprit et à son cœur la foi ou la raison, il ne sait que contredire la foi et la raison ; mais il ne sait jamais ni adorer ni prier.

CHAPITRE III.

Des contradictions auxquelles Jésus-Christ est exposé
dans l'Eucharistie (suite).

Je n'ignore pas, ô Jésus mon Sauveur, la cause de ces contradictions auxquelles vous êtes exposé de la part des hommes. Nous devons la chercher dans notre cœur, c'est de là que les passions, soulevées contre vous et votre doctrine, troublent et obscurcissent l'intelligence. Si vous n'étiez qu'un philosophe discourant sur des questions spéculatives, sans rien exiger de vos disciples pour la correction des mœurs, vous n'auriez que des admirateurs ravis d'entendre un tel maître, et personne ne songerait à vous contredire. Si, dans l'Eucharistie, vous n'étiez présenté aux hommes que comme un vain spectacle offert à leur sensibilité, sans leur imposer aucune condition d'innocence et de vertu, tout le monde courrait à vous pour s'attendrir, et vos autels et vos temples ne pourraient suffire à la foule innombrable de vos adorateurs.

Mais quoi ! vous êtes venu le premier contredire nos passions. Vous ne voulez admettre à votre suite que des disciples qui consentent à se renoncer eux-mêmes, à porter leur croix tous les jours. Vous imprimez dans les

âmes la crainte des terribles et inévitables jugements de Dieu, qu'il faut prévenir par les rigueurs salutaires d'une austère pénitence. Vous scrutez les reins et les cœurs ; vous portez la lumière jusque dans les dernières divisions de l'âme ; non-seulement vous réprouvez les actes du péché, mais vous en condamnez impitoyablement jusqu'au désir et à la pensée réfléchie. Vous n'avez, dans votre Evangile, de bénédictions et de promesses que pour les humbles d'esprit, les pauvres, les cœurs chastes et purs, les affligés, les persécutés : c'est pour eux seuls que vous réservez toutes vos béatitudes.

Mais quoi ! dans la sainte Eucharistie, aussi bien que dans les jours de votre vie mortelle, vous nous prêchez encore, par vos exemples éloquents, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance. En nous donnant le pain des anges, vous avertissez que vous n'admettez à y participer que des anges d'innocence, ou du moins que des cœurs purifiés et blanchis par les larmes du repentir, dans le bain sacré de la pénitence. Vous ne savez compatir avec aucune de nos passions ; il faut absolument les vaincre et les dompter pour approcher de vous. Et voici que vous nous contraignez à croire, sur votre autorité qui est divine, il est vrai, des mystères incompréhensibles à notre orgueilleuse raison, qui nous obligent à tant de sacrifices.

O Jésus, ne voyez-vous pas que vous êtes, dans votre vie mortelle, dans votre vie eucharistique qui la continue, une contradiction permanente opposée à notre orgueil, à notre sensualité, au dérèglement de nos convoitises ? Eh bien ! puisque vous êtes pour l'homme vicieux et corrompu un signe vivant de contradiction, il vous rend contradictions pour contradictions, et la malice de son cœur vous repousse avec toute l'énergie d'un malade qui ne veut pas être guéri ; il ne vous considère à l'autel que comme un ennemi contre lequel il doit se défendre *signum cui contradicetur*.

Mais le vieillard Siméon, en nous montrant cet enfant divin comme un signe auquel on contredira, nous avertit

que cela se fait, « afin que les pensées de plusieurs, cachées dans leurs cœurs, soient connues, » *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes*. Pour moi, quelles pensées ce spectacle des contradictions auxquelles est exposé le Dieu de l'Eucharistie, va-t-il révéler dans mon cœur ? Des pensées de pieuse tristesse, de sainte commisération et d'ardent amour, j'ose le dire, ô Jésus, mon bon Maître.

Comment douter que le Sauveur n'ait souffert cruellement de toutes ces contradictions ? Elles l'atteignent droit au cœur, en le blessant dans l'acte même de son amour. S'il nous était donné de le contempler à découvert au saint autel, dans l'état où le jetai la vue anticipée de ces désordres, nous le verrions tout en pleurs, les yeux et le visage inondés de larmes. Si nous pouvions l'entendre, la voix de ses gémissements et de ses plaintes nous attristerait vivement. Une si noire ingratitude, une si coupable indifférence, opposées à une si grande miséricorde, à tant de charité, lui causent une tristesse mortelle. Est-ce là, dit-il, ce que vous rendez à celui qui vous a tant aimés, qui vous aime tant encore ? Son amour méprisé, sa gloire outragée provoquent le courroux de la justice divine : Dieu voudrait, pour les punir, frapper tous ces ingrats ; mais Jésus se souvient qu'il est Sauveur, il ne veut perdre personne ; il s'interpose pour arrêter la colère ; il se contente de ses désolations, et ne se défend que par ses larmes.

Dans sa douleur immense, il cherche du moins quelqu'un qui consente à pleurer avec lui, et qui le console en l'aimant. Les saints avaient bien compris les désirs du cœur de Jésus ; rien ne les attendrissait davantage, ne les portait plus efficacement à aimer le Dieu de l'Eucharistie, que la vue de l'ingratitude, de l'indifférence et de l'impiété de la plupart des hommes. Leur âme s'enflammait, à cette pensée, d'une ardeur nouvelle, et nous les aurions vus, au pied des saints autels, se consumer en amendes honorables qu'ils offraient à leur Maître divin comme un dédommagement et une réparation. En même temps, pour se conformer à son esprit,

ils multipliaient leurs pénitences et leurs macérations, afin d'attirer des grâces de miséricorde sur les coupables, plus disposés, hélas ! à multiplier leurs offenses, qu'à les pleurer ; et ils disaient dans le sentiment d'une double compassion : « Les opprobres de ceux qui vous outragent, sont tombés sur moi, » *opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me*. C'est là une des fins principales que se sont proposées Jésus-Christ et l'Eglise dans l'institution de la fête touchante du Sacré-Cœur, qui est une fête d'amour et de larmes. Le Missel de Paris renferme une messe particulière pour la réparation des injures faites à Jésus dans l'Eucharistie, où le prêtre récite cette belle et touchante oraison : « O Dieu tout-puissant, jetez
 « un regard propice sur nous qui gémissons et nous
 « désolons sur toutes les abominations qui se commettent
 « dans votre maison, et faites que Notre-Seigneur Jésus-
 « Christ soit lui-même auprès de vous notre propitiation
 « pour toutes les injures auxquelles il est en but dans le
 « sacrement de son amour, » *gementes ac dolentes super cunctis abominationibus, quæ fiunt in domo tua, propitius respice, Deus omnipotens ; et pro contumeliis, quibus in sacramento sui amoris impetitur Dominus Jesus, ipsum fac pro nobis apud te propitiationem*.

J'entrerai moi-même, ô Jésus, dans un sentiment si légitime. Ah ! je n'aurai garde de me ranger jamais du côté de vos impies contradicteurs. Loin de me scandaliser de leurs contradictions, j'y puiserai au contraire, au milieu des larmes de ma compassion, un nouveau motif de respect et d'amour envers votre adorable sacrement. Chaque fois que je serai témoin de quelque injure qui lui sera faite, j'élèverai les yeux et la voix vers vous pour protester que je n'y prends aucune part. Je viendrai souvent pleurer avec vous au pied des saints autels, et je m'efforcerais, par ma présence fréquente, de vous consoler de l'indifférence des hommes. Je vous ferai un rempart de mon cœur, pour que leur méchanceté ne puisse vous atteindre, et ne blesse que moi de cette blessure qui produit l'amour. O Jésus, ô Dieu de l'Eu-

charistique, ô amour infini qui n'êtes point aimé, faites, s'il vous plaît que je vous aime !

CHAPITRE IV.

Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie d'obéissance.

Je me hâte de détourner les regards du spectacle affligeant de toutes ces contradictions, pour ne voir que vous, ô Dieu de l'Eucharistie, et admirer les vertus dont vous me donnez, dans cet auguste sacrement, le perpétuel exemple. La première que vous y pratiquez, c'est l'obéissance.

Dieu n'a rien de plus propre, ni qui lui soit plus essentiel, que l'indépendance. Celui qui existe infiniment par la nécessité même de son être, de qui pourrait-il dépendre ? Non-seulement il ne reçoit rien, il ne dépend de personne, mais c'est de lui au contraire que tout dépend ; tous les êtres n'ont d'existence que celle qu'ils ont reçue de lui, et aucun ne peut songer à s'affranchir de sa domination. Qui oserait, qui pourrait commander à Dieu ? Il n'a d'ordre à recevoir que de lui-même ; son bon plaisir est la règle éternelle de tout ce qu'il fait. C'est Dieu qui a le droit de commander à tous ; il est le maître souverain du monde, rien ne peut se remuer, quelque part que ce soit, que par son ordre exprès. Obéir sent la faiblesse, et ne peut convenir qu'à la créature, qui reconaît un supérieur. Dieu donc, en demeurant dans sa nature, ne saurait, à proprement parler, obéir.

Mais Dieu le Fils est sorti, pour ainsi dire, de lui-même par le mystère de l'Incarnation. En se faisant homme, il s'est rendu capable de vertus qui ne pouvaient compatir avec sa nature divine. « Il est venu apprendre »

parmi nous, « par les douleurs qu'il a souffertes, la pratique de l'obéissance, » *et quidem cum esset Filius, didicit ex iis que passus est obedientiam.* Alors on a vu sur la terre, avec étonnement, en la personne de Jésus-Christ, un Dieu devenu vraiment obéissant. C'est là le caractère principal du Sauveur. Aussi les Evangélistes, ayant à nous raconter l'histoire des trente premières années qu'il passa sur la terre, où il ne vécut que trente-trois ans, ne trouvent rien, en un si grand espace de temps, qui mérite mieux d'être cité dans la vie d'un Dieu, sinon « qu'il était soumis à Marie et à Joseph, » *et erat subditus illis.* L'apôtre saint Paul, qui a sondé si profondément tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, voulant le désigner par un seul trait, nous le dépeint par ces paroles, qui méritent d'être méditées : « Epreuvez « en vous-mêmes ce qui est dans le Seigneur Jésus, « lequel, possédant la nature divine, pouvait sans injus- « tice s'égaliser à son Père ; mais s'est anéanti lui-même « en prenant la forme d'esclave ; s'est humilié en se « rendant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de « la croix. » Il importe que je comprenne bien tous les degrés que descend le Fils de Dieu, pour devenir obéissant, pour se faire serviteur : non-seulement « il s'humilie, » dit l'Apôtre, mais « il s'anéantit, » *humiliavit semetipsum ; semetipsum exinanivit.*

Le Sauveur lui-même n'imprime pas d'autre caractère à toute sa vie, que celui de l'obéissance. Le premier mot qu'il prononce en entrant dans le monde, c'est une protestation d'obéir : « Alors j'ai dit : Voici que je viens ; comme il est écrit de moi au commencement du livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté, » *tunc dixi : Ecce venio..... ut faciam, Deus voluntatem tuam.* « Je ne « suis pas venu » dit-il plus tard dans les jours de sa vie « publique pour faire ma volonté, mais pour accomplir « la volonté de Celui qui m'a envoyé : ma nourriture, « c'est de faire la volonté de mon père : tout ce qui vous « plaît, ô mon Père ! je le fais toujours. » Au jardin des Olives, malgré les combats et les répugnances de la

nature, qui repousse le calice qui lui est présenté, Jésus-Christ s'incline encore sous le commandement de son Père, et se soumet, en disant : « non pas ma volonté, mais que la vôtre soit faite. » Il meurt dans l'acte même de l'obéissance; et l'Évangéliste nous avertit que, dans ce moment suprême, du haut de sa croix, moins occupé de ses douleurs que du soin d'obéir, il jette un regard attentif sur les Écritures, pour voir s'il a parfaitement accompli tout ce que l'esprit de Dieu avait annoncé de lui, afin de ne pas en omettre un seul iota, et parce qu'il ne manque plus que l'observation d'une seule parole, il s'écrie : *Sitio*, « j'ai soif. » Alors, quand l'obéissance ne trouve plus aucun ordre à remplir, que tout est pleinement consommé de ce côté, Jésus, alors seulement permet à son âme de quitter le corps; il dit : « Tout est consommé, » *consummatum est*; puis il incline la tête, en signe de soumission, et il meurt. Venons contempler sur le Calvaire ce modèle divin d'obéissance, soumis depuis le premier moment de son incarnation jusqu'au dernier soupir de sa vie, *factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*.

Dans la sainte Eucharistie, notre Dieu continue cette vie d'obéissance d'une manière plus parfaite encore, s'il est possible. Chose bien digne d'admiration! l'obéissance est le fond même de la vie eucharistique et sa raison d'être. Comment Jésus-Christ est-il présent dans cet auguste sacrement? Uniquement par obéissance : il ne peut y venir de lui-même; il faut qu'il y soit appelé. Le prêtre, en effet, veut-il consacrer? il n'a qu'à prononcer sur du pain et sur du vin les paroles sacramentelles; aussitôt mon Dieu, obéissant au commandement, doit se rendre présent sur l'autel, sans qu'il lui soit possible de s'y refuser. Si le prêtre, au contraire, se tait, parce qu'il ne veut pas consacrer, quels que soient d'ailleurs les désirs pressés du Sauveur, il ne peut se rendre présent parmi nous d'une manière sacramentelle parce qu'il faut de toute nécessité que le prêtre intervienne pour commander, tant il est vrai que l'obéissance est

tout le fond de la vie eucharistique ! Ici, la puissance et la bonté du Sauveur sont entièrement à la merci du prêtre. O prêtre, qui êtes-vous donc, vous à qui Dieu obéit ? *Obediente Deo voci hominis !*

Tout le reste de la vie eucharistique est conforme à son origine : Jésus n'y conserve aucune volonté propre ; il n'y a de lui-même aucun mouvement, aucune action extérieure ; il faut qu'il reçoive des autres tout mouvement, et toute action. Le prêtre veut l'exposer à la vénération des fidèles, Jésus, docile, obéit ; le prêtre veut le renfermer dans le tabernacle, Jésus, docile, obéit ; le prêtre veut qu'il bénisse la foule ; Jésus, docile, obéit ; le prêtre veut le donner en communion, Jésus, docile, obéit ; le prêtre veut le porter aux malades, Jésus, docile, obéit ; le prêtre veut qu'il parcoure les rues, les campagnes, Jésus, docile obéit toujours : il ne sait point autre chose, *Deo obediente voci hominis !*

Pendant les jours de sa vie mortelle, notre divin Sauveur, obéissait non-seulement à Marie et à Joseph, mais le fils de l'artisan, l'Artisan divin obéissait aussi avec ponctualité à tous ceux qui, réclamant son travail ne lui épargnaient ni les ordres impérieux, ni les durs reproches, ni les injures ; il obéissait à la loi ; il obéissait à quiconque était revêtu de quelque signe d'autorité ; à tous ceux qui, n'ayant aucun pouvoir, s'arrogeaient néanmoins le droit de commander. Pendant sa douloureuse Passion, Jésus-Christ, victime docile, obéissait même à ses bourreaux avec une sorte d'empressement. Dans l'Eucharistie, notre Dieu n'obéit pas non plus seulement au prêtre, qu'il a investi d'une autorité étonnante mais légitime, il obéit à tous ceux qui veulent lui commander, même à ses plus cruels ennemis, aux sacrilèges, aux profanateurs, même aux voleurs, qui ne craignent pas de mettre sur lui une main impie. C'est ici l'obéissance la plus entière, la plus universelle, la plus absolue, la plus aveugle qui se puisse imaginer.

Si donc je veux résumer toute la vie de Jésus dans le

sacrement de son amour, je n'ai qu'un seul mot à dire ; il leur est soumis, *et erat subditus illis*.

O Dieu de l'Eucharistie, obéissant depuis bientôt dix-neuf siècles, qui le serez encore jusqu'à la consommation du temps, à tant de personnes si peu dignes, hélas ! de vous commander, à tant de volontés et de désirs souvent mal réglés et injustes, qui ne vous admirerait ? Que viens-je faire au pied de vos autels avec mon esprit d'indépendance ? Quoi ! je ne veux pas obéir, moi cendre et poussière, je veux résister à l'autorité de mes supérieurs, à l'autorité de mon père et de ma mère, à celle de votre Eglise, à la votre même, qui s'exprime par les commandements que vous m'avez faits : je ne veux suivre d'autre volonté que la mienne, n'avoir d'autre maître que moi-même ! comment ne pas rougir et me confondre, lorsque j'ai sous les yeux un Dieu obéissant ? Que dirai-je pour excuser mes résistances, et légitimer mes désirs effrénés d'une liberté coupable ? Ah ! l'Eucharistie contient mon inévitable condamnation.

J'entends quelquefois les hommes du monde tourner en dérision l'obéissance des religieux : ils se moquent avec amertume, ô mon Dieu, des paroles de vos saints, qui en ont fixé les règles admirables. Il semble à ces esprits railleurs que la soumission de la volonté, portée jusqu'à cette limite extrême, où la raison se tait devant le commandement qu'elle ne comprend pas, pour l'observer aveuglément, s'il n'est pas évidemment contraire à la loi de Dieu, n'est qu'une bassesse de cœur et une folie propre à dégrader l'homme. Mais vous, ô Jésus, en obéissant dans la sainte Eucharistie, avec une perfection de soumission que nul ne peut atteindre, vous nous faites bien voir que ce que le monde appelle une folie, est à vos yeux une vraie sagesse, et que la prétendue sagesse du monde n'est devant vous qu'une folie. Que j'apprenne donc, du Dieu de l'Eucharistie, à devenir obéissant, à son exemple, et pour l'amour de lui.

CHAPITRE V.

Vie de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, vie d'humilité
et d'anéantissement.

Après l'indépendance, ce qui appartient le plus à Dieu, c'est la gloire; elle est une conséquence nécessaire de son indépendance. La gloire est comme le vêtement de Dieu, dont il ne peut se dépouiller. Il en est tellement jaloux, qu'il déclare dans la sainte Ecriture « qu'il ne veut la donner à personne, » *gloriam meam alteri non dabo*. C'est la gloire du Seigneur qui remplit le ciel et la terre de l'éclat de sa Majesté infinie, *pleni sunt cœli et terru gloria tua; majestatis glorie tue*.

La gloire étant essentielle à Dieu, il ne peut en aucune façon s'abaisser, tant qu'il demeure dans sa propre nature. Mais Dieu le Fils étant, pour ainsi dire, sorti de lui-même, s'est fait homme, afin de pouvoir goûter la jouissance des humiliations qui lui étaient inconnues auparavant. Il les a tant aimées, qu'il les a recherchées avec une inconcevable ardeur et s'en est rassasié. Il voulait, en agissant de la sorte, nous donner une leçon plus efficace d'humilité, et nous provoquer à l'amour difficile des abaissements, en mettant sous nos yeux un exemple si persuasif.

Qui pourrait raconter toutes les humiliations volontaires du Sauveur Jésus? Si je considère la hauteur infinie d'où il est descendu, et la bassesse profonde où il a voulu s'abîmer, ce n'est pas trop dire que de proclamer, avec l'Apôtre, « qu'il s'est anéanti, » *semetipsum exinanivit*. Il vient au monde, et c'est dans une étable; il vit parmi les hommes, et c'est dans un atelier d'artisan; il meurt, et c'est sur une croix, d'un supplice infâme! Il fuit toute grandeur et toute distinction humaine; il n'a

d'empressement que pour le mépris. Dans sa douloureuse Passion, le Sauveur se soumet à des abaissements qui étonneraient de la part d'un homme : que penser quand c'est un Dieu qui les supporte? Les injures, les outrages, les calomnies, les soufflets, les dérisions amères et cruelles, le vêtement des fous, les crachats, le manteau d'écarlate, la couronne d'épines, le roseau en guise de sceptre, forment un assemblage inouï d'humiliations, qui vérifie à la lettre la parole que le Roi-Propète met sur les lèvres du Messie : « Pour moi, je suis un « ver de terre, et non plus un homme, l'opprobre des « vivants et l'abjection du peuple, » *ego autem sum vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis.*

Mais dans les Mystères du Sauveur, il y a deux circonstances où l'anéantissement me paraît le plus profond de la part d'un Dieu. La première regarde les neuf mois qu'il passa dans le chaste sein de Marie, dans cette prison mystérieuse, d'où l'homme ne peut sortir que pour grandir, tant est vil et méprisable l'état où l'on y est réduit. La seconde regarde les trois jours qu'il fut dans le tombeau, sous l'empire de la mort. Sans doute, le Seigneur Jésus a rendu son tombeau glorieux par sa résurrection. Mais, pendant qu'il y sommeillait, quel état pour un Dieu que celui de la mort! Je ne vois rien en toutes les humiliations du Sauveur qui égale ces deux extrémités.

Dans la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ continue ces deux sortes d'abaissements, avec toutes les autres humiliations de sa vie mortelle et les surpasse encore. Au tabernacle, à l'autel, où est la gloire de mon Dieu? Elle y est entièrement voilée et obscurcie. Où est sa science, sa sagesse? Ni sa science, ni sa sagesse ne se montrent à découvert. Où est sa puissance? Elle est grande, sans doute, aux yeux de la foi; mais aux yeux de la nature elle est captive et enchaînée. Mon Dieu lui-même, où est-il? Je le cherche des yeux, et je ne le vois pas; il est présent sous des

apparences étrangères, sous les espèces communes et vulgaires du pain et du vin, qui le cachent et le dérobent entièrement. Sur la croix, que Jésus-Christ est profondément humilié ! Comment reconnaître un Dieu, sous l'ignominie du supplice et de la mort ? Mais du moins l'humanité paraît à travers le voile de douleurs qui l'environne. Dans l'Eucharistie, rien ne se montre, ni la divinité, ni même l'humanité du Sauveur ; il s'est anéanti lui-même vis-à-vis de nos sens *semetipsum exinanivit*. Il y a donc ici un abaissement plus profond encore qu'au sein virginal de Marie, qu'au sépulcre ; et Jésus est tellement enseveli dans cet abîme mystérieux, que l'incrédulité, qui ne juge que par les sens et la raison, se croit légitimement autorisée à dire : il n'y est pas.

O Dieu dont l'univers ne peut contenir l'immensité infinie, comment êtes-vous présent dans ce petit point que forment les espèces sacramentelles, quelquefois semblable à une poussière sacrée presque imperceptible, que le moindre vent pourrait agiter et disperser ? Comment avez-vous pu vous rétrécir et vous diminuer, en apparence à mes yeux, jusqu'à cet excès ? N'êtes-vous pas ce pain et ce breuvage mystérieux, dont parlait le prophète Isaïe, quand il disait : « Le Seigneur vous donnera un pain étroit et rétréci, et une boisson amoindrie, » *dabit vobis Dominus panem arctum, et aquam brevem* ? Il est impossible de trouver nulle part un amoindrissement comparable à celui de Jésus dans l'Eucharistie. Les anges qui contemplant avec nous cette merveille, ne peuvent retenir leur étonnement de voir, en un tel état d'abaissement, à l'autel, le Dieu qu'ils adorent au plus haut des cieux, dans l'éblouissement de la splendeur et de la gloire. D'un côté, quelle majesté ! de l'autre, quelle humiliation ! Et toutefois au ciel et dans l'Eucharistie, c'est le même Dieu : Quel mystère !

Si mon Dieu s'abaisse de la sorte pour l'amour de moi, dans son sacrement, n'est-il pas juste que j'essaie de le relever par mes hommages profonds ? Ne faut-il

pas que j'entoure la sainte hostie de témoignages d'honneur, de respect, de louange, d'adoration, dans la même proportion dans laquelle Jésus descend, pour y être caché, afin de le replacer, par mon estime, au rang qui convient à un Dieu? Oui, je veux élever à mon Sauveur, au milieu de mon cœur, un trône sublime, et lui rendre, en m'abîmant en sa présence, le plus profondément qu'il me sera possible, toute la gloire qu'il se ravit volontairement à lui-même, pour venir jusqu'à moi. Plus il s'abaisse, et plus je veux le grandir par les efforts de mon amour.

Je veux en même temps profiter de la leçon qui m'est donnée. Orgueilleux que je suis, je n'aime que la gloire, que les honneurs, que la réputation; je me repais de vanités; je suis avide de louanges; je cours avec ardeur après les applaudissements des hommes. Néant, je prétends occuper une grande place dans le monde; je veux monter, monter, jusqu'à m'égalier follement à l'infini, comme le démon. Et mon Dieu, le véritable infini, descend, dans l'Eucharistie, et s'abaisse jusqu'à l'anéantissement! Je ne puis supporter le plus léger mépris de la part des hommes, pendant les quelques années, les quelques jours de ma vie fugitive; et voilà que, depuis bientôt dix-neuf siècles, mon Dieu s'enveloppe et se cache, à l'autel, dans un mystère si profond, qu'il faut la foi la plus vive pour l'y découvrir, et que l'infidèle, l'hérétique et le mauvais chrétien ne savent que le dédaigner et le mépriser! Cependant je viens souvent contempler ce mystère; quand est-ce donc que je serai attentif, ô Jésus, à la recommandation que vous ne cessez de m'y adresser: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » *discite a me quia mitis sum, et humilis corde?* Quand est-ce que je commencerai à goûter cette parole que vous me dites, par vos exemples, du fond du tabernacle: « Aimez à être ignoré et compté pour rien, » *ama nesciri et pro nihilo reputari?*

O humilité! ô salutaire leçon! que je serais heureux, si je pouvais la comprendre comme saint Jean de la

Croix ! Un jour Notre-Seigneur, dans une vision, lui fit cette question : Jean, que voulez-vous pour récompense de vos travaux ? Il répondit : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour l'amour de vous, » *Domine, pati et contemni pro te*. Il avait compris l'Eucharistie.

CHAPITRE VI.

Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de silence et de recueillement.

Jésus-Christ est la sagesse incréée, le Verbe éternel de Dieu son Père. C'est lui qui a parlé autrefois dans l'Ancien Testament, en tant de manières admirables, par la bouche des prophètes et qui a parlé au monde, par l'Evangile, dans le Nouveau Testament, d'une manière plus admirable encore. Quelle parole, que la parole d'un Dieu ! Ceux qui l'entendent ne peuvent s'empêcher, saisis d'étonnement, de s'écrier : *Jamais homme n'a parlé comme celui-ci*. Que de choses merveilleuses n'a-t-il pas dites ! Que ne pouvait-il pas dire de plus merveilleux encore et de plus surprenant ! Que de secrets cachés et profonds ne pouvait-il pas révéler au monde !

Toutefois, sans rien ôter à la puissance divine des paroles de mon Sauveur, avec lesquelles rien, dans les discours humains, ne peut être mis en comparaison, je remarque avec étonnement que, non-seulement il revêt son discours de la plus grande simplicité, qu'il ne parle que pour dire des choses utiles, et jamais des choses purement curieuses, mais encore qu'il se tait la plupart du temps ; et je ne puis me défendre d'admirer son silence bien plus que sa parole.

Pendant les neuf mois que Jésus-Christ passa dans le sein de Marie, dans cette solitude profonde, quel silence !

Pendant sa première enfance, Jésus se tait, comme les enfants ordinaires, jusqu'à ce que, dans le progrès du temps, on lui ait appris à parler. Alors tout parle autour de lui, tout parle de lui : les anges chantent sur son berceau de célestes cantiques en son honneur ; les bergers racontent, avec l'expansion de la joie la plus vive, les merveilles qu'ils ont vues et entendues ; les mages éclatent en transports de reconnaissance et d'admiration ; le vieillard Siméon exalte sa joie, publie les destinées de l'Enfant divin ; la prophétesse Anne parle beaucoup de Jésus à tous ceux qui l'approchent ; Marie recueille, avec une attention religieuse, toutes ces paroles qu'elle entend ; elle les dépose dans le trésor de son cœur, pour les goûter, pour les savourer dans la méditation. Mais de son divin Fils, quelles paroles pourra-t-elle conserver ? que dit-il au milieu de ce concert de louanges ? Il se tait !

Pendant les trente premières années de sa vie, quels discours a prononcés mon Sauveur ? L'Évangile ne rapporte de lui qu'une seule parole, dite dans le temple, que l'Esprit-Saint ait jugée digne de nous être conservée. C'est que presque toujours mon Sauveur se tait. Il travaille avec Marie et Joseph ; et, dans cette compagnie, la plus illustre qui se soit jamais rencontrée sur la terre, règnent seulement le recueillement et le silence.

Dans le cours de sa douloureuse Passion, je vois encore que Jésus se tait. Chez le grand prêtre il n'interrompt un instant son silence, que parce qu'on l'adjure au nom du Dieu vivant, et qu'il ne veut pas paraître mépriser une si imposante autorité. A la cour du roi Hérode, où il comparait au milieu des courtisans, on s'empresse autour de lui avec une joie curieuse ; on l'interroge, on le presse de questions ; on regarde, on épie avec avidité les réponses qu'il va faire : Jésus ne dit pas un seul mot. Pour se venger, on le traite comme un fou, et on le donne en spectacle à une armée entière, qui ne lui épargne ni les sarcasmes impies, ni les ironies amères. Jésus, sans se montrer indigné, ni même ému, continue

à garder un inviolable silence. Chez Pilate, où il subit un long interrogatoire, après quelques courtes paroles données en témoignage à la vérité, le divin accusé se tait. Les pharisiens, les scribes, les prêtres, le peuple, tous l'accusent, tous déposent contre lui, tous demandent sa mort. C'est un bruit confus, c'est un tumulte étrange de paroles; mais au milieu de cette agitation, semblable à celle des flots d'une mer en furie, Jésus, dans le calme de la paix, dans la majesté du recueillement, se tait, et ne répond pas un seul mot. Ce silence a quelque chose de si imposant et de si merveilleux, que Pilate ne peut s'empêcher de l'admirer, *et non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur preses vehementer.*

Pendant la sanglante flagellation, pendant une longue nuit consumée au milieu des insultes, des affronts, des douleurs; pendant le couronnement d'épines, Jésus, innocente et douce victime, se tait: il se tait entre les mains de ses bourreaux. Sur la croix, où mon divin Sauveur demeure suspendu trois longues heures; au milieu des imprécations, des blasphèmes vomis contre lui, il ne fait entendre que sept courtes paroles, que l'Évangile a recueillies comme des diamants précieux; mais d'ailleurs, il se tait.

Enfin, au tombeau, aussi bien et plus encore que dans le sein de Marie, de la part du Christ Jésus, quel recueillement! quel silence!

Dans la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ continue cette vie de recueillement et de silence. Autour de nos églises, dans les villes, et même dans les campagnes, quel bruit! quelle agitation! Les palais, les tribunaux, les maisons d'affaires, les écoles publiques et privées, les théâtres, les cercles, les rues, les carrefours, les champs, tout retentit de l'éclat de mille voix. Dans l'Église où ce vain bruit et ce tumulte s'apaisent, néanmoins j'entends le prêtre qui parle, pour la prière publique, pour la prédication de la parole sainte. Le fidèle prie souvent lui-même à haute voix; il chante les louanges de Dieu; quelquefois il entretient des conver-

sations profanes. Mais le Dieu de l'Eucharistie, Jésus, mon Maître, sur l'autel, au fond du tabernacle, dans le ciboire sacré, que fait-il ? Regardez, écoutez ; de sa part, quel silence ! quel repos ! quel recueillement ! il se tait, *Jesus autem tacebat.*

Depuis bientôt dix-neuf siècles que le mystère auguste de l'Eucharistie persévère, Jésus-Christ, qui y est réellement et substantiellement présent, n'est pas encore sorti de son repos, de sa tranquillité, de son recueillement ; il n'a pas dit encore un seul mot qui ait interrompu ce prodigieux silence !

Mais ce n'est ici ni le repos ni le silence de l'oisiveté. Pendant les jours de sa vie mortelle, lorsque mon Sauveur se taisait vis-à-vis des hommes, son esprit et son cœur ne cessaient de parler à Dieu son Père. Il priait, il repassait en lui-même les fins de son incarnation, les desseins de sa miséricordieuse sagesse ; il préparait le plan de son Eglise ; il méditait sur les moyens de salut qu'il devait donner au monde ; il disposait l'ordre et l'économie de sa grâce, il regardait, dans la suite des temps, toutes les âmes qui lui étaient données en héritage, il cherchait par quelles douces inventions et quelles touchantes industries il pourrait ramener les pécheurs, réchauffer les tièdes, affermir les justes, assurer la persévérance des élus, et renverser les obstacles élevés de toutes parts par le démon, pour empêcher les fruits de sa rédemption.

Dans l'Eucharistie, Jésus, au milieu de son silence et de son recueillement profonds, continue les mêmes entretiens avec son Père, dans une prière qui n'est jamais interrompue ; son cœur poursuit les mêmes desseins et se nourrit des mêmes sollicitudes. Il regarde comment se distribuent les fruits de sa mort ; il compte les âmes qui les mettent à profit ; il pense aux pécheurs, aux tièdes, aux justes, aux malades, aux mourants, à ceux qui ne viennent pas à lui, pour les attirer. Je ne puis douter, ô Jésus silencieux et recueilli, que vous ne vous occupiez de moi pendant votre long repos. Tandis que je

me laisse emporter par l'agitation et le tumulte du monde, préoccupé par le soin des affaires; que je suis attentif à écouter les hommes ou à leur parler, sans préoccupation sérieuse du salut de mon âme, vous, mon Dieu, vous êtes uniquement occupé de cette affaire nécessaire, et vous me préparez avec amour de nouvelles grâces plus fortes et plus abondantes, après que j'ai si mal profité de toutes celles que vous m'avez déjà données.

Quelle leçon pour moi, que ce silence de mon Dieu, dans l'Eucharistie! qu'il est éloquent! que de choses ne dit pas à mon cœur Jésus en se taisant! Pour moi, je ne puis jamais consentir à me taire: dans les adversités, j'éclate en plaintes éternelles, et je murmure, Seigneur, contre votre providence; dans les injures que je reçois, je veux toujours répondre et rendre le mal pour le mal; quand on m'accuse, je veux toujours me défendre.

Je ne sais pas me taire. Et cependant je parle si mal d'ordinaire, que j'ai presque toujours sujet de me repentir de mes paroles. L'orgueil, la vanité, l'ostentation, la curiosité, le mensonge, la médisance, la calomnie, la frivolité remplissent presque tous mes discours. Quand il me faudra, ô mon Dieu, vous rendre un compte sévère de toutes mes conversations interminables, combien trouverez-vous de paroles innocentes, utiles, dont je puisse soutenir l'examen et justifier l'emploi? O si je savais me taire!

Jusque, dans la prière, je m'étourdis moi-même par le vain bruit de mes paroles. Il me semble que je n'ai pas bien prié, si je n'ai accumulé les unes sur les autres mille formules de prières. Pendant ce travail fatigant de mes lèvres, mon cœur ne parle pas à Dieu; je demeure froid et glacé, et je finis bientôt par m'égarer et me perdre au milieu de ce tourbillon bruyant. Si je savais me recueillir, Dieu viendrait à moi, et parlerait à mon cœur, parce qu'il est le Dieu de la paix, et qu'il ne peut se rendre présent au milieu du tumulte et de l'agitation.

On a toujours remarqué que les saints avaient un attrait irrésistible pour la solitude, la retraite, le recueillement, le silence. C'est là qu'ils goûtaient Dieu, qu'ils approfondissaient les mystères de la religion, qu'ils préparaient les années éternelles, et qu'ils s'enflammaient d'amour. Nous voyons dans l'Eglise des ordres religieux, où l'on fait vœu de garder un silence absolu et perpétuel, qui n'est interrompu que par la prière. Le monde s'en étonne et se moque avec dérision d'une telle vie. Qu'importent le jugement, les railleries du monde? Mon Dieu qui se tait dans l'Eucharistie sert tout à la fois de modèle et de défense aux âmes désabusées de tous les vains discours de la terre, qui ne veulent plus écouter que Dieu seul, et ne parler qu'à lui.

Si je ne suis point appelé à garder un tel silence, je viendrai du moins au pied de vos autels, ô Jésus, réparer les vices de mes conversations, et apprendre, en me taisant quelques instants en votre présence, à parler avec retenue, avec humilité, avec vérité, avec charité, avec utilité.

CHAPITRE VII.

Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de pauvreté.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ qui était riche par nature, » dit l'apôtre saint Paul, « s'est fait pauvre volontairement pour nous, afin de nous enrichir par son indigence, » *propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis*. Il a voulu être sur la terre le plus pauvre des hommes. Sa Mère, quoique issue d'un sang royal, est pauvre et unie à un pauvre. Le Sauveur naît non-seulement dans une maison étran-

gère qui n'est pas à lui, mais comme au hasard, dans une mesure abandonnée, qui sert de refuge aux animaux. Car Marie et Joseph n'avaient pu trouver place dans les hôtelleries de Bethléem, où il n'y en avait que pour les riches. Le divin Enfant ressent, à son entrée dans le monde, toutes les inconvénients de la plus extrême pauvreté. C'est la saison des froids rigoureux ; c'est au milieu de la nuit ; il paraît dans un lieu ouvert de toutes parts aux intempéries de l'air ; son berceau est une crèche ; son lit, de la paille ; des langes couvrent à peine sa nudité ; de vils animaux sont ses seuls compagnons, les seuls à lui procurer quelque soulagement, en faisant tomber sur son corps délicat et transi leur brûlante haleine. Ah ! qu'il est pauvre, cet Enfant divin ! Où est l'enfant des pauvres qui soit jamais né dans des conditions plus tristes, dans un tel dénûment ?

A peine Jésus est-il né, qu'on se hâte, pour le soustraire à la fureur jalouse d'Hérode, de l'emporter dans un pays éloigné, sur une terre inhospitalière. On part inopinément, sans préparation, sans aucune provision, sans aucune ressource ; ce n'est pas un voyage, c'est une fuite précipitée, dans laquelle la sainte famille doit supporter les fatigues, les privations de toutes sortes avec les craintes et les inquiétudes de tous les instants. De quoi vécut ces trois illustres pauvres au milieu de l'Égypte pendant plusieurs années qu'ils y demeurèrent ? c'est un secret touchant et douloureux que je dois chercher quelquefois à approfondir dans mes méditations, mais que l'Évangile ne nous a pas révélé.

De retour à Nazareth, Jésus vit comme un pauvre ; comme Joseph, comme un ouvrier ordinaire, il travaille de ses mains, et ne mange son pain, qu'après l'avoir gagné à la sueur de son front. Il éprouve toutes les fatigues, tous les ennuis de sa condition, dans laquelle il persévère jusqu'à l'âge de trente ans, qu'il commence les travaux de sa vie publique. Alors il ne travaille plus de ses mains divines ; mais il n'a pas cessé d'être pauvre ; sa pauvreté est encore plus grande. Tandis que *les*

Oiseaux du ciel ont des nids et les renards des tanières, le Fils de l'Homme n'a pas une pierre pour reposer sa tête. Le Sauveur, dans ses courses évangéliques, n'a pas de séjour fixe, ni de lieu de repos assuré; il demeure où l'on veut bien par pitié lui donner un asile. Les historiens sacrés nous apprennent qu'il vivait d'aumônes; que c'étaient de pieuses femmes qui le suivaient, qui pourvoyaient par charité à ses besoins de chaque jour. Ainsi mon Dieu a reçu, a demandé l'aumône, a vécu d'aumône! Aussi n'est-il entouré que par des pauvres, ses pareils; il est leur ami; c'est à eux qu'il révèle de préférence les admirables secrets du royaume des cieux; c'est pour eux qu'il proclame et qu'il réserve ses béatitudes, tandis qu'il n'a que des invectives contre les richesses d'iniquité et contre les riches.

Jésus-Christ meurt dans l'exercice de la plus parfaite pauvreté. Que lui reste-t-il sur la croix, après que ses vêtements, dont on l'a dépouillé, ont été partagés et jetés au sort? il ne possède absolument rien. S'il veut donner quelque chose, il ne peut donner que sa Mère, le seul bien dont il puisse disposer en faveur de l'homme. Regardez : il est nu et dépouillé de tout. Au sein même de la mort, quelle pauvreté! Le corps du Sauveur est enseveli avec des linges fournis par la charité; on le dépose dans un sépulcre étranger, qui n'a pas été préparé pour lui, qui n'appartenait ni à lui, ni à sa Mère. Sur la croix, au tombeau, partout, c'est vraiment le roi de la pauvreté.

Dans la sainte Eucharistie, Jésus-Christ continue à être pauvre, plus pauvre que dans les jours de sa mortalité. Ici en effet quel dénûment! quelle indigence!

Notre divin Sauveur ne peut se rendre présent dans la sainte Eucharistie qu'à la condition que nous commençons par lui fournir et lui donner le pain et le vin, qui sont la matière du sacrement, qu'il doit recevoir de nous en aumône. Il vit dans l'Eucharistie sous des apparences étrangères; c'est comme un vêtement d'emprunt et de charité dont il se couvre; et quel

vêtement ! Pour un Dieu, ce sont de vils et méprisables haillons.

Le temple où habite le Dieu de l'Eucharistie, le tabernacle où on le dépose, ne lui appartient pas ; ce n'est sa maison que parce qu'on l'y a placé ; on peut, avec une égale facilité, l'en chasser. Combien de fois n'a-t-on pas vu reprendre, par un odieux sacrilège pour les faire servir à des usages profanes, des lieux qu'on avait d'abord consacrés au culte saint ? Parmi nous les églises sont la propriété de l'Etat, qui prétend en disposer comme il l'entend, où Dieu n'est, pour ainsi dire, que souffert et toléré. Les vases sacrés, les linges bénits où repose le corps de Jésus-Christ, ne sont pas à lui ; ils lui sont prêtés seulement, et il n'en a que l'usage pour le temps et de la manière que l'on veut.

Jésus-Christ, comme un pauvre résigné, accepte sans murmurer, sans se plaindre, ce qu'on veut bien lui donner ; il se montre reconnaissant des moindres présents qu'on lui fait. Mais hélas ! comment trop souvent est-il traité ? Pendant que les riches et les heureux du monde habitent des palais somptueux, élevés à grands frais, embellis et ornés avec un luxe quelquefois insolent, combien dans nos campagnes d'églises où l'on fait habiter Dieu, qui sont plus semblables à l'étable de Bethléem, qu'au temple de Jérusalem ; chaumières en ruines, où la vétusté, la malpropreté, tiennent lieu de tout ornement ; telles que les pauvres eux-mêmes ne voudraient pas les habiter ? Quand il voit ces maisons, indignes de la majesté infinie de celui qui daigne y résider, le chrétien qui a la foi ne peut s'empêcher de verser des larmes et de s'étonner de tant de mépris pour Dieu de la part des hommes. Combien de tabernacles vermoulus, mal fermés, sans solidité, dépourvus même de décence ! A la table des riches du monde, on sert les mets profanes dans des plats d'argent ou de vermeil ; on boit les vins précieux et les liqueurs énivrantes dans des coupes d'or ou d'argent ciselées avec art ; et les vases sacrés, destinés à contenir Jésus-Christ sous les espèces

sacramentelles, sont en grande partie de cuivre ou d'étain, défectueux dans leur forme, quelquefois incomplets ! Les linges qui servent à l'usage de l'homme sont d'une finesse, d'une blancheur, d'une propreté exquisés et recherchés ; les linges qui servent à l'autel à l'usage de mon Dieu, hélas ! puis-je penser sans douleur qu'ils tombent quelquefois en lambeaux, et qu'ils sont d'une malpropreté telle, que je ne pourrais m'empêcher de les rejeter, s'ils m'étaient offerts ?

Quelle pauvreté pour un Dieu ! n'est-il pas souvent plus maltraité, dans la sainte Eucharistie, que le plus délaissé des indigents ? N'est-ce pas ici le trône du roi des pauvres, du roi de la pauvreté ?

Notre-Seigneur Jésus-Christ, par cette pauvreté volontaire et extrême qu'il pratique dans le sacrement de son amour, ne veut-il pas nous apprendre qu'il est encore l'ami et le protecteur des indigents qui lui ressemblent ; que l'Eglise, la maison du Pauvre par excellence, est aussi spécialement la leur ; que les places d'honneur leur appartiennent auprès de l'autel, auprès du tabernacle du Dieu de l'Eucharistie ? Partout ailleurs la richesse prime et domine, elle fixe les rangs et les distinctions ; mais ici la pauvreté est un titre de noblesse et donne droit au privilège. O vous qui portez les glorieuses livrées de l'indigence, que craignez-vous ? Entrez avec confiance et avec joie dans le temple de la pauvreté. Malheur à quiconque vous repousse, vous rebute, ou vous témoigne quelque mépris ! Il ne se souvient pas que Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'a pas revêtu le faste de la fortune, mais l'éclat divinisé de la pauvreté. C'était la conclusion que tirait, il y a tant de siècles, l'apôtre saint Jacques, lorsque, écrivant aux fidèles, il leur défendait d'accorder dans le lieu de leurs assemblées aucune préférence aux riches, au préjudice des pauvres, sous peine de se condamner eux-mêmes par l'iniquité de leurs pensées, de ruiner l'économie de l'Evangile, et d'être violateurs de toute la loi du testament d'amour.

En même temps, si Jésus-Christ Notre-Seigneur s'est

fait pauvre et mendiant dans l'Eucharistie, n'est-ce pas pour me fournir l'occasion de lui faire l'aumône avec les biens que j'ai reçus de lui? Que c'est faire un saint usage de ses richesses que d'en employer une partie en pieuses largesses destinées à la construction, à l'entretien des églises, à l'ornement des tabernacles, à la beauté des vases sacrés, des vêtements sacerdotaux, à la propreté des linges qui servent à l'autel! C'était la pensée dominante des chrétiens des beaux jours de l'Eglise. Leur foi généreuse paraît encore avec éclat dans la magnificence des temples qu'ils ont bâtis, monuments immenses et durables, qui portent jusqu'aux cieux le glorieux témoignage de leur piété. Les monarques du monde regardaient comme un insigne honneur de doter richement les églises, de se dépouiller de leurs ornements, des diamants et des pierreries qui étincelaient sur leurs couronnes et leurs diadèmes, pour enrichir Jésus-Christ à l'autel. Des mains royales ne dédaignaient pas de préparer elles-mêmes le pain du sacrifice, de confectionner les linges d'autel, de travailler jour et nuit pour le divin Pauvre. Ces chrétiens, nos modèles, imitaient eux-mêmes la piété de Marie-Madeleine, lorsqu'elle répandit un parfum d'un grand prix sur les pieds du Sauveur, qui voulut que cette action fût racontée avec éloge dans l'Evangile, pour être admirée par toutes les générations.

De nos jours, il n'est pas rare de rencontrer des impies et des indifférents qui blâment avec amertume la pompe, hélas! maintenant si restreinte de nos solennités et la richesse des objets du culte. Par une compassion hypocrite, ils invoquent les besoins des pauvres. Je n'ignore pas que les saints, plusieurs fois, ont dépouillé les autels, ont vendu les vases sacrés pour nourrir les pauvres; mais je sais, ce qu'ils feignent d'ignorer, que ce n'était que dans certaines calamités extrêmes et exceptionnelles, en dehors desquelles il serait souverainement injuste et cruel d'interdire au chrétien de faire l'aumône au Dieu de l'Eucharistie qui lui a tout donné. Qui n'applaudirait

à la pensée, qu'ont eue plusieurs femmes pieuses parmi nous, de former une association de charité en faveur du divin Indigent de l'Eucharistie, qui a pour objet de rendre au culte des autels quelque décence dans les paroisses pauvres et abandonnées? C'est là que l'on reçoit, au nom de Jésus-Christ, pour lui, le dirai-je? les restes mêmes de l'orgueil et du luxe mondains, ce que la vanité répudie comme un ornement qui a perdu ou sa nouveauté, ou quelque chose de sa fraîcheur et de son prix. Le Sauveur le reçoit comme un présent agréable, et bénit la main qui le lui donne. *C'est l'œuvre des tabernacles*, œuvre éminemment chrétienne, à laquelle je devrais me faire un bonheur de concourir.

Ne voudrais-je pas aussi profiter pour moi-même de la leçon que Jésus-Christ me donne? O sainte pauvreté, ne vous aimerais-je jamais, après avoir si longtemps contemplé dans son indigence le Dieu de l'Eucharistie? Hélas! que j'ai d'attache aux richesses! que j'aime l'or et l'argent! que j'ai de peine à dégager mon cœur de la passion insatiable du luxe et de la somptuosité! Mes vêtements superbes, mes parures éblouissantes, mes équipages, mes ameublements, dans ce qu'ils ont d'inutile et de superflu, suffiraient pour faire la fortune d'un grand nombre de pauvres et l'ornement de bien des autels. Quand je parais devant vous si pompeusement paré et orné, ne semble-t-il pas, ô mon Dieu, que je viens vous braver et vous insulter dans votre pauvreté? Si je ne suis point appelé à devenir pauvre en réalité, comme les religieux qui se dépouillent de tout avec joie pour l'amour de vous, faites-moi du moins comprendre que le royaume des cieux ne sera donné qu'aux pauvres d'esprit et d'affection : imprimez en moi la crainte des anathèmes que vous lancez contre les mauvais riches; enseignez-moi qu'il y a une richesse spirituelle que je dois préférer à toute autre : faites-moi la grâce d'accumuler ces trésors que ne consomment ni le temps ni la rouille, et que les voleurs ne sauraient me ravir. O que je place mon argent à usure pour l'éternité, en le jetant avec

une sainte profusion dans le sein des pauvres, dans votre propre sein ! Que j'aime vos pauvres ! que je les traite avec humanité, avec douceur, avec honneur ; et qu'il y ait en cela une différence entre l'impie qui vous ignore, et moi qui vous connais, Dieu de l'Eucharistie, ô Dieu devenu pauvre pour l'amour de moi, ô Dieu ami, protecteur et vengeur des pauvres !

CHAPITRE VIII.

Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de zèle.

Le zèle est un fruit nécessaire de l'amour de Dieu et du prochain. Lorsque ce double amour devient ardent jusqu'à s'enflammer, il dilate l'âme ; il y provoque des élancements impétueux ; il y excite un désir impatient de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes ; c'est le zèle. Evidemment c'est le plus beau sentiment qui puisse animer une créature raisonnable ; rien de plus noble et de plus généreux ne peut être conçu en elle.

Que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait eu du zèle, qui pourrait en douter ? Puisqu'il aimait Dieu et les hommes au delà de tout ce que nous pouvons concevoir, il avait aussi plus de zèle que n'en eut jamais aucune créature. Que veut-il en se faisant homme ? que cherche-t-il en tous ses mystères ? sinon procurer la gloire de Dieu son Père, et le salut des âmes. C'est la double fin qu'il se propose en tout ce qu'il fait, et partout le zèle dévore son cœur, *zelus domus tuæ comedit me*.

Le zèle du Sauveur se manifeste admirablement dans les travaux de sa vie publique. Quel apostolat que celui qu'il a exercé ! Tantôt c'est un zèle véhément ; par exemple lorsque, s'armant d'un fouet, l'indignation dans les yeux et dans la voix, il chasse les vendeurs qui pro-

fanaient le temple ; ou bien lorsqu'il prononce des malédictions contre le monde, contre les hypocrites, contre les faux prophètes qui perdent les âmes qui lui sont si chères. Tantôt c'est un zèle plein de douceur et d'aménité, quand il accueille et caresse les petits enfants, quand il converse avec les ignorants, console les affligés pour les amener et les attirer à Dieu par le charme de ses attraits vainqueurs. Tantôt c'est un zèle sévère et inflexible, quand il reprend le vice opiniâtre et les pécheurs endurcis. Tantôt c'est un zèle indulgent et miséricordieux, quand il rappelle dans le chemin de la vertu des âmes égarées par leur faiblesse, promptes à confesser leurs fautes et à les pleurer. Toujours c'est le zèle le plus pur, le plus infatigable que la terre ait jamais vu. que de prédications multipliées, variées comme à l'infini ne fait-il pas entendre ! que de courses entreprises à la poursuite des âmes ! Mon Sauveur se fatigue et épuise ses forces ; mais il n'interrompt pas pour cela son travail ; son repos lui-même devient fécond, comme lorsqu'il convertit la Samaritaine, au puits de Jacob. Quelle joie ne fait-il pas paraître à la conversion des pécheurs, quand il retrouve la brebis errante ; au retour de l'enfant prodigue ! O Dieu, quel admirable spectacle ! il meurt dans l'exercice du zèle, en convertissant le larron pénitent.

Mais pourrais-je croire que Jésus-Christ n'ait commencé à pratiquer le zèle que dans les trois années de sa vie publique ? Quoi ! n'avait-il pas de zèle, pendant qu'il vivait caché à Nazareth, durant l'espace de trente ans ? A Dieu ne plaise que je croie que mon Sauveur ait été un seul instant sans ressentir les saintes ardeurs du zèle le plus parfait ! Son zèle a commencé avec le mystère même de l'Incarnation ; il n'a jamais souffert d'interruption ; il ne s'est jamais ralenti, comme il ne s'est jamais accru, parce qu'il a atteint tout d'un coup le plus haut degré où il puisse s'élever. Seulement il a varié dans la manière de s'exprimer ; et c'est là un mystère profond. Jésus attend, pour pratiquer les œuvres publiques et

éclatantes du zèle, que les moments marqués par Dieu soient venus, parce qu'il ne se recherche pas lui-même, et qu'il ne veut agir que comme l'instrument des miséricordes de son Père. Mais en attendant cette heure désirée, qui doute qu'il ne ressentît en lui-même des désirs et des élans impétueux? Car, si le démon est dévoré par le zèle du mal, s'il ne se repose jamais dans son travail maudit de destruction, d'artifices, de tentations, pour faire tomber les âmes dans le péché, dans la damnation éternelle, et ravir ainsi la gloire à Dieu; à combien plus forte raison, le Sauveur Jésus-Christ est-il infatigable pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes? Quel blasphème d'oser dire qu'il y a eu, dans la vie de mon divin Maître, quelque temps où il avait moins de zèle pour sauver, que le démon pour perdre!

Mais pendant les jours de sa vie cachée, le Sauveur se contente de concevoir secrètement en lui-même ces désirs ardents, de prier son Père avec une indicible ferveur, d'offrir à cette fin toutes les actions qu'il fait, toutes les humiliations qu'il accepte, toutes les douleurs qu'il souffre. Croirons-nous que son zèle, pour avoir été caché alors aux yeux des hommes, ait été inutile, ait été stérile? Nous n'oserions le penser. Le zèle du Fils de Dieu a toujours été fécond; et par ce travail moins apparent, il mûrissait d'avance les moissons qu'il devait récolter plus tard; il attirait les grâces, les lumières, les secours qui devaient dans la suite éclairer les intelligences aveuglées par l'erreur, toucher les cœurs, et former les fervents disciples de l'Évangile.

Dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, Jésus-Christ Notre-Seigneur continue de la sorte les admirables efforts de son zèle. Que veut-il dans le sacrement de son amour, sinon la gloire de Dieu son Père et le salut des âmes? L'a-t-il institué pour une autre fin? Si l'Eucharistie devenait, par impossible, inutile à la gloire de Dieu et au salut des âmes, elle cesserait à l'instant d'exister, et quand le nombre des élus sera consommé,

Jésus n'y sera plus présent. Au tabernacle et à l'autel, il est vrai, le zèle de mon Sauveur ne s'exprime pas par des actes éclatants ; mais il n'en est pas moins réel, ni moins ardent, ni moins efficace. Rien ne saurait exprimer la ferveur avec laquelle il prie pour que le royaume de son Père s'étende de plus en plus sur la terre, pour que les pécheurs se convertissent, pour que les âmes rachetées de son sang soient sauvées. Il offre incessamment à cette double fin les mérites de sa vie et de sa mort : il éprouve à ce sujet des désirs d'une force ineffable, et quiconque pourrait entrer dans le cœur du Dieu de l'Eucharistie, serait aussitôt consumé dans les flammes qui le dévorent. C'est lui qui forme les apôtres, qui les envoie aux nations, qui les soutient, qui les encourage, qui féconde leurs laborieux efforts ; car ils peuvent bien planter et arroser ; mais c'est Dieu seul qui donne l'accroissement.

Comment se fait-il, ô Jésus, que j'approche si souvent de l'autel sans participer aux ardeurs de votre zèle ? Que j'ai peu d'amour pour Dieu et pour le prochain, puisque les intérêts de la gloire divine ne me touchent presque pas ; que je ne ressens aucune joie du triomphe de l'Evangile dans les pays infidèles, de la conversion des hérétiques, du retour des pécheurs ; que la vue du péché, les blasphèmes, les efforts de l'impiété, ses ruses, ses victoires m'émeuvent et m'affligent si peu ; que je vois périr sans douleur un si grand nombre d'âmes créées pour le ciel, rachetées par le sang de Jésus-Christ ; que je n'ai aucun désir de travailler à les ramener, à les sauver !

J'abandonne à vos prêtres la pratique du zèle, comme une chose qui doit m'être étrangère. Il est vrai que vos prêtres doivent faire une profession spéciale de cette vertu. Le prêtre, s'il veut se montrer digne de sa vocation, ne doit vivre, ne doit respirer que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : le sacerdoce est un apostolat ; on n'est prêtre que pour le remplir ; il faut que le prêtre soit la lumière du monde et le sel de la terre ; qu'il prêche, qu'il exhorte, qu'il reprenne, qu'il corrige,

qu'il dirige : malheur à lui s'il est muet, s'il est oisif dans le champ du Seigneur, où il est envoyé comme ouvrier pour travailler ! Le prêtre doit donc venir le premier à l'autel eucharistique, pour apprendre à aimer Dieu, à aimer le prochain, jusqu'à ce point de ne plus vouloir autre chose que la gloire de Dieu et le salut des âmes. S'il est docile aux leçons de zèle qu'il recevra à cette école sacrée, il saura bientôt les industries, les ménagements, les sages précautions qu'il doit employer, l'activité, la pureté, la fermeté, la persévérance que doit avoir son zèle.

Mais, parce que je ne suis pas du nombre des prêtres auxquels est échu le beau partage de travailler immédiatement et par obligation d'état à la vigne du Seigneur, m'est-il permis de n'avoir aucun zèle ? Cela ne saurait être ; je dois avoir du moins du zèle pour le salut de mon âme, pour le règne de Dieu dans mon propre cœur : ce n'est pas assez ; il faut que je sorte de moi-même pour regarder l'Eglise, pour regarder le monde, pour voir la multitude des âmes rachetées comme la mienne par un sang divin. Car si je suis indifférent à ce que Dieu soit connu, aimé, servi, glorifié, comment dirai-je que je l'aime ? Si je suis également indifférent au salut ou à la perte de mes frères, comment sera-t-il vrai que je les aime ?

Je viendrai donc à votre autel, ô Dieu de l'Eucharistie, pour m'échauffer à cet ardent foyer du zèle. Je m'y consolerais de l'obscurité de ma vie, de mon ignorance, de l'inutilité apparente de mes efforts, en voyant, par l'exemple que vous me donnez dans votre auguste sacrement, que le zèle, qui ne peut s'exprimer que par la prière secrète du cœur et le bon exemple, n'est, parce qu'il est humble et inconnu des hommes, ni stérile, ni inefficace ; qu'il produit souvent plus de conversions que les œuvres éclatantes, les prédications les plus éloquentes, les miracles mêmes. Car au fond le salut des âmes est bien plus le fruit de la grâce de Dieu que des efforts humains. Combien d'âmes mes seuls désirs, fécondés par

la prière, soutenus par mes bonnes œuvres, pourraient sauver ! Que je dise donc souvent avec vous, ô Jésus, du fond de mon cœur : Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive. O si je pouvais le dire avec la même ardeur de zèle avec laquelle vous ne cessez de le répéter !

CHAPITRE IX.

Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de dévouement.

Il ne peut y avoir de zèle effectif sans dévouement. Le dévouement consiste à s'oublier, à se sacrifier soi-même pour le bien des autres.

Quel dévouement que celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! En se faisant homme, il oublie, il sacrifie entièrement les intérêts de sa divinité, et ne prend l'humanité que pour la sacrifier à son tour. Quand il entre dans le monde, deux parts lui sont offertes, la joie avec le plaisir, ou la croix avec les opprobres et les douleurs. Mais, parce que ce dernier partage nous est plus avantageux, il ne délibère pas un instant ; il accepte avec empressement de souffrir et de pleurer. Pendant toute sa vie, « le Sauveur ne s'est jamais recherché lui-même, » comme dit l'apôtre saint Paul, *etenim Christus non sibi placuit*. Il veut bien lui-même nous dépeindre son dévouement sous une gracieuse et touchante image. « Je suis, dit-il, le bon pasteur, » *ego sum pastor bonus*. Quelle différence entre le mercenaire et le bon pasteur ! le mercenaire ne cherche que son propre intérêt, que son avantage personnel : il ne se met nullement en peine du troupeau qui lui est confié ; s'il en prend quelque soin, c'est uniquement en vue du profit qu'il espère en tirer pour lui-même. Aussi sa vigilance ne va jamais jus-

qu'au sacrifice : sitôt qu'il aperçoit quelque danger, il commence par s'éloigner pour se mettre à l'abri. Pourvu qu'il se sauve lui-même, peu lui importe que le troupeau périsse, que le loup dévore des brebis qui ne lui sont rien. Pour le bon pasteur, il prend soin des brebis pour elles-mêmes, et non pour son propre avantage. C'est pourquoi sa vigilance va jusqu'au sacrifice : à la vue du danger qui menace le troupeau, il n'a garde de fuir ; mais il demeure ferme et inébranlable ; il défend ses brebis, en s'exposant lui-même, et il donne volontiers sa vie pour les sauver. « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, » *ego sum pastor bonus. Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.*

C'est au Calvaire que Notre-Seigneur fait paraître la plénitude du dévouement, et qu'il en consomme l'acte suprême. Sur la croix où il se laisse volontairement clouer, il s'expose tout seul à notre place aux terribles élans de la colère divine, aux châtimens épouvantables destinés au péché ; il consent à mourir, mais il est victime de son zèle et de son dévouement. La justice le frappe, et nous, nous sommes sauvés par sa mort. Tel a été le dévouement de mon Dieu.

Dans la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ perpétue l'acte de son dévouement et le perfectionne. Que fait-il, en effet, dans cet auguste sacrement, sinon s'oublier et se sacrifier lui-même pour le bien de nos âmes ? Quel soin prend-il des intérêts de sa divinité, des intérêts de son humanité ? Quel avantage lui revient-il pour lui-même de demeurer parmi nous sous ces voiles obscurs ? Aucun évidemment ; au contraire, le soin de sa gloire et de son repos exige qu'il abandonne l'autel et le tabernacle, où il est comme enseveli dans les humiliations et les douleurs. Mais c'est notre avantage qu'il y demeure : que deviendrions-nous, s'il nous abandonnait ? Alors, sans balancer un instant, notre divin Maître s'oublie et se sacrifie pour ne se souvenir que de nous ; il se dépense tout entier à nos usages par un dévouement permanent, le plus désintéressé et le

plus complet qui se puisse imaginer, où Dieu se sacrifie pour l'homme, l'infini pour le néant; et cela tous les jours, à chaque instant, depuis bientôt dix-neuf siècles, pour ne finir qu'avec le monde.

Aussi est-ce à l'autel que toutes les âmes généreuses sont venues puiser la grâce, en même temps que l'exemple du dévouement. Le prêtre, qui voit Jésus de plus près, qui entre plus profondément dans ses pensées intimes, vient apprendre de lui que tous ses intérêts humains de fortune, de repos, de santé, de réputation doivent être comptés pour rien, en comparaison des intérêts éternels des âmes qui lui sont confiées; qu'il ne lui est jamais permis de les abandonner; qu'il leur doit tout, même sa vie. C'est là qu'il vient s'encourager à dire avec l'apôtre saint Paul, qui l'avait appris de Jésus-Christ : « Je dépenserai tout ce que j'ai, et je me dépenserai moi-même pour vos âmes, » *omnia impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.*

C'est aux pieds du Dieu de l'Eucharistie que le missionnaire se résout à quitter le toit de la maison paternelle, en rompant les liens les plus doux et les plus sacrés de la famille; à dire adieu au pays qui l'a vu naître, pour aller dans de lointaines contrées, pour marcher au hasard sous la conduite de la Providence, vers des hommes qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vus, vers des peuples dont il ne sait pas même le nom, afin de les évangéliser. Et que trouvera-t-il le plus souvent, en échange des biens infinis qu'il va leur communiquer? Il trouvera des travaux et des fatigues interminables, des privations de tous les jours, une solitude affreuse, la maladie, une mort prématurée, violente peut-être. Il le sait; mais l'exemple de son Maître l'entraîne et le soutient, quand il considère que Jésus-Christ a quitté le premier le sein de son Père, la patrie de l'éternité, pour venir habiter avec nous dans ce lieu de misères et de souffrances, afin de nous instruire et de nous sauver.

C'est au pied de l'autel du Dieu de l'Eucharistie que le frère de Saint-Jean de Dieu, que la sœur hospitalière,

viennent apprendre à renoncer aux avantages de la fortune, aux joies de la famille, aux espérances du temps, pour s'enfermer dans les hôpitaux avec des malades, avec des infirmes, avec des fous, pour se consumer en soins et en fatigues, afin de procurer, aux dépens de leur repos et de leur santé, quelque soulagement aux douleurs que souffrent des étrangers qu'ils ne connaissent pas, et dont ils n'ont rien à attendre que l'ingratitude, que les rebuts, que les murmures, que les imprécations peut-être. C'est que, dans la méditation du mystère de l'Eucharistie, leurs âmes ont été vivement émues par l'exemple du dévouement de Jésus-Christ, devenu prisonnier d'amour pour contempler, soulager et guérir nos misères.

O Jésus, la vue de votre dévouement me fait rougir de honte. Dans un temps où l'égoïsme envahit toutes les âmes, je me suis laissé atteindre par ce mal contagieux, et j'y succombe. Qu'ai-je fait, malheureux ? que je suis loin de vous ressembler ! Je me suis constitué le centre d'un cercle dont je ne veux jamais sortir ; je ne connais, je ne désire, je ne recherche que mon intérêt propre. J'ignore complètement ce que c'est que s'oublier soi-même pour songer aux avantages des autres. Il semble que je sois tout seul au monde ; je veux que tout se rapporte à moi, que chacun s'épuise à mon profit ; et moi, je ne veux travailler, ni me sacrifier pour personne. O Dieu de l'Eucharistie, dévoué jusqu'à l'infini, n'est-il pas temps que j'apprenne de vous à sortir de moi-même, à me dévouer pour ma famille dont je ne suis qu'un membre ; pour mon pays, dans les fatigues de toutes les conditions, dans les hasards de la guerre, au danger de ma fortune et de ma vie ; pour la gloire de Dieu, pour la religion, pour l'Eglise catholique dont je suis l'enfant ?

Puisque je crois à l'Eucharistie, puisque je l'aime, ne faut-il pas que je commence dès aujourd'hui à imiter, selon mes forces, le dévouement qu'y pratique mon Sauveur bien-aimé !

CHAPITRE X.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre ami.

O Dieu de l'Eucharistie, en même temps que vous nous donnez, dans votre sacrement d'amour, l'exemple admirable de l'obéissance, de l'humilité, du silence, de la pauvreté, du zèle, du dévouement, et de toutes les autres vertus, que je ne pourrais nommer seulement sans être infini, vous réalisez encore en notre faveur des titres trop chers à mon cœur, pour ne pas m'efforcer de les approfondir par la méditation.

Le premier de ces titres est celui d'ami. Que l'amitié est une chose délicieuse ! C'est un des biens les plus précieux de la vie : « Heureux, » dit l'Esprit-Saint dans l'Ecclésiastique, « celui qui a trouvé un véritable ami, » *beatus qui invenit amicum verum*. Quel riche trésor il a trouvé ! Mais que cela est difficile à rencontrer.

L'amitié est une sorte particulière d'affection, profonde, intime et réciproque, qui unit étroitement deux cœurs, et tend à les confondre ensemble, pour ne former des deux, qu'un seul. L'amitié suppose ou produit nécessairement l'égalité. Si quelqu'un étant supérieur à moi par sa nature, par ses qualités, par son rang, consent à devenir mon ami, il faut qu'il descende et s'abaisse jusqu'à moi ; l'amitié n'est possible entre nous qu'à cette condition.

Cela étant, comment l'homme pourra-t-il jamais devenir l'ami de Dieu, puisqu'ils sont séparés l'un de l'autre par une distance infinie ? Comment pourra s'établir entre Dieu et l'homme la sainte égalité de l'amitié ? Notre raison y trouve une évidente impossibilité, et tous les peuples en dehors de la révélation évangé-

lique, n'ont eu garde de traiter Dieu en ami. Toutefois c'est une réalité que je ne puis révoquer en doute; oui, Dieu est mon ami!

Mystère plein de suavité qui s'est accompli, parce que Dieu a bien voulu me faire des avances infinies, en descendant des hauteurs sublimes de sa gloire jusqu'à l'infirmité de ma bassesse et de mon néant. J'ai besoin de suivre par degrés les progrès de sa condescendance envers nous, pour mieux l'apprécier, et en goûter toute la douceur.

En vertu du mystère de l'incarnation, nous sommes devenus les fils de Dieu par adoption. « Voyez, » dit l'apôtre saint Jean, « quelle charité nous a témoignée le Père, que nous soyons appelés et que nous soyons en effet les fils de Dieu, » *videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus*. « Mes très-chers, » ajoute-t-il, « maintenant nous sommes les enfants de Dieu, » *charissimi, nunc filii Dei sumus*. Lorsque notre divin Maître nous apprend à prier, il nous fait prononcer cette parole nouvelle, pleine de suavité : « Notre Père, qui êtes aux cieux, » *sic ergo vos orabitur; Pater noster, qui es in cœlis*; en instruisant ses apôtres, il ne cesse de leur déclarer que Dieu est leur père. Lui-même, dans la dernière cène, leur donne le doux nom de ses « chers petits enfants, » *filiioli*. Enfin l'apôtre saint Paul, écrivant aux Romains et aux Galates, dit aux uns et aux autres en des termes à peu près identiques : « Vous « n'avez pas reçu de nouveau comme autrefois l'esprit « de servitude et d'esclavage dans la crainte; mais vous « avez reçu l'esprit d'adoption des enfants, dans lequel « nous crions : Abba, mon Père. Car l'Esprit-Saint lui-même rend témoignage à notre propre esprit, que « nous sommes les enfants de Dieu. « Quoi de plus admirable que ce nom et cette qualité d'enfants de Dieu qui nous sont donnés? Voici néanmoins un nouveau degré de la condescendance divine qui me paraît plus étonnant encore.

Notre-Seigneur Jésus-Christ parlant à ses apôtres, et

à nous en leurs personnes, les appelle ses frères. C'était après le glorieux mystère de sa résurrection, lorsque ayant apparu à Marie Madeleine, il lui dit ces belles et mémorables paroles : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père ; mais allez vers mes frères, » *vade autem ad fratres meos*, et dites-leur : « Voici que je monte vers mon Père et votre Père, vers « mon Dieu et votre Dieu. » Ce nom et cette qualité de frère était une conséquence nécessaire de notre adoption ; car si nous sommes les enfants de Dieu, il faut que nous soyons les frères de Jésus-Christ qui est son Fils unique par nature, et que nous devenions ses cohéritiers, comme le dit l'apôtre saint Paul : « Si nous sommes les enfants, nous sommes aussi les héritiers ; les héritiers de Dieu, et les cohéritiers de Jésus-Christ, » *heredes quidem Dei, cohæredes autem Christi*. Assurément rien n'est plus étroit que ce lien sacré qui unit les enfants à leur père, et l'affection qui en résulte a un caractère d'une force et d'une douceur spéciales. Toutefois, pour que le père et le fils deviennent amis, il faut surajouter quelque chose à cet amour sacré qui les unit déjà ; il faut effacer un peu l'obligation de dépendance et de respect qui est imposée au fils. Cela se fait quelquefois dans le progrès des années, quand un père bien-aimé dit un jour à son fils chéri : Je ne suis pas seulement votre père, je suis aussi votre ami, et je veux désormais que vous me traitiez plutôt en ami. Or deux frères sont bien plus près d'être amis, parce qu'il y a entre eux plus d'égalité, et qu'il y a par conséquent moins de distance à franchir et moins d'effort à faire pour que leur affection se change en amitié. C'est en cela que ce nom de frère que nous donne Jésus-Christ a quelque chose de plus doux et de plus délicieux encore que celui d'enfant, parce qu'il fait disparaître davantage l'infinie disproportion qui nous sépare. Quoi ! un Dieu, mon frère !

Enfin notre divin Sauveur franchit le dernier degré de la condescendance ; il donne formellement à ses apôtres le nom d'amis. C'est encore à la dernière cène,

au moment de l'institution de la sainte Eucharistie, qu'a lieu cette effusion de tendresse qui surpasse tout ce qu'on pourrait imaginer. « Personne » leur dit-il « ne peut donner une plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour *ses amis*. Vous êtes *mes amis*, si vous faites ce que je vous ai commandé. Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, parce que le serviteur ignore ce que fait son maître. » Ce serait déjà un grand honneur pour nous d'être les serviteurs de Dieu, puisque servir Dieu, c'est régner. « Mais, » ajoute-t-il, « je vous ai appelés mes amis, » *vos autem dixi amicos*, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. » Chose tout à fait surprenante et qui arrache des larmes à quiconque est attentif ! au jardin des Olives, au moment où l'on vient se saisir de Jésus pour s'emparer de sa personne divine et l'acheminer vers la mort, j'entends au milieu du tumulte cette même parole qui retentit sur les lèvres de mon Sauveur : « Mon ami, » *amice*. A qui est-elle adressée ? c'est à Judas, l'un des apôtres, aujourd'hui un traître infâme, dans l'acte même de sa trahison ; tant il est vrai que Jésus n'avait exclu personne en parlant à la cène ; tant il est vrai que Jésus est un ami tel que la terre n'en avait jamais vu et n'en verra jamais de pareil.

Dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, Jésus-Christ continue d'être notre ami. Si c'est le propre de l'amitié d'engendrer l'intimité, la familiarité, la cordialité et la communauté de tous les biens, notre Dieu à l'autel et au tabernacle ne réalise-t-il pas d'une manière complète et ineffable tous ces caractères de l'amitié ? Quelle intimité que celle qu'il veut bien contracter avec moi dans la sainte communion ! Que puis-je avoir pour lui de caché, quand il descend dans mon propre cœur ? que peut-il avoir de caché pour moi, quand je le possède tout entier ? quel secret a-t-il alors conservé ? Je puis l'étudier à loisir, descendre dans toutes les profondeurs de ses mystères, surtout dans les profondeurs abondantes en délices de son amour infini.

Tout ce que Jésus possède n'est-il pas à moi dans la sainte Eucharistie : son corps, son sang, son âme et sa divinité? Que me refuse-t-il? En se donnant lui-même à moi, il me donne toutes ses richesses. Du fond du tabernacle, où mon Sauveur réside, ne semble-t-il pas adresser à mon cœur ces paroles qu'il disait autrefois à son Père : « Tout ce qui est à moi, est à vous, » *mea omnia tua sunt?* Son Eglise n'est-elle pas ma maison? et dans cette maison, que l'amitié nous rend commune, quelle douce et sainte familiarité il me permet de contracter avec lui! Je puis y entrer quand je veux, à toute heure du jour ou de la nuit; je ne rencontre aucun obstacle venant de la part de mon Dieu; il ne s'entoure d'aucune de ces précautions artificieuses que les mondains ont coutume d'employer pour se défendre contre les importunités des visiteurs inconnus ou ennuyeux. Je n'ai pas besoin, comme chez les grands du monde, de solliciter audience, ni d'attendre longtemps l'honneur d'être introduit; j'entre comme chez un ami : je parle ou je me tais; j'expose en détail toutes mes pensées, tous mes projets, toutes mes peines; et si longtemps que je demeure, je ne crains jamais ni de lasser ni d'ennuyer.

La table de Jésus est ma table, j'y suis toujours invité; pourvu que je sois pur, je puis m'y asseoir chaque fois que ma piété m'y porte. Le festin eucharistique est toujours préparé; c'est mon Dieu qui m'y sert lui-même de ses mains une nourriture et un breuvage exquis. N'est-ce pas sur les lèvres du Dieu de l'Eucharistie qu'il faut mettre cette invitation de l'époux du Cantique des cantiques : « Mangez, mes amis, et buvez, et enivrez-vous, mes très-chers, » *comedite amici, et bibite, et inebriamini, charissimi?*

Ainsi, et en beaucoup d'autres manières que les saints ont connues, Notre-Seigneur réalise dans le sacrement auguste, le titre d'ami que nous devons lui donner.

O Jésus, mon ami! que j'ai de consolation à vous appeler de ce nom! O ami le plus véritable, le plus parfait,

le plus désintéressé, le plus fidèle des amis ! Les amitiés humaines, même les plus solides et les mieux fondées, sont sujettes aux vicissitudes, aux changements, aux défaillances : le riche compte un grand nombre d'amis ; est-il devenu pauvre, il n'en a plus un seul. Quelquefois nos amis nous oublient ; ils se lassent de nous aimer ; ils se laissent aller aux soupçons, aux jalousies, aux fausses susceptibilités ; ils nous délaissent, ils se tournent même contre nous. Mais vous, ô Jésus ! il y a bientôt dix-neuf siècles que vous êtes devenu notre ami ; vous n'avez jamais changé, malgré nos froideurs, nos caprices, nos oublis, nos abandons : votre amitié pour nous n'a pas vieilli ; elle est encore aussi vive, aussi ardente qu'au premier jour. Faites-moi la grâce, je vous en conjure, que je devienne moi-même fidèle envers vous aux saintes lois de l'amitié ; que je n'oublie plus, que je ne contriste plus, que je n'abandonne plus jamais mon divin Ami ! que je lui donne tout ce qui est à moi, comme il m'a donné tout ce qui est à lui ! Si j'aime quelqu'un en ce monde, que ce soit toujours en lui et pour lui ! Que je demeure son ami, comme il veut bien être le mien, jusqu'au dernier soupir de ma vie et pendant l'éternité !

CHAPITRE XI.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un ami qui me connaît.

Jésus, mon divin ami, présent dans l'adorable sacrement de l'autel, me connaît bien. Lorsque je viens me présenter devant lui, je n'ai pas besoin, comme un étranger, de longs préliminaires pour indiquer qui je suis. Sitôt que j'entre dans l'église, mon Dieu qui m'a-perçoit me nomme par mon nom propre, et me dit :

« Je te connais, je sais bien qui tu es, » *te ipsum novi ex nomine.*

Quel honneur et quelle joie pour moi d'être connu de mon Dieu ! Cette divine connaissance me dédommage abondamment de l'oubli des hommes. Je me plains souvent, non sans fondement, que je vis dans le monde comme si j'étais seul. Personne ne me connaît ; on ne sait pas même si j'ai la vie, si j'existe quelque part ; mes plus proches voisins, ceux qui me coudoient à chaque pas, ne se mettent nullement en peine de moi : que je vive ou que je meure, personne n'y prend garde, personne ne s'en occupe, excepté peut-être cinq ou six personnes qui me touchent de plus près, dans ce grand univers où je tiens si peu de place, où je suis comme un petit point imperceptible. Mais je m'en console facilement au pied des saints autels. De quoi me servirait-il que le monde entier me connût, si j'étais ignoré de mon Dieu ? Mais, au contraire, si mon Dieu me connaît, que m'importe l'oubli du monde entier ? Cette connaissance me suffit toute seule, et me tient lieu de tout.

Qu'il y a longtemps que le Dieu de l'Eucharistie me connaît ! Comme Dieu, Jésus-Christ, mon ami, me connaît de toute éternité ; j'ai toujours été présent à sa pensée qui demeure la même, sans jamais changer ; et j'entrais à mon rang dans le plan de sa providence. Comme homme, Jésus me connaît depuis le premier moment du mystère de son Incarnation : Dieu le Père lui a montré aussitôt tous les hommes dans la famille desquels il devait entrer, en se faisant homme comme eux, et pour lesquels il devait souffrir et mourir. Il vit donc alors en un instant cette série innombrable d'hommes qui ont peuplé la terre depuis le commencement du monde, et la peupleront jusqu'à la fin.

Mais mon divin Sauveur connaît plus particulièrement ceux qui doivent entrer dans le sein de l'Eglise, ceux qui sont du nombre des élus. C'est d'eux qu'il dit dans le saint Evangile : « Je connais mes brebis, » *cognosco (oves) meas*, parlant de toutes les brebis qui entreront dans le

bercail pendant toute la suite des siècles, et non pas seulement du petit nombre de celles qui composaient alors son troupeau chéri. Il connaît toutes ses brebis, sans aucune exception ; il les a vues, il les a comptées ; il me connaissait moi-même, quoique je dusse entrer dans la bergerie si longtemps après sa venue. Ainsi je n'étais pas encore, que Jésus me connaissait déjà ; et maintenant que je suis, il me connaît ; il sait mon passé, il voit mon présent, il contemple tout mon avenir du temps et de l'éternité, aussi bien que s'il était déjà réalisé.

Jésus ne me connaît pas seulement d'une connaissance vague et confuse, en me regardant dans la masse entière du troupeau où je suis comme perdu. Mais il me distingue dans cette foule ; il me voit séparément ; il me connaît comme si j'étais seul au monde et composais tout seul son troupeau. La connaissance qu'il a des autres et de chacun n'ôte rien à la vue claire, distincte et complète qu'il a de moi.

Jésus ne me connaît pas seulement par mon nom, et à l'extérieur ; mais il a de moi une connaissance intime et profonde. Du haut de son tabernacle sacré, aussi bien que de la hauteur des cieux, son regard divin pénètre jusqu'aux dernières divisions de moi-même. Il connaît mes pensées les plus secrètes, mes inclinations, mes désirs, mes jugements, mes impressions, ma volonté, tous mes desseins, toutes mes vues ultérieures. Hélas ! ceux qui me connaissent dans le monde, s'il en est quelques-uns, même mes plus intimes amis, qu'ils me connaissent mal ! Vous m'entendez souvent, ô mon Dieu, me plaindre avec juste raison que je suis mal jugé : on dénature mes pensées, mes paroles, mes actions les plus simples ; tout est mal interprété ; tout est pris à contre-sens. Mais vous, vous me connaissez tel que je suis : par vous tout est bien jugé, tout est vu en parfaite conformité avec l'exacte vérité ; il n'y a pas, comme presque toujours de la part des hommes, de ces faux jugements fondés sur de trompeuses apparences, formés par les préjugés, par

les antipathies, par la jalousie. Tous ces jugements, qui font la matière habituelle de mes désolations, sont exclus par votre sagesse infinie et votre justice impartiale. Quelle joie pour moi, ô Jésus, mon divin ami, de penser que vous me jugez toujours avec cette équité que je cherche parmi les hommes sans pouvoir la rencontrer ! Vous me connaissez même et vous me jugez mieux que je ne puis me connaître et me juger moi-même.

Jésus me connaît d'une connaissance toujours actuelle. Mes plus chers amis parmi les hommes ne peuvent pas toujours occuper leur pensée de mon souvenir ; par combien d'objets ne sont-ils pas nécessairement distraits à chaque instant ? Ils ne peuvent donc s'empêcher de me perdre de vue et de m'oublier souvent : vouloir exiger autrement, ce serait demander à leur esprit et à leur cœur un effort impossible. Mais vous, mon Dieu, votre esprit et votre cœur ne sont pas bornés et imparfaits comme les nôtres ; toutes les pensées et tous les sentiments peuvent y trouver place à la fois, sans se nuire les uns aux autres par leur nombre et leur diversité. Vous ne vous laissez pas, comme l'homme, d'une attention longtemps soutenue ou appliquée à plusieurs objets. Du tabernacle où Jésus demeure, non-seulement il me regarde quand je suis à ses pieds pour l'adorer et le prier ; mais son regard me suit toujours, quelque part que je sois, sans que rien puisse le distraire. Comme une mère, attentive à toutes les démarches du jeune enfant qu'elle aime, se place en un lieu d'où ses yeux puissent aisément le suivre partout et toujours, ainsi, Jésus, mon divin ami, du lieu élevé où son amour l'a placé, ne cesse de diriger sur moi son regard affectueusement attentif ; en sorte qu'il sait parfaitement toutes mes actions, toutes mes démarches, tous mes mouvements. Ni le jour, ni la nuit, il n'y a dans sa connaissance et son attention aucune interruption, aucune défaillance.

Jésus me connaît d'une connaissance amoureuse et efficace. C'est dans son cœur que cet ami divin a écrit mon nom avec son sang ; c'est dans son cœur qu'il me

voit et me regarde : j'ai beau m'éloigner de l'autel de l'Eucharistie, le cœur de mon bon Maître se dilate, pour que je ne puisse jamais en sortir, que j'y demeure et je m'y cache comme dans un asile sacré. En me connaissant, Jésus me fait du bien : chacun de ses regards est comme un rayon de sa miséricorde qui m'atteint pour m'éclairer et m'échauffer, de même que le soleil échauffe, féconde et enrichit la terre en la regardant.

O connaissance que Jésus a de moi, que vous m'êtes précieuse ! Quand, de l'autel et du fond du tabernacle, vous me dites secrètement : Ma brebis, je te connais, « je sais toutes tes œuvres, » *scio opera tua* ; au bruit de cette parole, mon cœur tressaille d'une vive allégresse, ô mon Dieu, comme autrefois celui de Marie Madeleine, lorsque, pour récompenser sa fidélité à vous chercher, vous daigniez l'appeler par son nom d'une manière ineffable : « Marie, » *Maria* !

Mais, tandis que vous me connaissez si bien, ô mon Maître, pour moi est-ce que je vous connais ? Vous connaître, cependant, c'est la vie éternelle. Ah ! faites-moi la grâce de vous connaître dans votre divinité, dans votre humanité, dans votre doctrine, dans vos mystères, dans votre amour. Que je connaisse vos pensées ! que je connaisse votre cœur ! que je vous connaisse surtout dans le sacrement de l'Eucharistie, le chef-d'œuvre de votre amour et l'abrégé de tous vos mystères ! Je consens bien volontiers à être ignoré et méconnu par le monde entier, pour être mieux connu de vous, ô Jésus ; je consens à ignorer tout, les sciences, les arts, l'histoire, les hommes et les choses, pourvu que je vous connaisse.

Quand viendra ce jour dont parle l'apôtre saint Paul aux Corinthiens : « Où je vous connaîtrai comme je suis connu de vous, » *tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* ? Pour cela il faut laisser disparaître tout à fait les ténèbres du temps et laisser lever le plein jour de l'éternité ; mais, en attendant, daignez me conduire par la foi de clartés en clartés, pour que, dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, je découvre tous les jours quelque nou-

velle beauté qui me persuade de vous aimer tous les jours davantage.

CHAPITRE XII.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre consolateur.

Comme rien n'est plus ordinaire parmi les hommes, ni plus inévitable, que la douleur et les larmes, rien aussi ne nous est plus nécessaire qu'un consolateur. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas connu trop souvent les déceptions, les maladies, les séparations, les amertumes et les tristesses? Hélas! c'est avec bien de la raison que la terre que nous foulons aux pieds est appelée la vallée des larmes. En entrant dans la vie, la première chose que nous rencontrons sur le seuil même, ce sont des douleurs; et ce que nous savons d'abord, c'est gémir et pleurer. Aux douleurs de l'enfance succèdent les douleurs de la jeunesse; puis les douleurs de l'âge mûr, les douleurs de la vieillesse; et enfin, les plus cruelles et les plus irremédiables, les douleurs de la mort. Nous souffrons dans notre corps, dans notre esprit, dans notre cœur.

Où chercher un consolateur pour l'opposer à tant de maux qui nous assiègent? J'ai quelquefois essayé si je pourrais en rencontrer quelqu'un parmi les hommes. Mais de ce côté, je n'ai trouvé bientôt que d'amères déceptions; car les hommes qui m'entourent, malheureux comme moi, tout occupés de leurs propres infortunes, ne veulent point s'embarasser encore des miennes, et aggraver le fardeau de la vie qui les accable par le poids de douleurs étrangères. La vue de ma misère et de mes larmes ne fait que les importuner; ils détournent la tête pour ne pas en contempler le triste spectacle. N'est-ce

point assez de pleurer sur eux-mêmes et de chercher à se consoler de leurs afflictions personnelles ?

D'ailleurs, quand les hommes auraient la volonté de me consoler, que peuvent-ils pour atteindre efficacement ce but ? O vaines consolations de la terre, pompeusement et artificieusement préparées, que vous êtes impuissantes ! Au lieu de m'être utiles et de me faire du bien, vous ne réussissez qu'à me fatiguer, qu'à irriter le mal que vous voudriez guérir ; vous n'avez jamais su calmer une douleur, ni cicatriser une seule plaie du cœur. Dois-je m'en étonner ? Que peut l'homme avec ses faiblesses, si lâche contre ses propres infirmités ? Connaît-il le chemin secret du cœur ? A-t-il la main assez légère, assez délicate pour toucher, sans me blesser, des plaies si graves et si profondes ? Cependant je ne puis, je le sens, rester seul dans ma douleur, ou bien j'y succombe et je meurs accablé. Serais-je condamné à chercher un consolateur qui m'est absolument nécessaire, sans pouvoir le rencontrer jamais ?

O mon Dieu, vous ne me délaisserez pas dans cette extrémité ; vous serez vous-même mon consolateur suprême. Oui Jésus est resté parmi nous dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, sur le théâtre même de nos douleurs, dans le lieu de nos tristesses, exprès pour nous consoler efficacement. Il le fait en trois manières admirables : par la vue de ses propres douleurs, par sa divine compassion, par l'onction sacrée de sa grâce qu'il répand sur nos âmes blessées.

Que mon Dieu ait souffert, c'est une chose aussi certaine qu'elle est touchante. Il a bu au même calice que nous ; mais au lieu que nous y trempions seulement le bout des lèvres, pour lui il l'a vidé jusqu'à la lie. De quoi puis-je me plaindre dont Jésus n'ait souffert autant et plus que moi ? Quand je réunirais toutes mes souffrances et toutes mes douleurs avec les souffrances et les douleurs de tous les hommes, pour les verser dans une même coupe d'amertume, les souffrances et les douleurs de Jésus sont encore plus abondantes et plus amères.

Toute sa vie n'a été qu'un long martyr, le plus cruel de tous les martyrs. Mon Sauveur a souffert dans son corps, dans son esprit et dans son cœur des tourments horribles; et quand, venant à méditer sur l'histoire de sa Passion, je cherche à compter toutes les plaies qui lui ont été faites, je ne puis me lasser d'admirer que ce pénible travail demeure toujours inachevé, parce que je découvre à chaque instant quelque plaie nouvelle que je n'avais pas vue.

Savoir que mon Dieu a souffert, c'est évidemment pour moi une grande consolation. Car, en acceptant la souffrance, il l'a ennoblie, il l'a divinisée; en sorte que c'est désormais pour moi un honneur de souffrir, puisqu'ainsi je ressemble à mon Dieu. Il faut qu'il y ait dans la souffrance quelque bien caché, quelque trésor inconnu d'un grand prix, pour que Dieu l'ait volontairement acceptée, l'ait chèrement aimée, l'ait recherchée avec empressement et avidité. Elle est devenue pour Jésus-Christ Notre-Seigneur la condition de son triomphe et de sa gloire, ainsi qu'il le déclare lui-même en disant : « N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrit et entrât ainsi dans sa gloire, » *nonne oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* Si je suis du nombre des élus, je dois être la copie parfaite de Jésus-Christ; si je lui suis maintenant conforme dans la souffrance, je lui deviendrai infailliblement quelque jour conforme dans la gloire, ainsi que l'enseigne l'apôtre saint Paul; et les tribulations passagères de cette vie présente me préparent pour l'éternité un poids immense de gloire. Quel est celui d'entre nous qui osera se plaindre et murmurer de souffrir, quand il voit le Fils de Dieu souffrir plus que lui? Ne faut-il pas plutôt se réjouir d'un partage devenu si glorieux, si utile?

Or, dans la sainte Eucharistie, je n'ai pas seulement le souvenir des souffrances de mon Dieu, mais j'ai ce Dieu souffrant lui-même réellement et substantiellement présent; j'ai Jésus-Christ, « cet homme de douleurs, savant dans l'infirmiété, » par l'expérience qu'il en a faite,

virum dolorum, et scientem infirmitatem; je possède ce corps éprouvé par le travail, épuisé par la faim, déchiré par les coups, labouré par les sillons de la douleur; je possède ce sang, répandu d'abord goutte à goutte, et ensuite par torrents; je possède ce cœur blessé, ouvert par les chagrins aigus, avant de l'avoir été par la lance du soldat. Non-seulement le Dieu de l'Eucharistie est ce Jésus qui a tant souffert autrefois, mais il est dans le sacrement de son amour sous les apparences de la douleur et de la mort et à combien de causes de souffrances n'y est-il point exposé! Je ne puis avoir si tôt oublié la méditation que j'ai faite de tout ce qu'il doit se résoudre à endurer de la part des hommes, pour résider ainsi parmi nous.

Si donc je viens au pied de l'autel portant en mon corps, en mon esprit ou en mon cœur l'aiguillon de la douleur, et qu'exhalant ma plainte respectueuse, je m'écrie : O que je souffre! que j'ai d'ennui, de tristesse et d'affliction! mon bon Maître me répond du fond du tabernacle, par la voix de ses plaies, dont il porte toujours les cicatrices : Mon fils, mon frère et mon ami, tu souffres, je l'entends et je le vois. Mais regarde; moi, qui suis ton Dieu, j'ai souffert plus que toi; j'ai éprouvé l'ennui, la peur, la tristesse jusqu'à la mort; l'ingratitude, la trahison, le délaissement, outre tous les maux du corps qui surpassent tout ce que tu peux imaginer. Courage, courage! prends modèle sur moi; sois patient soumis et résigné, comme je l'ai été, comme je le suis encore. L'épreuve, quelque dure qu'elle soit, finira bientôt; ne contemple pas seulement le Calvaire et l'autel, où je suis victime: monte par la pensée jusqu'au ciel. Quel changement en ma personne! Vois-tu ma gloire, mon repos, ma félicité? Ce partage sera bientôt le tien; tu échangeras, à mon exemple, les larmes de la vie mortelle contre le bonheur inaltérable de l'éternité, et tu te réjouiras sans fin d'avoir souffert, comme ton divin Chef, pour être couronné; ta douleur passée te servira d'ornement et de diadème. Courage donc! courage!

CHAPITRE XIII.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre consolateur (suite).

Notre-Seigneur Jésus-Christ me console plus efficacement encore par sa divine compassion. La compassion est un sentiment pénible qui affecte le cœur à la vue des douleurs de celui qu'on aime, jusqu'au point de les faire ressentir comme si elles étaient personnelles, avec un désir ardent de les soulager. La compassion ainsi entendue, et dans la rigueur des termes, ne peut nullement convenir à Dieu. En disant cela, il s'en faut bien, ô mon Dieu, que j'aie la pensée de déroger aucunement à l'amour que vous nous portez. Qui ne sait que vous nous aimez infiniment? Pourrais-je l'oublier au pied des autels de l'Eucharistie? Mais votre amour ne saurait vous faire souffrir; dans l'impassibilité constante de votre nature, rien ne peut altérer ou troubler tant soit peu votre bonheur. Je n'ignore pas que nous sommes tellement accoutumés à ne concevoir, d'après nos sentiments humains, d'amour véritable qu'à la condition d'être compatissant, que transportant en Dieu ce qui est en nous-mêmes, nous disons de lui, dans le langage ordinaire, qu'il compatit. Mais il ne faut pas prendre cette expression à la lettre, et nous voulons dire seulement que Dieu a tellement pitié de nos infirmités, de nos misères et de nos douleurs, qu'il agit en cela comme si nos maux le faisaient souffrir, et qu'il ait besoin de se soulager lui-même en nous guérissant; mais au fond il est certain que Dieu, sans sortir de sa nature, ne peut réellement compatir.

Voici un nouveau mystère de miséricorde et de condescendance. Le Fils de Dieu, par l'Incarnation, s'est rendu capable de ce qui lui était impossible avant elle.

En se faisant homme, il prend avec un cœur d'homme des sentiments humains. C'est alors qu'il nous montre dans son amour ce qui nous touche davantage et le caractère qui va le mieux à notre état malheureux, c'est-à-dire une véritable et réelle compassion. Et, parce qu'elle appartient à une personne divine, elle est la plus grande et la plus parfaite qui se puisse imaginer. O compassion de mon Jésus, doux et précieux objet de ma méditation, c'est de vous que parlait l'apôtre saint Paul quand il s'écriait avec admiration, en écrivant aux Hébreux : « Pour nous, nous n'avons pas un pontife qui ne puisse pas compatir à nos infirmités, » *non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris.*

Notre-Seigneur Jésus-Christ, non content d'avoir ses immenses douleurs personnelles, a donc voulu éprouver aussi toutes les nôtres et en souffrir plus que nous-mêmes. L'Évangile nous dépeint quelques traits particuliers de cette divine compassion, que j'ai besoin de méditer quoiqu'ils soient bien connus, pour la satisfaction de ma piété. Le premier nous rappelle un grand miracle du Sauveur, dans lequel l'Eucharistie, née aussi de sa compassion, nous est montrée en figure. Un peuple nombreux, attiré par l'éclat des prodiges que faisait le Messie, l'avait suivi jusqu'au désert, tant il était avide de l'entendre, sans aucune prévoyance de ses besoins et sans provisions pour se nourrir. Jésus vivement ému d'une si grande fidélité, et touché à la vue du danger auquel on s'est exposé pour l'amour de lui, jetant un de ces regards dont il avait seul le secret, s'écria : « J'ai pitié de cette foule, » *misereor super turbam*; « car » ajoute-t-il « il y a déjà trois jours qu'ils « me suivent, sans avoir à manger, et si je les renvoie à « jeun, ils tomberont de défaillance le long du chemin. » O bonne parole de mon Sauveur, prélude du miracle de la multiplication des pains, que j'aime à vous entendre ! « J'ai pitié, j'ai compassion de cette foule, » *misereor super turbam.*

Voici deux autres traits non moins touchants, quoi-

qu'ils ne regardent qu'un petit nombre de personnages. Un jour, le divin Maître, suivi de ses apôtres, était sur le point d'entrer dans la petite ville de Naïm, lorsqu'il rencontre un convoi funèbre. Derrière le cercueil que l'on portait en terre, une femme marchait abîmée dans sa douleur, et fondant en larmes : c'était une veuve qui pleurait la mort d'un fils unique. A la vue de ce deuil, à la vue de cette mère, Jésus s'émeut et s'attendrit : il commande aussitôt d'arrêter; il rappelle le jeune homme à la vie et le rend à sa mère, en lui disant cette bonne parole que je veux graver dans mon cœur : « Femme, ne pleurez pas, » *motus super eam, dixit illi; noli flere.* Jésus avait un ami nommé Lazare, qu'il chérissait ainsi que Marthe et Marie, ses sœurs, » *diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum.* Celui-ci étant tombé malade, ses deux sœurs députèrent vers Jésus quelqu'un pour lui dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade, » *Domine, quem amas infirmatur.* Deux jours après le Sauveur connaissant par sa toute-science que Lazare est mort, s'avance avec ses apôtres vers Béthanie, pour le ressusciter. Il n'était point encore entré dans le bourg, que Marie, avertie secrètement par sa sœur, vient, comme Marthe, se jeter aux pieds de son bon Maître, en pleurant et en disant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Aussitôt que Jésus la vit pleurant de la sorte, et que tous les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, il frémit dans son âme et se troubla lui-même; » puis s'étant approché du tombeau où Lazare reposait depuis quatre jours, exhalant l'odeur de la mort, « il se mit à pleurer, » *et lacrymatus est Jesus,* tellement que les Juifs, étonnés, disaient : « Voyez comme il l'aimait » *ecce quomodo amabat eum.* Mais ces larmes de Jésus, quelque précieuses qu'elles soient, suffisaient-elles à la compassion d'un ami divin? Le Sauveur se tourne donc vers le tombeau, et commandant à la mort avec une autorité toute-puissante, il dit à Lazare : « Sortez d'ici, *Lazare, veni foras.* C'est en le

rendant plein de vie à ses sœurs qu'il console leur douleur.

Toute la vie de mon Sauveur est pleine des actes de sa compassion ; presque tous les prodiges qu'il opère en sont la suite. Il compatit tour à tour, et tout ensemble, aux maux du corps et aux misères de l'âme, aux calamités du temps et aux malheurs irremédiables de l'éternité. Jusque dans la mort, il persévère dans l'exercice de la compassion, plus occupé des douleurs des autres que des siennes propres. Le jour que Jésus-Christ fait à Jérusalem son entrée triomphante et pacifique, prévoyant les maux horribles qui vont fondre sur cette ville coupable et déicide, mais qui lui est chère, il s'arrête quelques instants pour la considérer, « et il pleure sur elle, » *videns civitatem, flevit super illam*. Au moment même du sacrifice, pendant que la divine Victime, chargée du bois pesant de la croix gravissait péniblement la montagne du Calvaire, avec toutes les livrées de la douleur, « de saintes femmes le suivaient en gémissant sur lui, « et en se lamentant. Mais Jésus se tournant vers elles, « leur dit : Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur « vous-mêmes et sur vos enfants. Car des jours viendront « où l'on dira : Bienheureuses les femmes stériles, bien- « heureux le sein qui n'a point enfanté et les mamelles « qui n'ont point allaité. Alors ils diront aux mon- « tagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez- « nous. Car si le bois vert est ainsi traité, que sera-t-il « du bois sec et aride ? »

Mais pour bien comprendre toute l'étendue de la compassion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il faut la considérer au moment où elle paraît dans toute sa force, je veux dire, au jardin des Olives, à l'heure de l'agonie sanglante. Si je fais réflexion que Jésus a le cœur le plus aimant, le plus sensible et le plus délicat qui se puisse imaginer ; qu'il est doué, comme homme, d'une science si parfaite, que rien de ce qui est, de ce qui a été, ou de ce qui doit être ne peut lui échapper ; je trouve dans ces deux pensées la mesure d'une compassion que

rien ne peut égaler. C'est pourquoi lorsqu'il y livre entièrement son âme, il en est réduit à la dernière extrémité, et dans son accablement, il sue du sang. Car sa toute-science lui montre les maux et les douleurs de l'humanité, non-seulement en général, et comme dans un tableau abrégé, mais toutes ces douleurs une à une, et dans le plus grand détail, quoique toutes à la fois; en sorte que mon divin Sauveur voit les douleurs des hommes de son temps et de son pays, et d'un même regard, les douleurs des hommes de tous les pays et de tous les temps, qui ont vécu depuis le commencement et vivront jusqu'à la fin du monde, sans en excepter un seul. Il les voit beaucoup mieux que ceux mêmes qui les endurent, avec toutes leurs causes, leurs progrès et leurs conséquences. En même temps l'amour immense qu'il porte aux hommes lui fait ressentir toutes ces douleurs, comme si elles étaient les siennes. Je puis donc me représenter le cœur de Jésus, noyé et abîmé dans une mer d'amertume sans fond et sans rivages, où toutes les eaux des douleurs universelles des hommes viennent se verser. Mais tant de douleurs, accumulées ensemble dans un même cœur, n'y produisent aucune confusion; tout y est dans un ordre parfait; chaque douleur y occupe son rang à part, y conserve son aiguillon particulier; Jésus souffre de chacune, comme si elle était unique, et néanmoins il souffre de toutes à la fois. Puis-je douter que, dans ce moment solennel, je n'aie été présent au cœur de mon Sauveur, avec tout le cortège de mes douleurs personnelles? Depuis que je suis au monde, je n'ai pas versé une seule larme, poussé un seul soupir, reçu une blessure quelconque, que Jésus n'ait vu, n'ait entendu, dont il n'ait souffert. O douleurs, quelque nom que je vous donne, ou que je vous donnerai jamais; et vous, douleurs intimes, et secrètes de mon cœur, que j'ai ensevelies dans la partie la plus reculée de mon âme, pour les dérober à tout le monde, pour me les cacher à moi-même; ah! Jésus vous a bien connues, vous a discernées, vous a ressenties. J'ignore la somme

des maux et des souffrances physiques ou morales que Dieu me réserve pour la suite de ma vie jusqu'à ma mort ; Jésus les connaît bien d'avance, et son cœur en a souffert, pendant que je vis tranquille encore dans mon ignorance. Telle, et bien plus admirable a été la compassion de mon bon Maître.

Or, dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, nous avons réellement et substantiellement, sur l'autel et au tabernacle, ce même Jésus compatissant, perpétuant sous nos yeux, d'une manière ineffable, toutes les marques d'une compassion actuelle et permanente. A quiconque vient dans l'église, le cœur gros de soupirs et les yeux inondés de larmes, il dit : Il y a longtemps que je connais ta douleur ; bien avant que tu ne fusses, je l'avais éprouvée en moi-même, à cause de l'amour que je te portais déjà ; elle pesait de tout son poids sur mon cœur avant de t'accabler. Si saint Paul, mon apôtre, a pu dire avec vérité, en écrivant aux Corinthiens : « Qui est infirme, que je ne sois infirme avec lui ? Qui est scandalisé, que je ne brûle, » *quis infirmatur, et ego non infirmor ? quis scandalizatur, et ego non uror ?* A combien plus forte raison ne puis-je pas le dire mieux et plus justement que lui ? N'est-ce pas de mon exemple qu'il avait appris à compatir ? Eh bien ! mêlons ensemble notre douleur et nos larmes communes.

Certainement, c'est pour moi une abondante consolation que la compassion de mon Dieu. Lorsque, dans le monde, un ami véritable vient partager mes chagrins et pleurer avec moi, je trouve dans ses larmes seules un adoucissement et un soulagement. Mais les larmes de Jésus forment un baume salutaire qui cicatrise et endort mes blessures ; pleurer avec lui, c'est pleurer avec résignation, avec soumission, avec espérance.

CHAPITRE XIV.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre Consolateur (suite).

Non-seulement Notre-Seigneur Jésus-Christ a souffert, non-seulement il compatit avec nous ; mais encore il répand sur nos douleurs une onction céleste et divine, qui devient pour nous la plus efficace consolation.

Chose étonnante, qui fait le sujet du scandale ou de la dérision des mondains, et que je ne puis me lasser d'admirer ! Nous lisons dans la vie des saints que ces hommes héroïques, non contents de se résigner aux souffrances, ce qui nous paraît déjà si difficile, les aimaient, allaient au-devant d'elles, les accueillaient en amies, les recherchaient avec empressement, les savouraient avec délices. Il est rapporté au livre des Actes des Apôtres, que « ceux-ci, » ayant été battus de verges, « se retiraient avec joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir ce supplice ignominieux pour le nom de Jésus, » *et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*. L'apôtre saint Paul se glorifie hautement de ses douleurs, de ses peines, de ses tribulations ; mais il proclame en même temps « que le Seigneur Jésus fait abonder la consolation, là où abondent les souffrances, » *quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra*. Ce n'est pas assez ; il déclare « qu'il surabonde de joie dans toutes ses tribulations, » *superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. Il n'est pas le seul à tenir ce langage, et le nombre des amants passionnés de la croix est grand dans l'Eglise de Dieu. Jusque dans ces derniers temps les

plus beaux exemples nous sont offerts en ce genre. Qui ne sait que saint François-Xavier, voyant en vision toutes les épreuves qui l'attendent, sous l'image d'une multitude de croix, bien loin de s'effrayer à ce spectacle et de laisser s'é mousser son courage, s'écrie : Encore plus, Seigneur, encore plus ? Quoi ! j'entends une femme, célèbre par son amour et par son génie, proclamer bien haut cette sublime devise, qui dépeint d'un seul trait sainte Thérèse : Ou souffrir, ou mourir.

Evidemment dans ces sentiments, qui sont au-dessus de la nature, il y a un mystère caché. Ce mystère on le découvre au Calvaire sur la croix, à l'autel dans la sainte Eucharistie. C'est de ces deux sources élevées que découlent dans ceux qui souffrent comme les saints, la résignation, la consolation, la joie, l'exaltation, l'enivrement. Je remarque, à l'honneur de Jésus devenu notre hostie, que les âmes les plus fortes contre la douleur, les plus ardentes à souffrir, sont aussi les âmes les plus dévouées à l'amour et au culte de l'adorable Eucharistie, les plus empressées à la communion. A-t-on jamais rencontré quelqu'un qui se soit relevé du pied des autels, ou qui ait quitté la Table sainte, après avoir participé au banquet des anges, sans être plus résigné, plus courageux, plus fort, plus intrépide, plus consolé et plus joyeux qu'il n'y était venu ? Ne puis-je pas attester ma propre expérience, à défaut de celle des autres, que c'est ici que se rencontre la vraie et unique solide consolation ?

O Dieu de l'Eucharistie, Jésus consolateur, puisque le nombre des infortunés est si grand, car les hommes le sont tous plus ou moins, comment se fait-il que je voie si peu d'adorateurs autour de vos tabernacles sacrés ? Tous ceux qui n'y viennent pas, que font-ils ? Ils cherchent d'abord la consolation où elle n'est pas, dans une froide et superbe philosophie, ou bien dans l'étourdissement des plaisirs ; et parce qu'ils ne l'ont pas trouvée. ils croient faussement qu'il n'y a de consolation nulle part. Alors ils disent quelque jour : Ma douleur est trop

grande, je ne puis la porter; et s'adonnant au désespoir, ils se donnent la mort qu'ils regardent comme le terme de leurs épreuves. Malheureux! ils ne savent pas que, par cette violence coupable, ils ne font qu'échanger les maux du temps contre les maux intolérables, mais interminables de l'éternité. Prêtez donc l'oreille, pour entendre le Dieu de l'Eucharistie qui convie tous les affligés par ces douces paroles, à venir chercher le repos et la consolation au pied du tabernacle : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai, je vous referai, » *venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.*

Moi-même, aux jours de mes grandes douleurs que m'arrive-t-il? Je m'enferme comme dans une prison dont je ne veux pas sortir; tout le monde me devient à charge; je ne veux plus voir personne; je préfère rester seul avec moi-même, avec ma douleur. Je n'ai plus alors aucune force, pas même celle de prier. Ah! c'est dans ces moments pénibles qu'il faut me hâter de courir à l'autel pour y chercher le secours. Si je ne puis alors parler à mon Dieu, ma présence toute seule sera une prière qu'il entendra. J'y resterai quelques instants, suivant la parole que le Sauveur, adressait autrefois à ses apôtres : « Attendez, ici, et veillez avec moi, » *sustinete hic, et vigilate mecum.* Ne pourrais-je pas porter ma douleur avec plus de facilité aux pieds de Jésus, avec Jésus? *Sustinete hic, et vigilate mecum.* Le Dieu de l'Eucharistie me fortifiera secrètement; je pourrai me relever ensuite avec un courage indomptable, prêt à affronter pour l'amour de lui, et à son exemple, tous les dangers et tous les maux du monde, parce je ne serai pas seul, et que c'est lui qui dira au fond de mon cœur, qu'il aura changé, cette parole pleine d'une énergie divine : « Levez-vous, marchons, » *surgite, eamus.*

O Eglise, ô tabernacle, vous serez le lieu de mon refuge au temps de la tribulation, et tant que vous me resterez, je ne m'abandonnerai jamais entièrement à la crainte ni à la défiance; car vous renfermez le Dieu qui

« est ma force et mon abri, » *quoniam fortitudo mea et refugium meum es tu.*

CHAPITRE XV.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre lumière et notre guide.

Dans ce dédale de la vie où je dois marcher, je ne sais, ô mon Dieu, où trouver le chemin qui me conduira jusqu'à vous. Environné que je suis des ténèbres de mes propres passions et de celles des passions des autres hommes, je ne vois où poser le pied avec assurance : à chaque pas que je fais, je crains de m'égarer et de me précipiter.

A mon ignorance native, triste héritage du péché, sont venus se joindre mille préjugés, mille erreurs. Au lieu d'avancer dans la connaissance de la vérité, il semble que je ne fais que me perdre davantage. J'aperçois mille fantômes, que je suis tenté de prendre pour des réalités. Comment distinguer le faux d'avec le vrai ? Je ne sais, hélas !

Tout conspire à m'aveugler. Le démon me trompe par ses perfides séductions ; il m'étourdit par le bruit de ses enseignements captieux ; il m'embarrasse par ses insinuations pleines de malice et de venin : quelquefois il se change en ange de lumière et me parle comme Dieu me parlerait ; je n'ose ni me défier, ni croire ce qu'il me dit. Le monde, de son côté, a ses maximes, ses règles et ses docteurs pour les enseigner. Leurs discours, enrichis des plus beaux ornements, me plaisent, m'éblouissent et me captivent ; ils me versent à flots le poison de l'erreur ; mais elle est si habilement déguisée que je ne la puis découvrir. Toutes les conversations humaines sont remplies de mensonges, de faux-sem-

blants, de ruses et de perfidies ; on ne parle, parmi les hommes, que pour se tromper les uns les autres. Je suis obligé de me tenir sur un qui-vive perpétuel pour n'être pas surpris.

Mon imagination m'emporte constamment au delà du terme où est la vérité : elle grossit certains objets et amoindrit les autres ; elle les colore, elle les dénature ; si je veux la croire, en la suivant, je me perds dans la contrée des chimères et m'égare sans fin de déceptions en déceptions. Mon cœur lui-même, mon cœur surtout, conspire contre mon intelligence pour la tromper. Selon la diversité de mes affections, je forme des jugements bien différents, qui ne sont fondés que sur la passion et non sur la vérité. Qui pourrait dépeindre tous les nuages épais qui montent des régions du cœur jusqu'à l'esprit ?

C'est principalement dans les choses de la religion que mon ignorance paraît plus grande. Dans les sciences humaines, j'éprouve de l'attrait et du goût, je fais par mon travail de continuels progrès ; je juge sainement et j'accepte la vérité avec bonheur. Mais dans l'étude de la religion, rien ne m'attire et rien ne me plaît ; au lieu d'avancer je ne fais qu'amasser de nouvelles ténèbres ; je suis sur ce point d'une ignorance vraiment étonnante. Ce qui achève de me perdre, c'est que ma raison se déclare ici contre la vérité, faute d'être bien dirigée : plus elle se croit d'étendue et de pénétration, plus elle veut s'opposer aux enseignements de la foi ; au lieu de se contenter d'éclairer les motifs et les fondements de ma croyance, elle veut en sonder les impénétrables mystères, et, ne les trouvant point à son gré, elle se bâtit elle-même un symbole opposé à celui de l'Eglise, édifice ruineux où tout repose sur l'erreur.

Si j'ai tant de peine à me fixer sur les choses que je dois croire, combien plus sur ce que je dois faire ! Dans la conduite de la vie, mon ignorance est complète et absolue. Faut-il m'en étonner, lorsque je ne me connais pas moi-même ? je ne vois que mon corps, et seulement à l'extérieur et à la surface ; le reste est pour moi, en

grande partie du moins, un mystère caché. Que sais-je de mon âme ? Je ne connais ni mes inclinations, ni mes goûts, ni mes vices, ni mes vertus, ni mes pensées, ni mes actes ; je suis à moi-même plus inconnu qu'un étranger. Ma volonté elle-même échappe à mon examen ; et souvent je crois vouloir ce que je ne veux pas au fond réellement. C'est pourquoi toute la philosophie ancienne criait à l'homme : *Connais-toi toi-même* ; et saint Augustin, cette grande lumière de l'Eglise, ne cessait d'adresser à Dieu cette prière : « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse, » *noverim te ! noverim me !* J'ignore le rang où je dois me placer dans le monde, quel état, quelle condition je dois embrasser. Dans les circonstances les plus importantes de ma vie, je ne sais comment me décider, quel parti prendre. De là naissent pour moi des incertitudes interminables, des doutes, des embarras sans cesse renaissants.

Suis-je donc condamné sans remède à être le jouet de l'erreur ou de l'incertitude ? N'y a-t-il pas quelque part une lumière destinée à dissiper toutes ces ténèbres qui m'entourent, à éclairer mes pas ? Ne rencontrerai-je jamais quelque sage qui me donne des conseils sûrs et efficaces ? A Dieu ne plaise que je sois délaissé à ce point ! Je n'ai qu'à regarder le tabernacle où repose la sainte Eucharistie : c'est de là que me vient la lumière et le conseil. Jésus est placé sur cette hauteur mystérieuse comme un phare divin, pour guider quiconque vogue sur la vaste mer du monde. Dans les jours de sa vie mortelle, il annonçait aux hommes qu'il était « la lumière du monde, » *ego lux mundi* ; qu'il était « la voie, la vérité et la vie, » *ego sum via, veritas et vita* ; quand il invitait ses disciples à le suivre, il déclarait que « celui qui s'attache à ses pas, ne marche pas dans les ténèbres, » *qui sequitur me, non ambulat in tenebris*. Le Sauveur, mon Maître, n'a-t-il pas, par ses enseignements, versé des flots d'une lumière pure sur le monde ?

Je possède dans la sainte Eucharistie ce même docteur, cette vive lumière : Jésus-Christ n'a pas éteint sous

le sacrement ses divines clartés. Si je m'approche de lui avec foi et humilité, je serai éclairé; la vérité m'apparaîtra dans un nouveau jour; les voies de Dieu me seront manifestées; je recevrai les règles sûres de la vraie sagesse et de la prudence du ciel.

O mon Dieu, que vos saints étaient avancés dans la science de la foi et des mystères de la religion! Qu'ils avaient de sagesse et de prudence, pour se conduire dans les voies du salut, pour y diriger les autres! Et cependant, quoiqu'il y ait eu parmi eux de grands génies et des hommes versés dans l'étude des lettres, de la philosophie, de la théologie, la plupart n'avaient point fréquenté les écoles du siècle et n'étaient que des hommes sans culture; je puis bien répéter la parole de saint Paul, quand il écrivait aux Corinthiens : « Il n'y a pas parmi nous beaucoup de savants selon la chair, » *non multi sapientes secundum carnem* : plusieurs d'entre eux ignoraient même les premiers rudiments des sciences humaines. Cela n'empêchait pas que les docteurs de la terre, désabusés de leurs vaines théories, venaient mendier des conseils auprès de ces hommes simples, et recevoir d'eux avec respect et docilité la direction de leur vie, dans ces sentiers difficiles qui conduisent au ciel. Où donc ces sages ignorants avaient-ils puisé ce qu'ils enseignaient aux autres? Ils l'avaient appris à l'école de Jésus-Christ, en venant fréquemment s'entretenir avec lui dans le sacrement de son amour et recevoir ses mystérieuses mais incomparables leçons. Quel maître pourrait lui être comparé? Les grands hommes dont la religion s'enorgueillit avouaient eux-mêmes qu'ils apprenaient bien plus de choses dans la prière, au pied du crucifix et du tabernacle sacré, que dans l'étude et dans les livres.

Ne puis-je pas invoquer ici ma propre expérience? Si quelque jour, au milieu de mes inquiétudes, de mes doutes, de mes perplexités, je suis venu en face du sacrement d'amour, n'ai-je pas senti qu'un rayon de lumière s'échappait du tabernacle pour venir s'insinuer jusqu'au

fond de mon âme? Après avoir adoré et prié, je me relevais tout changé, tout affermi et rassuré, comme un homme à qui on aurait enlevé un bandeau épais qu'il avait sur les yeux; je m'avançais alors avec paix, dans le calme d'une parfaite sécurité, dans la voie qui m'avait été montrée.

O Dieu de l'Eucharistie, Jésus, lumière du monde, ayez pitié de moi, aveugle que je suis. Faites, je vous en conjure, « que je commence à voir, » *Domine, ut videam*. Dans le ciel où j'espère que votre miséricorde m'introduira, je verrai la vérité dans votre lumière divine, et toutes choses en vous; ma science sera parfaite et sans mélange d'aucune erreur et d'aucun doute. Mais en attendant, daignez me montrer la vérité dans la lumière de la foi, moins éclatante, mais aussi certaine que la lumière de la vision béatifique; montrez-moi la vérité, surtout dans la lumière de votre amour; car votre amour, ô mon divin Maître, est un feu ardent et luisant tout ensemble : c'est en vous aimant, Dieu caché dans la sainte Eucharistie, que vos saints ont été instruits et éclairés. Donnez-moi comme à eux, « ces yeux du cœur illuminés par la charité, » dont parle l'apôtre saint Paul écrivant aux Ephésiens : *illuminatos oculos cordis vestri, ut sciatis*.

Loin de moi la pensée de rejeter, par paresse ou par orgueil, les enseignements de vos docteurs; de négliger la lecture des livres qu'ils ont écrits par l'inspiration de votre grâce, ni les conseils et les leçons de ceux que vous avez établis mes maîtres et mes guides dans l'ordre spirituel. Mais après les avoir écoutés avec le respect qui leur est dû, c'est à vos pieds, ô Dieu de l'Eucharistie, ma divine lumière, que je viendrai toujours achever de m'instruire; c'est vous que je choisis pour mon premier maître et pour principal guide. Avec vous je ne craindrai pas les ténèbres de la nuit profonde où je suis enseveli; vous me conduirez sûrement à travers tous les dangers, jusqu'au port de l'éternité.

CHAPITRE XVI.

Du respect et de l'amour envers les églises où Jésus-Christ demeure.

Si ma conduite était d'accord avec ma foi, quel respect et quel amour j'aurais pour les églises où demeure réellement présent le Dieu de l'Eucharistie!

Les païens avaient pour leurs temples un respect profond, qui nous étonne quand nous songeons à la vanité des faux dieux qu'ils y honoraient. L'histoire nous fait connaître les marques éclatantes de vénération dont ils environnaient quelques-uns de leurs temples les plus fameux. Que de voyages entrepris pour les visiter, pour venir y consulter des oracles qui décidaient souvent du sort des nations, et par lesquels le démon trompait les hommes! Que de richesses accumulées par les crédules visiteurs! Le respect a été quelquefois porté jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au fanatisme; les exemples de plusieurs païens sur ce sujet, nous jettent dans une admiration involontaire. Qui ne sait quel respect et quelle vénération les musulmans témoignent pour leurs mosquées? Tous les peuples de la terre, anciens et modernes, policés ou non policés, honorent au plus haut degré les temples de leurs divinités, quelles qu'elles soient.

Rien n'égalait surtout le respect et l'amour que les juifs avaient pour le temple de Jérusalem, cette merveille bâtie en l'honneur du vrai Dieu. David, malgré ses désirs ardents, n'est pas jugé digne de le construire, parce que ses mains ont été souillées dans le sang humain, quoique répandu dans des guerres légitimes. C'est à Salomon, le roi sage et pacifique, que cet honneur est destiné. Des richesses immenses étaient tenues en réserve pour ce grand ouvrage; les matériaux furent amenés de loin, à

grands frais, après qu'ils eurent été choisis avec soin parmi les plus beaux et les plus précieux. Pendant sept années entières un grand nombre d'ouvriers habiles ne cessa de concourir, dans l'ordre le plus parfait, à l'érection de ce beau monument. Les pierres avaient été taillées, et tout était si bien préparé d'avance, qu'on n'entendait aucun bruit de marteaux ou d'instrument : c'est dans le silence du respect et du recueillement que s'élevait la maison de Dieu. Quand elle fut achevée, Salomon en fit, avec tout son peuple, la solennelle dédicace par des fêtes publiques d'une pompe inaccoutumée et vraiment toute divine. C'est alors que la gloire du Seigneur apparut visiblement et remplit le temple, pour augmenter encore la vénération.

Rien n'était plus sacré que ce temple ; tout Israël avait les yeux fixés sur lui, et n'osait s'en approcher qu'avec crainte et tremblement, à cause de la majesté infinie du Dieu qui l'habitait. Que de précautions pour en défendre l'accès ! Dans l'enceinte de ce vaste édifice, le Seigneur ne choisit pour sa demeure que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible ; c'était le Saint des saints. Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait, où les Gentils et les étrangers pouvaient seulement aborder. Dans une seconde enceinte, encore fort éloignée, les seuls Israélites avaient droit d'entrer, à la condition qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache légale. Une troisième enceinte, plus avancée, la séparait encore du reste du temple, où les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices et renouveler les pains sacrés offerts sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilège. Enfin se présentait le Saint des saints, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, excepté au seul souverain pontife, encore n'avait-il le droit de s'y présenter qu'une seule fois dans l'année.

Dieu se fit lui-même le gardien et le vengeur de la gloire de son temple. Héliodore, pour avoir voulu en

souiller la sainteté et lui ravir ses richesses, fut tout à coup miraculeusement terrassé par un cavalier céleste, battu de verges et laissé demi-mort ; il ne dut son salut qu'aux prières du grand prêtre Onias, et Dieu ne lui fit grâce de la vie que pour qu'il pût aller porter aux hommes la nouvelle authentique que les violateurs de son temple ne pouvaient éviter les terribles effets de sa vengeance.

Notre divin Maître voulut honorer lui-même le temple de Jérusalem, non-seulement en y entrant pour le remplir de sa gloire, mais encore en sévissant contre les profanateurs. Deux fois sa douceur divine se changea en une sainte indignation pour chasser les vendeurs et les acheteurs, en s'écriant : *Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs.*

Mais chez les Juifs l'amour égalait le respect qu'ils portaient à leur temple. Jérusalem leur était chère à cause de lui ; et quelque part qu'ils fussent dispersés, son nom était toujours sur leurs lèvres et dans leur cœur. Aux jours de la captivité, ils suspendent aux saules du rivage leurs lyres silencieuses et muettes ; ils n'ont plus de cantiques, et ne connaissent que les larmes, parce que Jérusalem leur manque et que le temple n'est plus. Qu'il fait beau voir le prophète Daniel, du sein de Babylone, s'agenouiller pour la prière, en se tournant, les larmes aux yeux, du côté de la ville sainte de Jérusalem, où l'on invoquait dans le temple le nom du Seigneur véritable, et cela au risque de sa vie !

Quel touchant spectacle nous offre, après la captivité, la reconstruction du temple ! Avec quel zèle, quelle ardeur et quel amour on s'empresse à ce travail sacré ! « Quand
« les fondements en furent posés » nous dit Esdras dans les Livres saints, « les prêtres se tinrent debout, revêtus
« de leurs ornements avec les trompettes sacrées, et les
« lévites, fils d'Asaph, avec leurs divers instruments, pour
« louer le Seigneur par les chants de David, roi d'Israël.
« Ils chantaient des hymnes et disaient : Louons le Sei-
« gneur, parce qu'il est bon, et que sa miséricorde en
« faveur de son peuple est éternelle. Et tout le peuple

« éclatait en grands cris de louanges et de bénédictions, « parce que le temple du Seigneur était fondé. Mais un « grand nombre parmi les prêtres, les lévites, les princes « du peuple et les anciens, qui avaient vu le premier « temple, et qui voyaient celui-ci qu'on élevait, pleuraient à haute voix, pendant que les autres faisaient « entendre des cris de joie : de telle sorte que personne « ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient, de la voix de ceux qui pleuraient; mais on « entendait une clameur confuse de tout le peuple, dont « le bruit retentissait au loin. »

Tels étaient le respect et l'amour qu'inspirait aux Juifs le temple de Jérusalem.

Et nous, chrétiens, quel respect et quel amour avons-nous pour la maison de Dieu? Et cependant quelle différence entre nos églises et le temple de Jérusalem! Dans ce Saint des saints tant redouté et si vénérable était l'arche sainte renfermant les tables de la loi, la manne du désert et la verge fleurie d'Aaron; ici nous avons dans le tabernacle, réellement présent, le Dieu même de la loi, Jésus, manne des cieux, devenu pain du voyageur, pontife éternel de nos âmes : d'un côté, l'ombre et la figure, de l'autre, de divines et ineffables réalités. C'est ici vraiment le ciel descendu sur la terre, où habite voilée sous les espèces sacramentelles la Majesté infinie. Les anges accourent en foule pour adorer, et, prosternés invisiblement, ils paient sans interruption, au Dieu de l'Eucharistie, le tribut de leur respect et de leur admiration, de leurs louanges. C'est bien sur le seuil de nos églises qu'il faudrait graver ce mot du Lévitique : « Tremblez à l'approche de mon sanctuaire, car je suis le Seigneur, » *pavete ad sanctuarium meum ego Dominus*; ou bien ces paroles de Jacob, rapportées dans la Genèse : « Le Seigneur est vraiment dans ce lieu, et je ne le savais pas, » *vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam*; « Que ce lieu est terrible! c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel, » *quam terribilis est, inquit, locus iste! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli.*

Quelle contradiction entre la foi des chrétiens et le triste spectacle qu'ils offrent tous les jours! Si un étranger, si un infidèle, averti d'avance que nous croyons à la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, entrant dans quelque-une de nos églises, surtout dans les grandes villes, que penserait-il en nous voyant? Il penserait ou qu'on l'a trompé sur notre croyance, ou que notre Dieu nous paraît bien méprisable, puisque nous le traitons avec si peu de vénération et de convenance. Car il faut bien avouer en gémissant, à notre honte, que nos églises ne sont presque toujours remplies que de profanateurs. On vient quelquefois les transformer en temples d'idoles, où l'on adore, où l'on veut faire adorer de fausses divinités. Combien pourrais-je compter d'hommes qui n'y fléchissent jamais les genoux, par un fol orgueil, ou par respect humain; qui semblent être venus pour braver Dieu et l'insulter, plutôt que pour l'adorer et le prier? Que de conversations inutiles frivoles, coupables peut-être! Quelle dissipation et quelle légèreté! On y oublie jusqu'aux bienséances les plus vulgaires, pour y afficher moins de retenue que dans les sociétés mondaines.

Voici un homme qui entre dans l'église, c'est un chrétien, c'est un catholique; suivons-le. Il ne donne, en y entrant, aucune espèce de signe de religion; c'est à peine s'il se découvre, plutôt par habitude que par respect. Il se promène, en regardant attentivement le bel ordre de l'architecture, la richesse des détails et la beauté de l'ensemble : rien n'échappe à son examen curieux; il a tout vu avec soin, les pierres habilement sculptées, les tableaux, les marbres, les boiseries, les vitraux, les tapisseries même : il a tout remarqué, tout, excepté le Dieu de l'Eucharistie présent dans cette Eglise, et pour qui toutes ces richesses ont été préparées! C'était un curieux : visiteur ignorant! visiteur insolent! Est-ce ainsi, ô mon Dieu! que vous méritez d'être traité dans votre propre maison?

Moi-même, que révoltent ces grossières profanations,

ne m'est-il pas souvent arrivé d'entrer dans l'église comme dans un lieu profane; d'en faire seulement un lieu de passage et un chemin plus court? Ne m'est-il pas arrivé de blâmer comme des exagérations les signes extérieurs de respect commandés par l'Eglise? Mon recueillement est-il toujours bien profond et mon maintien plein d'une sainte modestie? N'y ai-je de paroles et de pensées que pour Dieu seul?

Que je suis peu conforme aux exemples des saints! Ils apparaissaient dans l'église comme des statues immobiles dans l'attitude du plus profond respect, ou comme des anges venus du ciel. En les voyant, on sentait l'impression irrésistible de la foi, et l'on ne pouvait se défendre d'adorer et d'aimer avec eux. Saint Louis de Gonzague était si admirable de maintien et de piété au pied des saints autels, que les personnes pieuses de Rome quittaient leurs maisons et venaient à la chapelle des Jésuites, dans l'unique dessein de le contempler dans l'attitude de la prière; c'était pour elles comme une prédication éloquente, qui les touchaient plus vivement que les plus beaux discours. Hélas! il s'en faut bien que je donne à mes frères un tel sujet d'édification.

Oserai-je dire, pour me justifier, que nous ne sommes plus sous la loi de crainte, mais sous la loi d'amour; que nous ne sommes plus des esclaves qui doivent trembler, mais des enfants qui doivent agir avec la douce liberté qui convient à ce titre? Il est vrai; mais si l'amour détruit la crainte, depuis quand est-il opposé au respect? Si Dieu m'invite à l'aimer, veut-il pour cela que je cesse de l'honorer en Dieu? Au contraire, plus l'amour de Dieu grandit dans les âmes, plus il y produit des sentiments de vénération profonde, puisque l'amour apprend à mieux connaître. Si donc, sous prétexte d'aimer Dieu, je le traite, dans son temple avec une familiarité qui semble vouloir affecter une sorte d'égalité, je prouve que je ne sais pas même ce que c'est qu'aimer, et que je n'ai pas encore les premiers éléments de la charité.

O Dieu de l'Eucharistie, faites-moi sentir plus effica-

cement l'impression de votre présence; apprenez-moi à respecter, comme je le dois, la sainteté de votre maison. Que je me dépouille, en y entrant, de toutes mes vaines pensées, de tous les rêves brillants de mon imagination, de tous mes désirs profanes, de tous mes projets mondains, pour y être seul, avec la pensée de Dieu seul! que je ne parle qu'à lui seul! que je sois dans l'église comme si je voyais le Seigneur de mes yeux! aussi bien, je le vois par la foi; et ma croyance deviendrait mon accusateur, et serait un jour témoin contre moi, si je n'y conformais ma conduite et mes œuvres.

Faites aussi que j'aime votre maison. Comment ne l'aimerais-je pas? Car votre maison, ô Dieu, mon Père, c'est ma maison. C'est ici que je suis né spirituellement à votre grâce pour devenir votre enfant. Voici les fonts sacrés du baptême où j'ai été régénéré; voici la chaire de vérité où l'on m'a nourri du lait et du pain de la doctrine de la foi; voici le tribunal de la pénitence où j'ai reçu tant de fois mon pardon; voici la table du festin où l'on m'a fait asseoir pour goûter le pain des anges: doux objets que je ne puis contempler sans attendrissement. Comment n'aimerais-je pas l'église, puisque c'est le vestibule du ciel même où je rencontre réellement présent, quoique sous des voiles, l'objet infini de ma félicité éternelle?

Mais, entre toutes les églises, j'aimerai d'un amour plus tendre l'église de ma paroisse. C'est mon église, c'est mon Dieu qui l'habite; ce sont mes prêtres qui exercent dans son enceinte les fonctions sacrées de leur auguste ministère. Tout ici est pour moi, tout ici est à moi, la chaire de vérité, l'autel, le tabernacle, la table sainte. Je suis ici l'enfant de la famille: et, quoique je puisse rencontrer Dieu dans beaucoup d'autres lieux, ici il me regarde d'un œil plus favorable; il m'écoute plus attentivement, et il me bénit avec plus d'amour, avec une plus grande effusion de tendresse.

CHAPITRE XVII.

Des visites au Saint-Sacrement.

Que j'ai peu de zèle et d'empressement pour venir visiter Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent dans le sacrement de son amour ! Pour mes parents et mes amis de la terre, j'aime à les voir chez eux, à fréquenter leur maison. Je croirais avec raison manquer à l'amitié si je les négligeais, si je les délaissais. Que j'éprouve de plaisir à m'entretenir avec eux, dans ces épanchements intimes où les âmes se versent l'une dans l'autre ! Je voudrais éterniser ces conversations pleines d'un charme toujours nouveau. Lorsque mes amis sont seuls, je m'empresse d'aller leur tenir compagnie, de peur que leur solitude ne devienne pour eux une occasion de déplaisir, d'ennui et de tristesse. Si je viens à passer devant leur demeure, il est bien rare que je n'entre pour les saluer ; ou du moins je ne puis manquer de me rappeler aussitôt leur précieux souvenir, et mon cœur les salue en secret. Si quelque motif impérieux m'oblige à différer mes visites, je m'empresse de m'excuser auprès d'eux, dans la crainte qu'il ne paraisse en ce retard quelque négligence ou quelque froideur.

Pour vous, ô mon Dieu, que je suis éloigné de vous témoigner cette assiduité née de l'affection ! Combien de fois suis-je passé devant votre maison avec indifférence ! Dans les grandes villes, je ne puis presque jamais sortir de chez moi sans rencontrer sur mon passage quelque église ouverte ; je sais par la foi que mon Sauveur Jésus est là présent pour moi et qu'il m'attend ; je n'ignore pas que la plupart du temps il est seul et abandonné, tandis que les maisons des grands du monde, des riches

de la terre, des hommes d'affaires, regorgent de visiteurs; et cependant, malgré toutes les facilités qui me sont offertes, je ne songe pas à rendre visite au Dieu de l'Eucharistie, auquel je crois, et que je prétends aimer. Me voit-on souvent au pied des saints autels? Combien de semaines se sont écoulées, sans que j'aie rempli ce devoir de la piété si facile et si doux! Il semble que je n'y viens le dimanche, que par contrainte et par force. Est-ce ainsi que je traite Dieu devenu mon ami?

L'exemple des saints me condamne hautement. On les voyait visiter le saint sacrement avec un empressement, une assiduité, que je suis peut-être tenté d'appeler outrés, tant j'ai peu l'intelligence des choses de l'amour! Ils demeuraient en effet en la présence du Dieu de l'Eucharistie pendant des heures entières, qui s'écoulaient pour eux comme des instants rapides; ils réitéraient leurs visites plusieurs fois le jour; souvent il a fallu leur faire violence pour les arracher à l'autel, auprès duquel ils auraient voulu fixer leur séjour. On raconte de plusieurs saints personnages que, lorsqu'ils passaient devant une église dont les portes étaient fermées, ils regardaient à travers les vitraux ou par les fentes s'ils voyaient briller dans le sanctuaire la lumière de la lampe; et sitôt qu'ils l'apercevaient, quelle que fût d'ailleurs l'intempérie de la saison, ils s'agenouillaient humblement sur le chemin, et adoraient dans l'anéantissement du respect le Dieu de l'Eucharistie présent dans sa maison. Ils auraient bien voulu être cette lampe mystérieuse qui brûle et se consume incessamment en face de Jésus caché dans le tabernacle. Ames vraiment aimantes, heureusement conséquentes avec vous-mêmes, je vous admire en rougissant. J'ai la même foi que vous; mais, ingrat et indifférent que je suis, je néglige et j'abandonne l'hôte divin de nos églises.

Que pourrai-je alléguer pour excuse? dirai-je que je n'ai pas le temps? Hélas! que de temps perdu dans chacune de mes journées! Que de visites inutiles! Que de visites dangereuses! Combien de conversations oi-

senses, prolongées au delà de toute mesure, au détriment de la vertu peut-être ! Dirai-je que je n'éprouve aucun contentement au pied des autels, et que je m'ennuie dans ces visites à mon Dieu ? Oserais-je bien avouer des sentiments si indignes de la majesté et de la souveraine amabilité de mon Dieu, si indignes d'un chrétien ? Mais après tout si cet ennui, que je ne ressens que trop peut-être, est involontaire et seulement le murmure de la nature qui ne trouve dans la sainte Eucharistie aucune satisfaction des sens, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour le surmonter, en excitant davantage mon amour ? Si je ne puis y réussir, n'est-il pas juste que je fasse le sacrifice de mes goûts en faveur d'un ami divin, lorsque j'en fais tous les jours de si nombreux pour mes amis de la terre ?

Dirai-je que je ne sais comment occuper le temps de mes visites, ni quelle conversation tenir ? Quoi ! je n'ai rien à dire à Dieu. N'ai-je aucun besoin à lui exposer ? Ne me manque-t-il rien ni pour le corps, ni pour l'âme, ni pour le temps, ni pour l'éternité ? N'ai-je rien à solliciter pour ma famille, pour mon pays, pour l'Eglise, et tout est-il dans l'ordre en ce monde ? Est-ce qu'il n'y a pas autour de moi des malades, des pécheurs, des affligés ? Il suffirait pour m'occuper longtemps d'exprimer à Jésus mon Sauveur les sentiments d'adoration, de reconnaissance et d'amour dont je dois être pénétré en sa présence ; de m'unir, comme faisaient les saints, à tous les devoirs que la divine Hostie rend incessamment à Dieu son Père, en son nom et au nom de l'humanité ; d'étudier et d'approfondir les vertus dont il me donne au sacrement l'admirable exemple. Les sujets de méditations et d'entretiens peuvent-ils manquer en présence d'un si grand mystère ? Et quand il serait vrai que je ne puis parler, mon silence n'est-il pas une louange, et ma présence seule une protestation d'amour et de fidélité ? Si je ne trouve rien dans mon cœur et sur mes lèvres à dire à Jésus, Jésus de son côté n'a-t-il rien à me dire ? Ne puis-je du moins l'écouter, ou pensé-je qu'il ne

saura pas le secret de se faire entendre à mon cœur?

O le doux commerce qui s'établit entre une âme et Jésus, quand on est fidèle à le visiter! Que de bénédictions on recueille dans ces précieux entretiens! Rien n'égale le charme de ces entrevues ménagées dans le calme et le silence de la solitude du temple, quand tout bruit a cessé, même celui des cantiques sacrés, quand toute agitation a fini, et que Jésus s'est enveloppé tout entier dans la profondeur de son repos et de son recueillement. Il s'insinue alors dans l'âme d'une manière ineffable qui surpasse tout sentiment.

Que je goûte ces douceurs, ô mon Dieu, en venant vous visiter souvent, le plus souvent qu'il me sera possible! Je m'efforcerais de ne laisser passer aucun jour de ma vie sans venir vous saluer dans votre maison. Vous me permettrez alors d'agir envers vous avec la simplicité d'un enfant et d'un ami; de vous parler avec une respectueuse familiarité, pour vous exposer naïvement tous mes projets, toutes mes peines, toutes mes difficultés, toutes mes inquiétudes; pour vous rendre compte de tout ce que j'aurai fait ou souffert, afin qu'il soit bien constant que vous êtes le plus intime de mes confidants et le meilleur de mes amis.

Lorsque je ne pourrai venir à vos pieds, parce que je serai retenu par la maladie, occupé par le travail, empêché par les nécessités du voyage, je députerai vers vous mon esprit et mon cœur pour vous saluer; dans quelque lieu, dans quelque circonstance que je me trouve placé, j'aurai toujours du moins un regard, un souvenir, un élan, une aspiration d'amour vers l'église la plus voisine, pour le Dieu qui se condamne à l'habiter en faveur de moi.

CHAPITRE XVIII.

Sentiments d'une âme chrétienne à la vue d'une église.

Que vos tabernacles me sont chers, ô Dieu des vertus ; non plus seulement ce tabernacle construit autrefois par vos ordres sous la conduite de Moïse, où vous daigniez faire reposer votre majesté et votre puissance ; mais surtout ce tabernacle de la loi nouvelle, mille fois plus précieux que l'ancien, où Jésus-Christ votre divin Fils daigne habiter réellement et substantiellement ! Mon âme languit et se consume dans le désir d'entrer dans cette maison du Seigneur.

Mon cœur et ma chair tressaillent en ce Dieu vivant que je viens adorer.

Car le passereau a trouvé une demeure, et la tourterelle un nid, pour mettre ses petits.

Pour moi, ô Seigneur des vertus, mon roi et mon Dieu, vos autels sont le lieu de mon repos.

Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison ; ils vous loueront éternellement.

Bienheureux celui qui met en vous seul tout son appui ; quoiqu'il gémissé encore dans cette vallée de larmes ; s'étant placé à l'abri du sanctuaire, il pourra former dans son cœur des degrés d'ascension pour s'élever jusqu'à vous.

Car il possède en Jésus-Christ, présent sous les voiles du sacrement, son législateur et son modèle qui bénira ses efforts : par sa grâce et à son exemple, il montera de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'il voie Dieu dans la sainte Sion.

Seigneur, Dieu des vertus, exaucez ma prière ; prêtez l'oreille, ô Dieu de Jacob.

Soyez mon protecteur; regardez-moi; ou plutôt regardez la face de votre Christ qui intercède pour nous.

Un seul jour que je passe dans votre maison vaut mieux pour moi que mille partout ailleurs.

Je préfère être le dernier dans la maison de mon Dieu, que d'habiter sous les tentes des méchants.

Car Dieu aime la miséricorde et la vérité; le Seigneur me donnera la grâce et la gloire.

Il ne privera pas de ses biens ceux qui marchent dans l'innocence : Seigneur, Dieu des vertus, bienheureux celui qui met son espérance en vous.

(*Psautne* 83.)

TROISIÈME SECTION.

DU FESTIN EUCHARISTIQUE, OU JÉSUS-CHRIST SE DONNE.



CHAPITRE I.

De la Communion.

Ce n'est pas assez pour Jésus, mon bon Maître, de s'immoler en sacrifice sur l'autel, de demeurer parmi nous dans le tabernacle, et de se constituer prisonnier d'amour dans nos églises; il faut encore qu'il se donne à l'homme, en devenant la nourriture de nos âmes. Cela se fait par cet acte sublime que nous appelons la sainte communion. O communion, communion ! mot précieux et divin, que je ne devrais jamais prononcer sans un vif tressaillement d'allégresse, si mon cœur avait le bonheur de le bien comprendre.

La communion est évidemment la fin principale que Notre-Seigneur s'est proposée, en instituant l'adorable Eucharistie. C'est pour cela qu'il a choisi pour matière du sacrement le pain et le vin. Pourquoi en effet ces apparences de préférence aux autres, sinon pour nous apprendre qu'il veut être la nourriture de nos âmes, comme le pain et le vin sont la nourriture de nos corps? Lorsque le Sauveur parle de l'Eucharistie, c'est toujours en des termes qui regardent et signifient la communion : *Mon corps est vraiment nourriture; mon sang est vraiment breuvage; prenez, et mangez; prenez, et buvez.*

Le sacrement existe sans doute en vertu des paroles

de la consécration, avant l'acte de la communion; il est permanent, à la différence de tous les autres. Mais néanmoins, sans rien diminuer de la vertu divine du saint sacrifice de la messe, de l'abondance des grâces qui découlent du tabernacle sur le chrétien adorateur, il est certain que l'auguste Eucharistie n'opère en nous comme sacrement, ne nous fait sentir ses effets propres et complets, que lorsqu'elle est reçue par la sainte communion.

C'est dans la sainte communion que se consomme entièrement l'excès d'amour que Notre-Seigneur a fait paraître dans cette invention divine. Que vous êtes bon, ô Jésus, quand vous vous immolez sur l'autel, victime pour mon salut ! Mais ce n'est que par la communion que je consomme ce sacrifice. En mangeant la chair de la Victime immolée je m'en applique pleinement toute la vertu; et il paraît bien alors que c'est vraiment pour moi que vous êtes mort. Que je vous trouve aimable dans votre tabernacle, ô Jésus, lorsque je puis vous approcher de si près, vous parler, vous toucher, vous porter dans mes mains ! Mais lorsque, par la communion, vous venez au-dedans de moi-même, que vous reposez dans ma poitrine, que je n'ai qu'à rentrer dans mon propre cœur pour vous contempler, ah ! que je vous trouve bien plus aimable encore ! C'est alors que je puis défier votre amour, tout divin qu'il est, de faire en ma faveur quelque chose de plus doux et de plus délicieux.

Quelle sagesse vous nous montrez en même temps, ô mon Dieu, dans cette invention de votre amour ! car l'homme s'était perdu par l'usage illégitime d'une nourriture qui lui a donné la mort; vous avez voulu qu'il se sauvât par l'usage saint d'une nourriture divine qui doit lui procurer la vie. Il avait cueilli, pour son malheur et pour le nôtre, les fruits funestes d'un arbre maudit; il peut et il doit cueillir les fruits précieux de l'immortalité à l'arbre nouveau que vos mains ont planté dans le jardin de l'Eglise.

Le bonheur du ciel nous est souvent représenté dans

l'Écriture sainte par un banquet où Dieu est l'éternel aliment des bienheureux, où il verse dans leurs âmes un fleuve et un torrent de volupté. Dans l'Église, ce brillant portique du ciel, nous avons aussi notre festin céleste, où nous goûtons d'avance le pain des anges, où nous buvons au calice du Seigneur. C'est pourquoi une table est dressée dans nos temples, devant l'autel, et nous l'appelons la Table sainte. Nous y continuons le repas de la cène. Mais au lieu que le Jeudi-Saint c'était Jésus-Christ lui-même qui distribuait aux apôtres sa chair et son sang, ici c'est le prêtre qui nous présente en son nom les saintes espèces dont il est établi le dispensateur.

Je remarque une grande différence entre la communion du prêtre qui célèbre, et celle de tous les autres. Pour lui, il participe aux deux espèces du pain et du vin, tandis que les autres ne communient que sous la seule espèce du pain. Là-dessus nos frères égarés, les protestants, gémissent, avec une grande abondance de larmes, et se plaignent amèrement qu'on veuille leur ravir l'usage du calice sacré. J'avoue qu'à entendre la manière dont ils parlent, et à juger des choses au ton de leurs reproches, j'ai tout d'abord sujet de craindre qu'il n'y ait dans leurs discours bien plus d'hypocrisie que de bonne foi, et qu'ils ne soient beaucoup plus occupés à chercher des prétextes plausibles pour autoriser leur séparation et leur révolte, qu'à exhaler une douleur véritable. Je crains qu'un grand nombre parmi eux ne soient disposés, tant leur haine contre l'Église est violente, à répéter ces insolentes paroles de Luther, qu'il publia en 1533, dans son Traité sur la formule de la messe : « Si un concile ordonnait ou permettait les
« deux espèces, en dépit du concile, nous n'en prendrions
« qu'une, ou nous ne prendrions ni l'une ni l'autre, et
« maudirions ceux qui prendraient les deux en vertu de
« cette ordonnance. »

Que disent-ils au fond ? Ils invoquent la tradition des premiers siècles. Qui songe à la leur contester ; et pen-

sent-ils nous apprendre des choses que nous ignorions ? Nous reconnaissons que pendant les dix premiers siècles de l'Eglise, les fidèles participaient au calice et communiaient ordinairement sous les deux espèces. Mais pourquoi nos frères égarés passent-ils sous silence les nombreuses exceptions à cet usage ? Peuvent-ils ignorer que les petits enfants ne communiaient presque toujours que sous la seule espèce du vin ; que les malades ne recevaient ordinairement que la seule espèce du pain, à cause de la difficulté de conserver et de transporter l'autre espèce ; que les solitaires, et même les autres fidèles, principalement au temps des persécutions, venaient à l'église recevoir des mains du prêtre le pain sacré qu'ils emportaient avec eux dans des linges blancs, ou dans des boîtes destinées à ce saint usage, pour se communier eux-mêmes dans leurs solitudes ou dans leurs maisons : que ceux même qui communiaient publiquement à l'église, ne le faisaient souvent que sous une seule espèce ? S'ils se taisent sur tous ces faits incontestables, c'est qu'ils ont bien compris qu'ils prouvent évidemment que l'Eglise, qui autorisait alors la communion sous les deux espèces, ne la regardait point comme essentielle à la réception de l'Eucharistie, puisqu'elle souffrait à cet usage de nombreuses exceptions. D'où il faut conclure que l'Eglise pouvait donc, sans nuire à l'intégrité du sacrement conserver ou abolir l'usage de participer aux deux espèces, suivant les raisons qu'elle aurait d'agir d'une manière ou d'une autre.

Pourquoi nos frères égarés ne disent-ils pas qu'au temps où les hussites, leurs prédécesseurs, élevèrent leurs réclamations hautaines et furieuses contre la suppression du calice, il y avait déjà plusieurs siècles que l'usage en avait été aboli, non par violence et tout d'un coup, mais peu à peu et par désuétude, sans aucune réclamation, tant il était notoire que les chrétiens n'avaient jamais regardé la communion sous les deux espèces comme obligatoire et essentielle, puisqu'ils

avaient renoncé si aisément à participer au calice? N'est-il pas trop tard pour faire entendre des réclamations, quand on vient après une aussi longue prescription?

Est-on mieux fondé, quand on invoque l'institution de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et toutes les paroles qu'il a prononcées qui ont rapport à la réception du calice? Oserait-on soutenir, qu'en matière de sacrement, tout est tellement développé en détail au saint Evangile, que tout ce qui est essentiel y soit toujours exprimé, ou bien au contraire que nous soyons absolument tenus de faire tout ce que Jésus-Christ a fait, et de dire tout ce qu'il a dit, sans faire la différence des choses qui étaient particulières au Sauveur, ou qui ne regardaient que la personne des apôtres, ou une classe spéciale d'hommes, sans distinguer ce qui est essentiel de ce qui peut être omis sans nuire à l'intégrité?

Que manquerait-il à nos frères égarés en participant à l'auguste Eucharistie, s'ils ne recevaient que le pain sacré, à l'exclusion du calice? Jésus-Christ est-il donc réellement divisé dans son sacrement? N'est-il pas tout entier sous l'espèce du pain et sous l'espèce du vin? Par conséquent, en recevant la sainte hostie seule, le chrétien n'a-t-il pas reçu autant que si les deux espèces lui étaient données? Que peut-il manquer à celui qui a Jésus-Christ tout entier? Que la séparation des deux espèces, et leur consécration à part soit nécessaire pour le sacrifice, afin qu'il y ait une immolation mystique, je n'ai garde de l'ignorer ou de le révoquer en doute. A cause de cela, le prêtre doit consommer la Victime sainte sous les deux espèces sous lesquelles il l'a consacrée et immolée, en participant à l'hostie et au calice. Mais celui qui ne célèbre pas communie d'une manière suffisante et complète sous la seule espèce du pain, sous laquelle Jésus-Christ est tout entier, quoique son corps y soit plus partiellement représenté.

Maintenant je demanderai moi-même à mon tour qui je dois croire de préférence, ou l'Eglise qui me parle

avec l'autorité d'une mère, ou les dissidents? Ne dois-je pas me défier de ceux qui ont rompu en toutes choses avec la tradition, qui se contredisent constamment eux-mêmes, que Dieu abandonne évidemment à leur sens réprouvé; en les laissant aller à toutes sortes d'excès; qui ont rompu, contre toutes les règles, avec celle que Notre-Seigneur Jésus-Christ a établie la colonne et le soutien de la vérité? Au contraire, quel motif pourrais-je avoir de me défier de l'Eglise? Voudrais-je savoir mieux qu'elle ce qui regarde l'administration des sacrements, ou les recevoir d'une autre main que la sienne, tandis que mon Maître lui en a confié le dépôt et la dispensation?

Or, sur ce point la décision de l'Eglise n'est pas douteuse. Elle parle ainsi au concile de Constance : « Ce sacre-
 « créé concile général de Constance déclare, décerne et
 « définit..... qu'encore que dans la primitive Eglise les
 « fidèles reçussent ce sacrement sous l'une et l'autre es-
 « pèce, toutefois, pour certains périls et scandales, cette
 « coutume a été raisonnablement introduite, que les cé-
 « lébrants le reçoivent sous les deux espèces et les laïques
 « seulement sous une, à cause qu'on doit croire ferme-
 « ment et ne douter, en aucune sorte, que le corps entier
 « et le sang de Jésus-Christ sont véritablement contenus
 « tant sous l'espèce du pain que sous l'espèce du vin :
 « d'où vient que, puisqu'une telle coutume a été raison-
 « nablement introduite par l'Eglise et par les saints
 « Pères, et qu'elle a été observée depuis un très-long
 « temps, elle doit passer pour une loi que personne ne
 « peut condamner, ni la changer à son gré sans l'auto-
 « rité de l'Eglise. C'est pourquoi on doit estimer erronée
 « la croyance, qu'observer cette coutume ou cette loi soit
 « une chose sacrilège et hérétique; et ceux qui affirment
 « le contraire de ce qui a été dit ci-dessus, doivent être
 « chassés comme hérétiques. »

Et le saint concile de Trente a promulgué les canons suivants :

CANON I.

Si quelqu'un dit que tous et chacun des fidèles chrétiens sont obligés de précepte divin, ou de nécessité de salut, de recevoir l'une et l'autre espèce du très-saint sacrement de l'Eucharistie : Qu'il soit anathème.

CANON II.

Si quelqu'un dit que la sainte Eglise catholique n'a pas eu des causes justes et raisonnables pour donner la communion sous la seule espèce du pain aux laïques, et même aux ecclésiastiques quand ils ne consacrent pas, ou qu'en cela elle a erré : Qu'il soit anathème.

CANON III.

Si quelqu'un nie que Jésus-Christ, l'auteur et la source de toutes grâces, soit reçu tout entier sous la seule espèce du pain, à cause, comme quelques-uns soutiennent faussement, qu'il n'est pas reçu, conformément à l'institution de Jésus-Christ même, sous l'une et l'autre espèce : Qu'il soit anathème.

(SESSION XXI.)

Les raisons d'une si sage conduite de la part de l'Eglise sont faciles à comprendre par quiconque n'est pas aveuglé par les préjugés ou la mauvaise foi. C'est le danger que le précieux sang ne soit répandu et profané, lorsqu'il faut surtout qu'un petit nombre de prêtres donnent la sainte communion à une grande réunion de fidèles ; c'est la crainte que les espèces du vin, trop longtemps conservées en faveur des malades, ne viennent à s'altérer et à se corrompre trop facilement et trop fréquemment ; c'est la répugnance que beaucoup de personnes éprouvent pour le vin, qui les exposerait à de fâcheux accidents, ou à la privation de la communion ; c'est la difficulté de se procurer, en beaucoup de pays, une assez grande quantité de vin ; c'est enfin l'obligation de condamner hautement et de détruire l'erreur de

ceux qui soutiennent faussement que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas tout entier sous chacune des espèces du pain et du vin.

Que fallait-il de plus et que peut-on trouver à blâmer en une si grande prudence ? Pour moi, enfant docile de la sainte Eglise, je me contente d'accepter avec sécurité et reconnaissance ce qu'elle me donne. Il me suffit, ô mon Dieu, de manger à votre Table ce pain au-dessus de toute substance qui m'est offert ; puisqu'il renferme votre divin Fils tout entier, je n'ai besoin de rien au-delà, et j'aurais tort de porter envie au prêtre qui a le bonheur de participer au calice. Au lieu de consumer le temps et d'affaiblir ma piété par des contestations injustes, puisqu'elles sont sans objet, coupables et criminelles, puisqu'elles accusent l'Eglise de pouvoir errer, j'aime bien mieux employer toutes les forces de mon esprit et de mon cœur pour profiter, comme je le dois, du don ineffable qui m'est fait dans la sainte communion.

CHAPITRE II.

Du premier effet de la Communion, l'union avec Jésus-Christ.

Je puis essayer de me former quelque idée des précieux effets de la communion, par les merveilles que le saint Evangile nous raconte avoir été le fruit des visites que Notre-Seigneur Jésus-Christ faisait aux hommes pendant les jours de sa vie mortelle. Je ne puis me lasser d'admirer ce qu'opère dans le mystère de la Visitation ce petit Enfant divin encore renfermé dans le sein maternel et porté par Marie chez sainte Elisabeth sa cousine. A peine cette auguste Vierge s'est-elle approchée, que saint Jean-Baptiste, de la petite prison où

la nature le retient encore, purifié par la puissance invisible et la grâce miséricordieuse du Dieu caché, tressaille d'allégresse, et sainte Elisabeth, pénétrée de l'esprit de Dieu, prophétise.

Dans le mystère de la purification, Jésus-Christ, présenté dans les bras de Marie, inonde des plus abondantes bénédictions le cœur du vieillard Siméon sur lequel il repose un instant, et l'âme aussi de l'esprit des prophètes; autour de lui, à sa vue, à son contact sacré, tout s'anime, tout s'émeut.

Qui pourrait raconter tout le bien que fait le Sauveur à ceux qu'il daigne visiter, tout ce qu'il opère dans leurs maisons de miracles en faveur des corps, en faveur des âmes? Il suffit de nommer les époux de Cana, les hôtes de Béthanie, Simon Pierre, Mathieu le publicain, Simon le lépreux, Zachée, Jaïre, pour nous rappeler les plus doux souvenirs. Partout où est introduite la sainte humanité de Jésus, mon bon et divin Maître, entrent avec elles les bénédictions, la joie et le bonheur.

La communion néanmoins produit en moi des effets bien plus admirables encore, parce que c'est une visite plus intime.

Le premier effet de la communion, c'est de m'unir réellement et substantiellement à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ici une conséquence rigoureuse de ma foi, que je ne puis méditer sans une ineffable consolation. Puisque sous les espèces sacramentelles le vrai corps et le vrai sang du Sauveur sont contenus avec son âme et la divinité, lorsque je reçois des mains du prêtre la sainte hostie sur mes lèvres, dans ma bouche, dans ma poitrine, j'introduis donc en moi-même, comme une nourriture sacrée, ce Dieu vivant. Car quelque part que soit le sacrement, sur l'autel, dans le tabernacle, ou dans ce temple intérieur de mon corps, tant que les apparences ne sont point altérées, le mystère ne change point de nature et Jésus-Christ est présent. Par conséquent je ne puis auennement douter qu'au moment de la communion, le sang du Sauveur ne circule dans mes

veines, ses membres ne s'unissent à mes membres, son corps adorable à mon corps.

Comment pourrais-je concevoir et exprimer cette union? L'union la plus étroite entre les mortels, c'est l'union des époux. Adam, dès l'origine du monde, encore au jardin des délices, en exaltait avec un saint enthousiasme la douce intimité quand il saluait Ève, que Dieu lui présentait, par ces belles paroles inspirées : « Voici l'os de mes os, la chair de ma chair..... C'est « pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour « adhérer à son épouse, et ils seront deux en une seule « chair. » Notre-Seigneur Jésus-Christ, en ramenant le mariage aux lois primitives de sa sainte origine, en proclame la merveilleuse unité, en répétant les dernières paroles d'Adam; mais il enchérit encore, comme il convient à un tel Maître, et effaçant la dualité, il ne laisse plus paraître qu'une parfaite unité, en disant : « Désormais il ne sont plus deux, mais une seule chair, » *itaque jam non sunt duo, sed unum caro*. L'apôtre saint Paul, comme un fidèle écho, répète le même enseignement, et il conclut que « les époux doivent aimer leurs épouses comme leurs propres corps, comme eux-mêmes, » *virī debent diligere uxores suas ut corpora sua. Qui suam uxorem diligit, se ipsum diligit*. C'est pourquoi, avec une doctrine si élevée, il ne craint pas de comparer l'union des époux à celle de Jésus-Christ avec son Eglise, sa glorieuse épouse; « ce sacrement est grand, je vous le dis, mais en Jésus-Christ et son Eglise, » *sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia*.

Que dans la sainte communion l'âme contracte avec le Sauveur, d'une manière ineffable, des noces spirituelles, qui pourrait en douter? « Voici l'époux qui vient, « lui dit-il, allez à sa rencontre; car vous avez blessé mon « cœur, ô ma sœur bien-aimée; je veux vous épouser pour toujours, *sponsabo te mihi in sempiternum*; « je veux vous épouser dans la justice, dans le jugement et dans l'abondance de mes miséricordes. » L'âme chrétienne, ravie de contentement, s'écrie avec l'épouse des sacrés

cantiques : « Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à
 « lui..... J'ai trouvé celui que mon cœur aime, et je ne
 « le quitterai pas jusqu'à ce que je l'aie introduit dans
 « la maison de ma mère... Je le saisirai et je l'introdui-
 « rai dans la maison de ma mère; c'est là, ô mon époux,
 « que vous m'instruirez, et moi je vous donnerai à boire
 « d'un vin choisi... Sa main gauche sera sur ma tête, et
 « sa main droite m'environnera. » Belles et chastes images de l'union que nous contractons avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte communion, mais images insuffisantes. Pour la représenter plus parfaitement, il faut chercher une comparaison jusque dans les aliments que nous mangeons. Quelle union étroite et profonde! Car la nourriture ordinaire que je prends m'est tellement unie, que par un travail mystérieux qui s'accomplit dans le secret, je l'assimile à ma propre substance, et qu'elle devient une partie de moi-même, sans qu'il soit possible de la distinguer et de l'en séparer. Eh bien! je reçois à la sainte Table, comme une nourriture céleste, le propre corps de mon Sauveur, et il se forme entre sa divine substance et la mienne une union intime, profonde et mystérieuse. Mais ici, c'est le plus parfait qui s'assimile le moins parfait, et ma substance se transforme en celle de Jésus, pour n'en plus faire qu'une seule, selon la belle parole que saint Augustin, dans le livre de ses Confessions, met sur les lèvres du Seigneur : « Je suis la nourriture des hommes faits; crois, et tu me mangeras; mais tu ne me changeras pas en toi-même, comme tu fais de la nourriture de ton corps; c'est toi qui seras changé en moi-même, » *cibus sum grandium : cresce et manducabis me : nec tu me in te mutabis, sicut cibum carnis tuæ; sed tu mutaberis in me.*

Par la sainte communion, Jésus-Christ et moi nous sommes donc tellement unis que nous ne faisons plus qu'un. Nous sommes donc des dieux? Oui, en quelque sorte, et c'est à nous alors que le Seigneur dit : « Je l'affirme, vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut, » *ego dixi, dii estis, et filii Altissimi.* Quand je quitte la Table

sainte, les anges adorateurs s'écartent avec respect pour me laisser passer et se prosternent humblement devant leur Maître. Ils ne peuvent se lasser d'admirer avec étonnement ce prodige que la charité de Dieu opère en nous, et c'est l'objet de cette sainte jalousie qu'ils portent à l'homme, ainsi que je l'ai déjà médité.

Les saints étaient aussi ravis d'admiration et de reconnaissance lorsqu'ils considéraient attentivement les deux extrêmes que la communion unit ensemble, Dieu et l'homme, l'infinie grandeur et le néant. Avec combien de joie ils s'écriaient avec l'apôtre saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi, » *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus!* Ils ne craignaient pas de nous comparer à Marie, lorsque, pendant les neuf mois de sa grossesse, elle portait le Fils de Dieu en ses chastes entrailles, et se confondait avec lui dans une union étroite et mystérieuse, en lui communiquant sa propre substance et sa vie. Vraiment, après l'union hypostatique, que peut-on voir de plus intime? La communion, n'est-ce pas le ciel descendu dans le cœur du chrétien?

Je sais toutefois que ce bonheur incomparable de l'union substantielle avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ne dure que quelques minutes, le temps nécessaire pour que les espèces sacramentelles soient altérées; car sitôt que cette altération se consomme, le corps et le sang du Sauveur cessent d'être présents, ainsi que la foi me l'enseigne. Mais, ô mon Dieu, quelque courts et rapides que soient ces instants, qu'ils sont précieux! que j'ai de joie de penser à un si grand mystère! Quoi! je suis donc bien grand à vos yeux, pour que vous me traitiez avec tant d'honneur, et que vous daigniez me visiter avec tant de bonté, et me couronner de gloire, *quid est homo, quod memor es ejus? aut filius hominis, quoniam visitus eum?... gloria et honore coronasti eum?* Que vous m'aimez, puisque votre amour produit un si grand excès que, lorsque j'ai communié, mon Dieu soit à moi et je sois à lui, pour ne faire plus qu'un, consommés que nous

sommes dans l'unité, *consummati in unum!* O mystère qui surpassez ma raison, mystère de grandeur, mystère de miséricorde et d'amour, je vous crois, et je vous adore!

O communion, c'est-à-dire union commune de Dieu avec l'homme, de la chair et du sang de Jésus avec ma chair et mon sang, que je sache vous apprécier comme vous le méritez! Gravez, Seigneur, ce mot sacré dans mon cœur en caractères de feu, pour que je ne cesse de le lire et de le méditer. O communion! communion!

CHAPITRE III.

Du premier effet de la communion, l'union avec Jésus-Christ (suite.)

En communiant, ne participé-je qu'à la chair de mon Sauveur? Jésus-Christ étant indivisible en toutes ses parties, dans la gloire de sa résurrection, partout où est son corps, son âme n'y est-elle pas aussi avec son esprit et son cœur? Telle est la source des merveilles spirituelles accomplies en Marie, pendant qu'elle portait son divin Fils, et de sa conformité parfaite à l'intérieur avec ce modèle qu'elle a si fidèlement copié; c'est que Jésus tout entier vivait en elle, et elle vivait en Jésus. Elle avait son esprit, elle avait son cœur; ce n'était pas Marie qui pensait, mais Jésus qui pensait en elle; ce n'était plus Marie qui aimait et qui voulait, mais c'était Jésus qui aimait et qui voulait en elle: il était en un mot le principe et la source de toute son action, de tous ses mouvements intérieurs, de l'exercice de toutes ses puissances. C'est Jésus qui dirigeait, qui commandait toutes choses en Marie; il était l'âme de son âme; elle était seulement attentive à ne mettre aucun obstacle à son action divine, et à recevoir toutes les impressions qu'il voulait lui donner, et conservait ainsi

par sa coopération le mérite et le fruit de ses œuvres. Ils mettaient donc en commun leurs efforts surnaturels, comme leur vie selon la nature était commune; mais évidemment c'était le plus parfait qui attirait à soi le moins parfait, et dans cette précieuse communauté, c'était la vie de Jésus qui absorbait la vie de Marie. O Dieu, quelle union! et quels fruits de cette union!

Lorsque je communie, je dois éprouver en moi-même quelque chose de semblable à ce qui se passait en Marie. Si l'Église ne me donnait que la chair seule de mon Sauveur, quelque précieuse qu'elle soit, puisque c'est la chair d'un Dieu, de quoi me servirait-elle? Mais je reçois de ses mains un corps vivant, et un cœur animé palpitant d'amour; j'ai donc en moi l'esprit et l'âme de Jésus qui devient ma vie, non-seulement à l'extérieur, mais bien plus encore à l'intérieur. C'est de celle-ci que je dois surtout m'écrier avec l'Apôtre: « Je vis, non ce « n'est plus moi, mais c'est Jésus qui vit en moi. » Si l'amitié, quand elle est vive, a le privilège d'unir si étroitement les âmes, que saint Grégoire, faisant l'éloge funèbre de saint Basile, a pu dire qu'ils paraissaient tous deux n'avoir qu'une seule âme animant deux corps, que penser de l'union qui se contracte entre l'âme de Jésus, mon Dieu, et la mienne, en vertu de la sainte communion?

Notre-Seigneur nous avait clairement promis cet admirable effet de la réception de l'Eucharistie, quand il avait dit: *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis pour mon Père; ainsi celui qui me mange vivra pour moi.* Quelle comparaison! et qui pourrait en mesurer toute la merveilleuse étendue? La vie de Dieu le Père en Jésus son divin Fils, proposée par la vérité même comme l'image et le modèle de la vie de Jésus en nous par l'effet de la communion! Quoi de plus réel, de plus intime, de plus sublime?

Si donc je comprends bien cet étonnant mystère,

quand j'ai communié, je dois sentir en moi une vie toute nouvelle. Si je n'apporte aucun obstacle volontaire à l'action divine, et si je cède fidèlement aux impressions que je reçois du dedans, je n'ai plus ni mon esprit propre, ni mon cœur ; mais c'est Jésus désormais qui pense en moi, qui aime en moi, qui prie en moi. Et cette union d'esprit à esprit, de cœur à cœur ne finit pas, comme l'union corporelle, avec l'altération des espèces sacramentelles ; elle dure et persévère aussi longtemps que je consens à ne pas la briser.

C'est alors que j'accomplis à la lettre le souhait que l'apôtre saint Paul faisait aux Philippiens : « Sentez et éprouvez en vous-mêmes tout ce qui est en Jésus, » *hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* : j'observe aussi la règle des desseins de Dieu, par laquelle, ainsi que nous l'apprend le même apôtre : « Je dois devenir conforme à l'image de Jésus-Christ, si je suis du nombre des prédestinés, » *quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui*.

Les saints comprenaient et éprouvaient admirablement toutes ces choses. A mesure qu'ils multipliaient leurs saintes communions, la vie spirituelle de Jésus se perfectionnait en eux : on les voyait tous les jours grandir dans sa connaissance et dans la conformité de leurs sentiments avec les siens, et de leurs affections avec ses affections, de telle sorte qu'il était évident qu'ils parviendraient bientôt « à cette mesure de la vie du Christ qui est la plénitude de l'âge parfait, » *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*. Quiconque les regardait agir et les écoutait parler, ne pouvait s'empêcher de dire : c'est ainsi que le Sauveur parlait, c'est ainsi que le Sauveur agissait. C'est qu'avant de parler ou d'agir, les saints, attentifs à la présence de Jésus en eux, consultaient et l'esprit et le cœur de Jésus pour lui rester constamment unis et vivre de sa vie.

Sainte union, vie précieuse, c'est vous que je recherche et que j'ambitionne. Quoi ! ma pensée peut se perdre et s'identifier avec la pensée de Jésus ; mes

affections être absorbées par les siennes ! Je puis penser et n'aimer que ce qu'il pense et ce qu'il aime, par une même pensée et par un même amour ! Je puis vivre de Jésus, par Jésus et en Jésus ! Ah ! je veux communier, pour n'avoir plus ni mon propre esprit, ni mon cœur, mais l'esprit et le cœur de mon Dieu, afin qu'il n'y ait en mon âme aucun mouvement que celui qu'il lui imprimera ; et qu'à l'intérieur et à l'extérieur, Jésus soit toute ma vie.

CHAPITRE IV.

De l'union entre les hommes, fruit de la Communion.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, en se donnant à nous en nourriture dans la sainte Eucharistie, a voulu non-seulement nous unir intimement à lui, mais encore réunir tous les hommes entre eux par les liens de la plus étroite charité. Cette union fraternelle est le désir le plus ardent de son cœur ; pendant les jours de sa vie mortelle, c'est le dessein auquel il applique plus fortement sa pensée ; c'est le sujet d'instruction que je rencontre le plus souvent sur ses lèvres sacrées : insinuer la charité, prêcher l'union des cœurs, rapprocher tous les hommes, lier les âmes entre elles, c'est la divine et constante préoccupation de mon Sauveur.

Quand il est sur le point de mourir, sa volonté s'exprime à cet égard en des paroles plus remplies d'énergie et plus persuasives encore que tout chrétien doit graver dans son cœur, pour se les répéter sans cesse, afin de ne les oublier jamais. « Je vous donne » dit alors Jésus-Christ à ses apôtres et à nous tous, « je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez

« les uns les autres ; que vous vous aimiez comme je
 « vous ai aimés moi-même..... Voici l'objet principal de
 « mes recommandations, c'est que vous vous aimiez les
 « uns les autres..... C'est à cette marque que l'on re-
 « connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de
 « l'affection les uns pour les autres. » Puis, pour donner
 encore plus de force à son discours, et témoigner davan-
 tage toute l'ardeur de ses désirs, le Sauveur Jésus
 adresse à son Père ces solennelles supplications : « Père
 « saint, gardez en mon nom ceux que vous m'avez
 « donnés, et qu'ils soient un comme nous..... Je ne prie
 « pas seulement pour mes apôtres, mais encore pour
 « tous ceux qui doivent croire en moi, en entendant leur
 « prédication : afin que tous soient un, comme vous,
 « mon Père, êtes en moi et que je suis en vous ; qu'ils
 « soient un en nous, afin que le monde croie que c'est
 « vous qui m'avez envoyé. Cette gloire que vous m'avez
 « donnée, je la leur donne, afin qu'ils soient un, comme
 « nous sommes un. Que je sois en eux, comme vous êtes
 « en moi ; qu'ils soient consommés dans l'unité. » Quo-
 de plus admirable pour nous faire connaître le désir ar-
 dent d'unir tous les hommes ?

Mais que d'obstacles à vaincre pour réaliser cette mer-
 veilleuse unité tant souhaitée ! Parce que les hommes
 ont tous en Adam une commune origine, ils devraient,
 ce semble, se rapprocher naturellement les uns des
 autres. Et néanmoins, par l'effet du péché, semence
 funeste de discorde qui tend à tout désunir, qu'ils sont
 divisés ! Ce n'est partout que contradictions, que jalou-
 sies, qu'antagonismes, que haines. La terre est devenue
 comme un vaste champ de bataille, où toutes les pas-
 sions et tous les intérêts opposés arment les hommes les
 uns contre les autres. Je ne vois que des divisions : divisions
 de pays, divisions de famille, divisions de fortune, divi-
 sions de naissance, divisions d'opinions et de partis,
 divisions de caractères et d'humeurs. Mon Dieu, que de
 barrières élevées qui empêchent tout rapprochement !
 Les Grecs et les Latins ne veulent point compatir avec les

barbares ; les hommes libres, avec les esclaves, les Juifs, avec les gentils.

Cependant mon divin Maître veut que toutes ces murailles de dissidence, soutenues par la discorde, tombent et se détruisent. Comment cela se fera-t-il ? Ce prodige s'opère d'abord par l'unité de la foi, puisque tous les chrétiens croient en un même Dieu, leur Père, et qu'un même symbole est sur toutes les lèvres ; cela s'opère par l'unité de l'espérance, puisque nous reconnaissons tous le même et unique médiateur, le Christ Jésus, et que nous nous acheminons tous vers le même lieu du repos et de la béatitude, où le Sauveur nous attend ; par l'unité du culte, puisque c'est la même autorité de l'Eglise qui règle pour tous les chrétiens, d'un bout du monde à l'autre, les objets sacrés que nous devons honorer et la manière dont nous devons les honorer. C'est ce que nous enseigne l'apôtre saint Paul, lorsqu'il écrit aux Ephésiens : « Nous ne formons qu'un corps, et nous n'avons
« qu'un esprit, nous qui sommes appelés dans l'unité
« d'une même espérance et d'une même vocation. Il n'y
« a qu'un seul Seigneur, qu'une seule foi, qu'un même
« baptême. Nous ne reconnaissons qu'un seul Dieu, père
« de tous, qui est au-dessus de tous par qui toutes choses
« sont, et qui est en nous tous. » Cela se fait aussi par l'esprit de charité répandu dans tous nos cœurs, qui tend à nous rapprocher tous, pour ne plus former entre nous qu'une seule et grande famille de frères.

Mais évidemment le lien le plus fort, le plus efficace d'union entre les hommes, c'est la sainte communion. Notre divin Maître nous le fait assez entendre lorsqu'il choisit la cène, le moment où il institue, où il distribue à ses apôtres la sainte Eucharistie, pour leur recommander avec plus d'instance que jamais de s'aimer les uns les autres, comme s'il voulait leur donner tout à la fois le précepte de la charité et le moyen d'en accomplir toute l'étendue. L'apôtre saint Paul nous le montre aussi par ces belles paroles adressées aux Corinthiens : « Parce qu'il n'y a qu'un seul pain sacré, de beaucoup

que nous sommes nous ne formons qu'un seul corps, nous tous qui participons à ce pain unique, » *quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus*. L'Esprit-Saint nous révèle la même chose dans les actes des apôtres, lorsqu'il nous apprend que les premiers chrétiens *persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communication de la fraction du pain, ce qui est la communion, et dans la prière*; et qu'il ajoute incontinent que *tous ceux qui croyaient vivaient ensemble et mettaient tout en commun*; et un peu après : « Que toute la multitude des croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, » *multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una*; nous indiquant ainsi, par l'ordre même du récit, que ces choses sont absolument inséparables, la participation au pain eucharistique et la charité. C'est pourquoi lorsque les païens, voyant les chrétiens si admirablement unis entre eux, s'écriaient avec admiration : Voyez comme ils s'aiment ! ils avaient raison de soupçonner en cela quelque mystère profond, qu'ils auraient découvert aisément, s'ils avaient connu l'auguste Eucharistie et la sainte communion.

Et de fait, comment cet adorable sacrement ne deviendrait-il pas pour nous un lien inévitable de charité et d'union ? Car chrétiens et catholiques que nous sommes, qui appartenons au bercail du Sauveur, quelque part que nous allions porter nos pas, si nous rencontrons une église où est la sainte Eucharistie, c'est notre maison, et quiconque la fréquente comme nous, quelque inconnu qu'il nous soit, c'est notre frère. Ici en face de l'autel toutes les distinctions s'effacent, de sexe, d'âge, de rang, de fortune, de science; il n'y a que des chrétiens qui ont tous le même titre pour être reçus. A la Table eucharistique, les convives sont pris dans toutes les classes de la société; le petit coudoie le grand, le pauvre s'assoit à côté du riche, l'ignorant à côté du savant; on voit se former au pied des autels de mon Dieu cette étonnante et douce égalité tant rêvée de notre temps, mais follement rêvée dans les choses temporelles, quand

elle n'est possible que dans les choses spirituelles. C'est de l'Eglise et de la Table sainte que nous pouvons dire ce que saint Paul écrivait aux Galates : Ici « il n'y a ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme, ni femme ; car vous n'êtes plus qu'un dans le Christ Jésus, » *non est Judæus, neque Græcus ; non est servus, neque liber ; non est masculus, neque femina ; omnes enim vos unum estis in Christo Jesu.*

Comment serions-nous divisés, lorsque nous recevons tous la même hostie et que nous participons au même calice ? Quelle place peut-il rester aux contestations, aux séparations dans des cœurs qui disent tous en même temps d'une voix unanime : *Je vis, non ce n'est plus moi, mais c'est Jésus qui vit en moi ?* Aussi quel spectacle admirable d'union ne présentent pas les catholiques dans ces grands jours de solennité où ils viennent en foule s'asseoir à la Table sainte, et que se relevant ensemble, ils se regardent et se disent tout bas les uns aux autres : Aujourd'hui plus que jamais, nous sommes frères ; nous sommes consommés dans l'unité, dans le Christ Jésus ! Combien plus est admirable ce spectacle au temps pascal, où tous les chrétiens fidèles dispersés sur tous les points du monde reçoivent dans la sainte communion l'unité parfaite d'une même vie, et commencent déjà à réaliser dès maintenant ce qui ne s'accomplira pleinement que dans le ciel, « que Dieu soit tout en tous, » *ut sit Deus omnia in omnibus !*

Les Pères de l'Eglise nous ont donné, de cette union des cœurs par la sainte Eucharistie, une comparaison aussi solide qu'elle est belle. De même, disent-ils, que le pain, sous les apparences duquel est caché notre Dieu, est formé de beaucoup de grains de froment mêlés ensemble, qui ne font qu'une seule pâte, et que le vin est également produit par beaucoup de grains de raisin pressés et mêlés ensemble, sans qu'il soit possible de distinguer dans le tout les grains particuliers ; de même lorsque nous participons à l'Eucharistie par la sainte communion, nous nous unissons et nous nous confondons

tellement, que nous devons disparaître dans l'unité d'un même corps, « pour être consommés en cette unité, » *consummati in unum*.

Les premiers chrétiens avaient bien compris cette loi d'union et de charité, et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer, quand nous lisons l'histoire, les touchantes conséquences qu'ils en tiraient dans leurs festins des agapes, et dans leur empressement à donner l'hospitalité, principalement à quiconque porterait le nom de chrétiens.

Pour nous, qui voudrions vivre seuls, sans charité pour nos frères, sans union, sans affection, que viendrons-nous faire-au pied des autels, à la Table sainte, puisque Jésus-Christ nous dit du fond de son tabernacle : « Si vous offrez votre présent à l'autel, et que vous « veniez à vous rappeler en ce moment que votre frère « a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande, « et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, « et vous reviendrez alors offrir votre présent. »

Que je comprenne donc, ô Jésus, ô Dieu de l'unité, qu'en communiant à vous, je communie à votre charité, et que je contracte la douce obligation d'aimer en vous tous mes frères, principalement ceux qui participent comme moi à votre divin sacrement ! Que je sache que c'est vous-même que je divise et que je sépare quand je m'éloigne de mes frères par la haine, et que je déchire leur réputation par envie ! Tandis que je possède en moi votre cœur infiniment aimant, faites-moi goûter les douceurs de la charité fraternelle, qui est tout à la fois la gloire du christianisme, le triomphe de votre grâce, et le fruit précieux de l'Eucharistie. Que l'église où vous daignez habiter et vous donner à nous devienne comme un ciel anticipé d'où est bannie toute division, et que nous y entonnions tous ensemble, sans aucune voix discordante, le cantique de l'éternité : « O qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères vivent ensemble dans l'union, » *ecce quam bonum et quam jucundum ; habitare fratres in unum !*

CHAPITRE V.

Du second effet de la Communion, la rémission des péchés veniels et l'affaiblissement des passions.

Notre divin Maître, pendant les jours de sa vie publique, marquait tous ses pas par d'éclatants prodiges. Quiconque, étant malheureux, l'approchait avec confiance, éprouvait infailliblement l'effet de sa bonté et de sa vertu divines. Il chassait les démons du corps d'un grand nombre de victimes qui en étaient malheureusement possédées alors. Au commandement du Sauveur, à sa seule présence, ces mauvais anges, devenus les maîtres du monde, frémissant de rage, vaincus par une force surnaturelle, irrésistible, s'enfuyaient en proclamant la puissance et la sainteté de celui qui venait ruiner leur empire.

Jésus commandait aussi à la maladie : on amenait en foule sur son passage tous ceux qui étaient atteints de quelque infirmité ; les lépreux, les boiteux, les sourds, les muets, les aveugles, les paralytiques, il les guérissait tous ; et pour cela il lui suffisait d'un regard, d'une parole, ou d'un attouchement. Quoi de plus beau que ce trait de l'Évangile où il nous est raconté qu'une femme affligée depuis de longues années d'une perte de sang, qu'elle n'avait pu guérir, malgré les grandes dépenses qu'elle avait faites, jusqu'au point d'épuiser tout ce qu'elle possédait en soins inutiles, eut un jour la confiance de venir à Jésus, pour obtenir de lui ce que les hommes n'avaient pu lui donner ? Elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher la frange de son vêtement, je serai guérie. Elle la touche en effet, et sur le champ elle est guérie. Mais Jésus, dit le saint Évangile, sentant en lui-

même qu'une vertu divine est sortie de sa personne, se tournant vers la foule, dit : Qui m'a touché? ô femme ne craignez pas de révéler votre secret; le Sauveur ne veut pas vous reprendre, il veut seulement manifester le miracle.

Comment pourrais-je douter que, dans la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur n'ait conservé la même puissance, que son attouchement divin, lorsqu'il s'unit à nous par la sainte communion, ne produise de semblables prodiges dans nos âmes en faveur desquelles il se donne? Le péché, c'est la maladie de nos âmes; Jésus-Christ est le divin médecin qui vient la guérir. Je sais que le principal remède du péché c'est le sacrement de pénitence, où est préparé ce bain salutaire, composé du sang du Sauveur et de nos larmes, où nous devons aller nous laver pour nous purifier. A Dieu ne plaise que nous venions jamais nous asseoir à la Table sainte avec la conscience d'un péché mortel, sans avoir été auparavant puiser le pardon à cette source laborieuse des divines miséricordes! Je n'ai garde d'abuser de l'enseignement de la théologie qui m'apprend que, dans quelques circonstances rares et exceptionnelles, la sainte communion remet indirectement le péché mortel même, dont on demeure coupable sans le savoir. Quelle folie et quel crime de vouloir autoriser sa négligence sur de telles exceptions qui demeurent après tout le secret de Dieu! La règle, c'est que la communion n'est pas établie pour nous justifier, mais qu'elle doit nous trouver justes.

Pour le péché véniel, Dieu, tant il est bon, a voulu qu'il pût être effacé par beaucoup d'autres moyens que le sacrement de Pénitence. Parmi tous ces moyens, la sainte communion tient le premier rang. Hélas! voyageurs que nous sommes dans ce chemin fangeux de la vie, c'est pour nous une triste nécessité de salir au moins nos pieds, en tombant souvent dans des fautes de fragilité, et de nous blanchir de la poussière des imperfections. Les saints ne sont pas exempts de ces chutes légères, que Dieu permet par un mélange de justice, puisque

c'est la suite du premier péché, et de miséricorde, puisqu'il a le secret de faire concourir nos faiblesses elles-mêmes au triomphe de sa grâce. Ce sont ces fautes vénielles qui nous sont remises par la vertu propre de la sainte communion, pourvu que nos cœurs n'y conservent aucune affection, en éprouvent de la douleur et soient disposés à s'en détacher entièrement. C'est la foi de l'Eglise que Jésus-Christ, présent dans l'auguste sacrement que nous recevons, les consume dans le feu de sa charité. « Nous recevons tous les jours ce pain sacré, dit saint Ambroise, pour être le remède de nos quotidiennes infirmités, » *iste panis quotidie sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis.*

Le divin médecin qui nous visite, non content de cicatriser et de guérir les plaies que le péché nous a faites, prévient encore les nouvelles blessures pour l'avenir en nous préservant du péché, et surtout du péché mortel, où nous trouverions notre perte. Car la sainte communion, comme le dit l'Eglise, est un antidote puissant qui nous prémunit contre les atteintes du poison. Elle le fait admirablement en affaiblissant nos passions, et en nous fortifiant contre l'assaut des tentations.

Nous sommes tous sur la terre dans un lieu de combat : aux luttes du dehors contre des ennemis furieux, succèdent les luttes plus inévitables et plus acharnées du dedans. Par un étrange renversement de notre nature, que Dieu avait d'abord créée dans la rectitude, mais que le péché a viciée, nous sentons en nous-mêmes une forte inclination au mal, que nous appelons concupiscence. Tout homme gémit sous une loi de péché qui le captive et qui voudrait le réduire pour toujours en servitude. Saint Paul reconnaît en lui deux hommes opposés, l'homme ancien, le vieil homme, l'homme du péché, et l'homme nouveau, l'homme de la grâce, l'homme de la justice ; il sent deux lois, la loi de Dieu et la loi des membres ; il se plaint de ne pouvoir éviter le mal qu'il hait, et de ne pouvoir accomplir le bien qu'il désire.

C'est pourquoi il s'écrie : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » La vie, au milieu de ces conflits intestins, lui paraît un ennui et un long supplice ; il voudrait bien mourir, pour être débarrassé de cette dure tyrannie et jouir en paix de Jésus, son amour.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas souvent fait entendre les mêmes plaintes ? Nous portons des passions qui sont nées avec nous, qui se sont fortifiées avec l'âge dans le commerce du monde, et qui n'attendent qu'une occasion pour éclater et nous perdre. C'est comme un feu souterrain qui gronde sourdement et qui voudrait faire irruption pour tout consumer. Notre cœur est comme une mer agitée par la tempête. Ces passions obscurcissent les lumières de notre intelligence et diminuent les forces de notre volonté qu'elles énervent. Hélas ! qu'il est grand le nombre de ceux qui se laissent tristement dominer par elles !

Parmi toutes les passions, il en est une plus active, plus dangereuse, plus indomptable que les autres, qui a retenu par excellence le nom de passion : c'est la passion des plaisirs sensuels et de l'amour. Mon Dieu ! elle naît d'elle-même, à notre insu, dans les *entrailles* de notre propre cœur ; elle s'alimente de tout ce que nous voyons et de tout ce que nous entendons ; elle entre par tous les pores et s'insinue avec l'air que nous respirons. Elle s'excite violemment au milieu des sociétés mondaines où tout semble destiné à lui servir d'attraits ; mais elle sévit aussi et s'exalte au milieu même de la plus profonde solitude, que la force de notre imagination sait bien peupler d'êtres fantastiques. Dans la jeunesse cette passion s'enflamme d'ardeurs incroyables, et dans la vieillesse elle brûle encore sous les glaces de l'âge ; elle prévient souvent l'usage de la raison chez les enfants ; elle les dévore, avant qu'ils puissent distinguer la nature de ce feu profane et maudit. Tout en nous lui prête son concours : les sens, l'imagination, le cœur ; c'est une conspiration générale ourdie contre notre innocence.

Après un grand calme apparent, elle s'excite quelquefois soudain avec une violence extrême, comme un incendie qui a couvé depuis longtemps et qui se manifeste tout à coup par des torrents de flammes. Aucun lieu, aucun temps, aucun état ne peut garantir infailliblement contre ses attaques. Elle se fortifie surtout par nos défaites, et l'habitude de se laisser vaincre devient comme une seconde nature. Qui pourrait compter le nombre de victimes que cette passion a faites? et les lamentations qu'elle provoque forment de toutes parts comme un bruit confus où se mêlent mille et mille voix.

Où trouver un secours efficace contre un si grand mal? O Jésus, il est raconté dans le saint Evangile qu'étant monté dans une barque avec vos apôtres, pour traverser le lac de Génésareth, il s'éleva tout à coup une furieuse tempête; la barque, battue par les flots, était sur le point d'être submergée; vos apôtres étaient saisis de crainte et d'effroi; et vous, vous dormiez. Le danger croissant toujours, ils courent à vous et vous éveillent en disant: Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Alors vous leur reprochez leur peu de foi, et d'un mot vous apaisez les vents, vous calmez la tempête, et il se fait soudain un grand calme.

Eh bien! lorsque vous venez en nous par la sainte communion, ô mon divin Maître, vous apaisez aussi par votre présence toutes les agitations et les tempêtes de notre cœur et de nos sens. Vous guérissez les grandes fièvres des amours profanes et illégitimes par les saintes ardeurs de votre charité. Votre chair virginale, en s'unissant à nous, purifie notre chair rebelle; votre cœur, le sanctuaire de la chasteté, purifie notre cœur. C'est le fruit particulier de la sainte communion d'affaiblir toutes les passions, et principalement la plus furieuse et la plus redoutable. C'est ici « le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges, » *frumentum electorum et vinum germinans virgines*. Bienheureux celui qui mange avec foi de ce pain, et qui boit de ce vin sacré.

Les mondains s'étonnent quelquefois, avec une insul-

tante incrédulité, que l'Eglise se glorifie de compter dans son sein un grand nombre d'hommes chastes et de vierges pures; ils disent, en jugeant d'après l'expérience de leurs faiblesses, que cela n'est pas possible. Mais je leur réponds avec tous les maîtres de la vie spirituelle : ce qui n'est pas possible aux hommes est possible à Dieu; communiez avec foi et amour, vous aurez bientôt le secret de la victoire des saints, et vainqueurs, comme eux, de vous-mêmes vous saurez être chastes.

Ce que la sainte communion opère pour la passion du plaisir, elle le fait pour toutes les autres qu'elle affaiblit. En même temps elle nous arme admirablement pour les combats que nous avons à soutenir contre le démon, contre le monde. Selon la belle expression de saint Chrysostôme, nous sortons de la Table sainte terribles au démon, comme des lions qui respirent le feu. La sainte Hostie devient sur notre cœur un bouclier impénétrable où s'émeussent impuissants les traits lancés par l'ennemi de notre salut. Les martyrs ont puisé dans la sainte communion leur courage indomptable. Saint Augustin le fait remarquer, au sujet de saint Laurent, par ces belles paroles : « Jusqu'où saint Laurent, est-il
« demeuré en Jésus-Christ? Jusqu'à la tentation, jusqu'à
« l'interrogatoire des tyrans, jusqu'à leurs effrayantes
« menaces, jusqu'à la mort : c'est peu, jusqu'aux plus
« horribles supplices; car il n'a pas subi tout d'un coup
« la mort, mais on l'a consumé peu à peu par le feu.
« Mais lui, dans cette mort lente et cruelle, il n'a pas
« senti les douleurs, parce qu'avant de souffrir il avait
« mangé et il avait bu à une table excellente et divine, et
« qu'il était tout engraisé de cette nourriture céleste, et
« enivré par ce vin précieux. »

O Jésus, mon Sauveur, dans les dangers que court trop souvent mon innocence, dans les combats où la victoire demeure si malheureusement incertaine, c'est dans le sacrement de l'Eucharistie que je viendrai vous demander aide et secours; c'est dans la sainte communion que

vous recevant dans mon cœur, je vous choisirai pour être mon second et combattre avec moi.

« O Hostie de mon salut, qui nous ouvrez la porte du ciel, nous sommes vivement pressés par des ennemis qui nous font une guerre acharnée, donnez-nous la force, accordez-nous le secours ; »

O salutaris hostia,
 Quæ cœli pandis ostium,
 Bella premunt hostilia;
 Da robur, fer auxilium.

CHAPITRE VI.

Du troisième effet de la communion, l'augmentation de la grâce sanctifiante et l'accroissement des vertus.

Que de biens Jésus doit apporter à l'âme qu'il visite par la sainte communion ! Lui qui est riche en toutes choses, il lui donne de sa plénitude, et verse dans son sein les trésors de grâce, de sagesse, de science dont son cœur est rempli, *in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*. Dans tous les sacrements, je reçois ou la grâce de la justification, ou une augmentation de grâce ; mais ici, où m'est donné l'Auteur même de la grâce, qui pourrait comprendre jusqu'à quel degré, si je répons fidèlement à ses divines avances, il peut me faire grandir en justice et en sainteté ? Quelque secrète que soit la mesure de la miséricorde qui m'est offerte, il est certain que je ne puis communier, avec les dispositions convenables, sans acquérir une augmentation immense de grâce et de vie divine.

Ce fruit de la communion m'est signifié par les espèces sacramentelles qu'a choisies le Sauveur. Le pain

et le vin, qui servent à nos repas ordinaires, produisent dans l'ordre de la nature le soutien et l'accroissement de nos corps; ils y entretiennent et y développent la vie, la santé et la vigueur. Dans l'ordre surnaturel, la sainte Eucharistie, où Jésus, mon Dieu, se donne à moi sous l'apparence du pain, entretient aussi et développe dans mon âme, la vie, la santé et la vigueur. Or, la vie de mon âme, c'est la grâce sanctifiante, dont le Sauveur est tout à la fois la source et le dispensateur.

Les vertus chrétiennes s'accroissent en même temps, dans une égale proportion. Comment pourrait-il en être autrement? Le Dieu que je reçois me donne tout ensemble le modèle et l'inspiration de toutes les vertus; c'est de lui que je les apprends et que je les reçois. Pendant qu'il repose dans mon cœur, il lui dit mieux que saint Paul n'écrivait aux Philippiens : « Soyez mes imitateurs, et conformez-vous à ceux qui règlent leur vie sur le modèle de la mienne, » *imitatores mei estote, fratres, et observate eos qui ita ambulant, sicut habetis formam nostram.* « Tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de pudique, « tout ce qu'il y a de saint, tout ce qu'il y a d'aimable, « tout ce qui est d'une bonne réputation, tout ce qui a « l'apparence et la réalité de la vertu, tout ce qui étant « bien réglé peut vous mériter une louange solide, c'est « de cela qu'il faut nourrir vos pensées. Ce que vous avez « appris, ce que vous avez reçu, ce que vous avez en- « tendu, ce que vous avez vu en nous, c'est cela qu'il « faut faire, et le Dieu de la paix sera avec vous. » Ce langage du Sauveur ne renferme pas seulement une exhortation, mais il est éminemment efficace; Jésus, qui porte avec lui toutes ses vertus, les imprime en nous. Comme un parfum exquis, déposé dans un vase, l'imprègne de sa suavité, même après qu'il en est retiré; ainsi, par la sainte communion, notre divin Modèle répand dans nos âmes le parfum de ses vertus, pour que « nous devenions de plus en plus la bonne odeur du « Christ, » selon l'expression de saint Paul, *Christi bonus odor sumus.* »

C'est ainsi que dans les saints, ce divin Architecte, qui n'était point gêné dans ses mystérieuses opérations, construisait sur un plan admirable l'édifice des vertus, auquel chacune de leurs communions ajoutait quelque degré nouveau de grandeur, de solidité, de beauté et de perfection. Ce travail de la grâce, tout intérieur et tout caché qu'il était, se manifestait par les œuvres, et chacun disait, en les voyant : O que Jésus est riche ; qu'il opère de merveilles en ces âmes ! Si je communie comme les saints, je grandirai comme eux dans l'acquisition et dans l'exercice des vertus chrétiennes, de l'humilité, de la douceur, de la patience, de la mortification, et de toutes les autres.

La sainte communion accroît particulièrement en nous les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance, la charité ; mais surtout la charité. « Car notre Dieu, » comme le dit l'apôtre saint Paul aux Hébreux, d'après le Deutéronome, « est un feu consumant, » *etenim Dominus noster ignis consumens est*. C'est dans l'Eucharistie surtout que Jésus-Christ Notre-Seigneur a concentré ces ineffables ardeurs qu'il est venu apporter du ciel sur la terre, pour tout embraser. Si l'Épouse des sacrés cantiques sentait son âme se fondre sous l'action des paroles brûlantes de son époux, *anima mea liquefacta est, ut locutus est* ; si les disciples d'Emmanüs éprouvaient que leurs cœurs étaient tout ardents, pendant que Jésus s'entretenait avec eux le long du chemin, *nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via* ? Comment pourrais-je recevoir et porter en moi, par la sainte communion, ce feu céleste, sans m'échauffer et me consumer à ses divines ardeurs ? C'est ici, ô mon Dieu, que j'aurais besoin de contempler les cœurs de vos saints, pour y admirer les effets ineffables de votre amour. A mesure qu'ils s'unissaient à vous, votre charité y prenait des accroissements si grands et si rapides, que leurs cœurs étaient comme une sorte d'ébullition, et s'élevaient hors d'eux-mêmes par des transports véhéments. Au sortir de la Table sainte, l'amour de Dieu se manifestait en traits visibles jusque

dans leurs sens, brillait en leurs yeux de clartés inaccoutumées, et oppressait leur poitrine. Qu'il faisait bon les entendre parler et les voir agir, sous l'impression de la grâce de la communion ! Ils s'écriaient comme l'apôtre saint Paul : « Qui pourra désormais nous séparer de la « charité de Jésus-Christ, qui est en nous ? Sera-ce la « tribulation, la pauvreté, la faim, la nudité, le danger, « la persécution, le glaive, ainsi qu'il est écrit : que « nous mourons tous les jours pour vous, et que nous « sommes regardés comme des brebis destinées au sa- « crifice ? Mais nous surmontons toutes ces choses pour « Celui qui nous a tant aimés. Nous sommes donc cer- « tains que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les « principautés, ni les vertus, ni la violence, ni les choses « à venir, ni aucune force au monde, ni aucune puis- « sance d'en haut, ou de l'abîme, ni aucune créature « que ce soit, ne pourra nous séparer de la charité de « Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » Qui pouvait en effet rompre des liens si étroitement serrés dont le Sauveur, présent dans la partie la plus intime de leur cœur, était devenu le nœud sacré et inviolable ?

Le fruit que la sainte communion produit le plus spécialement en nous, c'est l'esprit de ferveur. La ferveur ne diffère point de la charité ; mais c'en est le degré le plus élevé et le plus actif. C'est l'état d'une âme qui nous est décrit par le Roi-Prophète, quand il dit à Dieu : « Seigneur, j'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur. » *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* L'âme qui en est animée, veut non-seulement accomplir avec fidélité les commandements du Seigneur, mais elle plie sa volonté aux moindres signes de son bon plaisir, et sous la loi volontaire des conseils. Elle se porte vers toutes les œuvres qui regardent le service ou la gloire de Dieu avec goût, avec empressement, avec une facilité courageuse, avec une joie toute céleste. Elle ne connaît plus alors ni les calculs d'une prudence timide, ni les délais, ni les retardements ; elle ne sait plus compter ni

les difficultés, ni les obstacles, ni les sacrifices : tout lui paraît aisé; tout lui devient doux et délicieux, sitôt qu'il s'agit de témoigner sa religion et son amour. Il y a dans toutes ses démarches pieuses et saintes, je ne sais qu'elle activité exempte d'inquiétude, quelle allégresse pleine de douceur, qui donne à ses progrès dans la perfection de la vie chrétienne l'apparence d'un vol rapide, plutôt que d'une marche commune et ordinaire. Ne dois-je pas reconnaître en votre présence, ô mon Dieu, que, malgré ma misère profonde, vous m'avez fait éprouver plus d'une fois ce sentiment au sortir de la Table sainte? Mais, hélas! par ma faute, je l'ai laissé trop tôt s'affaiblir et s'éteindre.

Revenez donc, ô Jésus, hostie sacrée, *me donner*, dans la sainte communion, *ce baiser de votre bouche*, qui renouvelle mon alliance avec vous, et redouble mes forces épuisées. Quand je vous reçois au Sacrement, vous exhalez au dedans de moi-même une odeur plus suave que celle des aromates les plus exquis; vous vous répandez dans mon âme comme une huile pleine de douceur. Attirez-moi à votre suite, je vous en conjure; faites que je cours après vous dans le sentier des vertus, attiré par l'odeur de vos parfums. Soyez sur mon cœur comme un bouquet de myrrhe, comme un bouquet composé de fleurs variées, les plus belles et les plus saintes. Mais surtout soyez-y comme un brasier ardent pour y consumer toutes mes imperfections, pour allumer et entretenir, sur cet autel intérieur qui vous est consacré, le feu perpétuel d'un amour qui ne s'affaiblisse jamais. Puisque la sainte communion est l'avant-goût du bonheur du ciel, faites, ô Jésus, qui vous y donnez à moi, que je commence à la Table sainte l'exercice de cet amour parfait dans les flammes duquel j'espère me consumer éternellement dans la gloire.

CHAPITRE VII.

Du quatrième effet de la Communion, le gage de la vie éternelle.

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ vient en nous par la sainte communion, il jette, en entrant dans notre cœur, une espérance et une semence d'immortalité. Notre Dieu qui habite la splendeur des cieux, ne se rend présent sur l'autel, en voilant sa majesté, et ne se communique à nous dans cet état d'obscurité que pour nous entretenir de la glorieuse patrie du repos où rendez-vous nous est donné au pied de son trône. Dès que les saintes espèces, qui sont comme les livrées de l'humiliation qu'il revêt à l'autel, sont altérées, notre Sauveur, en cessant aussitôt d'habiter substantiellement en nous, nous avertit que nous devons monter au ciel après lui ; il ne demeure que quelques instants en nous, pour nous montrer que son habitation dans l'Eucharistie n'est que temporelle et sacramentelle, mais que sa vraie et éternelle patrie c'est le ciel ; que le mystère qu'il accomplit pour notre amour aux dépens de sa gloire cessera quelque jour pour ne laisser subsister que sa majesté toute seule ; qu'il doit en être ainsi de nous, qui sommes maintenant dans un lieu d'exil et de passage, mais qui devons attendre comme lui une cité meilleure, une cité permanente, aux fondements éternels.

« Elevez donc vos cœurs, » nous dit-il, *sursum corda* ; « cherchez les choses d'en haut, où je suis assis à la droite de Dieu. Goûtez les choses du ciel et non les choses de la terre ; car où est le corps, je veux que les aigles s'assemblent. » Ainsi notre Seigneur nous fait commencer, par les désirs qu'il excite en nous dans la sainte

Eucharistie, « cette conversation et cette vie, » dont parle l'apôtre saint Paul, « qui sont déjà dans le ciel » par une douce anticipation, *nostra autem conversatio in caelis est*. Notre esprit et notre cœur cessent déjà d'habiter sur la terre pour aller où nous appelle Jésus, notre trésor. En faisant descendre avec lui au dedans de nous, comme une magnifique ébauche du ciel, il nous en assure pour un temps plus ou moins éloigné la réelle et certaine possession ; en se donnant à nous dans l'ombre et sous des voiles, il nous fait soupirer après la claire vue de son humanité et de sa divinité ; en nous faisant jouir de la possession sacramentelle et transitoire de lui-même, il nous force à désirer et à attendre la possession béatifique et éternelle.

C'est pourquoi dans tout ce qui regarde la réception de la sainte Eucharistie, on ne nous parle que d'éternité. Jésus-Christ, qui nous promet cette divine nourriture, nous dit : « Celui qui mangera ma chair, et boira mon sang, aura la vie éternelle ; » et le prêtre, qui nous la présente en son nom, nous dit par l'autorité infailible de l'Eglise : « Que le corps de Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle, » *corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam*. Ai-je bien entendu cette parole d'immortalité, par laquelle on m'avertit que mon âme qui vient de Dieu, doit retourner à Dieu sans mourir, et que c'est Jésus-Christ qui la garde pour la vie éternelle ?

Mais il ne me suffit pas de savoir que mon âme est immortelle ; il faut encore, puisque je suis homme composé d'une âme et d'un corps, que je sache quelle destinée est réservée à mon corps. C'est l'enseignement de la foi que ma chair un moment abattue par la mort, renversée dans le tombeau, et devenue pour quelque temps la proie des vers et de la corruption, doit se relever de cette ignominie passagère et ressusciter au dernier jour. C'est un des articles du symbole que je récite et que je fais profession de croire. J'ai besoin, je l'avoue, de cette assurance glorieuse, pour me consoler de la pensée de la

grande ruine qui m'attend à la mort, et pour comprendre la fin totale de mon être. Or ce que la foi m'apprend, Jésus-Christ Notre-Seigneur, dans la sainte communion, vient me le dire et me le montrer d'une manière plus frappante et plus persuasive. Il m'y donne même dès maintenant un gage assuré, infaillible de cette résurrection future. En instituant l'adorable sacrement de l'Eucharistie, le Sauveur avait dit : « Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, je le ressusciterai au dernier jour, » *ego resuscitabo eum in novissimo die* : en visitant mon cœur, il lui répète cette même promesse avec une nouvelle force. Il me donne en effet son vrai corps, mis à mort autrefois sur le Calvaire, enseveli, déposé dans le tombeau, mais maintenant ressuscité, vivant, glorieux, ne devant plus désormais jamais mourir. Par là il me met sous les yeux, il me fait toucher la preuve irréfragable de la possibilité et de la réalité de la résurrection, que j'admire en sa propre personne. Mais ce qui est arrivé à Jésus-Christ notre divin Chef, doit arriver à nous-mêmes, selon le beau raisonnement de l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, que j'ai besoin de rappeler à ma mémoire : « Si l'on vous prêche que Jésus-Christ est « ressuscité, comment y en a-t-il quelques-uns parmi « vous qui nient la résurrection des morts? Car si les « morts ne doivent pas ressusciter, Jésus-Christ non plus « n'est pas ressuscité. Mais si Jésus-Christ n'est pas res- « suscité, notre prédication est donc vaine et votre foi « aussi. Nous sommes donc de faux témoins de Dieu, « puisque nous rendons témoignage qu'il a ressuscité le « Christ, tandis qu'il ne l'a point ressuscité, si les morts « ne ressuscitent pas. Car si les morts ne ressuscitent « pas, Jésus-Christ n'est pas ressuscité; mais si le Christ « n'est pas ressuscité, votre foi est donc vaine, puisque « vous êtes encore dans le péché. Ceux donc qui sont « morts en Jésus-Christ, ont péri. Si nous n'avons d'es- « pérance en lui que pour cette vie seulement, nous « sommes les plus misérables de tous les hommes. Mais « il est certain que le Christ est ressuscité, comme les

« prémices de ceux qui dorment. Comme la mort est en-
 « trée dans le monde par un seul homme, ainsi la ré-
 « surrection par le nouvel Adam. De même que nous
 « avons trouvé la mort dans l'ancien, ainsi nous serons
 « tous vivifiés en Jésus-Christ. Mais chacun dans son
 « rang, Jésus-Christ le premier, les prémices, et après,
 « ceux qui lui appartiennent et qui ont cru à son avè-
 « nement. » Quelle force ne donne point à ce raisonne-
 ment la présence de la chair du Sauveur en moi-même ?
 Je reçois par elle un gage certain, un germe fécond,
 une arrhe de ma résurrection. Comment en effet Dieu
 accorderait-il un si grand honneur à une matière qui
 serait destinée à une destruction sans fin ? Ne serait-ce
 pas faire injure au Fils de Dieu, que de ruiner pour
 toujours un corps uni intimement au sien et devenu son
 temple ? Cette chair divine qui m'est donnée est un sel
 divin qui gardera la mienne, c'est une semence d'im-
 mortalité jetée dans son sein, qui se développera et que
 je recueillerai un jour dans la gloire.

Lorsque je communie, je puis donc et je dois, me
 soulevant de dessus ce fumier de corruption où je suis
 assis, m'écrier avec Job : Oui, je sais que mon Rédemp-
 teur que je reçois sous les espèces sacramentelles est vi-
 vant ; je crois qu'au dernier jour mes yeux, qui le cher-
 chent maintenant sous ces voiles obscurs, le verront
 face à face en sa sainte et glorieuse humanité ; que mes
 mains, qui ne touchent que des apparences étrangères,
 pourront toucher sa propre chair manifestée visiblement ;
 que ma langue, purifiée par un contact divin, est des-
 tinée à chanter éternellement ses louanges ; que tout
 mon corps qu'il daigne habiter, avec lequel il contracte
 une alliance étroite, se revêtira de qualités glorieuses
 conformes aux siennes : Je le crois, et par l'effet de
 la communion, j'en reçois une nouvelle assurance et
 comme une anticipation. « Cette espérance repose chère-
 ment en mon cœur, avec Jésus-Christ que je possède, »
reposita est hæc spes mea in sinu meo.

Les chrétiens des siècles anciens avaient tellement

compris cette vérité, qu'ils souhaitent que l'hostie sainte fût déposée sur leur langue glacée, même après l'heure de la mort, pour qu'au sein du tombeau ce gage présent de notre résurrection gardât plus efficacement leurs corps, et que Dieu en le voyant se souvint plus fidèlement qu'il a promis de leur rendre la vie.

Gloire soit donc à vous, corps de mon Sauveur, par qui me sont données ces belles espérances. Car l'Eucharistie, c'est proprement le sacrement du corps de Jésus; c'est le corps que le prêtre appelle par la consécration : « Ceci, » dit-il, « est mon corps, » *hoc est enim corpus meum*; c'est le corps qu'il nous donne dans la sainte communion, « que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle, » *corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat...*; la fête du Saint-Sacrement est appelée par l'Eglise la fête du corps de Jésus-Christ, *festum corporis Christi*. Dieu l'a ainsi voulu, pour honorer davantage cette chair sacrée qui est le sujet principal des humiliations de son Fils et l'instrument de notre rédemption; il a voulu nous la donner en sacrement, pour ne cesser de nous montrer qu'il ne méprise ni la chair ni le corps de l'homme, qu'il a tant honorés en Jésus-Christ, et qu'il s'oblige aussi à honorer les nôtres un jour, à cause de l'union ineffable que nous contractons avec l'auguste Eucharistie.

De quelque côté que j'envisage donc la sainte communion, ô mon Dieu, que de richesses, que de consolations, que de grandeur vous y avez renfermées! J'oserai vous le dire, non pour blâmer votre bonté, mais pour l'exalter et la bénir : vraiment « vous avez trop honoré vos amis, » même dès cette vie présente, *mihî autem nimis honorificati sunt amici tui, Domine!*

CHAPITRE VIII.

De la Communion indigne.

Les précieux effets de la sainte communion sont admirablement exprimés par ces courtes mais substantielles paroles de l'auteur de l'*Imitation* : « Ce très-sublime sacrement est le salut de l'âme et du corps et le remède de toutes les maladies spirituelles. C'est en lui que mes vices sont guéris, mes passions réprimées, mes tentations vaincues ou affaiblies ; qu'une grâce plus abondante est répandue en moi, que les vertus commencées s'augmentent, que la foi s'affermir, que l'espérance se fortifie, et que la charité s'enflamme et se dilate. »

Mais hélas ! il s'en faut bien que tous ceux qui communient recueillent ces fruits abondants. Sur la montagne eucharistique Dieu a placé les bénédictions ; mais les malédictions peuvent aussi s'y rencontrer par notre faute. Notre malice est puissante contre l'infinie miséricorde elle-même ; nous avons le funeste pouvoir, en renversant tous les desseins de la bonté du Sauveur Jésus, de changer en poison ce qu'il avait destiné à nous donner la vie. Communier indignement, c'est tourner à notre perte le plus grand bien que nous ayons jamais reçu. Mon Dieu, quel crime et quel malheur !

On se rend coupable d'une communion indigne, en s'approchant de la Table sainte avec la conscience d'un péché mortel. L'Eucharistie est un sacrement des vivants ; la recevoir dans la mort du péché, c'est, en la détournant de sa fin, profaner la chose la plus sainte qu'il y ait au monde et commettre un horrible sacrilège. Aucune pro-

fanation ne peut être comparée à celle-ci, puisqu'elle atteint Dieu lui-même, et que rien ne peut souiller davantage sa sainteté infinie que de l'unir violemment à la corruption du péché. Jeter par mépris les saintes hosties dans la poussière, dans la boue, dans l'ordure, quelle insulte ! quelle infamie ! La pensée seule d'une telle audace nous arrache un cri d'horreur et d'épouvante. Ce n'est rien cependant en comparaison du crime de la communion sacrilège. Car, après tout, dans les jours de sa vie mortelle, Jésus ne foulait-il pas de ses pieds divins la poussière du chemin ? Ne prenait-il pas de la boue dans ses mains sans en être souillé ? L'or du ciboire, le bois du tabernacle, la pierre de l'autel, sont-ils bien différents du limon de la terre ? Mais entre mon Dieu et le péché, il y a une répugnance et une antipathie infinies. Quand le Sauveur en acceptait les apparences honteuses, pour le racheter et le détruire, il succombait accablé sous ce poids immonde ; que souffrirait-il si l'on veut l'associer au péché, pour le voir régner et triompher dans une âme qu'on le force à visiter ? Assurément un cœur en état de péché mortel est plus immonde aux yeux de Dieu, que le cloaque le plus infect et le plus dégoûtant. C'est là que celui qui communique indignement fait habiter, malgré ses répugnances infinies, le Sauveur Jésus. Bien plus, il unit ensemble, par des liens abominables, la vie et la mort, et les contraint de s'embrasser étroitement par un excès inouï de cruauté.

Je ne puis en effet douter que le pécheur qui s'approche audacieusement de la Table sainte, dans l'état du péché mortel, en recevant la sainte hostie qui lui est offerte, ne reçoive, comme le juste, la réalité du corps de Jésus-Christ. Plût à Dieu qu'il cessât d'y être présent pour lui en ce moment ! Du moins il épargnerait à son Sauveur l'injure et la profanation la plus épouvantable. Mais c'est un article de notre foi, que Notre-Seigneur, pour ne laisser aucune incertitude, aucun doute, aucune hésitation sur la réalité de sa présence substantielle dans l'Eucharistie, a voulu demeurer toujours, même entre

les mains, sur la langue et dans le cœur du sacrilège ; en sorte que ce qui fait la sûreté et la joie des bons, devient l'occasion certaine du crime du profanateur.

Celui qui communie indignement, joint à la profanation la plus odieuse perfidie et la plus noire trahison. Il vient en apparence pour adorer et pour louer, mais au fond il méprise et il outrage ; il feint d'offrir à son Dieu une pieuse hospitalité, préparée par l'amour, mais il ne lui donne entrée dans son cœur que pour le livrer au démon qui y règne en maître, il fléchit le genou en signe de respect, mais au dedans il dédaigne avec insolence et la justice et la sainteté de Dieu ; il lui donne le baiser, qui est la marque de la concorde et de l'amitié, mais il l'a changé en un signal de trahison. Le profanateur crucifie de nouveau Jésus-Christ en lui-même, et l'attache au gibet de l'infamie. Ses lèvres prononcent des paroles de louanges et de bénédictions, mais son cœur ne fait entendre que des cris de mort et des blasphèmes.

O mon Dieu, quelle excuse pourrait-on alléguer pour diminuer l'horreur d'un si grand crime ? Puisqu'on se reconnaît indigne, pourquoi s'approcher de l'autel ? pourquoi feindre la fidélité et l'amour, au moment où l'on fait la guerre la plus cruelle ? Ne peut-on pas choisir, ou de se purifier dans le sacrement de pénitence, ou de ne pas communier en un tel état ? Est-il si difficile de confesser son péché ? est-il si difficile d'en obtenir le pardon ? Qui veut-on tromper par une dissimulation si odieuse ? Quel profit, quel avantage peut-on espérer du sacrilège ? Evidemment, c'est un crime sans excuse et qui ne procure à personne aucun intérêt. Du moins, quand les bourreaux crucifiaient Jésus-Christ sur le Calvaire, ils procuraient, sans le savoir, la rédemption du genre humain ; un si grand avantage ne pouvait excuser leur affreux déicide, mais enfin ce meurtre était une heureuse faute, et ce sang qu'ils versaient pouvait, en tombant sur eux-mêmes, les purifier aussi. Mais dans le crime d'une communion sacrilège, je ne vois que le mal,

sans mélange d'aucun bien. Dans ce cœur coupable Jésus-Christ souffre et meurt en pure perte.

C'est le chef-d'œuvre du démon d'avoir porté les hommes à profaner la sainte Eucharistie, et sa joie infernale est à son comble, au moment où s'accomplit une communion indigne. Qui pourrait peindre l'ironie féroce avec laquelle il insulte au Sauveur, au moment où il est contraint d'entrer dans un cœur souillé par le péché mortel ? Que venez-vous faire, lui dit-il, dans un lieu où j'ai établi mon empire, et qui est en ma possession ? On ne peut servir deux maîtres à la fois, vous l'avez dit vous-même ; deux souverains opposés ne peuvent ici régner ensemble. Votre bonté, vos miséricordes et votre amour vous avaient bien donné quelques droits sur ce cœur, vous l'aviez acheté au prix de votre sang, vous lui promettiez la domination la plus douce, la plus paternelle, et vous deviez même un jour l'associer à votre règne ; mais il m'a donné la préférence sur vous, à moi qui n'ai rien fait, ni rien souffert pour me faire aimer ; à moi qui ne suis qu'un tyran, et fais peser sur mes sujets un joug de fer. Retirez-vous, et n'essayez pas de vous asseoir sur un trône qui m'appartient. Jésus ne peut répondre à ce défi insultant que par ses gémissements et ses larmes, et il attend avec impatience que le moment soit venu de pouvoir fuir ce temple souillé, prostitué au culte du démon.

Ce crime me paraît tellement odieux, que je me demande quelquefois à moi-même s'il est bien possible qu'il se rencontre quelque part un homme assez méchant, assez impie, pour oser le commettre. Je voudrais pouvoir le nier, ou du moins le révoquer en doute. Mais, hélas ! il n'est que trop vrai, ô Jésus, mon bon Maître, qu'il y a des âmes qui communient sacrilégement, et j'ai même peur que ce crime ne soit plus fréquent parmi les chrétiens, qu'on ne le pense d'ordinaire. Ne s'est-il pas rencontré des hommes assez hardis dans leur impiété, non-seulement pour avoir un front qui ne savait plus rougir des plus honteuses infamies, mais pour se vanter

hautement, avec un cynisme révoltant et vraiment satanique, de trafiquer avec le sacrilège et de s'en faire un jeu abominable? De tels exemples, qui font frémir, sont rares sans doute; mais, pour communier indignement, il n'est point nécessaire de descendre jusqu'à ce profond degré de malice; il suffit de ne pas aller s'agenouiller aux pieds du prêtre, pour confesser le péché qu'on a commis; de mentir au saint tribunal par calcul, ou par une fausse honte; d'avoir manqué quelque aveu nécessaire, par défaut d'examen suffisant; de ne pas avoir un repentir sincère de ses fautes, d'y demeurer secrètement attaché, et de ne pas être résolu à faire généreusement tous les sacrifices que la loi de Dieu et la conscience réclament impérieusement. Ces défauts sont-ils rares parmi tous ceux qui s'approchent de la Table sainte? C'est vous seul, ô mon Dieu, qui pouvez le savoir selon la vérité, et qui pouvez compter jusqu'à quel chiffre s'élève, dans le monde entier, le nombre des sacrilèges.

CHAPITRE IX.

De la Communion indigne (suite).

Les malheureux qui communient indignement, peuvent-ils ignorer les maux affreux qui les attendent? S'ils ne sont pas touchés de l'injure qu'ils font à Dieu, ils devraient du moins prendre pitié d'eux-mêmes et redouter les châtimens terribles auxquels ils s'exposent. Outrager Dieu dans l'acte même de son amour, c'est provoquer au plus haut degré l'indignation de sa colère; c'est changer en courroux sa charité, dans la proportion où celle-ci devait éclater; et, dans l'Eucharistie, la charité va jusqu'à l'excès. C'est donc un poison bien

amer et bien subtil qu'une communion sacrilège; elle provoque autant d'anathèmes et de châtements qu'une communion bien faite aurait produit de grâces et de bénédictions.

Daignez, Seigneur, détourner les profanateurs, en les effrayant par la terreur salutaire de vos menaces. C'est dans ce dessein que notre divin Maître leur propose ce dernier trait de la parabole du festin des noces : « Le roi » dit-il « entra pour voir les convives, et il aperçut « parmi eux un homme qui n'était point vêtu de la robe « nuptiale. Il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré « ici sans avoir la robe nuptiale ? et cet homme garda « le silence. Alors le roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui « les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres ex- « térieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grin- « cements de dents. » Image, disent tous les Pères, du sort terrible réservé à quiconque ose s'asseoir à la Table eucharistique sans être revêtu de la robe de l'innocence, conservée intacte depuis le Baptême, ou purifiée dans les eaux de la Pénitence si elle a été souillée par la boue du péché.

Mais Dieu a donné surtout à l'apôtre saint Paul la mission d'avertir les coupables par ces formidables paroles qu'on ne peut lire sans tremblement, et qu'il importe néanmoins de méditer : « C'est pourquoi qui- « conque mangera de ce pain, ou boira le calice du « Seigneur indignement, se rendra coupable du corps et « du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc « lui-même ; et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de « ce calice. Car celui qui mange et boit indignement, « boit et mange son propre jugement, et s'incorpore sa « condamnation en ne faisant pas le discernement du « corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y a parmi « vous beaucoup d'infirmes et de languissants, et beau- « coup qui s'endorment du sommeil de la mort. »

Que peut-on lire de plus effrayant ? Etre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, quelle épouvantable responsabilité ! Lorsque Caïn, le premier fratricide, eut

tué l'innocent Abel, le sang de sa victime fit monter sa voix plaintive, de la terre, où il avait été injustement répandu, jusqu'au ciel, pour demander vengeance ; et Dieu l'entendit. Poursuivant le meurtrier de sa colère, le Seigneur le chassa devant lui, couvert de malédictions, pour le laisser errer sur la terre, marqué au front d'un signe de réprobation, avec le remords implacable de son crime. Lorsque le sacrilège reçoit indignement la sainte hostie, et qu'il immole Jésus dans son cœur en le profanant, la voix du sang de ce juste par excellence s'élève aussi vers Dieu son Père, pour demander vengeance et réparation. Dieu entend cette plainte plus éloquente que celle d'Abel, et, s'attachant aux pas du profanateur, il lui crie avec indignation : Qu'as-tu fait du corps et du sang de mon Fils ? « Rends-moi compte de ce sang divin, » *sanguinem ejus de manu tua requiram*. Fuis devant ma malédiction, et que le corps et le sang de Jésus-Christ, dont tu es coupable, apparaissent partout devant toi comme un témoin irrécusable et incorruptible pour t'accuser.

Les saints Evangélistes nous rapportent que pendant la Passion du Sauveur le peuple juif, aveuglé par sa haine furieuse, dans l'enivrement du crime et le délire de sa jalousie, fit entendre contre lui-même cette terrible imprécation : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants, » *sanguis ejus super nos et super filios nostros*. Ce souhait abominable ne s'est, hélas ! que trop bien réalisé. Les Juifs déicides portent encore sur eux le poids du sang divin qui les accable dans leur fuite perpétuelle à travers le monde. Partout étrangers, on les regarde avec étonnement en les maudissant. Le sacrilège, en communiant indignement, semble répéter au fond de son cœur la même parole : *Que son sang soit sur moi*. Il est en effet sur lui pour l'accabler, et il ne peut en effacer la trace. Quelque part qu'il aille, une voix lui dit : Déicide, c'est toi qui es coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.

Toutefois, ce n'est pas encore assez : celui qui com-

munie indignement boit et mange son propre jugement ; il s'incorpore sa condamnation. O mon Dieu, quel n'était pas chez les Juifs l'effroi de la femme que son mari accusait d'adultère ! Il l'amenait devant le prêtre, ainsi l'aviez-vous ordonné. Il présentait alors en offrande la dixième partie d'une mesure de farine d'orge, sans y joindre ni huile ni encens. Le prêtre prenait de l'eau sainte dans un vase et y jetait un peu de terre prise dans l'enceinte du tabernacle. La femme se tenait debout devant lui, et il lui mettait l'offrande entre les mains, pendant qu'il tenait lui-même le vase rempli d'eau, sur lequel il prononçait des malédictions ; puis il adressait la parole à la femme en lui disant : « Si un homme
« étranger ne s'est point approché de vous, et que vous
« ne vous soyez point souillée en quittant le lit de
« votre mari, ces eaux très-amères que j'ai chargées de
« malédictions ne vous nuiront point ; si, au contraire,
« vous vous êtes souillée, ces malédictions tomberont
« sur vous. Que le Seigneur vous rende un objet de
« malédiction et un exemple pour tout son peuple ; qu'il
« fasse pourrir votre cuisse, que votre ventre s'enfle et
« qu'il s'ouvre violemment. » La femme répondait :
Amen, amen, qu'il soit ainsi. Puis le prêtre écrivait ces malédictions sur un livre, les effaçait avec les eaux de malédiction, et forçait la femme accusée à les boire. Sans parler de l'action de la Providence, qui se manifestait par un effet terrible et miraculeux contre les coupables, de quelle terreur et de quel tremblement ne devaient-elles point être saisies ? Le sacrilège profanateur de l'Eucharistie se soumet lui-même à une épreuve bien plus terrible encore. Ce Jésus qu'il reçoit indignement étant lui-même son juge, il introduit dans son cœur par cette divine nourriture profanée un témoin irréfragable contre lui ; il instruit sa cause, il se convainc, et sa condamnation est prononcée d'avance ; il la porte au dedans de lui-même *écrite sur les lèvres* de la victime ; il entend retentir à ses oreilles ces paroles d'un psaume écrites contre lui : « Il a aimé la malédiction, et

« la malédiction viendra sur lui. Il la prendra comme
« un vêtement, elle entrera comme l'eau dans son inté-
« rieur ; elle se répandra comme l'huile dans ses os. »

Combien de fois n'a-t-on pas vu, dans les premiers siècles de l'Eglise, les profanateurs audacieux, frappés tout à coup par miracle par la main de Dieu, expier sur-le-champ leur crime par la mort ou par des plaies hideuses ? Le Seigneur le permettait pour imprimer une salutaire terreur. Que si ces prodiges de vengeance sont plus rares et presque inconnus de nos jours, les effets spirituels de la communion indigne n'en sont que plus terribles. Cet affreux péché jette le trouble dans l'âme ; il éteint les lumières de la foi ; il ferme les issues de la miséricorde ; il produit l'endurcissement du cœur. Le remords, la honte et la crainte ne sont jamais si grands qu'après un premier sacrilège. Quelle terreur n'inspire pas à celui qui le commet la parole du prêtre : *Que le corps de Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle ?* Quoi ! mon Dieu, garder une âme en cet état, vous, son juge, et la garder ainsi pour l'éternité ! Ah ! non, non, je vous en conjure, ne la gardez pas, mais bien plutôt changez-la, en la convertissant. Mais plusieurs sacrilèges accumulés les uns sur les autres, par l'effet d'une justice épouvantable, et d'après l'aveu des coupables eux-mêmes, affaiblissent et étouffent la voix du remords ; il suffit d'en commettre un certain nombre, pour vivre tranquille dans son iniquité. Plongé dans ce profond abîme, où rien n'est plus entendu, semblable à un mort, le profanateur n'est plus sensible ni à la bonté ni à la justice de Dieu ; il n'a plus ni crainte ni espérance : sa réprobation est pour ainsi dire consommée d'avance. Si à la fin de la vie, le remords se réveille tout à coup, ce n'est plus trop souvent, hélas ! pour convertir, mais pour mener à un désespoir furieux, dont l'histoire nous a conservé plusieurs exemples. A celui qui meurt ainsi et qui emporte dans l'autre vie tant de sacrilèges, quel réveil est réservé au delà du tombeau ! quelle éternité !

Toutes ces suites d'une communion indigne nous sont

montrées en la hideuse personne de Judas. Qui l'aurait jamais pensé, que parmi ce petit troupeau chéri des douze apôtres, au moment même où notre divin Maître institua la sainte Eucharistie, où la première de toutes les communions fut donnée de la main même de Jésus, il se rencontrerait un sacrilège? Judas, tous les siècles te connaissent; tous les siècles te maudissent. Ton nom est en exécration à tous les hommes et devient la plus injurieuse de toutes les flétrissures. Ce malheureux qui avait fait pacte de livrer son maître à ses ennemis, et l'avait vendu trente pièces d'argent, ne craint pas néanmoins de venir se ranger comme les autres à la table du festin eucharistique, avec les trompeuses apparences de l'amitié. Jésus, qui connaît sa noire perfidie, essaie par miséricorde de le retenir encore, pour l'empêcher de rouler jusqu'au fond du précipice. « Ce bon Maître se trouble, » dit le saint Evangile, « et dit à ses apôtres : « Je vous déclare en vérité, que l'un de vous me trahira. A cette parole, ils se regardent les uns les autres « avec hésitation, ne sachant duquel d'entre eux il voulait « parler. Remplis de tristesse, ils se mettent à l'interroger chacun en disant : Est-ce moi, Seigneur? C'est, « répond Jésus, celui qui met la main au plat avec moi « qui me trahira. Pour ce qui est du Fils de l'Homme, il « s'en va, ainsi qu'il est écrit de lui; mais malheur à « l'homme par qui il sera livré; il vaudrait mieux pour lui « qu'il ne fût jamais né. Judas dit comme les autres apôtres : Est-ce moi, Seigneur? — Tu l'as dit, lui répondit-il, « c'est toi. » Mais le traître n'est touché ni par les menaces, ni par les prévenances miséricordieuses de son Maître. Sans concevoir aucun repentir, sans changer de résolution, il communique comme les autres. « A peine a-t-il mangé la parcelle sacrée, » nous apprend saint Jean, « que le démon s'empare entièrement de lui, » *et post buccellam introivit in eum Satanias*. Alors rien ne peut plus l'arrêter sur cette pente rapide du crime; il met bientôt le comble à son iniquité, en livrant Jésus au jardin des Olives par un baiser hypocrite et cruel. C'est là que l'at-

tendait la justice de Dieu : vainement il avoue son péché, en déteste les conséquences, en reconnaît la grandeur ; car ce n'est que pour se désespérer. « Il va se pendre, et « s'étant rompu par le milieu, ses entrailles qu'il avait « souillées par le sacrilège se répandent à terre. » Sa réprobation désormais consommée sera éternelle. Au fond des enfers, où il gémit en souffrant, il portera sur le front ces mots : *le premier des sacrilèges*. Quiconque communie indignement, ressemble à Judas. O mon Dieu, quelle sera sa fin ? quel sera son sort éternel ?

Ah ! je tremble à ces pensées. Plutôt mille fois mourir, que de profaner une seule fois la sainte Eucharistie ! Je vous le dis, Seigneur, non-seulement parce que j'ai peur des châtimens de votre redoutable justice, mais parce que j'aime le Dieu de l'Eucharistie, et que je ne voudrais pas le contrister dans le sacrement de son amour. Hélas ! le témoignage de ma conscience, qui ne m'accuse pas, peut-il me rassurer entièrement pour le passé ? Ne m'est-il pas arrivé quelquefois de m'approcher de la Table sainte avec une fausse sécurité, avec une paix trompeuse, avec des dispositions insuffisantes ? Si je venais à découvrir que je suis tombé, moi aussi, dans un si grand malheur et un si grand péché, ne permettez pas, mon Dieu, que je désespère jamais de vos miséricordes infinies, toujours plus grandes que nos iniquités quelles qu'elles soient. Mais faites-moi la grâce de me purifier dans votre sang et dans mes larmes ; de réparer par des communions saintes et ferventes le malheur d'avoir indignement communié, ne serait-ce qu'une seule fois dans ma vie.

CHAPITRE X.

De la Communion tiède.

Mes communions peuvent n'être pas indignes et sacrilèges, sans devenir par cela même saintes et ferventes. Entre ces deux extrémités du bien et du mal, il y a une sorte de degré intermédiaire qui tient plus ou moins de l'une ou de l'autre. C'est dans ce milieu indécis que se rencontre la communion tiède. C'est la communion que fait une âme, sans avoir du péché en général une horreur ni assez vive ni assez profonde, qui conserve volontairement, de propos délibéré, de l'affection au péché véniel et ne veut faire aucun effort pour s'en corriger ; qui n'est point attentive et fidèle à éviter les occasions de ces fautes ; qui est froide au service de Dieu, et ne sait s'imposer aucun sacrifice pour l'amour de lui ou dans le désir de s'avancer dans les voies de la perfection ; qui se traîne à la Table sainte, plutôt qu'elle n'y court, comme par force, cédant à une sorte de contrainte, ou qui ne vient s'y asseoir que par habitude, par bienséance, avec des vues obliques d'amour-propre, sans amour, sans préparation, sans recueillement, avec nonchalance, et ne se proposant aucune fin précise dans une action de cette importance.

Que penser, ô mon Dieu, de telles communions ? Vous qui êtes la vérité, inflexible il est vrai, mais dépourvue de toute exagération, vous me faites trembler lorsque je vous entends parler de la tiédeur. C'est vous qui dites à l'ange de Laodicée dans l'Apocalypse, ces étonnantes paroles : « Je connais tes œuvres, et je sais que tu n'es ni froid, ni chaud. Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ? » Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni

« chaud, je commencerai à te vomir de ma bouche. Tu
« dis : Je suis riche, bien pourvu et je ne manque de
« rien, et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable,
« et pauvre, et aveugle, et nu. » Vous aviez déjà dit au-
trefois par la bouche du prophète Jérémie : « Maudit
celui qui fait l'œuvre de Dieu frauduleusement, négli-
gement, » *maledictus qui facit opus Domini fraudulenter,
negligenter.*

Comment, après ces terribles condamnations portées
par mon Dieu, n'aurais-je pas la plus grande aversion
pour la tiédeur dans mes communions? Elle est bien
légitime, puisque cette fâcheuse disposition en paralyse
les effets, diminue ou même anéantit les fruits de la
sainte Eucharistie. Communier de la sorte, c'est rendre
la visite de Jésus, ou entièrement, ou en partie inutile.
Alors je le reçois, il est vrai, avec toutes les richesses de
sa grâce, dont il ne peut jamais se dessaisir; mais je le
réduis, par ma faute, à l'impuissance de me les commu-
niquer; il est dans mon cœur comme un homme dont
on aurait lié et enchaîné les mains, pour qu'il ne pût
librement agir. Evidemment, c'est constituer le Sau-
veur en un état violent, puisqu'il n'est présent dans la
sainte Eucharistie que pour m'enrichir, et qu'il ne vient
à nous par la sainte communion que pour nous combler
de ses dons magnifiques. Se donner à l'homme en pure
perte, ne serait-ce pas une sorte de jeu indigne de la
majesté divine? Je dois donc redouter le passage que
Jésus ferait, par ma faute, dans mon âme, sans y pro-
duire aucun bien.

D'ailleurs cet état peut-il persévérer longtemps? Des
communions tièdes devront-elles se succéder en grand
nombre, sans qu'elles deviennent à la fin ou ferventes,
ou sacrilèges? Mais il faut reconnaître en tremblant,
que c'est du côté du sacrilège que la pente est plus facile
et plus rapide. Le danger est ici d'autant plus grand,
que la transition de la tiédeur à la profanation est quel-
quefois, et le plus souvent inaperçue et imperceptible;
on se croit encore vivant, et tiède seulement dans

sa communion, lorsque déjà, étant mort spirituellement, on est profanateur. Comment sortir de cet abîme où on est enseveli, quand on croit n'y être pas encore tombé? N'est-ce pas ici qu'il faut répéter avec effroi la parole du Maître : *Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud! Mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche!*

Comment, ayant la foi, m'approcher de la Table sainte avec tiédeur! Tandis que Notre-Seigneur Jésus-Christ est tout ardent au sacrement de l'Eucharistie, que son cœur y est tout en feu, embrasé qu'il est d'amour pour les hommes, n'est-ce pas le mépriser et lui faire injure, que de le recevoir avec des sentiments languissants, avec indolence, avec froideur? Une âme qui s'approche ainsi de la Table sainte n'est-elle pas un objet de dégoût pour le Sauveur, et dans laquelle il n'entre qu'à contre-cœur?

Toutefois, ô mon Dieu, n'ai-je pas malheureusement à craindre que la plupart de mes communions ne soient des communions tièdes, si j'en juge, comme je le dois, par les fruits? Quels progrès ai-je fait dans la pratique des vertus fondamentales? Ma foi s'est-elle affermie? mon espérance s'est-elle accrue? mes aspirations vers les biens à venir sont-elles et plus fréquentes et plus vives? ma charité s'est-elle embrasée de nouveaux feux? Quelle ressemblance ai-je acquise avec Jésus, mon divin modèle, que je ne devrais recevoir que pour l'étudier et le copier? Ai-je un élan plus courageux dans le service de Dieu, et ma course vers lui est-elle plus rapide? Où sont mes sacrifices? où est mon zèle? Hélas! je n'ai que trop sujet d'avouer que j'ai communié sans retirer de fruits de mes communions : j'ai donc communié dans la tiédeur. Je dois donc trembler, ô mon Dieu, que vous ne me rejetiez et ne commenciez à me vomir. Ah! je vous en conjure, changez-moi; ne laissez pas mon cœur tomber peu à peu dans le froid glacial de la mort; réchauffez-le plutôt dans le sein de votre miséricorde par les ardeurs de votre charité. Ne permettez pas que je para-

lyse vos désirs généreux, et donnez-moi la ferveur nécessaire pour retirer de mes communions à l'avenir les biens précieux que vous avez accumulés en si grande abondance dans le sacrement de l'Eucharistie.

CHAPITRE XI.

De la préparation à la Communion.

Je ne saurais aucunement douter que la grâce ne soit inhérente à la sainte communion et que l'auguste Eucharistie, comme tous les autres sacrements, ne produise ses admirables effets par une vertu qui lui est propre. Il est néanmoins très-certain, ainsi que je viens de le méditer, que je puis par ma faute opposer des obstacles à l'opération divine, et que la grâce eucharistique ne nous est appliquée qu'en proportion de nos dispositions. Il importe donc au plus haut degré que j'apporte à mes communions la préparation la plus parfaite qu'il m'est possible.

J'admire notre conduite à l'égard des princes de la terre, qui ne sont après tout au fond que des hommes nos égaux en nature, quoique revêtus d'une dignité que nous avons l'obligation de respecter. Lorsqu'ils parcourent en souverains les provinces dont se composent leurs Etats, les peuples, chez lesquels ils doivent passer, se soumettent sans murmurer à des impôts onéreux, pour fournir aux frais de leurs pompeuses réceptions ; le travail préparatoire commence longtemps à l'avance, et rien n'est épargné. Que si un roi de la terre daignait faire prévenir un de ses sujets qu'il doit aller le visiter en personne et demeurer dans sa maison, combien celui-ci ne se croirait-il point honoré, et par combien de dépenses voudrait-il se mettre en état de répondre dignement

à l'honneur que lui veut faire son maître? Nous-mêmes, entre égaux, lorsque nous devons donner l'hospitalité à quelqu'un de nos amis, nous croirions manquer aux règles de l'affection et des bienséances, si nous ne lui préparions d'avance un brillant accueil qui soit un témoignage certain de notre déférence. Le sentiment du futur bonheur que doit nous faire goûter cette entrevue nous préoccupe vivement; nous comptons les jours et les moments, et nous nous empressons avec joie au-devant de notre ami.

C'est ainsi que les hommes ont coutume d'agir entre eux. En sera-t-il différemment, quand nous est annoncée la visite que Dieu même veut faire à notre cœur par la sainte communion? Ne voudrons-nous pas y penser, et n'apporterons-nous aucune préparation pour le recevoir? Quel étrange renversement! et comment l'excuser? Est-ce parce que Jésus vient à nous souvent, aussi souvent que nous le désirons, que nous serions moins touchés de respect, et que nous apporterions moins d'attention? Votre visite, ô mon Dieu, pour être fréquente, en est-elle moins le plus auguste et le plus incompréhensible des mystères? Votre bonté doit-elle détruire notre vénération? Par votre condescendance infinie, sommes-nous autorisés à nous familiariser avec vous, jusqu'au point de vous traiter avec moins d'honneur et de respect, que je ne voudrais en témoigner, je ne dis pas à un ange, mais à un homme?

« Noé, cet homme juste, » dit le pieux auteur de *l'Imitation*, » travailla cent ans à la construction d'une arche, pour s'y sauver avec peu de monde; et moi comment pourrais-je me préparer en une heure pour recevoir avec révérence celui qui a construit l'univers? Moïse, votre grand serviteur et votre ami particulier, fit une arche de bois incorruptible qu'il revêtit d'un or très-pur, pour y renfermer les tables de la loi; et moi, créature corrompue, j'oserai vous recevoir si facilement, vous qui êtes le législateur même et l'auteur de la vie! Salomon, le plus sage des rois d'Israël, fut sept

« années à bâtir un temple magnifique en l'honneur de
« votre nom; il célébra la fête de sa dédicace durant
« huit jours, par l'offrande de mille hosties pacifiques; il
« plaça solennellement l'arche d'alliance au son des
« trompettes, et parmi les cris de joie, dans le lieu qui
« lui était préparé. Et moi, malheureux, et le plus pau-
« vre des hommes, comment vous ferai-je entrer dans
« ma maison, moi qui puis à peine employer dévoté-
« ment une demi-heure! Et plutôt à Dieu que je passasse
« une seule fois un moindre temps que celui-là! »

Dieu le Père employa quatre mille ans pour préparer le monde à recevoir son divin Fils sous le voile de la chair. Il envoya, bien des siècles à l'avance, de nombreux hérauts pour l'annoncer et lui préparer les voies. Certes, une si longue attente, un si grand travail n'avaient rien d'exagéré, puisqu'il s'agissait de la visite d'un Dieu. Mais dans la sainte Eucharistie n'est-ce pas le même Dieu caché sous les voiles du sacrement, qui vient visiter notre cœur par la sainte communion?

Lorsque nous lisons au Saint Evangile que Notre-Seigneur Jésus-Christ demandait l'hospitalité aux saints personnages qu'il daigna honorer de sa visite, tels que Lazare, Marthe et Marie, ses amis, ou Zachée et tant d'autres, notre cœur s'émeut involontairement; nous comprenons facilement leur joie et leurs empressements. Si nous avons été à leur place, quelle réception ne nous semble-t-il pas que nous aurions voulu lui faire? Quelles préparations aurions-nous épargnées, pour recevoir cet Hôte divin? Mais dans la sainte Eucharistie, n'est-ce pas ce même Jésus qui vient, par la communion, demander hospitalité à notre cœur?

Si quelque jour un ange descendu du ciel venait tout à coup à nous apparaître, pour nous annoncer que le Sauveur rendu visible viendra nous visiter dans l'éclat de sa gloire, et que nous pourrions nous entretenir avec lui, quel ne serait pas le transport de notre allégresse? Voudrions-nous avoir d'autre occupation que celle de nous préparer dignement à une si grande faveur? Combien

de fois n'ai-je pas envié secrètement le bonheur des saints qui ont joui de ce privilège? Dans la sainte Eucharistie, par la communion, est-ce donc un autre Dieu que nous recevons? Où est notre foi? Jésus est-il différent de lui-même, parce qu'il est caché sous les voiles du sacrement? Ah! que nous sommes inconséquents et peu d'accord avec notre croyance! Quand donc commencerons-nous à réfléchir assez profondément pour agir en chrétiens convaincus, qui n'ont pas besoin de l'éclat qui frappe les sens, au moment où la foi leur montre la réalité de Jésus présent!

Lorsque le divin Sauveur se résolut d'instituer la sainte Eucharistie, et qu'il voulut donner lui-même la sainte communion à ses apôtres, il exigea d'eux d'importantes préparations. Il les envoya d'avance choisir la salle du festin, ordonnant qu'elle fût grande, spacieuse et ornée. Quand ils furent réunis, Jésus, avant de se donner en nourriture, commença par laver les pieds de tous ses apôtres, en disant : *Celui qui est pur n'a besoin que de se laver les pieds; vous êtes purs, mais non pas tous.* Que se proposait notre Maître, en nous faisant connaître cette action mystérieuse, sinon apprendre aux chrétiens de tous les siècles que quiconque veut participer à l'Eucharistie, doit apporter à la réception de cet auguste sacrement la plus sérieuse préparation?

Que j'avais besoin, ô mon Dieu, d'une si importante leçon! Hélas! que je songeais peu jusqu'ici à me préparer à mes communions! Était-il étonnant que j'en profitasse si peu? Je vous remercie des lumières que vous avez la bonté de me donner aujourd'hui, et je vous promets de m'efforcer de les mettre à profit pour toutes les communions que j'aurai le bonheur de faire jusqu'à la fin de ma vie.

CHAPITRE XII.

De la préparation à la Communion (suite.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte communion veut habiter réellement et substantiellement dans mon corps où je le reçois. Je ne dois donc pas négliger la préparation de ce temple extérieur qu'il daigne visiter. Je dois le disposer d'avance, afin de le rendre digne d'un si grand honneur, comme on dispose les églises, comme on pare les autels et les tabernacles, comme, au jour de la Fête-Dieu, on orne les reposoirs sous lesquels doit venir s'abriter un moment la majesté du Dieu de l'Eucharistie.

Assurément le Seigneur ne s'applique pas, avec l'attention exagérée et ridicule des gens du monde, à faire le discernement des vêtements et des parures en la personne de ceux qui s'approchent de lui. Une reine dans tout le magnifique appareil de la majesté et de la richesse n'est pas mieux accueillie, à cause de sa brillante parure, qu'une simple villageoise ou une pauvre femme couverte des haillons de sa misère. Je dois néanmoins reconnaître que la fidélité à observer avec soin certaines règles extérieures est une marque de respect et de vénération qu'exige la sainteté du sacrement que je veux recevoir. Me présenter à la Table sainte paré, comme une vaine idole, de tout le faste d'un luxe mondain, sans modestie ou sans quelque retenue, ce serait insulter à la pauvreté et à la modestie du Dieu de l'Eucharistie; ce serait contredire son Evangile, qui nous défend de laisser captiver notre cœur par l'esclavage de cette vaine pompe et de ces inventions puérides d'une coquetterie pleine de dangers. Mais aussi, se présenter à la Table

sainte sans observer exactement les bienséances de la propreté et d'un soin raisonnable; y paraître les cheveux en désordre ou encore embarrassés dans les entraves artificielles où ils se plient à nos fantaisies, avec des vêtements souillés ou lacérés, en un mot, dans un état où nous n'oserions être pour recevoir ou rendre des visites, ce serait traiter Dieu avec une familiarité indécente que la foi repousse et condamne. Saint Paul ne dédaignait pas d'avertir les femmes chrétiennes de son temps qu'elles ne devaient paraître dans l'église que la tête couverte d'un voile.

Que j'aime la touchante simplicité de ces bons chrétiens qui avaient autrefois leurs habits de dimanches et de fêtes, leurs vêtements de Pâques et de la communion, habits respectés, plus beaux et plus précieux que les autres, qu'ils ne mettaient que les jours où ils recevaient la visite du bon Dieu! Ames droites et candides, que n'avait point encore gâtées l'esprit des temps modernes, Dieu vous aimait; il voyait avec bonheur la piété et la vivacité de votre foi resplendir jusque dans vos vêtements. Si nous ne sommes pas obligés d'imiter ces saintes habitudes, gardons-nous du moins de les mépriser comme des précautions puérides; prenons garde plutôt de trop nous en écarter. Puis-je ignorer qu'il n'y a rien de petit, quand le motif qui l'inspire lui donne une véritable grandeur?

Je dois prendre garde à la posture, à la démarche du corps, et suivre pour tous les mouvements extérieurs, le plus fidèlement possible, les sages règles fixées par l'Eglise. Les saints en étaient rigoureux observateurs, ainsi que nous le sommes nous-mêmes des règles du maintien inventées par la politesse mondaine, jusqu'au point d'en prendre des leçons, et de nous faire un devoir de ne pas les violer dans les réceptions profanes. Pourquoi l'Eglise n'aurait-elle pas aussi, par respect pour le Dieu de l'Eucharistie, ses règles et ses bienséances que nous devons garder? Est-ce que des yeux modestement baissés, des mains jointes, des pas mesurés par une sainte

gravité, des inclinations de tête ou des gémissements profonds faites à l'autel, ne sont pas des indices de notre foi, propres à soutenir, à exciter notre piété, à édifier ceux qui nous voient ? Il suffisait de regarder les saints, au moment où ils s'approchaient de la Table sainte, pour s'apercevoir que c'était à Dieu qu'ils allaient, et que c'était Dieu qui venait à eux. A travers l'appareil extérieur de leur religion, on voyait reluire les saintes et admirables dispositions de leur cœur. Loin de moi la pensée de négliger toutes ces précautions comme si elles étaient inutiles ! Egalement éloigné du désir affecté d'attirer sur moi des regards admirateurs, et de la crainte pleine de faiblesse d'être vu par des yeux disposés à la critique ou à la moquerie, je donnerai extérieurement tous les signes de respect usités parmi les chrétiens pieux et instruits, et j'agirai avec simplicité sous les yeux de mon Dieu.

Lorsque je suis déjà agenouillé pour recevoir l'hostie sacrée, le moment est venu de redoubler encore de soins et de multiplier les saintes précautions. Car le moindre oubli peut ici entraîner les plus graves conséquences, en exposant l'auguste Eucharistie à des profanations extérieures dont je dois craindre la responsabilité. Quelle honte, pour les chrétiens qui communient depuis longtemps, d'ignorer, ce qui n'est que trop ordinaire, ce qu'ils ont à faire pour aider l'action du prêtre ; quel usage ils doivent faire de la nappe de communion destinée à préserver la sainte hostie de tout accident, en la recueillant, si elle venait à échapper aux doigts du célébrant ; comment ils doivent tenir les mains, présenter la tête, fixer les yeux, ouvrir la bouche, étendre la langue pour porter le doux et précieux fardeau du corps du Sauveur caché sous les saintes espèces, et l'introduire dans l'intérieur de cette maison de boue, qui est notre corps ! Saint François de Sales ne dédaigne pas d'entrer dans ces détails avec sa Philotée qu'il instruit. « Après que vous « aurez dit les paroles sacrées : « Seigneur, je ne suis « pas digne, » ne remuez plus votre tête ni vos lèvres,

« soit pour prier, soit pour soupirer, mais ouvrant doucement et médiocrement votre bouche, et élevant votre tête autant qu'il faut pour donner commodité au prêtre de voir ce qu'il fait, recevez, pleine de foi, d'espérance et de charité, Celui lequel, auquel, par lequel et pour lequel vous croyez, espérez et aimez. »

Je dois surtout observer rigoureusement la loi du jeûne eucharistique, qui consiste à n'avoir pris, depuis minuit, jusqu'au moment de la communion, aucune espèce de nourriture ou de breuvage. Cet usage, qui remonte au berceau même de l'Église, est une marque de respect légitimement due à l'auguste sacrement qui, renfermant la nourriture par excellence, le vrai pain descendu du ciel, mérite d'être reçu avant toute nourriture profane. Violer cette loi du jeûne, excepté dans le cas d'une maladie mortelle, ou l'on communie en viatique, ce serait pécher gravement et commettre un sacrilège, parce qu'elle m'est imposée comme une chose importante et sérieuse : et que peut-il y avoir de plus sérieux que ce qui touche de si près la sainte Eucharistie ? Le désir de la communion, même le plus ardent, doit céder ici devant la défense qui nous est faite ; mais alors, s'il ne se présente aucun autre obstacle, je ne dois pas renoncer au bonheur de recevoir mon Dieu, mais le différer seulement jusqu'au plus prochain jour.

CHAPITRE XIII.

De la préparation à la Communion (suite).

La préparation que je dois apporter à la sainte communion regarde principalement mon âme. Le corps n'est qu'une sorte de vestibule par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ veut seulement passer pour aller jusqu'à

mon âme, qui est le sanctuaire et le saint des saints où il veut habiter, en y fixant sa demeure permanente, où il désire épancher les trésors de sa grâce. C'est donc là que je dois m'efforcer, par tous les soins imaginables, de préparer un trône qui soit digne de lui. La première chose qu'il faut faire, c'est de purifier mon âme de tout péché mortel, de peur de jeter aux pourceaux la perle eucharistique, contre la défense du Sauveur qui nous dit : « Ne donnez point aux chiens ce qui est saint, et ne jetez pas de perles aux pourceaux » *nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas ante porcos*. De cette recommandation du divin Maître était né, dans la primitive Eglise, l'usage de bannir publiquement des sacrés mystères les pécheurs publics et ceux qui n'avaient point encore été régénérés par le baptême en leur criant : « Les choses saintes aux saints; dehors les chiens immondes, » *sancta sanctis; foris canes*. L'avertissement de l'apôtre saint Paul retentit encore à mes oreilles : « Que l'homme s'éprouve soi-même, avant de manger le pain sacré, *probet autem seipsum homo; et sic de pane illo edat*. Que si, en faisant l'examen sévère de ma conscience, je viens à découvrir que je suis coupable de quelque péché mortel, je dois me souvenir que l'épreuve à laquelle je suis obligé ne consiste pas seulement dans le repentir du cœur. Quelque parfaite que je puisse supposer la contrition de mon péché, l'Eglise m'impose, avant d'oser m'approcher de la Table sainte, l'indéclinable obligation de me confesser au prêtre pour recevoir l'absolution. Ainsi l'a formellement déclaré le saint concile de Trente par ces paroles : « Le saint concile ordonne et déclare « que ceux qui se sentent la conscience chargée de « quelque péché mortel, quelque contrition qu'ils pen- « sent en avoir, sont nécessairement obligés, s'ils peuvent « avoir un confesseur, de faire précéder la confession « sacramentelle. Et si quelqu'un avait la témérité d'en- « seigner le contraire, ou de le prêcher, ou bien même « de l'assurer avec opiniâtreté, ou de le soutenir en « dispute publique : Qu'il soit anathème. »

Me contenterai-je, ô Jésus, de purger mon cœur du péché mortel qui est incompatible avec vous, et ne voudrai-je point employer encore toutes mes forces pour me purifier aussi du péché véniel qui vous afflige et vous attriste, et surtout de l'affection au péché véniel? Pour cela il n'est point absolument nécessaire que j'aie recours au sacrement de pénitence; mais néanmoins de tous les moyens que j'ai pu choisir pour me laver des moindres fautes, n'est-il pas le plus direct, le plus simple et le plus efficace? Quelle leçon pour moi, quand je lis dans la vie de vos plus saints prêtres qui ont illustré l'Eglise, qu'ils ne montaient jamais à l'autel eucharistique sans avoir été auparavant faire la confession sacramentelle de leurs péchés! Et quels péchés, si je les compare aux miens?

Mon cœur étant ainsi nettoyé et vidé de tout ce qui peut déplaire à mon Sauveur et mettre obstacle aux desseins de sa miséricorde, il faut encore l'orner et l'embellir, pour le préparer à la visite qu'il va recevoir. La parure de mon âme pour la communion, ce sont, outre la robe de l'innocence, le manteau de la charité, la couronne des vertus chrétiennes, et les fleurs odoriférantes des saints et ardents désirs. Si un serviteur ou un intendant, savait le jour où son maître doit venir, quel soin n'apporterait-il pas pour mettre tout en bon ordre, pour orner la maison, afin de le contenter et mériter ses éloges? O Jésus, mon bon Maître, je veux être ce serviteur zélé; mon cœur est votre maison, dont vous m'avez donné l'intendance; au moment où vous allez la visiter, je l'ornerai et l'embellirai, pour m'attirer vos divines bonnes grâces. N'est-il pas juste que l'espérance de vous recevoir devienne pour moi le plus puissant des encouragements?

Longtemps avant l'époque fixée pour la sainte communion, ou du moins plusieurs jours d'avance, je dois me préoccuper vivement de la pensée de cette importante action, la plus grande assurément qu'un homme puisse jamais accomplir en ce monde. L'espérance pro-

chaîne de ce bonheur inappréciable doit faire tressaillir mon esprit et mon cœur. C'est à cette fin qu'il faut désormais rapporter tout le fruit de mes prières et tout le mérite de mes bonnes œuvres, afin que la perspective de la communion devienne tout le nerf de ma piété et de ma vie surnaturelle. Plus les moments approchent où je dois m'unir au Dieu de l'Eucharistie, plus mon zèle, mon amour et mes désirs doivent s'accroître et s'enflammer. Voici ce que saint François de Sales recommande à sa chère Philotée pour la veille d'un si grand jour, et pour ce jour lui-même : « Commencez le soir précédent à vous
 « préparer à la sainte communion, par plusieurs aspirations et élancements d'amour, vous retirant un peu
 « de meilleure heure, afin de vous pouvoir aussi lever
 « plus matin ; que si la nuit vous vous réveillez, rem-
 « plissez soudain votre cœur et votre bouche de quelques
 « paroles odorantes, par le moyen desquelles votre âme
 « soit parfumée pour recevoir l'Époux, lequel veillant
 « pendant que vous dormez, se prépare à vous apporter
 « mille grâces et faveurs, si de votre part vous êtes dis-
 « posée à les recevoir. Le matin, levez-vous avec grande
 « joie, pour le bonheur que vous espérez ; et vous étant
 « confessée, allez avec grande confiance, mais aussi avec
 « grande humilité, prendre cette viande céleste qui vous
 « nourrit à l'immortalité. »

En ce temps-là j'entonnerai avec le Roi-Propète le cantique des désirs : « Comme le cerf altéré soupire après
 « l'eau rafraîchissante des fontaines, ainsi mon âme
 « soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme est altérée ;
 « elle a soif du Dieu fort, du Dieu vivant. Ah ! quand
 « viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? »
 J'écouterai la réponse du Seigneur, qui enflamme de plus en plus mes désirs : « Encore un très-court instant, et celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera pas, »
adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus est, veniet, et non tardabit. Alors je convoquerai toutes les puissances de mon âme, et je leur dirai : « Je vous annonce une bonne nouvelle, » *evangelizo vobis gaudium magnum.*

« Voici l'époux qui vient; sortez au-devant de lui, » *ecce sponsus venit; exite obvium ei.* Car il n'est pas convenable que mon grand Dieu vienne de si loin jusqu'à moi, sans que nous allions à sa rencontre.

Je dois fixer d'avance avec précision mes vues et mes intentions pour la communion que je veux faire. Souvent il m'est arrivé de venir à l'autel Eucharistique sans savoir quel mystère j'avais à honorer, quelle grâce je désirais particulièrement obtenir. Alors j'étais froid, indécis, sans application, sans zèle, sans ardeur, et la communion faite ainsi, sans objet déterminé, demeurait sans fruit, ou du moins n'en produisait que dans une mesure très-restreinte. La vue et la méditation sérieuses d'un mystère, le désir d'obtenir une grâce précise dont je reconnais avoir un plus pressant besoin, exciteraient ma piété, favoriseraient mon zèle, animeraient ma ferveur. Sachant ce que je dois dire à mon Dieu, ce que j'ai à lui demander, notre conversation intime serait pleine d'intérêt, et les fruits d'une telle visite seraient assurés et abondants. Ainsi agissent les peuples à l'égard de leurs souverains. Lorsqu'ils se pressent sur leur passage, ils leur présentent des requêtes qui ont été préparées longtemps à l'avance, et en peu de paroles, et en de courts instants, dont aucun n'est perdu, ils obtiennent par ce moyen d'importantes et utiles faveurs.

Enfin, lorsque l'heure de la communion a sonné, il faut donner comme le dernier coup à ma préparation. A Dieu ne plaise que je me hâte d'une manière immodérée en une action si sainte, qu'à peine entré dans l'Eglise, sans prendre le temps de me recueillir et de prier, je coure précipitamment à la sainte Table, comme pour emporter d'assaut l'hostie sacrée, à la grande désolation des anges adorateurs et au scandale des pieux fidèles! Je m'arrêterai toujours pendant un espace de temps convenablement mesuré par les bienséances divines, soit pour assister à l'auguste sacrifice de la messe, ce qui est très-convenable, soit à prier en particulier devant l'autel où repose le Dieu de l'Eucharistie. C'est

alors que je formerai sur mes lèvres et dans mon cœur, les actes d'une foi vive, d'une humilité profonde, d'une tendre et filiale confiance, de désirs ardents, de l'amour le plus dévoué.

Mais, hélas ! ô mon Dieu, après que j'aurai fidèlement accompli toutes ces préparations, et d'autres encore, dont mon cœur aura trouvé le secret il me restera toujours à faire, avant de vous recevoir, l'indispensable aveu de mon indignité, en me frappant la poitrine, et disant trois fois avec le prêtre : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie, » *Domine non sum dignus*. Quand même j'aurais l'orgueilleuse prétention de m'être élevé bien haut dans les degrés de la sainteté, il me faudrait encore confesser, en face du ciel et de la terre, que je ne suis pas digne, ô Jésus, mon Dieu, de vous recevoir. Néanmoins, si j'ai fait ce qui dépend de moi, avec droiture et bonne volonté, je me consolerais de cette indignité qui tient à ma nature et à ma faiblesse originelle, par la pensée qu'elle ne vous offense pas, mais qu'elle vous attire au contraire, afin que votre miséricorde en soit, en me visitant, le remède et la guérison.

CHAPITRE XIV.

De l'Action de Grâces après la Communion.

L'action de grâces n'est pas moins nécessaire après la sainte communion que la préparation ne l'a été auparavant. C'est ce que dit le pieux et admirable auteur de l'Imitation, en parlant à l'âme fidèle au nom de Jésus, son Maître bien-aimé : « Vous ne devez pas seulement

« vous exciter à la dévotion avant la communion, mais il
 « faut encore vous y maintenir après l'avoir reçue, et
 « vous n'êtes pas moins obligé à la vigilance qui la doit
 « suivre, qu'à la préparation qui la précède; car cette
 « exacte vigilance qui la suit sera encore une merveil-
 « leuse préparation pour obtenir une plus grande grâce.
 « En effet, celui qui se répand aussitôt en des consola-
 « tions extérieures, se met par là dans une bien mau-
 « vaise disposition. Abstenez-vous de parler beaucoup,
 « demeurez dans le secret, et jouissez de votre Dieu, car
 « vous possédez celui que le monde entier ne peut vous
 « enlever. Je suis celui à qui vous devez vous donner
 « sans réserve, en sorte que désormais dégagé de tous
 « soins, vous viviez, non plus en vous, mais en moi. »
 Ah! périsse mon cœur, ô mon Dieu, plutôt que de se
 rendre coupable de la plus noire des ingratitude, en ne
 reconnaissant pas comme il faut la bonté extrême que
 que vous lui témoignez en vous donnant à lui.

Mais il importe beaucoup ici de savoir distinguer les
 moments. Le plus précieux de tous est celui qui suit
 immédiatement la réception de l'hostie sacrée. Car sitôt
 que j'ai introduit au-dedans de moi-même, comme une
 nourriture divine, Jésus-Christ substantiellement pré-
 sent, c'est alors que le sacrement produit son effet. Ne
 pas mettre ce moment à profit, ce serait me priver du
 fruit de la communion et empêcher les mystérieuses
 opérations de la grâce de mon Sauveur. Je dois donc
 retirer de la Table sainte, sans retardement comme sans
 précipitation, marcher avec une sainte gravité, une mo-
 destie et un recueillement tout angéliques. Il faut pren-
 dre bien garde de me laisser agiter et troubler par les
 objets extérieurs, semblable en cela à un homme qui,
 portant en ses mains un vase fragile rempli d'une li-
 queur d'un grand prix, se garantit avec un soin scrupu-
 leux des mouvements brusques, des moindres chocs, et
 des rencontres précipitées. Chrétiens qui êtes autour de
 moi, et vous, anges invisibles du sanctuaire, ouvrez vos
 rangs, laissez passer celui qui porte Dieu, et qui doit le

glorifier présent dans sa chair, ainsi que le dit l'apôtre saint Paul : « Glorifiez et portez Dieu dans votre corps, » *glorificate et portate Deum in corpore vestro*. Mon premier besoin, en retrouvant la place qui m'est assignée, doit être de m'agenouiller dans l'attitude du plus profond respect, serrant mes bras et mes mains sur ma poitrine où est mon Dieu, comme pour le retenir; car « mon bien-aimé est à moi, et je ne veux point le laisser aller, » *dilectus meus mihi... tenui eum, nec dimittam*.

Ce serait méconnaître le doux mystère de la communion que de m'empresser aussitôt de saisir un livre pour parcourir les formules qu'il contient, ou même de prier extérieurement et intérieurement par des actes suivis et réglés. Le moment d'agir n'est pas encore venu pour moi; mais, fermant les yeux et les oreilles à tout objet étranger, il faut laisser Jésus agir tout seul en notre cœur, y faire ses divines opérations, et nous parler son doux langage. Que je me garde de le troubler par une activité intempestive! car c'est le Dieu du calme et de la paix, la moindre agitation pourrait l'empêcher, *non in commotione Dominus*. Il ne doit être question d'abord que d'un recueillement absolu et profond, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. L'apôtre saint Jean nous dit dans l'Apocalypse, « qu'après que l'Agneau eut rompu le septième sceau du livre, il se fit dans le ciel un grand silence, durant un espace qui lui parut d'une demi-heure, » *et cum aperuisset sigillum septimum, factum est silentium in caelo, quasi media hora*. Silence aussi au ciel de mon cœur, au moment où Dieu vient de se donner à lui par la sainte communion! Taisez-vous, mon esprit, ne songez pas à scruter un mystère qui vous surpasse infiniment; mais succombez devant sa grandeur, interdit d'admiration. Taisez-vous, ma mémoire; vous n'avez rien à me rappeler dans le passé qui soit comparable à la réalité présente. Taisez-vous, mon imagination; vos plus magnifiques illusions, vos plus riantes chimères ne feraient que me distraire inutilement de la contemplation de ce qu'il y a de plus beau au ciel et sur la terre. Et vous,

mon cœur, vous-même, taisez-vous ; tombez de défaillance sous le poids de l'amour divin qui vous accable ; que ce soit votre joie de demeurer comme anéanti, dans l'impuissance où vous êtes d'aimer assez le Dieu qui vous aime au delà de toutes les bornes.

Cependant vous, ô Jésus, mon Dieu, pendant ce grand silence et ce repos de mes facultés, travaillez au-dedans de mon cœur ; faites l'œuvre pour laquelle vous y êtes venu ; n'y rencontrant aucun obstacle, pénétrez partout, jusqu'aux dernières et plus intimes divisions. Arrachez, consommez, purifiez, réformez, suivant mes besoins, selon l'étendue de vos miséricordes. « Parlez-moi, tandis que je « vous écoute si attentivement ; » dites, que voulez-vous de moi ? *loquere, Domine, quia audit servus tuus.* Qui pourrait exprimer et concevoir ce qui se passe alors au fond du cœur, dans ce profond secret entre Jésus et le chrétien qui a le bonheur de le posséder et de le laisser faire ?

Mais ce grand silence et cet absolu repos, si nécessaires immédiatement après la sainte communion, ne doivent pas durer longtemps. Ce serait une illusion dangereuse et même condamnée par l'Eglise, que de vouloir y demeurer au delà des bornes. Quelques courtes minutes données à ce recueillement suffisent ; après quoi, il faut agir et parler à Dieu. En ce moment l'action de grâces n'est pas finie, elle ne fait que commencer. Aussi, puis-je voir sans douleur ces chrétiens irréfléchis et inconsidérés qui, à peine revenus de la Table sainte, s'empres- sent de sortir de l'église, pour aller vaquer à leurs affaires, reprendre le train de leurs occupations ordinaires, renouer ou commencer des conversations profanes, toutes pleines de vanité, et remplir d'inutilités frivoles une vie déconsue et dépourvue d'ordre ? Que faites-vous ? pourrait-on leur dire ; ne voyez-vous pas que les espèces sacrées n'ayant pas eu le temps de s'altérer, vous emportez avec vous Jésus-Christ substantiellement présent, que vous le promenez indécemment, et qu'il faudrait vous accompagner avec des flambeaux ardents, puisque vous portez le Saint-Sacrement.

Les saints, après leurs communions, persévéraient des heures entières dans la prière et la méditation. Saint Louis de Gonzague, ce jeune ange de la terre, après plus de deux heures rapidement écoulées dans ses entretiens amoureux avec Dieu, son trésor, s'étonnait et s'affligeait qu'on vint sitôt les interrompre, pour l'appeler à converser, même avec sa pieuse mère. Cela étonne notre lâcheté et notre froideur. Mais aussi, tandis que nous nous plaignons avec gémissement, que nos communions sont inutiles et qu'elles ne contribuent en rien à faire avancer l'œuvre toujours incomplète de notre sanctification, quels fruits abondants les saints ne retireraient-ils pas des leurs, pour courir à pas de géant dans les voies de la perfection ! Ne pourrais-je pas du moins donner un quart-d'heure à l'action de grâce au pied des saints autels pour remercier le Seigneur Jésus de s'être donné à moi ? Est-ce trop exiger ? Et l'expression de ma reconnaissance ne devrait-elle pas durer toute ma vie, toute l'éternité, si je voulais la proportionner au bienfait reçu ? J'aime à croire, ô mon Dieu, que la sincérité de l'amour que je crois avoir pour vous, me fera trouver trop court cet espace de temps fixé par les maîtres de la vie spirituelle les plus indulgents, et que je le prolongerai souvent pour l'égaliser aux désirs de ma piété.

CHAPITRE XV.

De l'Action de Grâces après la Communion (suite).

Les actes que je dois produire après la sainte communion sont connus de tous les chrétiens. Mais hélas ! trop souvent accomplis avec nonchalance, par habitude et comme machinalement, sans que l'esprit et le cœur y

aient aucune ou presque aucune part, quelle gloire peuvent-ils rendre à Dieu, et de quelle utilité sont-ils pour l'âme ? Si je les animais par la vivacité de la foi, par les ardeurs de la charité, ils deviendraient la matière inépuisable des plus doux entretiens avec le Sauveur Jésus, et une source de grâces abondantes.

Je dois adorer ; mais je dois adorer comme les saints et les anges adorent au ciel. Car c'est le même Dieu qu'ils contemplent, qui est présent dans mon cœur. En face de cette majesté infinie, me confondre, m'anéantir dans le sentiment de mon extrême petitesse, de ma faiblesse, de mon indignité, de ma misère, n'est-ce pas un besoin autant qu'un devoir ? Si je veux considérer attentivement ces deux extrêmes réunis par l'amour, que n'aurai-je point à dire de la grandeur de Dieu et de ma bassesse ? Quel champ immense ouvert à ma contemplation, où je puis occuper longtemps mon esprit et mon cœur !

Je dois remercier. Mais quelle reconnaissance pourra jamais égaler le bienfait reçu, puisque, dans la sainte Eucharistie, sans aucun mérite de ma part, Dieu, qui est le souverain bien, me met en possession de lui-même, et que toutes choses me sont données avec lui ? Si je repasse en ma mémoire toutes les grâces, par lesquelles Dieu, me prévenant, m'a attiré jusqu'à l'autel et la Table sainte, grâce de vocation à la foi, grâce du baptême, grâce de lumière, grâce de préservation, grâce de pardon ; et si en même temps je regarde cet autre enchaînement de grâces dont ma communion doit être la source, et qui doivent me conduire au ciel ; comment pourrais-je épuiser cette longue suite et cette série interminable de faveurs divines dont le commencement et la fin se perdent dans l'éternité ? Si je veux compter ensuite, parmi les hommes, la multitude de ceux à qui le Seigneur n'a pas fait la même miséricorde, qui meurent de faim, tandis que je suis dans l'abondance du pain sacré, ô Dieu, quel abîme ouvert devant moi, où tous les efforts de ma reconnaissance vont se perdre !

Je dois demander. Eh ! quel moment plus favorable pour obtenir, que celui où Jésus se met à ma disposition, à ma discrétion, avec tous ses trésors ? N'est-ce pas maintenant que se vérifiera plus sûrement la parole que vous avez dite, ô bon Maître : « Demandez et vous recevrez, » *petite et accipietis* ? Vous avez dit aussi que « quiconque demanderait quelque chose à votre Père en votre nom, il l'obtiendrait infailliblement, » *amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*. Prenez garde, ô Père éternel, qu'en ce moment, non-seulement je prie au nom de votre Fils, mais qu'il prie avec moi, mais que c'est lui qui prie en moi ; car ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi, *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*. Je puis hardiment présenter toutes mes demandes. Et si je suis attentif à tous mes besoins de l'âme et du corps, à tous les besoins de mes parents, de mes amis, de mon pays, de l'Eglise, de toutes les âmes dispersées dans cet immense univers, ou qui languissent dans les flammes du purgatoire, ô Dieu ! quand aurai-je épuisé la longue suite de mes requêtes ?

Je dois m'offrir. N'est-ce pas justice ? Jésus s'étant donné à moi, lui qui est mon Dieu, ne faut-il pas que je me donne à lui, moi qui suis sa créature, et qui lui appartiens déjà à tant de titres ? Mais quelle offrande je dois faire ! Hélas ! j'ai coutume de me reprendre toujours moi-même, après m'être donné, et je ne suis jamais entièrement à Dieu. Après la sainte communion je dois réparer ce désordre, en me donnant pour toujours, avec la ferme volonté de ne plus jamais retourner à moi-même, et sans faire dans ma donation aucune réserve. Je dois offrir à Jésus ma langue, cette langue sur laquelle a reposé son vrai corps, afin qu'elle ne se délie que pour chanter ses louanges, et prononcer des paroles qui puissent lui plaire ; mes yeux, ces yeux qui ont vu les voiles sacrés sous lesquels il venait à moi, afin qu'ils ne s'ouvrent qu'à la contemplation des choses saintes, pour se fermer à la vanité et aux objets du crime ; mon cœur,

ce cœur où il vient de descendre, où il habite, pour qu'il n'aime que lui, ou du moins qu'il n'aime rien que pour l'amour de lui. Je dois offrir à Jésus mon corps, mon âme, tout moi-même, comme il m'a donné son corps, son sang, son âme et sa divinité, sans aucune réserve. Quel bonheur, quelle joie, de se donner ainsi à vous, ô mon Dieu, au moment même où vous vous donnez à moi ! ô mystérieux, ô ineffable échange, où tout l'avantage est toujours du côté de la créature. Car, soit que je me donne à Dieu, soit que Dieu se donne à moi, je ne fais toujours que m'enrichir.

Je dois enfin prendre des résolutions. Quand serai-je mieux disposé à accorder à mon Dieu ce qu'il demande de moi ? Hélas ! combien de fois ai-je pris des résolutions qui sont demeurées stériles, sans produire aucun changement ? Quelle belle occasion m'est offerte dans la sainte communion, en m'humiliant du passé, de m'exciter et de m'encourager à mieux faire à l'avenir ! Alors je ne suis pas seul ! j'ai un second qui répond pour moi, et qui m'aidera à remporter la victoire sur mon inconstance et ma lâcheté. Je voudrai opposer sacrifices à sacrifices ; et quand Dieu ne se contente pas de me dire qu'il m'aime, mais qu'il me prouve son amour par un acte incompréhensible de dévouement, je ne me contenterai pas de lui dire : Seigneur, Seigneur ; mais je me résoudrai à agir, à entreprendre généreusement quelque chose de grand pour Celui qui vient de se donner à moi. Ma résolution sera forte, elle sera précise et déterminée ; elle devra commencer à s'exécuter le jour même de ma communion ; elle portera sur les choses que je sais que Dieu attend depuis plus longtemps et qu'il m'a jusqu'ici demandées inutilement, sur les choses qui me sont le plus difficiles et qui coûtent le plus à ma nature rebelle. Vous me soutiendrez, ô Jésus, par votre présence bénie, et la grâce de votre sacrement remportera un glorieux triomphe.

Mais ce qui énerve la vertu de ces actes, et les rend presque toujours inutiles, c'est que je me contente de les

lire exactement dans les livres destinés à un usage universel, qui en renferment les formules rédigées avec un soin et un art plus ou moins parfaits, sans songer à rien de plus. Quand donc, ô mon Dieu, aurez-vous imprimé assez profondément en moi un rayon de votre lumière et de votre amour pour que je puisse lire toutes ces choses écrites dans mon propre cœur, et savoir dire, sans le secours d'un livre : Jésus, Dieu de l'Eucharistie, qui venez de vous donner à moi, je vous aime, je vous remercie et je me donne à vous ? Cela est-il si difficile, et me faudra-t-il toujours un interprète entre Dieu et moi dans les épanchements de cette communication intime et mystérieuse ? Un enfant a-t-il besoin qu'un étranger lui apprenne ce qu'il doit dire à sa mère ? L'illusion venait jusqu'ici de ce que je me persuadais à tort qu'il fallait exprimer mon action de grâces envers le Sauveur Jésus par des discours suivis, réguliers, polis et ornés, qui ne fussent jamais suspendus ou interrompus, comme si je parlais en public. Et mon Dieu, au contraire, rejette la multiplicité des paroles ; il ne demande que la vérité et la simplicité. Ah ! quiconque sait aimer, saura toujours le dire suffisamment. Sans condamner l'usage des livres, qui sont quelquefois un supplément nécessaire de mon indigence, je m'efforcerai donc de parler à Dieu ma propre langue et de lui donner de mon propre fonds. Si j'emprunte les sentiments des autres, je chercherai du moins à me les approprier par l'attention et la méditation, pour qu'ils deviennent ainsi les miens, et que je ne sois pas au pied de l'autel comme une cymbale retentissante qui fait un vain bruit.

Pour rendre mon action de grâces plus parfaite, ce serait une sainte et précieuse habitude que celle de m'unir aux dispositions des pieux fidèles qui ont participé avec moi à l'hostie sacrée, aux louanges des saints et des anges, particulièrement à celles des anges du sanctuaire et de l'ange gardien qui m'est donné. Au ciel et dans l'Eucharistie, c'est le même Dieu que nous honorons tous. Quel bonheur pour moi de trouver dans les

saints du ciel ou de la terre qui sont mes frères, et dans les anges un supplément à ce qui manque à ma piété, et ne pouvant égaler encore la perfection de leurs sentiments, de me réjouir du moins de la gloire qu'ils procurent à notre commun Dieu, et de m'approprier les hommages qu'ils lui rendent par le plaisir que j'en ressens! Marie surtout ne sera-t-elle pas la première en mon souvenir, pour aider mon cœur à remercier son divin Fils? Pourrais-je communier, sans la faire intervenir. Dépourvu de sa protection et de son appui, aurais-je la confiance d'être bien reçu, et de payer au Dieu de l'Eucharistie un tribut suffisant de reconnaissance? Quelles louanges ne rendit-elle pas à Jésus pendant les neuf mois de sa miraculeuse grossesse, pendant tous les jours de la vie mortelle de ce divin Sauveur? Et après qu'il fût remonté au ciel par le mystère de sa glorieuse ascension, lorsque Marie venait se consoler de son absence, en communiant tous les jours des mains de saint Jean, qui pourra dire quelle était la vivacité de son amour, la ferveur et la perfection de son action de grâces? Maintenant qu'elle est assise au paradis sur le trône de sa gloire, elle forme seule un chœur de louanges plus agréables à Dieu que toutes les louanges des saints et des anges unies ensemble. Eh bien! ô Jésus, devenu ma nourriture, toutes ces louanges de Marie, celles du temps et celles de l'éternité, celles de la terre, et celles du ciel, je vous les offre toutes, et je veux les rendre miennes par mon acquiescement et par la complaisance que j'y prends, afin qu'elles servent à m'acquitter envers vous. Soutenu par un si puissant secours, sous l'impression d'un nom si doux, mon cœur se sentira se dilater et s'agrandir, et ma prière, au lieu de languir, comme il arrive trop souvent, s'animera et s'enflammera.

CHAPITRE XVI.

De l'Action de Grâces après la Communion (suite).

Saint Ambroise et saint Augustin, ayant mis un jour en commun les ardeurs de leur charité, composèrent un admirable cantique de louanges et de remerciements qu'ils ont légué à l'Eglise universelle. Pendant mon action de grâces après la sainte communion, j'essayerai d'échauffer mon cœur au contact de leurs brûlantes paroles, et de chanter avec eux dans un même élan d'amour et de reconnaissance :

« O Dieu, nous vous louons; nous vous confessons et
« reconnaissons comme notre souverain Seigneur.

« Toute la terre vous vénère, Père éternel.

« C'est en votre honneur que tous les anges, que les
« cieux, que toutes les puissances, que les chérubins et
« les séraphins chantent incessamment d'une voix una-
« nime :

« Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées.

« Les cieux et la terre sont remplis de la majesté de
« votre gloire.

« C'est vous, Père éternel, majesté infinie, que louent
« le glorieux chœur des apôtres,

« La vénérable assemblée des prophètes,

« L'armée des martyrs blanchis dans leur sang,

« La sainte Eglise répandue par toute la terre :

« Vous et votre adorable vrai Fils unique,

« Et le Saint-Esprit, le divin Paraclet.

« Vous êtes le roi de gloire, ô Christ!

« Vous êtes le Fils éternel du Père!

« C'est vous qui, voulant vous incarner, afin de ra-

« cheter l'homme, n'avez pas eu horreur du sein d'une
« vierge.

« C'est vous qui, après avoir brisé l'aiguillon de la
« mort, avez ouvert le royaume des cieux à ceux qui
« croient.

« Vous êtes assis à la droite de Dieu, dans la gloire de
« votre Père.

« Nous croyons que vous êtes le juge qui viendrez nous
« juger.

« Nous vous en conjurons donc, venez en aide à vos
« serviteurs, que vous avez rachetés par votre précieux
« sang.

« Faites que nous entrions un jour en participation de
« la gloire de vos saints.

« Sauvez votre peuple, Seigneur, et bénissez votre
« héritage :

« Gouvernez-les et élevez-les jusqu'à l'éternité.

« Chaque jour nous vous bénissons ;

« Et nous louons votre nom maintenant et dans les
« siècles des siècles.

« Daignez, Seigneur, nous garantir du péché pendant
« ce jour.

« Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

« Que votre miséricorde soit sur nous, ainsi que nous
« avons espéré en vous.

« J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai point
confondu éternellement. »

Après avoir accompli ces actes de la piété chrétienne, le temps est venu de mettre fin à ma prière et de me retirer, car je ne puis demeurer toujours dans l'église. Plût à Dieu que j'aimasse assez Jésus-Christ, le Dieu de l'Eucharistie, pour répéter le vœu du Prophète royal : « J'ai demandé une seule chose au Seigneur, et je la rechercherai avec ardeur ; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur durant tous les jours de ma vie, afin de contempler les délices du Seigneur, et de visiter son temple ! » Mais ce doux repos au pied des saints autels ne peut convenir à l'état misérable de notre mortalité ;

il faut que je reprenne le chemin du monde pour aller pourvoir aux nécessités de la vie et vaquer aux devoirs de mon état. Toutefois, mon action de grâces ne doit pas finir au moment où je franchis le seuil de l'église; il faut la prolonger au delà de ce terme, sous une forme nouvelle qu'il m'importe de bien connaître. Ce n'est plus l'exercice de la prière proprement dite, ni une application expresse et actuelle aux choses de Dieu; mais c'est une impression sentie au fond du cœur, c'est un souvenir affectueux qui me porte à produire de temps en temps des aspirations d'amour vers l'hôte divin qui m'a visité. Je dois garder au dedans de moi la bonne odeur du Christ Jésus; elle s'exhalera dans mes paroles et dans mes actions, même les plus ordinaires, qui en seront toutes comme embaumées, en sorte que personne ne puisse m'approcher sans la respirer délicieusement. Toute ma conduite en cette sainte journée, exprimera le goût des choses divines, sera animée par un esprit de zèle plus actif et plus généreux, et l'on remarquera en toutes mes actions plus d'ordre et de ponctualité; dans mon humeur, plus d'égalité, de douceur et de complaisance.

Si les occupations auxquelles la Providence m'appelle, me laissent quelque loisir, il convient que je revienne à quelque heure du jour m'agenouiller devant l'autel où j'ai communiqué; et si je ne puis le faire, je dois du moins considérer mon cœur comme un temple, y descendre pour me recueillir et prier avec une plus grande ferveur que par le passé. Cette action de grâces, ainsi comprise, doit persévérer longtemps; il serait à souhaiter qu'elle se prolongeât d'une communion à une autre communion. Ainsi agissait saint Louis de Gonzague. Comme il avait coutume de recevoir tous les huit jours le Dieu de l'Eucharistie, il partageait la semaine en deux portions égales, dont il employait la première à remercier, et la seconde à se préparer. Il formait ainsi dans sa vie une chaîne non interrompue dont la sainte communion était le lien sacré.

Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, d'imiter ce touchant exemple, d'unir de la sorte toutes mes communions les unes avec les autres, jusqu'à ce que par cet enchaînement divin j'arrive à la patrie des cieux, pour m'unir à Jésus, non plus sous les voiles du Sacrement, mais dans l'éclat de sa manifestation divine.

CHAPITRE XVII.

Des vicissitudes de consolations et d'aridités dans
la Communion.

Rien n'égale les consolations et les douceurs que l'on éprouve quelquefois dans la communion, lorsqu'elle est faite dans les saintes dispositions que j'ai méditées. C'est alors un fleuve de paix et de joie qui se verse dans l'âme et y coule à pleins bords, avec un calme tranquille. Le cœur jouit d'un bonheur qui ne ressemble à aucun de ceux qu'il goûte partout ailleurs sur la terre. L'âme inondée de ces délices voudrait demeurer toujours en cet état, et s'écrie hors d'elle-même avec saint Pierre sur le Thabor : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ; voulez-vous que nous y dressions nos tentes ? » *Domine, bonum est nos hic esse ; si vis, faciamus hic tria tabernacula.* Au milieu de ces émotions, l'heureux fidèle sent des larmes mouiller ses paupières et tomber brûlantes le long de ses joues ; larmes plus précieuses pour lui que des perles et des diamants.

Quoi de plus naturel que ce tressaillement de bonheur et d'allégresse, au contact de notre Dieu si riche et si bon tout ensemble ? Celui qui fait au ciel la joie suprême des anges et des saints peut bien, en se donnant à l'âme humaine sous les voiles de l'Eucharistie, la remplir d'ineffables délices.

Lorsque Dieu permet que nous jouissions de ces faveurs dans la sainte communion, nous pouvons y abandonner notre âme avec une grande reconnaissance. Comment ne pas goûter et savourer ce qui est un don du Seigneur? Nous ne devons pas néanmoins nous y livrer tellement que nous venions à oublier que ce n'est pas encore la plénitude du bonheur permanent auquel nous aspirons; que ce n'est là qu'une goutte tombée dans notre cœur de cet océan de joies éternelles où sont plongés les bienheureux avec un rassasiement parfait, selon la parole du Roi-Prophète : « Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et ils boiront au torrent de vos délices, » *inebriabuntur ab ubertate domus tue, et de torrente voluptatis tue potabis eos*. Je ne dois pas me fixer sur ce Thabor eucharistique, puisque vous m'appellez, ô mon Dieu, à m'élever de là sur une plus haute montagne sur laquelle est bâtie la Jérusalem des cieux.

Que je n'aie garde surtout de m'enorgueillir de ces consolations, si elles me sont données! Car c'est souvent un encouragement offert à la faiblesse de ceux qui commencent, plutôt que la récompense d'une longue fidélité. On donne aux enfants le lait et les douceurs dont ils sont sevrés quand ils ont grandi. Le Seigneur en use envers ces âmes, comme faisait l'apôtre saint Paul à l'égard des Hébreux auxquels il écrivait : « Vous êtes devenus « comme ceux qui ont besoin de lait et non d'une nourriture solide. Or, quiconque n'est nourri que de lait « est incapable d'une instruction parfaite, puisqu'il est « comme un petit enfant. Mais la nourriture solide est « pour les parfaits. » Il est donc conforme à la sagesse chrétienne de ne pas nous complaire avec excès en ces douceurs, de peur que trop amateur de ces joies qui nous plaisent, nous n'aimions plutôt les consolations de Dieu que le Dieu des consolations, et que nous ne venions à tomber dans une sorte de sensualité spirituelle très dangereuse, qui perd par la mollesse des âmes qui se seraient épurées, fortifiées et sauvées au milieu des sacrifices. D'ailleurs, l'illusion n'est-elle point à craindre en

ces douceurs qui naissent en mon âme à l'occasion de la sainte communion? Elles peuvent souvent n'être que l'effet d'une imagination ardente, prompte à s'exalter, ou le jeu d'un tempérament faible et délicat, facilement disposé aux émotions. Le démon lui-même ne se transforme-t-il pas quelquefois en ange de lumière pour susciter en nous des joies trompeuses, afin d'endormir les âmes dans une fausse sécurité, dans une bonne opinion de leur mérite, exagérée ou tout à fait erronée, et leur ôter, avec le sentiment de leur faiblesse, le désir de leur avancement dans la piété? Lorsque ces douceurs ne sont point accompagnées d'une grande générosité au service de Dieu, qu'elles ne nous inspirent aucune volonté de nous avancer avec courage dans l'exercice des vertus, elles ne prouvent rien en faveur de la sainteté et de la perfection de nos communions. On peut s'attendrir jusqu'à verser des larmes abondantes, éclater en soupirs à la Table sainte, et n'avoir cependant communié que d'une manière très-imparfaite et peu fructueuse. Les saints, nos modèles, acceptaient sans doute les consolations avec reconnaissance; mais ils se tenaient contre elles dans une sainte défiance, et ils trouvaient plus de sûreté et plus de profit à marcher par la voie des croix les plus amères.

Pour moi, ô mon Dieu, ma faiblesse est telle, qu'aus sitôt que les douceurs de la communion viennent à me manquer, je m'abandonne au chagrin, à la désolation, au murmure, à une sorte de désespoir. Si je n'éprouve au banquet eucharistique que de la froideur, des aridités, de la sécheresse, je me lamente, je m'effraie, je jette les hauts cris, comme si tout était perdu; je suis tenté de douter de la réalité de votre présence au sacrement, ou je me persuade que mes dispositions étaient mauvaises, que ma communion a été mal faite, sacrilège même, que vous m'avez rejeté; et alors des larmes amères coulent de mes yeux, qui ne veulent point être taries. Il s'en faut de bien peu que je n'abandonne le service d'un Dieu qui me traite avec une si grande réserve et qui

semble me repousser. Ah ! que cet accablement de mon âme est pénible !

Cependant est-il sage, est-il conforme à l'esprit de la religion de mon Sauveur de m'abandonner à cette tristesse et à cet abattement ? Ne devrais-je pas plutôt m'appliquer à rechercher avec soin quelle est la cause de ma froideur et de mes aridités ? Car vous pouvez permettre cet état, ô mon Dieu, pour me punir de quelque infidélité ; pour m'avertir qu'il y a quelque chose en moi qui vous déplaît ; qu'il manque dans ma préparation à la communion quelque degré de ferveur où vous désirez que je m'élève ; qu'il y a quelque sacrifice que je vous refuse toujours, malgré les sollicitations de votre grâce ; que je conserve quelque attache secrète à mes passions et à moi-même ; en un mot que j'use envers vous de réserve, sans vouloir me livrer tout entier à celui qui se donne tout entier à moi. Vous me punissez par bonté, en me retirant vos consolations, afin de m'éclairer et de me corriger. S'il en est ainsi, n'ai-je pas sujet de vous remercier ; et ne faut-il pas réformer ma conduite, au lieu de me laisser aller à un découragement inutile ?

Mais si ma conscience sérieusement examinée ne me reproche rien ; si elle me rend témoignage que j'ai fait avec droiture ce qui dépendait de moi ; si j'ai montré du zèle pour la pratique des vertus ; si, après la sainte communion, je suis plus humble, plus charitable, plus mortifié, plus recueilli, plus appliqué aux devoirs de mon état, alors je dois demeurer en paix. Ma communion a été bonne, elle a été fructueuse, quelles qu'aient été mes sécheresses et mes aridités. C'est une épreuve à laquelle Dieu me soumet ; quelque amère qu'elle puisse me paraître, si je suis fidèle à la supporter, elle me sera beaucoup plus utile que les plus suaves consolations. C'est une miséricordieuse industrie de la part de mon Dieu, qui veut se cacher, sans me laisser le sentiment de sa douce présence, afin de voir si c'est vraiment lui que j'aime, et non pas moi-même, et pour exciter plus vive-

ment mes désirs lorsque je m'empresse à sa recherche. Une mère qui aime bien tendrement son jeune enfant, se dérobe quelquefois volontairement à ses regards, par un innocent artifice, pour mettre son amour à l'épreuve. Quand ce petit enfant, se croyant délaissé, se tourne et s'empresse de tous côtés, dans le tressaillement du doute et de la crainte, sa mère regarde furtivement pour jouir du spectacle de ses émotions; et quand elle voit que le chagrin va devenir plus vif, que les larmes vont couler, alors elle se montre tout-à-coup, et tous les deux, se serrant mutuellement dans d'étroits embrassements, sentent la joie de leur affection réciproque s'accroître et se multiplier. Quelle est la mère qui ne s'est pas plu en ces ruses ingénieuses de son amour? Dieu veut en user ainsi envers nous; il nous rendra quelque jour les joies de la communion, et dans une seule de ses manifestations pleines de charmes, il nous dédommagera de nos tristesses passées; nous ne nous souviendrons plus de nos aridités, au milieu de l'abondance des consolations.

O Dieu de l'Eucharistie, j'aime, je l'avoue, les douceurs de la communion, les émotions de tendresse, les larmes de joie; elles sont le soutien de ma faiblesse et un encouragement. Néanmoins, si votre volonté est que j'en sois privé, j'y renonce pour l'amour de vous; et j'en détache mon cœur. Il me suffit de savoir que vous m'aimez, et que je vous aime, et je désire que le reste me devienne indifférent. C'est vous seul, ô mon Jésus, que je dois chercher à travers les consolations, comme au milieu des plus douloureuses épreuves. Que peut-il manquer à celui qui vous a trouvé, quand même tout le reste viendrait à lui manquer? Je sais que la vie présente n'est pas la saison de la récolte, de la jouissance et du repos; mais que c'est le temps de semer dans les larmes. D'ailleurs, je ne mérite pas d'être mieux traité que vos saints auxquels vous avez souvent refusé les consolations et les joies de la communion. Traitez-moi, en vous donnant à mon cœur, comme il convient aux desseins de votre sagesse et de votre miséricorde. Je vous demande

seulement le bon usage des aridités comme des douceurs, afin que les unes et les autres ne servent qu'à m'exciter à une plus grande fidélité, à un désir plus ardent de vous aimer sans mesure.

CHAPITRE XVIII.

Du précepte de la Communion.

A la table du festin eucharistique dressée par votre amour, ô Jésus, où vous nous servez, en vous donnant vous-même, une nourriture si excellente, où tant de biens nous attendent, comment se fait-il que je vois si peu de convives ? Tous les enfants de l'Eglise n'ont-ils pas été invités ? Pourquoi ce petit nombre d'amis fidèles ? Hélas ! combien de fois la salle du banquet divin n'est-elle pas entièrement déserte ?

L'indifférence des chrétiens à l'égard de la sainte communion est, aux yeux de la foi, un mystère bien étonnant, plus incompréhensible que celui de l'amour du Sauveur. Si ce roi immortel des siècles avait seulement permis à l'homme de s'asseoir à sa table pour y manger sa chair sacrée, ne serait-ce pas faire à celui-ci un assez grand honneur pour qu'il dût s'empresse de le mettre à profit ? Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne se contente pas de permettre ; il fait plus, il invite. Du fond du tabernacle, comme autrefois dans les jours de sa vie mortelle, ce bon Maître nous crie avec l'accent le plus persuasif : « Venez à moi tous..., et je vous soulagerai, » *venite ad me omnes..., et ego reficiam vos.* Hommes de tous les temps, de toutes les parties du monde, devenus membres de Jésus-Christ et de l'Eglise par le saint baptême, entendez-vous la voie de l'amour qui vous convie ? Riches, venez ; pauvres, venez ; savants,

ignorants, grands et petits, venez ; venez tous, à la seule condition d'être revêtus de la robe nuptiale, *venite ad me omnes*. Le Sauveur savait que son invitation, quelque pressante qu'elle fût, ne serait ni acceptée, ni entendue par la plupart des hommes, et il a pris soin de nous dépeindre l'insolente indifférence opposée à ses avances, dans une parabole, dont l'application est naturelle et facile. « Un roi, dit-il, fit un grand festin pour les noces de son fils, auquel il invita beaucoup de monde. A l'heure du festin, il envoya son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout était prêt. Mais ils commencèrent tous à s'excuser. Le premier dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut que je sorte, pour l'aller visiter ; je vous prie, excusez-moi. Le second dit : J'ai acheté cinq attelages de bœufs et je vais les éprouver ; je vous prie, excusez-moi. Un autre dit : je viens de me marier et à cause de cela je ne puis venir. Le serviteur étant de retour, annonça toutes ces choses à son maître. Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : Allez aussitôt dans les places publiques et dans les carrefours de la cité, et introduisez les pauvres, les malades, les aveugles et les boiteux. Le serviteur ayant obéi revint dire : Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, et il y a encore de la place. Le maître dit à son serviteur : Allez par les chemins et le long des haies, et tous ceux que vous trouverez, forcez-les à entrer, *compelle intrare*, jusqu'à ce que la salle du festin soit remplie. Car je vous déclare qu'aucun de ceux que j'avais invités ne goûtera de mon festin. » Nous n'oserions refuser l'invitation d'un roi, d'un ami même, de peur de le contrister. Refuser l'invitation du Roi des rois ; quel mépris !

Notre-Seigneur, non-seulement nous invite à sa Table ; mais pour nous y attirer plus efficacement, il nous fait les plus magnifiques promesses, si nous venons nous y asseoir. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour... Il demeure en moi et je demeure en lui ;... il vit pour

« moi et par moi. » Pour donner encore une nouvelle force à son invitation, le Sauveur joint aux promesses les plus terribles menaces. « Si vous ne mangez la chair « du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, « vous n'aurez point la vie en vous. » Vaines menaces. Ni l'espérance des plus grands biens, ni la crainte des plus grands maux ne peuvent toucher la plupart des hommes. Ceux qui ont dédaigné les promesses, méprisent aussi les menaces, et s'obstinent à s'éloigner de la table du festin eucharistique.

Que faut-il donc pour persuader à l'homme l'obligation essentielle de la communion ? L'Eglise interprète infail-
lible des pensées et des volontés du divin Maître, nous parle en son nom avec une suprême autorité ; elle nous fait un commandement formel et rigoureux, auquel elle ajoute la sanction des peines les plus sévères. O Dieu de l'Eucharistie, aviez-vous prévu qu'il faudrait nous faire violence et nous traîner par force, pour nous faire asseoir au banquet sacré de votre amour ? Plus nous nous éloignons des premiers temps, plus, hélas ! notre foi et notre amour s'affaiblissent et s'éteignent. Car je ne puis trop admirer, avec un étonnement douloureux, la différence qui existe au sujet de la communion dans le langage et la discipline de l'Eglise. D'abord, au commencement, elle ne prescrit rien aux fidèles. La mémoire vive des paroles du Sauveur, l'amour ardent qu'on lui portait, tenaient lieu de toute règle ; il n'était point nécessaire de commander la communion ; on s'y portait avec le plus grand empressement ; on eût regardé comme le plus grand des malheurs d'en être exclu. Mais plus tard, et dès le troisième siècle, le pape saint Fabien fut obligé de prescrire de communier au moins trois fois l'année, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. C'est que déjà la ferveur primitive avait disparu, et qu'il fallait réveiller et stimuler la piété endormie ou assoupie. Au treizième siècle, le commandement de l'Eglise ne porte plus que sur l'obligation de communier une seule fois à Pâques. O Dieu, que cette condescendance de

l'Eglise, dont notre lâcheté et notre indifférence toujours croissantes sont la cause, a de quoi nous faire rougir et nous effrayer ! Mais c'est ici la limite extrême au delà de laquelle on chercherait inutilement le salut de son âme. Le quatrième concile de Latran, où fut promulguée cette loi en 1215, nous témoigne assez cette pensée de l'Eglise par le langage plein d'une juste et inflexible sévérité qu'il nous tient. Voici ses paroles : « Que tout
 « fidèle de l'un et l'autre sexe, après qu'il aura atteint
 « l'âge de discrétion, confesse seul fidèlement tous ses
 « péchés, au moins une fois dans l'année, à son propre
 « prêtre, et qu'il s'efforce selon son pouvoir d'accomplir
 « la pénitence qui lui a été imposée, recevant avec respect
 « au moins à Pâques le sacrement d'Eucharistie, à moins
 « que du consentement de son propre prêtre, pour quel-
 « que cause raisonnable, il ne juge devoir s'en abstenir
 « pour un temps ; autrement que pendant sa vie l'entrée
 « de l'église lui soit interdite, et qu'après sa mort il soit
 « privé de la sépulture chrétienne. C'est pourquoi que ce
 « précepte salutaire soit fréquemment publié dans
 « l'église, de peur que quelqu'un ne puisse prétexter
 « pour excuse l'aveuglement de son ignorance. » Le
 saint concile de Trente, en adoptant cette loi, a déclaré anathème à quiconque voudrait y porter atteinte.
 « Si quelqu'un nie que tout fidèle de l'un et l'autre sexe,
 « ayant atteint l'âge de discrétion, soit obligé de com-
 « munier chaque année, au moins à Pâques, selon le pré-
 « cepte de la sainte mère l'Eglise : Qu'il soit anathème. »

Notre indifférence ou nos mépris ne peuvent rien contre l'inévitable certitude de la loi. Ou il faut communier, au moins à Pâques, ou, coupable d'un horrible péché mortel il faut mourir, il faut s'exposer à porter le poids de l'indignation de l'Eglise, si indulgente et si bonne, irritée d'une désobéissance si obstinée, d'un endurcissement si profond. Qu'importe que les menaces qu'elle nous fait, de nous rejeter de son sein, de nous priver de la sépulture ecclésiastique, ne soient de nos jours presque plus exécutées ? N'est-ce pas au contraire

un motif nouveau d'effroi et de tremblement, puisque c'est la vue de la multitude des coupables, et l'inutilité du châtement qui l'oblige à en suspendre l'exécution? La loi n'en demeure pas moins toujours la même, avec son inflexible fermeté; et si le soin de punir est laissé à Dieu seul, la peine de la désobéissance n'en sera que plus terrible. Et, cependant, je ne puis assez m'étonner qu'il y ait dans le monde un trop grand nombre de chrétiens qui passent de longues années, sans communier jamais, qui vivent tranquilles et en assurance, comme si la conscience n'avait rien à leur reprocher, et qui affrontent la mort avec les apparences d'une inconcevable sécurité. O mon Dieu, quel réveil et quel jugement sont réservés à ces insoucians contempteurs de vos invitations, de vos promesses, de vos menaces, de votre loi et de votre amour! Ils verront, mais trop tard, à la lumière de votre justice inexorable, quel malheur c'est d'abandonner la Table sainte où se distribue l'Eucharistie, et de mépriser la communion, comme une chose indifférente ou de vil prix.

CHAPITRE XIX.

Du précepte de la Communion (suite).

Je remarque avec tristesse, ô mon Dieu, un étrange partage qui se fait sous nos yeux dans la famille chrétienne. A la table sainte je puis compter encore, à certains jours, quelques convives assidus et empressés. Mais ce sont presque toujours des femmes. Ah! soyez bénies, vous qui, dans une vie plus tranquille, avec un cœur plus aimant, semblez avoir conservé seules quelque étincelle du feu divin de la charité. Amies fidèles et dévouées de mon Sauveur, je vous félicite de venir le

consoler dans l'abandon et le délaissement où il gémit. Quand Jésus chargé du bois de sa lourde croix gravissait la montagne du Calvaire, les femmes de Jérusalem venaient à sa rencontre les larmes aux yeux et poussaient des gémissements, dans le dessein de soulager sa douleur et ses souffrances ; tandis que tout le peuple maudissait le Sauveur, elles seules le bénissaient : pleines d'attendrissement et de compassion, elles le regardaient de loin mourir, en se lamentant. Ainsi le Dieu de l'Eucharistie ne voit encore aujourd'hui que de pieuses femmes autour de ses autels. Elles sont devenues les anges gardiens de la religion dans la famille, et le dernier refuge de la piété parmi nous.

Cependant que faites-vous, ô homme qui ne communiez pas ? Que direz-vous pour expliquer votre absence obstinée du banquet eucharistique ? Direz-vous que vous n'avez pas la foi ; que vous ne croyez pas que notre Dieu soit réellement caché sous les faibles apparences du pain ? Mais quoi ! vous avez cru autrefois à ce mystère avec toute l'énergie de la foi la plus vive. Vous y croyiez le jour de votre première communion, lorsque l'on vous vit, avec l'émotion de la joie mêlée aux plus douces espérances, vous avancer vers l'autel, pieux et modeste comme un ange, mouiller de vos larmes d'attendrissement la nappe sacrée, trahir votre ferveur par mille démonstrations aussi éloqu coastes qu'elles étaient naïves. Vous y croyiez encore quelques années après votre première communion, quand vous reveniez joyeux plusieurs fois vous asseoir à la même table du festin, jusqu'à ce jour dont le souvenir se dresse devant vous comme un remords, où pour la dernière fois le cœur ému et troublé, vous avez mangé la Pâque pour ne plus revenir. Si votre foi depuis a changé, dites, que s'est-il passé ? Avez-vous découvert dans une étude plus sérieuse, dans un travail plus approfondi, des motifs de doute et d'incrédulité qui vous étaient auparavant inconnus ? Loin de là, depuis cette époque fatale à votre piété, vous avez soigneusement affecté de ne rien lire, de ne

rien méditer qui ait trait à la religion ni à la foi. Si donc vous ne croyez plus aujourd'hui, qu'est-il arrivé et qu'il y a-t-il de changé? C'est un secret qu'il n'appartient qu'à vous seul de connaître et de révéler. Mais non, vous n'oseriez affirmer que vous n'avez pas la foi. Si vous étiez interrogé juridiquement, vous la confesseriez énergiquement, au péril même de votre vie; car au fond du cœur, vous croyez toujours, et, en matière de doctrine, vous vous soumettez fidèlement à l'autorité infaillible de l'Eglise.

Vous ne pouvez ignorer que cette même Eglise vous commande avec une égale autorité de communier au moins une fois à Pâques. A quel titre avez-vous acquis le droit de ne pas obéir? et, parce que vous êtes homme, vous est-il permis de mépriser tout ensemble le précepte et les châtiments de l'Eglise? Comme ses autres enfants n'avez-vous pas, vous aussi, une âme à nourrir, une âme à sauver? Comment espérez-vous la sauver en demeurant dans des conditions où l'Eglise vous déclare que vous la perdrez?

Peut-être êtes-vous résolu à ne pas persévérer toujours dans cet éloignement de la sainte Eucharistie. Mais vous attendez, pour vous approcher de l'autel et communier, que le calme d'une vieillesse tranquille au sein du repos, ait succédé aux agitations d'une vie consacrée aux spéculations du négoce, aux soins des affaires, au manie- ment des armes, à la poursuite des honneurs ou de la fortune, aux nobles travaux de l'intelligence, aux embarras et aux illusions de toutes sortes dont est remplie toute carrière en ce monde. Vous ne voudriez pas mourir, sans vous unir encore une dernière fois à ce Jésus qui a réjoui votre jeunesse. Ainsi avec ce reste insuffisant de bonne volonté, qui vous rassure faussement sur vos infidélités présentes, vous placez au dernier rang et après toutes les autres affaires les devoirs les plus sacrés de la religion et les intérêts de votre âme, contrairement à la parole infaillible du divin Maître, qui vous déclare dans le saint Evangile, qu'*une seule chose est nécessaire,*

et qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme. En attendant de propos délibéré jusqu'à l'extrémité de la vie, vous donnez bien la preuve que ce n'est point par amour que vous accomplirez le précepte de la communion, mais uniquement par le motif de la crainte; de peur de tomber entre les mains de votre juge, et d'entendre de sa bouche une sentence inévitable de condamnation, vous consentirez à recevoir votre Sauveur et à lui donner les restes épuisés d'une vie qui va finir, après l'avoir si longtemps volontairement banni de votre cœur, où il désirait si ardemment entrer. Qui vous a dit que vous arriveriez à ce repos et à cette tranquillité désirés? Avez-vous fait un pacte avec la mort? Elle viendra peut-être vous surprendre inopinément, longtemps avant le terme que vous aviez fixé, au milieu de ces occupations que vous faites servir de prétexte et d'excuse à votre opiniâtre infidélité. Cette excuse sera-t-elle reçue au tribunal de Dieu, auquel vous serez tout à coup cité? Avez-vous raison de prétendre, par un faux-semblant de respect injurieux à Dieu, que l'auguste sacrement de l'Eucharistie auquel il convie tous les chrétiens ne peut, à cause des préparations saintes qu'il exige compatir avec l'accomplissement exact des devoirs de votre état et de votre position dans la société, comme si la communion n'était destinée dans la volonté du Sauveur qu'à amuser les loisirs des gens inoccupés, et ne pouvait convenir qu'avec l'oisiveté? Est-il aussi vrai que vous essayez de le persuader aux autres et à vous-même, qu'il ne vous est pas possible de trouver, du moins une seule fois, dans le cours d'une année, le temps et les moyens convenables de vous recueillir et de vous disposer suffisamment à la visite que Dieu veut faire à votre cœur? Oseriez-vous bien soutenir devant témoins ou au tribunal du souverain Juge, la discussion exacte et rigoureuse de l'emploi que vous avez fait du temps qui vous est donné? Croyez-vous que, pour la prospérité de ces affaires qui absorbent votre temps et votre attention, il soit superflu de faire intervenir

Dieu et d'appeler ses bénédictions; ou pensez-vous que le Seigneur Jésus soit indifférent à vos intérêts, même temporels? Comment pouvez-vous consentir, sans regret et de gaieté de cœur, que cette longue partie de votre vie consumée en tant de fatigues, soit perdue sans ressource pour le ciel? Il faudrait au contraire la sanctifier en proportion de la grandeur même de vos travaux. La sainte communion ne connaît qu'une seule chose avec laquelle elle soit incompatible, c'est le péché. Les saints et tous nos ancêtres dans la foi, plus fidèles, plus dévoués et mieux instruits que nous, communiaient, non-seulement une fois, mais plusieurs fois dans l'année, très-souvent même. N'y avait-il parmi eux que des oisifs, que des vieillards, que des moribonds? Ne voyait-on pas à la Table sainte des pères de famille, des marchands, des magistrats, des guerriers, des savants, des écrivains, des ministres et des rois? Ils savaient parfaitement allier la ferveur de la communion avec les travaux les plus multipliés. Un grand nombre de ces fidèles chrétiens ont laissé dans l'histoire des noms assez célèbres en toutes sortes de gloires, pour qu'il ne soit permis à personne de les accuser d'avoir manqué, pour satisfaire leur piété, à aucun devoir de leur position. Pourquoi ne pourrions-nous pas imiter ce qu'ils ont fait? C'est qu'ils avaient sur nous l'avantage d'être chrétiens, non-seulement de nom et par une vaine spéculation, mais en réalité et en pratique. Plaise à Dieu qu'ils n'aient pas sur nous l'avantage d'être sauvés, ayant gagné le ciel et tout le reste par surcroît, tandis que nous nous perdrons, cherchant à gagner tout, excepté le ciel!

Ne vous rassurez pas, en disant que le devoir de la communion est le seul auquel vous manquiez; que vous êtes exact à accomplir tous les autres, celui de la prière, celui de la sanctification du dimanche, celui de l'abstinence, et que vous pratiquez fidèlement toutes les vertus morales et chrétiennes. Je veux bien supposer que cela soit possible sans le secours de l'Eucharistie; ne voyez-vous pas, qu'en omettant un seul point si essentiel de la

loi, vous êtes violateur de toute la loi dont vous méprisez l'autorité, et que, par votre faute, vous rendez inutile devant Dieu et pour votre salut le reste que vous observez ? Il fallait, vous dira le Juge, faire ces choses et ne pas omettre les autres. Si vous êtes perdu éternellement pour avoir désobéi à un seul commandement, sera-ce une consolation pour vous d'avoir accompli les autres, quand il vous sera clairement démontré, au contraire, que c'était, dans votre vie une inconséquence et un endureissement inexplicables ?

CHAPITRE XX.

Du précepte de la Communion (suite).

L'homme qui ne communie pas, s'il veut dire la vérité, avouera qu'il ne s'en abstient que par une lâche timidité, parce qu'il redoute le jugement des autres hommes exclus, comme lui, par leur volonté, de la sainte Table. C'est ainsi, ô mon Dieu, que parmi nous vous êtes compté pour si peu de chose, que l'on croit qu'il y a quelque sujet de rougir de faire alliance avec vous dans le sacrement de votre amour. Mais n'avez-vous pas dit, dans le saint Evangile, qu'à votre tour vous rougiriez au dernier jour, devant votre Père et devant les anges, de ceux qui auraient rougi de vous ? Par quel étrange renversement peut-on craindre les hommes plus que Dieu ? O vous, qu'une telle crainte éloigne de l'Eucharistie, pourquoi vous faire volontairement esclave de la pire et de la plus honteuse des servitudes, tandis que vous êtes libre de cette liberté des enfants de Dieu, que Jésus-Christ vous a acquise au prix de son sang ? Ce respect humain, tel qu'il existe parmi nous avec son empire suprême, est une des conquêtes amèrement dérisoires de la philosophie du dix-huitième

siècle, laquelle n'a voulu nous affranchir de l'obéissance aux autorités légitimes que pour nous imposer le joug cruel de nos passions et des caprices des plus ridicules tyrans. Qui donc a constitué les hommes vos juges en matière de religion, et dans les choses qui n'appartiennent qu'au for de la conscience ou à l'autorité spirituelle? Que ne leur dites-vous, avec l'apôtre saint Paul, puisque vous en avez le droit : « Pour moi, peu m'importent les jugements des hommes ; je les compte pour rien : c'est Dieu qui est mon juge. » Si vous êtes un honnête citoyen, un bon époux, un bon père de famille, un marchand recommandable par la probité, un magistrat intègre, un soldat courageux, un ami dévoué, quel compte le monde peut-il vous demander au delà? Si vous servez Dieu, si vous obéissez à l'Eglise chez une nation chrétienne, dans un pays catholique, qui a le droit de s'en plaindre et d'y trouver à reprendre? Quoi! si vous étiez dans un pays schismatique, parmi des protestants, vous regarderiez comme un point d'honneur de manifester votre croyance par vos œuvres, et vous rougisseriez de paraître catholique parmi les catholiques! Quels sont d'ailleurs ces hommes dont le jugement vous arrête? Pour la plupart, ce sont ceux dont vous méprisez en secret l'impiété et le dérèglement. Pourquoi vous mettre en peine de leurs jugements? Vous devriez bien plutôt redouter ceux des hommes vertueux et chrétiens. Ne craignez-vous pas qu'ils ne se demandent quelquefois en gémissant comment il se fait qu'un homme religieux dans ses principes et dans ses paroles, honnête en apparence ne communie jamais, malgré le commandement de l'Eglise? Ne viendront-ils pas peut-être à soupçonner, malgré eux, qu'il y a, caché sous cette résistance persévérante, quelque secret honteux qui vous retient? D'ailleurs, ceux dont vous redoutez davantage le jugement ou les sarcasmes, seront peut-être les premiers à vous estimer et à vous louer au fond du cœur. Peut-être qu'ils sont retenus eux-mêmes par la même crainte qui vous agite, et qu'ils n'attendent que votre exemple pour vous

suivre à l'autel. Si l'accès de la Table sainte était défendu par des armes ennemies, vous n'auriez pas peur, et vous voudriez emporter d'assaut, par un glorieux combat, le droit de vous y asseoir. Allez donc et ne craignez pas, quand il ne s'agit que de renverser l'impuissante barrière du respect humain. Qu'il ne soit pas dit que vous avez laissé tomber la couronne d'honneur que Dieu a mise sur votre tête, et que celui qu'il a créé pour être fort est devenu la faiblesse même.

Mais le foyer domestique renferme, ô mon Dieu, un mystère d'irrégion plus étonnant encore, que je ne puis méditer qu'en pleurant. Il se rencontre, dans notre société moderne, des hommes qui, non-contents de s'exclure eux-mêmes du banquet eucharistique, voudraient encore l'interdire absolument à celles qu'ils ont associées à leur vie en qualité d'épouses. Ils font intervenir leur autorité et quelquefois la violence pour les empêcher d'aller à Dieu.

Avez-vous oublié, leur dirai-je, que c'est au pied des autels du Dieu de l'Eucharistie que se sont formés les liens sacrés qui vous unissent ; que c'est sous sa sauvegarde que vous avez placé vos serments réciproques ? Quand vous cherchiez une épouse, vous vouliez la rencontrer parmi les jeunes filles chrétiennes et pieuses, afin de la trouver dans tout l'éclat, dans toute la fraîcheur de la virginité et de l'innocence : vous aviez raison mais pourquoi voulez-vous maintenant lui ravir sa religion et sa piété ? Ne forment-elles pas une partie de sa dot, la plus solide assurément ? Vous lui en devez compte ; vous n'avez pas le droit de la dissiper et de la perdre.

Est-ce là ce que vous aviez promis ? Vous disiez à cette jeune fille : je deviens votre époux, et vous vous faites son persécuteur ! Quel tort vous fait-elle, et de quoi pouvez-vous vous plaindre ? Elle va communier, elle va prier ; c'est pour vous qui ne communiez pas, qui ne priez pas. Elle va chercher à la Table sainte de la force, du courage, des consolations, des lumières. N'en a-t-elle pas besoin ? N'est-ce pas Dieu qui en est la source ?

Prenez garde ! Quelle sera l'issue de cette étrange persécution ? Si votre épouse y succombe, qu'aurez-vous gagné ? Vous sera-t-elle plus fidèle pour avoir été infidèle à Dieu ? Comment inspirera-t-elle à ses enfants les sentiments de religion que vous aurez réussi à étouffer en son cœur ? Si votre épouse résiste à vos injustes efforts, pour garder les résolutions et les habitudes saintes de sa jeunesse, vous voulez donc être son bourreau ? Elle vous aimera ; oui, c'est son devoir ; elle vous sera fidèle, elle vous sera dévouée, Dieu le veut. Mais vous, vous empoisonnez le bonheur de sa vie. Vous faites à son cœur une blessure inutile, à l'endroit le plus délicat et le plus sensible ; vous élevez de vos mains un mur de séparation ; vous détruisez l'harmonie sacrée des sentiments et des affections en ce qu'ils ont de plus pur et de plus élevé ; vous empêchez, autant qu'il est en vous, l'intimité qui fait le charme de l'union ; vous forcez votre épouse au secret ; il faut qu'elle se cache, qu'elle se dérobe à votre surveillance, pour aller à Dieu, dans la crainte de vous déplaire et de vous irriter, comme elle se cacherait pour aller au crime et pour envelopper quelque mystère d'iniquité. Elle avait voulu contracter avec vous une alliance qui ne finit jamais ; elle doit, par votre faute, redouter au delà de la tombe une séparation éternelle. Que de larmes elle versera ! Ah ! vous êtes bien mal inspiré ! je vous le dis aussi, vous êtes bien malheureux !

O hommes, que le Dieu de l'Eucharistie a tant aimés, n'interdisez à personne l'accès de la Table sainte ; venez plutôt vous y asseoir vous-mêmes. Car, bien que Jésus ne fasse point, dans la dispensation de ses grâces la différence des personnes et la distinction des sexes, cependant, c'est aux hommes seuls qu'il a confié le sacerdoce, et par conséquent la consécration du sacrement d'amour, l'oblation du sacrifice, la distribution du pain des anges. C'est donc à vous qu'appartient la place d'honneur au banquet sacré. C'est vous aussi qui tenez le premier rang dans la famille dont vous êtes les chefs. Vous devez con-

duire et diriger tous les membres qui la composent. A ce titre, c'est à vous qu'il sera d'abord demandé compte du salut de vos enfants; craignez donc de les scandaliser par vos funestes exemples. Venez vous nourrir du Dieu de vos mères, du Dieu de vos épouses, du Dieu de vos enfants, qui est aussi le vôtre. Unis ensemble partout ailleurs, pourquoi vous séparer et vous diviser dans les choses du salut? Pourquoi mourir de faim quand tous les vôtres sont dans l'abondance des délices eucharistiques?

O mon Dieu, ramenez par votre grâce ceux qui s'éloignent, et donnez à votre Eglise cette consolation, qu'elle désire et qu'elle vous demande si ardemment, de voir « ses fils se ranger en grand nombre autour de sa Table, comme^e de jeunes plantations d'oliviers, » *filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.*

CHAPITRE XXI.

De la Communion fréquente.

Me contenterai-je, ô mon Dieu, pour satisfaire à la rigueur du commandement qui m'est fait et, pour échapper à l'anathème de l'Eglise, de communier à Pâques? Cela suffit à mon âme pour ne pas mourir? mais cela suffit-il à la tendresse de Jésus, mon Sauveur? Cela suffit-il à mes besoins? Cela suffit-il aux désirs de mon cœur? Voudrais-je, dans l'ordre de la vie matérielle, ne prendre de nourriture qu'autant qu'il est nécessaire pour ne pas mourir? Serait-il vrai que la santé de mon âme me serait moins chère et moins précieuse que celle du corps?

Que de motifs se réunissent pour me persuader de communier souvent? La manne, cette vive et admirable

figure de la sainte Eucharistie, tombait tous les jours du ciel dans le désert, excepté le jour du sabbat, pour être la nourriture quotidienne de tous les enfants d'Israël. Notre-Seigneur, en choisissant le pain et le vin pour être la matière du sacrement, a voulu évidemment nous manifester le désir qu'il avait qu'il fût l'aliment fréquent et ordinaire de nos âmes, comme nous voyons que le pain et le vin sont la nourriture commune et ordinaire de nos corps. Quand le divin Maître enseigne aux hommes la manière de prier, il leur fait dire : *Notre Père, qui êtes aux cieux... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*; et les docteurs de l'Eglise sont d'accord qu'il s'agit ici avant toutes choses du pain sacré de l'Eucharistie, et que c'est pour cela que l'évangéliste saint Matthieu, en nous transmettant l'Oraison dominicale, écrit : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain au-dessus de toute substance, » panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie*. Les premiers chrétiens, auxquels les apôtres avaient fidèlement transmis les volontés et les désirs du Sauveur, communiaient tous les jours, comme il est constant. Non-seulement ils participaient à la sainte Eucharistie chaque fois qu'ils étaient assez heureux pour assister à l'oblation de l'auguste sacrifice, mais quand ils étaient privés de ce bonheur, ils emportaient avec eux le pain des anges, et dans leurs maisons, dans les solitudes, dans les prisons, ils se communiaient eux-mêmes avec les saintes hosties qu'ils avaient reçues des mains des prêtres. Ils auraient cru témoigner du mépris pour l'Eucharistie, et manquer à la profession de leur foi, s'ils avaient manqué un seul jour à s'incorporer la chair de la divine Victime. Il n'y avait en ce temps-là que les seuls indignes qui s'excluaient eux-mêmes, jusqu'à ce que leur péché ait été lavé par une pénitence suffisante : le ministre du sacrifice appelait tous les autres sans exception à la table du festin.

Le saint concile de Trente, qui a conservé le souvenir et le parfum de cette antique tradition, nous déclare qu'il souhaiterait que les fidèles communiaissent, non-seule-

ment spirituellement, mais aussi sacramentellement, chaque fois qu'ils assistent à la messe. Du moins, puisque cette sainte coutume n'est plus demeurée qu'une rare exception, « il avertit les fidèles avec une affection toute paternelle, il les exhorte, il les prie, il les conjure avec les entrailles de la miséricorde de notre Dieu..... de se mettre en état de recevoir fréquemment ce pain au-dessus de toute substance. »

Tous les Pères et tous les saints ont été unanimes pour recommander la communion fréquente, et pour la pratiquer eux-mêmes. Ils ne cessaient de soupirer après cette divine nourriture, et leur âme tombait en une sainte défaillance, quand elle venait, par quelque cause involontaire, à leur manquer longtemps. Ils estimaient que se priver de la communion, lorsqu'il ne se rencontre aucun obstacle pour la faire, était témoigner bien peu d'amour envers le Sauveur, et s'exposer, en écartant de son âme une grande abondance de grâces, à ne mener qu'une vie chrétienne languissante, faible, dépourvue d'énergie, sans constance et sans progrès. Combien de fois n'ai-je pas expérimenté la vérité de leur jugement? Je me plaignais de mes inconstances, de mes froideurs, de mes lâchetés, de mes chutes, et ne devais m'en prendre qu'à mon peu de zèle à venir m'asseoir souvent à la table des anges, où l'on mange le pain des forts. J'aurais dû alors en m'accusant moi-même, répéter la plainte du Roi-Prophète : « Mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain, » *aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.*

C'est un signe non équivoque du bon état d'une âme, quand elle aspire avec ardeur vers la communion, et qu'elle est avide de la recevoir souvent ; de même que, dans l'ordre de la vie corporelle, l'appétit qui nous fait éprouver de l'empressement pour les aliments, ressentir du plaisir en les mangeant, est un signe de santé et de force ; on est déjà malade ou sur le point de le devenir, lorsqu'on n'a plus aucun goût pour la nourriture et qu'on ne la prend que par contrainte.

Il n'y a que le père du mensonge qui puisse chercher à nous persuader de nous éloigner de la Table sainte et de différer nos communions sans raison. Il sait trop bien les avantages immenses que nous en retirons, et les prodiges admirables qu'elles opèrent, à mesure qu'elles sont plus fréquentes, pour ne pas mettre tout en œuvre, afin de nous en détourner. C'est à nous faire abandonner tout à fait la participation à l'auguste Eucharistie qu'il emploie ses principaux efforts. Quand il ne peut réussir à nous empêcher de communier à Pâques, il s'efforce du moins de nous empêcher de revenir à la Table sainte dans le cours de l'année. Nous trouvant ainsi sans force et sans défense pendant un si long intervalle de temps, il n'a pas de peine à nous faire tomber dans le péché mortel ; et, en multipliant nos chutes, il ne tarde pas beaucoup à assurer son triomphe, en nous éloignant tout à fait de la communion. Pour y réussir et parvenir à son but, que de prétextes ne fait-il pas valoir, que de stratagèmes n'emploie pas sa ruse infernale ! Il enveloppe quelquefois sa malice sous le voile du respect. Il nous représente que Dieu est trop grand, trop saint, le sacrement de l'Eucharistie trop auguste, pour que nous puissions sans témérité nous en approcher souvent. Il voudrait nous faire envisager la fuite et l'éloignement comme une marque de la profonde révérence que nous avons pour Dieu ; comme si c'était l'honorer que de manquer à son appel, quand il nous invite à venir à lui, et qu'il veut s'unir avec nous. Hélas ! combien d'âmes se sont laissé séduire par ces trompeuses apparences d'un respect hypocrite ! N'a-t-on pas vu dans l'Église, en ces derniers siècles, une secte, fameuse par la science de ses docteurs, par le nombre et l'éclat de ses disciples, par l'indomptable opiniâtreté de tous ses membres, ériger en maxime fondamentale de religion et de piété l'abandon des sacrements ? Des hommes, enflés d'un incroyable orgueil, sous prétexte de faire revivre la sainteté des premiers âges, enseignèrent alors une austérité de vertus exagérée et menteuse. Ils fermèrent toutes les issues de la miséricorde divine, pour ne

laisser agir que l'inflexible justice ; ils resserrèrent les voies déjà si étroites du salut, de manière à en rendre le chemin inaccessible ; cachèrent aux âmes les traits de l'inépuisable bonté de Dieu ; ôtèrent à la charité sa douceur, son charme et sa consolation, pour ne laisser subsister qu'un amour plein de roideur et d'âpreté, comme un feu qui aurait été allumé au brasier de l'enfer. Ravisant à la religion toutes ses émotions et toutes ses tendresses, ils présentèrent, dans leurs écrits et dans leur conduite, le hideux spectacle d'une piété hautaine, farouche et désespérante. Plusieurs parmi eux se laissèrent égarer jusqu'au point de désertier la Table sainte par esprit de dévotion ; de se priver, pour s'élever à une plus haute perfection, de la communion, même à Pâques et pendant plusieurs années, de mourir en refusant la consolation du viatique, les yeux remplis cependant des larmes d'une fausse componction. En mourant ainsi dans l'acte d'une obstination si persévérante, ils laissaient leurs partisans dans l'admiration de leur vertu, et les catholiques dans l'effroi et la stupeur à la vue d'un si incroyable aveuglement. Que pouvait inventer le démon de plus artificieusement pernicieux, qu'une hérésie qui faisait tourner les apparences de la sainteté contre la piété réelle, et damnait les âmes sous prétexte de les perfectionner ? Je ne puis m'empêcher de reconnaître que cette hérésie, d'une perversité tenace a insinué au loin son venin subtil, et que, de nos jours encore, un trop grand nombre d'âmes sont dupes, pour la fréquentation de la sainte Eucharistie, de ses maximes erronées et de ses préjugés funestes. Loin de moi ô mon Dieu, un esprit si directement opposé à votre esprit et à l'esprit de votre Eglise ! Ne permettez pas que je puisse jamais me persuader que le moyen de me sanctifier, c'est de m'éloigner de vous, que pourrais-je sans vous ? et si je suis déjà si faible, en venant souvent puiser la force dans votre sacrement, que deviendrais-je si je m'abstenaiss de communier, ou si je communiais rarement ?

CHAPITRE XXII.

De la Communion fréquente (suite).

Si je consulte les intentions évidentes de mon Sauveur, les maximes incontestables de l'Eglise, la pratique constante et universelle des saints, mes propres intérêts spirituels bien compris, je dois communier souvent. Mais si je regarde les dispositions de mon âme, les fruits que je retire de mes communions, que dois-je penser? Car il est de toute évidence, qu'à mesure que je multiplie davantage mes communions, mon Dieu, si prodigue de bontés envers moi, et prodigue de lui-même, exige de ma part des dispositions plus parfaites et des fruits plus abondants. Tel est le cri de la foi, tel est l'enseignement unanime de tous les maîtres de la vie spirituelle. Quel scandale, qu'une communion fréquente, avec une vie peu chrétienne, avec l'amour du monde, de ses plaisirs profanes et dangereux, de ses vaines parures, avec les recherches de l'orgueil, les aigreurs, les amertumes d'un caractère inconstant, chagrin et difficile, avec la dissipation, l'oubli de la prière et la légèreté, avec l'esprit de censure, de critique mordante, de moquerie et de médisance! Le monde s'étonne quelquefois d'un tel contraste, et s'en plaint hautement. Il prend de là occasion d'accuser l'auguste sacrement d'impuissance, la piété d'hypocrisie, la conduite des confesseurs, dans la direction des consciences, de lâche complaisance, ou d'ignorance et d'aveuglement. Il s'autorise de cette déplorable contradiction pour s'affermir dans son indifférence, en disant qu'il vaut mieux ne s'approcher jamais du Dieu de l'Eucharistie, que de le recevoir ainsi sans discernement et sans fruit. Je ne puis douter qu'il ne se mêle, dans ces plaintes que

j'entends, beaucoup d'exagération et de malice. Mais néanmoins n'y a-t-il pas, ô mon Dieu, un trop grand nombre de chrétiens qui donnent par leur faute occasion à ce scandale, en communiant sans assez de discernement ? Quel danger courent ces âmes inconsidérées et imprudentes ! Car des communions fréquentes, faites sans une épreuve suffisante, par un effet trop certain, engendrent bientôt la routine ; la routine engendre le mépris, et le mépris conduit à l'indifférence ou au sacrilège. Nous ne le voyons que trop souvent de nos yeux. Combien de jeunes filles surtout, promptes à s'exalter, faciles à recevoir toutes les impressions du dehors, immodérées en tous leurs désirs, même ceux du bien, sans règle de conduite fixée par la prudence, passent tous les jours, sans presque aucune transition, sans regrets comme sans remords, d'une communion presque quotidienne à un abandon absolu de la Table sainte, sitôt qu'elles rencontrent la moindre difficulté, sous le plus léger prétexte, et quelquefois sans aucune raison apparente ! C'est un grand malheur, qu'une conduite plus sage et plus modérée en leur première jeunesse aurait certainement prévenu, au lieu qu'il devient alors presque toujours irréparable, à cause de l'abus des grâces les plus abondantes et les plus précieuses.

Je dois donc, par rapport à la communion, prendre un sage milieu entre deux extrêmes. A Dieu ne plaise que je multiplie mes communions au hasard, pour faire comme ceux qui m'entourent, par complaisance pour mes supérieurs ou mes amis, par calcul d'intérêt, pour me donner la réputation d'une grande piété, sans en avoir la vérité, sans y faire de réels et sérieux progrès ! Mais à Dieu ne plaise aussi que je diminue le nombre de mes communions par défaut d'amour, par respect humain, par lâcheté, par paresse ! S'éloigner de la sainte Eucharistie pour s'autoriser à mener sans scrupule une vie imparfaite, pour se rassurer sur ses défauts que l'on caresse, sur ses défaillances perpétuelles, sur sa tiédeur habituelle : quelle illusion ! L'auteur de l'Imitation la

condamne en ces termes : « Chose déplorable ! il se
« trouve des tièdes et des lâches qui sont bien aises
« d'avoir sujet de remettre leur confession, et qui, pour
« être moins obligés de veiller sur eux-mêmes, souhai-
« tent que leurs communions soient différées. Hélas !
« que ces personnes, qui se dispensent si aisément de la
« communion, ont peu de charité ! que leur dévotion
« est faible ! » Ne suis-je pas tombé souvent dans cette
illusion, au lieu de me proposer le désir de la commu-
nion fréquente comme le motif le plus puissant de mes
efforts courageux, comme elle est le moyen le plus
efficace d'amendement et de progrès ? De quoi me sert-il
de rouler toujours dans un cercle vicieux, où je promène
sans fin ma misère ? Dieu m'appelle à la Table sainte,
pour m'attirer à la perfection. Avec sa grâce, je veux y
marcher.

J'ai besoin, pour me consoler, de me souvenir que les
maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire qu'il n'est
pas nécessaire pour la communion, même la plus fré-
quente, que la victoire sur nos défauts soit achevée et
complète ; mais qu'il suffit qu'elle soit commencée ; et
que nous ne tombions plus dans nos fautes et nos imper-
fections de chaque jour que par l'entraînement de notre
fragilité, sans qu'il y ait de propos délibéré d'offenser
Dieu. A bien plus forte raison, mes tentations, quelque
horribles que je les suppose, les plus pénibles en matière
d'impureté, ni les soulèvements involontaires de la
nature, ne doivent pas m'empêcher de communier sou-
vent. Au contraire, c'est au plus fort du combat, qu'ayant
un plus pressant besoin de secours, je dois m'empresser
davantage de m'unir au Dieu de l'Eucharistie, pour
obtenir la grâce de la résistance et de la victoire, au
moment même où je suis le plus vivement attaqué.

Dans ces luttes décisives et acharnées, la communion
fréquente est souvent l'unique moyen de salut. C'est ce
que m'enseigne admirablement l'auteur de l'Imitation.
« Il y en a quelques-uns, dit-il, qui ne souffrent jamais plus
« des tentations de Satan, que lorsqu'ils sont sur le point

« de se disposer à la sainte communion. Ce malin esprit, « comme il est écrit au livre de Job, vient parmi les enfants de Dieu, pour les troubler par sa malice ordinaire, ou les rendre timides ou irrésolus à l'excès, afin « de diminuer leur zèle, ou de détruire leur foi en la « combattant; et qu'ainsi, ou ils abandonnent entièrement la communion, ou s'en approchent avec tiédeur. « Mais il ne faut nullement se mettre en peine de ses « artifices et de ses illusions, quelque sales et horribles « qu'elles soient, mais rejeter sur lui-même tous ces fantômes. C'est un malheureux qu'il faut traiter avec dédain et avec moquerie, et quels que soient les attaques « et les troubles qu'il suscite, on ne doit point abandonner « la communion. »

Dans cette matière délicate de la fréquentation de la sainte Eucharistie, où tant d'erreurs ont été commises, où il est si facile et si dangereux de s'égarer, je suis heureux de pouvoir éclairer ma méditation par les lumières d'autorités imposantes. Je les puise dans le catéchisme du concile de Trente, que l'Eglise met entre les mains de tous les pasteurs pour leur servir de règle, et dans les écrits de saint François de Sales, ce maître consommé dans la science de conduire les âmes.

Ainsi parle le catéchisme du concile de Trente : « Les « fidèles ne doivent pas se contenter de recevoir seulement une fois chaque année le corps du Seigneur, « pour obtempérer à l'autorité du décret que l'Eglise a « porté; mais qu'ils se persuadent qu'il faut réitérer plus « souvent la participation à l'Eucharistie. Pour ce qui est « de savoir s'il est plus expédient de communier tous les « mois, toutes les semaines, ou tous les jours, on ne peut « sur ce point rien déterminer avec précision à l'égard « de tous les fidèles. C'est, néanmoins, une règle très-certaine que celle de saint Augustin : *Vivez de telle « sorte, que vous puissiez communier tous les jours.* C'est « pourquoi les pasteurs se feront un devoir d'exhorter « souvent les fidèles, afin que, de même qu'ils regardent « comme nécessaire de donner tous les jours des ali-

« ments à leur corps, ainsi ils ne négligent pas le soin
 « de nourrir et d'alimenter chaque jour leur âme par la
 « réception de ce sacrement, puisqu'il est évident que
 « l'âme n'a pas moins besoin de cette nourriture spiri-
 « tuelle que le corps de l'aliment matériel... Ils emploie-
 « ront à cette fin les autorités de tous les saints Pères,
 « qui recommandent extrêmement l'usage fréquent de
 « ce sacrement. Car ces paroles de saint Augustin :
 « *Puisque vous péchez tous les jours, recevez l'Eucharistie*
 « *tous les jours*, n'expriment pas seulement son senti-
 « ment particulier ; mais quiconque voudra faire un
 « examen sérieux se convaincra facilement que tous les
 « Pères, qui ont écrit sur ce sujet, ont pensé la même
 « chose. »

Saint François de Sales, dans son livre inimitable de l'Introduction à la vie dévote, s'exprime ainsi, en parlant à sa Philotée : « De recevoir la communion de l'Eucha-
 « ristie tous les jours, ni je ne le loue, ni je ne le vitu-
 « père ; mais de communier tous les jours de dimanche,
 « je le suade et en exhorte un chacun, pourvu que l'es-
 « prit soit sans aucune affection de pécher. Ce sont les
 « propres paroles de saint Augustin, avec lequel je ne
 « vitupère ni loue absolument que l'on communique tous
 « les jours, mais laisse cela à la discrétion du père spi-
 « rituel de celui qui se voudra résoudre sur ce point ;
 « car la disposition requise pour une si fréquente com-
 « munion devant être fort exquise, il n'est pas bon de
 « le conseiller généralement. Et parce que cette dispo-
 « sition-là, quoiqu'exquise, se peut trouver en plusieurs
 « bonnes âmes, il n'est pas bon non plus d'en divertir
 « un chacun ; ainsi cela se doit traiter par la considéra-
 « tion de l'état intérieur d'un chacun en particulier, ce
 « serait imprudence de conseiller indistinctement à tous
 « cet usage si fréquent, mais ce serait aussi imprudence
 « de blâmer aucun pour icelui, et surtout quand il sui-
 « vrait l'avis de quelque digne directeur. La réponse de
 « sainte Catherine de Sienne fut gracieuse quand lui
 « étant opposé, à raison de la fréquente communion,

« que saint Augustin ne louait ni ne vitupérait de com-
 « munier tous les jours. Eh bien, dit-elle, puisque saint
 « Augustin ne vitupère pas, je vous prie que vous ne le
 « vitupérez pas non plus, et je me contenterai. »

Et ailleurs : « Si les mondains vous demandent pour-
 « quoi vous communiez si souvent, dites-leur que c'est
 « pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de
 « vos imperfections, pour vous délivrer de vos misères,
 « pour vous consoler en vos afflictions, pour vous ap-
 « puyer en vos faiblesses. Dites-leur que deux sortes de
 « gens doivent souvent communier : les parfaits, parce
 « qu'étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne
 « point s'approcher de la source et fontaine de perfec-
 « tion ; et les imparfaits, afin de pouvoir justement pré-
 « tendre à la perfection ; les forts, afin qu'ils ne deviennent
 « faibles, et les faibles, afin qu'ils deviennent forts ;
 « les malades, afin d'être guéris ; les sains, afin qu'ils
 « ne tombent en maladie..... Dites-leur que ceux qui
 « n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent sou-
 « vent communier, parce qu'ils en ont la commodité, et
 « ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce
 « qu'ils en ont nécessité, et que celui qui travaille beau-
 « coup et qui est chargé de peines doit aussi manger les
 « viandes solides, et souventes-fois. Dites-leur que vous
 « recevez le saint Sacrement pour apprendre à le bien
 « recevoir, pour ce que l'on ne fait guère bien une
 « action à laquelle on ne s'exerce pas souvent. »

Il trace enfin en ces courtes paroles les dispositions
 nécessaires à la communion fréquente : « Pour commu-
 « nier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni
 « péché mortel, ni affection au péché véniel, et d'avoir
 « un grand désir de se communier ; mais pour communier
 « tous les jours, il faut outre cela avoir surmonté la
 « plupart des mauvaises inclinations, et que ce soit par
 « avis du père spirituel. »

Après tout, ô mon Dieu, je n'ai pas l'orgueilleuse pré-
 tentation de me diriger moi-même. Donnez-moi le goût et
 le désir de la communion fréquente ; mais je veux laisser

au guide de ma conscience le soin d'en régler l'exercice. Après lui avoir exactement découvert toutes les pensées, toutes les dispositions, tous les secrets de mon âme, afin que rien ne lui soit caché, je suivrai fidèlement tous ses ordres, comme s'ils venaient de vous-même; soit qu'il excite mes désirs trop lents, soit qu'il modère mon ardeur trop empressée, soit qu'il m'envoie fréquemment à la Table sainte, soit qu'il juge à propos de me priver de ce bonheur, je ne murmurerai pas; mais, me confiant en vous, j'espère que vous ne permettrez jamais que je m'é gare en obéissant.

CHAPITRE XXIII.

De la Communion spirituelle.

Il y a une sorte de communion dont parle le saint concile de Trente, bien connue des saints, que je puis pratiquer aussi fréquemment que le désire mon cœur, sans aucun danger, et avec d'immenses avantages : c'est la communion spirituelle. Elle consiste dans un désir ardent de s'unir au Sauveur Jésus présent dans l'Eucharistie. Privé de recevoir sa chair sacrée par la participation au sacrement, on appelle du moins, et l'on attire en soi-même son esprit, son cœur et sa grâce par les efforts de son amour; on provoque cet ami divin à venir s'établir et régner spirituellement dans une âme qui lui est dévouée. On se prépare à cette visite intérieure par les mêmes actes que ceux qui précèdent la communion sacramentelle, la haine du péché, la foi, l'humilité, la confiance et l'amour. L'action de grâces qui la suit s'exprime aussi en des actes analogues, d'adoration, de remerciement, de demande et d'offrande.

Nul doute que ces élans de notre âme ne réalisent

avec le Dieu de l'Eucharistie une union intime d'esprit à esprit, de cœur à cœur, pleine d'efficacité, comme elle est remplie de douceur et de consolation. Si Jésus n'agit point alors en nous par l'effet propre et admirable du sacrement reçu, il y agit par la force toute puissante de la bonté et de l'amour qui découlent du sacrement désiré, de cette fontaine et de cette source sacrées où sont accumulés tous les trésors de la grâce. Tous les maîtres de la vie chrétienne sont d'accord que la communion spirituelle produit dans l'âme des fruits très-abondants, et quelquefois même des fruits plus abondants que ceux de la communion sacramentelle, lorsque la première est faite avec des dispositions plus saintes et plus parfaites. Les saints étaient fidèles à la pratiquer très-souvent; il est arrivé plus d'une fois que Jésus, attiré puissamment par l'effort véhément de leur amour s'est laissé entraîner substantiellement même jusqu'à eux par un éclatant miracle, afin de montrer au monde quelle puissance a sur lui l'ardeur des désirs du cœur humain. Ainsi en est-il arrivé au jeune saint Stanislas de Kostka qui, au rapport de l'historien de sa vie, mérita deux fois de recevoir la sainte Eucharistie par le ministère des anges, en récompense de ce qu'il avait soupiré après la communion avec un amour plus grand encore qu'il n'avait coutumé.

Avec quelle facilité ne puis-je pas faire la communion spirituelle! Pour la communion sacramentelle, je ne puis tout au plus la faire qu'une seule fois par jour; ainsi l'a réglé l'Eglise dans sa profonde sagesse. Mais je puis renouveler la communion spirituelle plusieurs fois dans une même journée, à toutes les heures du jour; le nombre n'en étant limité par aucune autorité n'a d'autres bornes que l'étendue même de mes désirs et la vivacité de mon amour. Je ne puis communier sacramentellement qu'en interrompant mes occupations et mes autres devoirs; que dans une église qui est le lieu du sacrifice et de la participation à l'Eucharistie, à moins que l'infirmité ou la maladie ne me retiennent

prisonnier dans mon habitation. Mais pour la communion spirituelle, je puis la faire sans interrompre extérieurement, d'une manière apparente, l'ordre ordinaire de ma vie ; partout où je veux, dans quelque pays, dans quelque lieu que ce soit, la nuit aussi bien que le jour, en voyage comme en repos, au milieu des agitations de la mer, dans le tumulte des camps, parmi les sociétés les plus nombreuses comme dans la solitude. Pour la communion sacramentelle, il faut nécessairement observer la rigueur du jeûne, ou s'en priver absolument, si ce n'est en danger de mort ; la communion spirituelle n'exige aucune préparation du corps ; elle ne requiert que les seules dispositions de l'âme, où le mystère s'accomplit tout entier.

Le moment le plus favorable pour la communion spirituelle est celui où l'on offre sous nos yeux l'auguste sacrifice de la Messe. En considérant par la foi Jésus qui vient de naître sur l'autel par l'effet tout-puissant de la parole sacerdotale, fécondée par le Saint-Esprit ; en le voyant porté entre les mains du prêtre, incorporé à lui par la sainte communion, distribué aux pieux fidèles qui ont le bonheur de participer à l'hostie sacrée, on soupire ardemment après ce jour précieux où il sera donné de jouir de cette même faveur, dont on se reconnaît encore indigne, et tout embrasé par la contemplation de ces mystères d'amour dont on est témoin, on appelle Jésus à soi par les cris de ses désirs ardents. Le temps d'une visite au Saint-Sacrement, d'un salut ou d'une bénédiction est aussi très-propice ; non content d'adorer le Sauveur présent, de lui présenter ses supplications, et de recevoir ses grâces, on s'élançe vers lui en esprit, et on l'appelle à soi, pour s'unir ensemble. Je puis faire la même chose, chaque fois que je passe devant une église, au lieu de me contenter seulement d'adorer le Dieu infiniment aimable qui l'habite par amour pour moi. Le souvenir récent, ou l'espérance prochaine de la communion sacramentelle, sont également des occasions très-favorables pour communier spirituellement, lorsque

notre cœur s'efforce, autant qu'il est en lui, d'éterniser cet heureux passé, ou de prévenir et de hâter cet avenir délicieux.

Que j'admire et que j'aime, ô mon Dieu, ces suaves industries de la charité qui me sont enseignées par l'Eglise et par vos saints ! Il s'en faut bien qu'elles soient vaines et stériles, ou que personne ait le droit de les rejeter et de les mépriser comme des raffinements outrés d'une piété qui délire, à force d'exagérer ! C'est vous qui leur avez révélé ces merveilleux secrets. Pour moi je les accueille et les embrasse avec joie et reconnaissance. J'avais besoin de ce dédommagement, que je puis trouver en la communion spirituelle, pour me consoler de ne pas m'unir plus souvent à votre sacrement. Car, si je ne me fais illusion, il me semble, ô Dieu de l'Eucharistie, que j'ai un tel désir de vous recevoir, que j'ose emprunter ces belles paroles à saint Jean Chrysostôme, pour les appliquer à moi-même : « Ne voyez-vous pas avec quelle
« promptitude les petits enfants saisissent les mamelles
« de leurs mères, avec quelle impétuosité ils y collent
« leurs lèvres ? Et nous aussi, animés d'une égale allé-
« gresse, venons à la Table sainte, à ces mamelles d'un
« lait spirituel et divin ; que dis-je ? courons-y avec une
« ardeur plus grande encore, comme des enfants qui
« sucent et boivent la grâce du Saint-Esprit, et que la
« privation de cette nourriture sacrée soit notre unique
« douleur. »

CHAPITRE XXIV.

De la Première Communion.

Il y a dans la vie deux communions qui ont un caractère tellement particulier, qu'il est impossible de ne pas les distinguer de toutes les autres : c'est la première et la dernière communion. Première communion et saint viatique ! deux extrémités ineffables, qui méritent de fixer le long regard d'une méditation sérieuse.

Soit qu'on l'ait déjà faite, soit qu'on l'attende encore, on ne peut écouter retentir à ses oreilles le mot de première communion, sans un saint transport de l'âme et un doux frémissement du cœur. L'enfant qui soupire encore après elle, la regarde de loin comme un mystère profond d'un bonheur immense, inconnu ; et le vieillard, ému par cet écho du passé, se retourne avec joie en arrière pour la contempler dans un doux souvenir où il se rajeunit en se reposant.

De l'aveu et du consentement unanime de tous ceux qui ont conservé quelque reste du sentiment chrétien, le jour de la première communion est le plus beau et le plus heureux de la vie. Il a tant de charmes, qu'il suffit souvent de prononcer seulement son nom, pour arracher des larmes d'attendrissement au juste qui a persévéré ; de repentir, au pécheur qui s'est égaré ; d'espérance, aux plus endurcis et aux plus désespérés.

L'impiété, si implacable dans son inimitié ou son mépris envers tout ce qui touche à la religion, respecte elle-même la première communion, par la force secrète d'un instinct irrésistible. L'enfant de la première communion devient, quelque part qu'il aille, un objet de vénération et de sorte de culte : on l'accueille dans toutes les familles comme une bénédiction vivante ; on l'embrasse

avec recueillement, comme un ange de Dieu; on le respecte comme un temple. Quiconque, sans le connaître, le voit passer dans l'appareil de sa joie, s'arrête pour le contempler, et s'apprête à se découvrir devant lui par respect. En sa présence le blasphémateur contenu se tait, le méchant devient meilleur, et le plus farouche s'adoucit un instant. Il faut être descendu bien bas dans les degrés du vice, plus bas qu'on y descend d'ordinaire, pour échapper à cette impression.

Toutes les communions sont fécondes en grâces et en délices; mais nulle ne l'est à l'égal de la première communion. La première fois que le Dieu de l'Eucharistie s'unit à l'âme, il y entre avec tant de bonté, il y verse tant de richesses, que cette admirable et divine nouveauté la ravit d'une manière incomparable que rien ne pourra plus désormais ni surpasser ni même égaler.

Que l'Eglise a été pieusement et sagement inspirée, de donner à l'action de la première communion la solennité d'une grande fête! Elle veut qu'on y soit disposé par des préparations longues et sérieuses, et d'abord par l'instruction. Sitôt que l'intelligence des plus jeunes enfants s'ouvre au premier rayon de lumière, avant que l'erreur et le mensonge n'aient réussi à la pervertir, elle souhaite qu'on y introduise la vérité de Dieu, comme dans un royaume que le baptême lui a conquis. Quel spectacle digne d'admiration que la vue des progrès que fait la vérité dans ces âmes dont elle s'empare peu à peu, sous la direction cachée mais certaine de l'Esprit-Saint! C'est dans cet âge tendre que la doctrine catholique fait ses impressions les plus faciles et les plus durables. C'est alors la simplicité de la foi dans toute sa candeur, ne connaissant point encore les orgueilleuses répugnances d'une raison empoisonnée par le souffle de l'incrédulité. A mesure que les plus grands mystères sont exposés, l'enfant y croit sans aucun doute, avec une inébranlable certitude, appuyé avec assurance sur le témoignage d'une autorité dont toutes ses faiblesses lui révelent la nécessité.

Mais ce qui se passe dans son cœur est plus merveilleux encore. J'ai besoin de me réfugier de la froideur du présent dans les douces ardeurs du passé, pour comprendre et apprécier la vivacité et la profondeur des émotions qu'éprouve une jeune âme, quand toutes les richesses de la divinité lui sont pour la première fois successivement montrées. Elle tressaille, tantôt d'admiration, tantôt de crainte et d'amour, en apprenant à connaître la grandeur infinie du Seigneur, sa justice terrible, ses amabilités et sa bonté sans bornes. Que Dieu lui paraît grand ! que Dieu lui paraît bon ! surtout lorsqu'on lui découvre les ineffables mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ; quand on lui fait entrevoir les brillantes perspectives d'un paradis sans fin, où Dieu lui-même sera notre grande récompense. Hélas ! dans le progrès des années, la répétition fréquente des mêmes vérités, l'habitude de les contempler, jointes aux préoccupations incessantes de la vie, nous y rendent presque insensibles. Mais dans cet âge tendre, la nouveauté de si grandes choses permet de les goûter dans toute leur force.

C'est au moment où le cœur des enfants s'ouvre à ces impressions, que l'Eglise leur montre de loin les joies enivrantes de la sainte Eucharistie, où Dieu se donne à l'homme dès cette vie sous les voiles du sacrement d'amour. Qui pourrait dire l'effet que produit cette magnifique espérance ? Dès lors un attrait intérieur, puissant, divin, attire ces âmes vers l'hostie sacrée. A mesure que le grand jour approche, car c'est ainsi qu'on appelle le jour de la première communion, l'attrait augmente toujours et se change en une sorte de violence, qui produit un sentiment indéfinissable. Comme l'aimant qui attire à lui le fer, à mesure que les distances diminuent, l'attire avec une force qui se multiplie toujours, ainsi ces âmes se précipitent vers le Dieu de l'Eucharistie par l'ardeur toujours croissante de leurs désirs. En même temps on les voit se purifier des moindres fautes, amender leur vie, corriger leurs défauts et se rendre capables,

pour l'amour de Jésus qu'elles attendent, des plus grands sacrifices.

CHAPITRE XXV.

De la Première Communion (suite).

Lorsque les jeunes chrétiens sont arrivés à cet âge intéressant, qui est sur les confins de l'enfance qui finit et de l'adolescence qui va commencer, on les admet comme convives au festin eucharistique si longtemps attendu, si ardemment désiré. C'est alors le vrai printemps de la vie. L'intelligence a déjà ses clartés, l'innocence conserve encore toute sa fleur ; la vertu avec sa charmante simplicité commence à avoir son mérite, au milieu des petits combats qu'elle soutient ; car déjà les passions s'agitent faiblement, sans exciter encore de violents orages ; les sombres préoccupations de la vie n'ont point encore troublé la sérénité de l'âme ; l'amour de l'intérêt, qui flétrit tout sentiment délicat, n'a point encore dressé ses autels. C'est le moment le plus favorable pour votre visite, ô Dieu de l'Eucharistie ; venez, car vous ne trouverez jamais un sanctuaire ni mieux orné, ni plus agréable à votre majesté. Venez, pour jouir du beau travail de votre grâce, pour mettre le comble à vos bontés, en vous donnant vous-même.

Après avoir reçu du prêtre la précieuse absolution de tous ses péchés, après s'être incliné sous la bénédiction de son père et de sa mère, chaque enfant, la nuit qui précède le jour de la première communion, croit voir en songe ou en vision, pendant la paix et la douceur d'un sommeil léger, cette belle figure que décrit Salomon au livre des Proverbes : « La sagesse s'est bâti une maison ; elle a taillé « sept colonnes. Elle a immolé ses victimes et

« mêlé le vin ; elle a dressé la table du festin et envoyé
 « ses servantes à la forteresse et aux murailles de la ville,
 « pour inviter ses convives : Si quelqu'un est petit, qu'il
 « vienne à moi. Et elle a dit à ceux qui n'ont point en-
 « core la sagesse : Venez, mangez mon pain, buvez le
 « vin que j'ai mêlé pour vous. Quittez l'enfance, et mar-
 « chez désormais dans les voies de la prudence. »

Le matin du grand jour, l'ange du réveil touche de bonne heure le cœur de tous ces heureux enfants, qui se hâtent, dans l'allégresse et la jubilation, de revêtir les ornements inaccoutumés de cette fête nouvelle. Qu'ils sont beaux à voir rangés avec ordre dans l'église, comme une armée céleste, comme une légion d'anges, dans l'éclatante blancheur de leurs vêtements symboliques ! Mais l'innocence qui reluit sur leurs fronts radieux, la joie qui étincelle dans leurs yeux et sur tous les traits du visage, avec ce mélange admirable de recueillement profond qui tempère tout excès, forment un ornement si beau qu'on ne doit sans doute le retrouver qu'au ciel. Plus il y a de simplicité apparente, plus on éprouve de plaisir et de surprise dans cette contemplation ravissante. Les témoins intéressés de cette scène toute céleste frémissent involontairement en eux-mêmes. Au moment où Dieu se donne à leurs enfants, à leurs protégés, à leurs jeunes amis, ils participent à leur vie, et n'ont tous qu'un même cœur avec eux. On croirait que Dieu touche en même temps toutes les âmes, et que l'influence de sa grâce se fait partout sentir à la fois. Mais pour nos petits anges de la terre, quand ils s'avancent vers la Table sainte, tandis que tous les yeux les regardent, eux ne voient personne, que Jésus seul qui les appelle à lui. O hostie sacrée, reposez doucement sur cette langue, qui ne se délie encore que pour vous louer et vous bénir ; descendez dans ce cœur où vous avez allumé d'avance un incendie d'amour. Et vous, ministres du sanctuaire, recueillez, comme des perles précieuses et des diamants, les larmes que vous voyez couler. Au retour de la Table sainte, on dirait qu'un rayon de la Di-

vinité se réfléchit sur la tête de chaque enfant : Dieu l'a tellement absorbé, qu'il a besoin qu'on le dirige comme un aveugle, de peur qu'il ne s'égaré et ne trouble les rangs ; mais son cœur ne s'égarera pas, car il sait bien qu'il est avec Jésus ; il le sait, mais il ignore tout le reste. O Jésus, gardez pour toujours ce cœur à qui vous êtes et qui est à vous.

Il est vrai que tous les enfants n'éprouvent pas, le jour de la première communion, ces saintes émotions dans un même degré : quelques-uns même n'en ressentent aucune sensiblement et ne trouvent dans leurs yeux aucune larme à répandre. N'importe ! Quiconque a bien fait ce qu'il a pu, éprouve ce jour-là un bonheur réel qu'il ne trouvera plus jamais et qu'il ne voudrait échanger avec aucun autre. Il se dit à lui-même la parole de l'Épouse des sacrés Cantiques : « Je me suis assise à l'ombre de cet arbre de vie après lequel je soupirais ; j'ai goûté de son fruit, qui m'a paru plein de douceur, » *sub umbra illius, quem desideraveram, sedi ; et fructus ejus dulcis gutturi meo.* Il sait bien que s'il venait à mourir en cette journée, il irait au ciel continuer une fête qui n'a son complément que dans l'éternité.

Que dira l'incrédulité pour expliquer cette joie de la première communion ? Dira-t-elle qu'elle est le fruit d'une imagination exaltée, ou bien que c'est uniquement le plaisir naturel que font goûter à l'enfant les brillantes nouveautés dont il est environné ? Je n'ose nier absolument que ces choses n'exercent quelque petite part d'influence sur de jeunes cœurs ; mais ce serait une amère dérision de vouloir se contenter de cette vaine explication. Car l'homme n'a-t-il pas dans la vie d'autres jours de fêtes ? ne revêt-il pas de plus riches et de plus brillants ornements ; ne ceint-il pas des couronnes ? ne cueille-t-il point des lauriers ? Et cependant a-t-il jamais goûté de nouveau la joie pure et complète de sa première communion ? Demandez à la mère, que rien ne peut égaler dans la connaissance du cœur de son enfant, si le jour de la première communion il n'y avait point,

dans l'étreinte étroite dont il la serrait, dans ce long baiser qu'il lui donnait, toute la révélation d'un mystère de reconnaissance, d'amour, de joie et de bonheur, qui ne s'est jamais manifesté d'autres fois? O Dieu! que ce langage muet était éloquent! qu'il disait de choses! L'action de Dieu paraît encore davantage dans les changements surprenants que la première communion opère dans le cœur et la conduite des enfants, au point de les rendre méconnaissables. Les résolutions de ce jour sont les plus fortes de toute la vie, celles qu'on oublie le moins, celles auxquelles on revient le plus facilement, même après de longs égarements.

O jour de ma première communion, que vous étiez beau! Je vous salue de loin, comme mon plus cher et plus précieux souvenir. Blanche parure, symbole de mon innocence, couronne fleurie de ma virginité, brûlant flambeau, image de ma foi et de ma charité, qu'êtes-vous devenus?

O Dieu, que je vous aimais ce jour-là! Etes-vous changé? êtes-vous devenu moins aimable depuis que vous m'avez comblé d'un si grand nombre de nouvelles grâces?

Ah! rendez-moi mon innocence d'alors, ma ferveur et mon amour de la première communion. Laissez-vous toucher, et touchez-moi vous-même par ce souvenir. Faites que j'y revienne souvent retremper mes forces, exciter mon courage, panser mes blessures, laver mes plaies, échauffer mon amour et changer mon cœur.

CHAPITRE XXVI.

Du Viatique.

Il faut mourir : c'est une loi inévitable portée contre nous tous. Inutilement je voudrais me roidir et regimber contre l'aiguillon de la mort; toutes mes vaines terreurs et mes inutiles résistances ne font que l'irriter et assurer davantage la force de son triomphe. Tôt ou tard, la dernière heure sonnera pour moi à l'horloge de la vie. Quelle effrayante nécessité! Rien n'est plus terrible, mais rien n'est plus certain!

Nous ne devons tous mourir qu'une seule fois, et c'est la mort qui tranche la question de notre éternité. Après la mort, le jugement. L'arbre demeure du côté où il est tombé. S'il en est ainsi, est-il sage de n'être attentif qu'à éloigner à tout prix la pensée de cette fatale extrémité, et qu'à s'étourdir sur le bord du précipice où l'on va tomber? N'est-il pas plus raisonnable et plus chrétien de se familiariser peu à peu, par la méditation, avec cette image lugubre, et de dépouiller ce fantôme de son horreur? Il est surtout conforme à la prudence et à mes intérêts de me préparer des consolations pour ce dernier moment, des assurances pour les suites qu'il doit entraîner. Les saints étaient parvenus, avec la grâce de Dieu, non-seulement à ne plus craindre la mort, mais à l'aimer, mais à la désirer. Peut-être que je pourrais apprendre de leurs exemples à m'écrier un jour avec l'un d'eux : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir. »

C'est vous, Dieu de l'Eucharistie, qui m'aidez dans cet important travail. Car c'est vous qui adoucisiez l'amertume de la mort, qui lui prêtez même des charmes :

c'est vous qui fournissez au mourant d'abondantes consolations et lui donnez de solides espérances. Non content de nous avoir appris à mourir, en subissant vous-même la mort; de nous avoir offert sur la croix le modèle parfait de la soumission, de la résignation, de la paix et de la sérénité, vous voulez encore venir en personne nous encourager, nous aider, nous fortifier, nous réjouir même jusque dans la mort.

C'est le touchant spectacle que présente à ma foi la communion en viatique. Lorsqu'un homme, atteint d'une infirmité qui va jusqu'à la mort, est étendu sur son lit de douleur, en même temps qu'il souffre de l'effort de la maladie, il sent son cœur, en proie aux plus vives préoccupations, se déchirer cruellement. Outre la pensée des séparations qui vont se consommer, il redoute cet avenir inconnu qui va s'ouvrir devant lui, ce jugement inflexible de Dieu qu'il est sur le point de subir, cette interminable éternité dans laquelle il va être jeté. Il lui faut aussi soutenir, dans l'épuisement de ses forces physiques et morales, de suprêmes combats contre le démon, les plus terribles et les plus acharnés de toute la vie. Car l'ennemi de notre salut, toujours avide de nous perdre, redouble d'efforts et de fureur aux derniers moments, parce qu'il sait que la victoire sera décisive.

En cet état, le moribond cherche en lui-même de quoi se rassurer. Mais la vue de son passé, à la clarté de la mort, l'effraie et le fait trembler. Il cherche du secours autour de lui. Mais ses parents et ses amis ne savent que se lamenter et gémir; ils l'entourent de soins empressés, mais inquiets; ils essaient de lui dissimuler le danger de sa position; mais les sinistres appréhensions qu'ils éprouvent ne se trahissent que trop visiblement dans les traits de leurs visages consternés. Cependant la mort, ardente dans sa marche, avance toujours en hâtant ses pas; les derniers moments ne sont plus éloignés.

Que faire? Vous appeler, doux médecin des âmes, ô Jésus, Dieu de l'Eucharistie. Vous êtes alors la dernière,

mais souveraine et inépuisable consolation. Qu'on aille dire au Sauveur de la part du malade : *Seigneur, celui que vous aimez est malade*. Aussitôt il s'empresse, porté par les mains du prêtre qui doit alors tout quitter, tout abandonner, fût-ce même l'oblation du redoutable sacrifice, d'aller au secours du moribond. Quand le prêtre entre dans la chambre du malade, séjour de souffrances et de désolations, il commence par faire entendre cette belle salutation évangélique : « Que la paix soit sur cette maison, » où Jésus fait son entrée, *paax huic domui*; et les assistants répondent : « et sur tous ceux qui l'habitent, » *et omnibus habitantibus in ea*. Puis, après quelques courtes préparations, il élève en haut la sainte hostie, et la montrant au malade, il lui dit : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde*. Ayez donc confiance et consolez-vous, âme chrétienne. Vous redoutez un juge, et c'est encore un Sauveur qui vient à vous; vous tremblez à la vue de vos péchés passés, et le sang divin d'une victime infinie les a purifiés; vous craignez une condamnation, et le Dieu qui vous a pardonné vient vous donner le baiser de la réconciliation et de l'amitié; le démon vous fait peur, Jésus vient le combattre avec vous, et si Dieu est pour vous, qui sera contre vous? La mort provoque vos répugnances, mais Jésus qui l'a subie le premier pour vous, l'a aussi vaincue; il vient achever en vous sa victoire, en déposant dans votre chair le germe glorieux de la résurrection et de l'immortalité; il vous donne les arrhes du bonheur éternel dont vous allez entrer en jouissance. Vous ignorez le chemin de ces régions inconnues qui sont au delà du tombeau; Jésus va vous servir de guide et d'introducteur; recevez maintenant sous les voiles du sacrement, Celui que vous allez voir bientôt face à face au ciel. *Que le corps de Jésus-Christ, que je vous donne, vous garde contre le malin esprit et vous conduise à la vie éternelle. Amen*. Que peut-il maintenant vous manquer? Vous avez reçu Dieu même en *viatique*, c'est-à-dire en provision et en nourriture de voyage, de ce grand voyage

du temps à l'éternité. N'est-il pas temps d'entonner le cantique du départ : « Partez, âme chrétienne, de ce monde, » *proficiscere, anima christiana, de hoc mundo?* Quel moment plus favorable pour mourir?

En cet instant, que tout est changé dans le malade ! Ses terreurs sont apaisées, ses craintes dissipées ; la paix est dans son cœur, la sérénité dans ses traits ; il ne se plaint pas, il est soumis et résigné. Au lieu de fuir la mort, il l'attend avec calme, il lui tend les bras, il la désire, et, tout plein du bonheur de la communion, il s'écrie avec saint Paul : « Je souhaite ma dissolution, pour être » toujours « avec Jésus, et ne plus m'en séparer, » *cupio dissolvi et esse cum Christo*. Alors pour lui, mourir ce n'est plus mourir, c'est s'endormir du sommeil de la paix, c'est commencer une vie nouvelle.

Pourquoi donc les mondains redoutent-ils et repoussent-ils cette visite du Dieu de l'Eucharistie ? Ils la regardent comme une chose sinistre et funeste ; ils n'oseraient l'annoncer au malade. Le prêtre ne vient, croient-ils, que pour donner la mort. Insensés ! puisqu'il faut mourir, quoique nous en ayons ; puisqu'après la mort, il faut être jugé ; puisqu'après le jugement, il faut tomber dans l'éternité, pourquoi nous priver ou priver les autres de l'unique soutien dans une telle extrémité ? Faudra-t-il moins mourir, parce que le prêtre n'aura point été appelé ? Vaut-il mieux mourir sans Jésus, sans viatique, ou mourir avec Jésus, avec le viatique suprême ? Comment craindre que le Sauveur fasse quelque mal, lui qui ne fait que du bien ? N'est-il pas la source de la vie ? ne peut-il pas rendre la santé aux malades ? Il le fait souvent, ainsi que l'atteste une expérience incontestable. Mais il leur donne toujours la paix.

Au reste, quoi qu'il en puisse être des répugnances injustes et impies des mondains, c'est une obligation rigoureuse de recevoir la sainte communion en viatique à l'article de la mort, et de la procurer à ceux qui dépendent de nous pour ces soins spirituels. Malheur à celui qui, par sa faute, sort de ce monde sans être muni de ce

secours nécessaire ! Malheur aussi à quiconque laisse volontairement mourir un père, une mère, un époux, une épouse, un enfant, un ami, sans leur donner cette marque d'affection et de dévouement que rien ne peut suppléer ? Il leur sera demandé compte de l'âme qu'ils auront ainsi laissé perdre.

Pour moi, ô Dieu de l'Eucharistie, ne permettez pas que je sois privé à la mort du bonheur de vous recevoir avec un redoublement de foi, de confiance et d'amour. Après vous avoir aimé et m'être uni à vous pendant la vie, que je vous goûte encore et que je vous savoure avec de nouvelles délices, ô Jésus, que j'espère voir et goûter éternellement dans les joies du ciel, dont la communion est l'avant-goût !

Esto nobis prægustatum, mortis in examine « que nous vous goûtions, avant de subir l'épreuve suprême de la mort ! »

CONCLUSION.

J'ai médité, selon ma faiblesse, l'auguste sacrement de la sainte Eucharistie. Que je suis éloigné d'en avoir sondé toutes les profondeurs et d'avoir épuisé ses inépuisables richesses ! Cependant, ce que j'ai pu tirer de trésors de cet abîme de puissance, de sagesse et de bonté, a suffi pour me transporter d'admiration, de reconnaissance et d'amour. Que serait-ce, si j'avais le regard et le cœur des saints ?

Toutefois mes lumières, quelque infimes qu'elles soient, c'est vous, ô mon Dieu, qui me les avez données ; je vous en remercie, comme d'une grâce très-précieuse. Quel bonheur pour moi, parce que je suis né dans le sein de l'Eglise catholique par un effet de votre miséricorde, de connaître la sainte Eucharistie, que tant d'autres ignorent et méconnaissent, parce qu'ils sont nés dans l'infidélité ou l'hérésie !

Prosterné humblement devant les autels sacrés, je m'unis aux anges du sanctuaire, et j'adore avec eux dans un profond anéantissement Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, réellement et substantiellement présent sous les espèces sacramentelles. Je crois fermement, sans aucun doute, sans aucune hésitation, que le prêtre légitimement ordonné, a reçu le pouvoir ineffable de changer par sa parole féconde la substance du pain

et la substance du vin au corps et au sang du Sauveur Jésus, tel qu'il réside à la droite de son Père, dans la splendeur des cieux, quoiqu'il demeure caché.

Ce mystère, il est vrai, impose silence à mes sens, étonne et surpasse ma raison. Mais les lumières de la foi sont infiniment supérieures à celles de mes sens et de ma raison. Mon cœur s'y soumet avec joie. Car l'Eucharistie lui rappelle tout ce que Dieu a daigné faire pour l'homme, tout ce que le Christ a opéré pour son salut; elle perpétue sous mes yeux l'exercice de l'amour divin, dans ce qu'il a de plus élevé, de plus vif et de plus tendre.

Vraiment la sainte Eucharistie est la plus grande merveille que Dieu ait faite; c'est le trésor par excellence de l'Eglise.

Par elle nous offrons au Seigneur un sacrifice d'une valeur infinie, qui paie à sa majesté le tribut de louanges, de remerciement, d'expiation et de demande, que nous lui devons. Elle unit l'homme à Dieu, la terre au ciel, par un médiateur divin. Si l'Eucharistie nous était ôtée, la prière de l'homme ne pourrait plus être entendue, parce que le cri de sa misère et de ses iniquités serait plus puissant; nous ne pourrions plus espérer en la miséricorde, et nous n'aurions à attendre que les terribles effets de la justice. Mais la voix de l'Agneau qui s'immole sur l'autel eucharistique couvre tout autre voix, elle appelle partout, jusque dans le purgatoire, le pardon et les bénédictions. Qui pourra comprendre, ô mon Dieu, jusqu'à quelle hauteur s'élève la dignité et la valeur du culte chrétien, par la vertu de l'auguste sacrifice?

Jésus-Christ, Notre-Seigneur, immolé sur l'autel, veut encore demeurer parmi nous dans le sacrement de l'Eucharistie. Il se fait volontairement le compagnon de notre exil, en se condamnant à la prison du tabernacle. C'est là qu'il se rend facilement accessible à nous tous, afin de recevoir nos hommages et accueillir nos requêtes. C'est là qu'il continue à nous instruire et à nous servir de modèle. Il se montre notre ami, notre conseil, notre médecin, notre consolateur. A toute heure du jour et de

la nuit, nous pouvons nous approcher de lui. Mais quoique absents, son regard divin nous suit partout : au sein du repos apparent auquel il s'est assujéti, son cœur est pour nous dans une perpétuelle et miséricordieuse activité. C'est lui qui pourvoit à tous nos besoins, et prévient nos désirs.

Quelle gloire immense procure à nos temples la présence de ce Roi divin, à qui nous y donnons l'hospitalité ! La gloire si grande du temple de Salomon, brillante figure de nos églises, disparaît et s'efface devant cette auguste et incomparable réalité. Avec combien d'empressement et de respect je dois venir à ce vestibule du ciel pour y goûter les ineffables délices de la conversation du Sauveur Jésus !

Ce n'est encore jusqu'ici que le commencement des condescendances divines. C'est dans l'union avec nous que Jésus-Christ Notre-Seigneur trouve la consommation de son amour dans le sacrement de l'Eucharistie. Ses desseins ne sont pleinement accomplis que lorsque nous l'avons reçu par la sainte communion. Alors Dieu se donne véritablement à nous ; il devient notre nourriture ; nous l'incorporons à nous ; et l'union est rendue si intime, que nous nous transformons en lui, et que nous vivons en lui. Dans la communion, il est notre force et notre soutien, il verse en nous des torrents de grâce, il nous donne le gage de la résurrection, les arrhes de l'éternité bienheureuse, un avant-goût du ciel ; car le ciel, c'est une communion qui dure toujours.

O Père éternel, je vous remercie de ce que vous avez tant aimé le monde, que vous lui avez donné votre Fils unique, non-seulement une fois, mais que vous le lui donnez perpétuellement, sous les voiles du sacrement, en tout temps et partout, jusqu'à la consommation des siècles.

O Fils éternel, je vous remercie des humiliations et des anéantissements de l'autel, auxquels vous vous condamnez pour l'amour de moi. J'admire comment vous avez institué la sainte Eucharistie, pour être l'ineffable

complément du mystère de l'Incarnation, afin de vous unir et de vous donner à chacun de nous en particulier, après vous être uni et donné à l'humanité en général.

O Esprit-Saint, je vous remercie, vous l'amour infini par qui ont été conçus et dirigés ces desseins admirables de miséricorde et de tendresse. C'est vous qui vivifiez la parole du prêtre, et lui donnez la merveilleuse puissance de produire la sainte Eucharistie ; c'est vous qui entretenez sur l'autel le feu divin où se consume l'auguste Victime, dans les ardeurs de la charité. C'est vous qui préparez nos cœurs pour les disposer à la visite de Jésus ; c'est vous qui l'aidez dans la dispensation de ses grâces dans nos âmes.

O Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, qui me donnez le sacrement d'Eucharistie par un accord et un conseil unanime, soyez loué, soyez béni dans tous les siècles des siècles. Que je commence dès cette vie mortelle le cantique de reconnaissance que j'espère continuer au ciel en union avec Marie, avec les anges, avec les saints. Je veux dès maintenant vous adorer et vous remercier avec eux tous.

O Eucharistie, de tous les sacrements le premier en ordre de dignité et d'excellence, c'est de vous comme de leur source que dérivent les grâces qui sont renfermées en eux tous. Vous être le *Saint-Sacrement*, le *Sacrement d'amour*, le *Sacrement par excellence*. C'est vous qui êtes le centre où toute la religion vient aboutir. Vous êtes, dans l'Eglise, le foyer de lumière et de chaleur qui communiquez partout la clarté et la vie. Si le soleil matériel qui éclaire ce monde visible venait tout à coup à s'éteindre ou à disparaître, nous retomberions dans l'horreur d'une profonde nuit, et toute créature périrait de froid. Si l'Eucharistie venait à défaillir, le monde des âmes retomberait dans les ténèbres, et le froid de la mort glacerait tous les cœurs : alors viendrait la fin de toutes choses. Restez-nous donc, ô bien suprême !

Salut et amour à vous, « ô festin sacré, dans lequel

Jésus m'est donné : la mémoire de sa Passion est honorée ; l'âme est remplie de grâce, et je reçois le gage de la gloire future, » *ô sacrum convivium, in quo Christus sumitur : recolitur memoria Passionis ejus ; mens impletur gratia ; et futurae gloriae nobis pignus datur !*

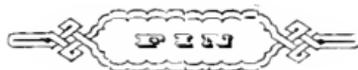




TABLE DES MATIÈRES.



DÉDICACE.	
PRÉFACE	11

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ est-il réellement présent dans l'Eucharistie ?

CH. I.	Introduction à l'Acte de foi sur la présence réelle	15
CH. II.	Les luttes victorieuses de la Foi contre l'impiété et l'hérésie	20
CH. III.	Le triomphe de la Foi sur les sens et la raison	25
CH. IV.	La Foi en la Présence réelle, fondée sur la parole de Dieu.	28
CH. V.	La Foi en la Présence réelle, fondée sur une possession constante	32
CH. VI.	La Foi en la Présence réelle, fondée sur la croyance des saints	37
CH. VII.	La Foi en la Présence réelle, fondée sur le sentiment et sur des miracles incontestables	39
CH. VIII.	La Foi en la Présence réelle, fondée sur l'autorité de l'Eglise.	43
CH. IX.	La doctrine du saint Concile de Trente touchant l'Eucharistie	48
CH. X.	Précis de la Foi touchant la sainte Eucharistie	57

SECONDE PARTIE.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il institué l'Eucharistie ?

CH. I.	Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour qu'on se souvienne de lui.	61
CH. II.	Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour qu'on se souvienne de lui (Suite)	66
CH. III.	Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour qu'on se souvienne des mystères de sa vie, mais principalement du mystère de sa mort	72
CH. IV.	Comment dans l'Eucharistie, nous annonçons la mort du Sauveur	76
CH. V.	Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour être le mémorial divin des antiques merveilles.	80
CH. VI.	Jésus-Christ institue l'Eucharistie pour être le mémorial divin des antiques merveilles. (Suite.)	86
CH. VII.	Le motif principal et suprême de l'institution de l'Eucharistie, c'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes	91
CH. VIII.	Le motif principal et suprême de l'institution de l'Eucharistie, c'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. (Suite.)	95

TROISIÈME PARTIE.

Que fait Jésus-Christ dans l'Eucharistie ?

PREMIÈRE SECTION.

Du sacrifice de l'Eucharistie, où Jésus-Christ s'immole.

CH. I.	Du sacrifice de la Croix	104
CH. II.	Du sacrifice de la Messe	110
CH. III.	De la dignité du Prêtre	116
CH. IV.	De la première fin du sacrifice de la Messe, l'Adoration.	122

CH. V.	De la seconde fin du sacrifice de la Messe, l'Action de Grâces	127
CH. VI.	De la troisième fin du sacrifice de la Messe, l'Expiation	133
CH. VII.	De la quatrième fin du sacrifice de la Messe, la Demande	137
CH. VIII.	Des fruits du sacrifice de la Messe pour les vivants .	141
CH. IX.	Des fruits du sacrifice de la Messe pour les morts .	148
CH. X.	Prière de saint Augustin pour sa mère	152
CH. XI.	Du zèle et de l'empressement pour assister au sacrifice de la Messe	155
CH. XII.	Doctrines du saint Concile de Trente touchant le sacrifice de la Messe	162
CH. XIII.	Conclusion de la première section touchant le sacrifice où Jésus-Christ s'immole	169

DEUXIÈME SECTION.

Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, où il demeure.

CH. I.	De la présence permanente de Jésus-Christ dans l'Eucharistie	171
CH. II.	Des contradictions auxquelles Jésus-Christ est exposé dans l'Eucharistie	175
CH. III.	Des contradictions auxquelles Jésus-Christ est exposé dans l'Eucharistie. (Suite).	181
CH. IV.	Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie d'obéissance	185
CH. V.	Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie d'humilité et d'anéantissement	190
CH. VI.	Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de silence et de recueillement.	194
CH. VII.	Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de pauvreté	199
CH. VIII.	Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de zèle. .	206
CH. IX.	Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, vie de dévouement	211
CH. X.	Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre ami	215
CH. XI.	Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un ami qui me connaît.	220
CH. XII.	Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre consolateur .	225

CH. XIII.	Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre consolateur (Suite)	229
CH. XIV.	Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre consolateur. (Suite)	235
CH. XV.	Jésus-Christ dans l'Eucharistie, notre lumière et notre guide	238
CH. XVI.	Du respect et de l'amour envers les Eglises où Jésus- Christ demeure	243
CH. XVII.	Des visites au Saint-Sacrement	250
CH. XVIII.	Sentiments d'une âme chrétienne à la vue d'une église	254

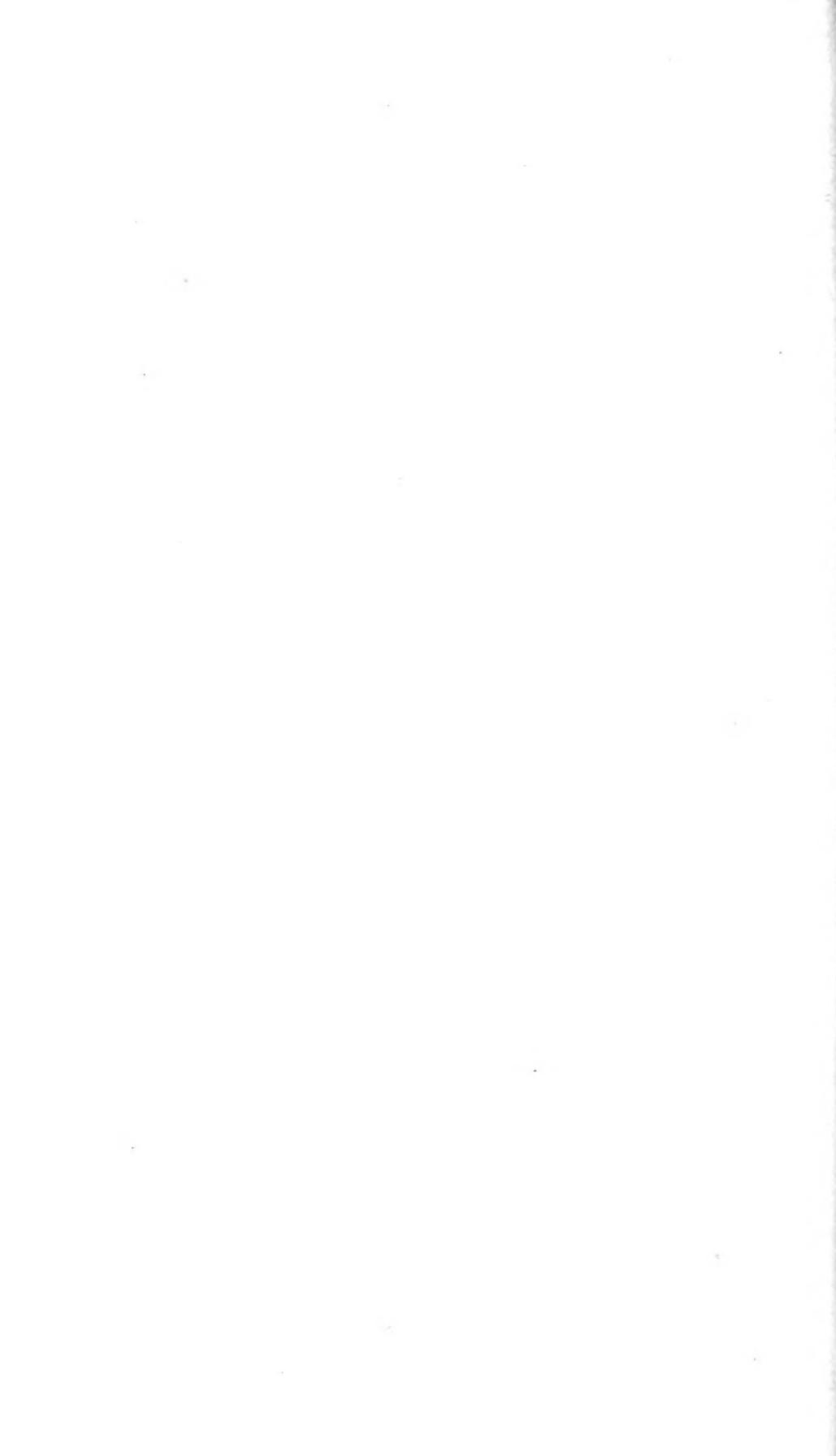
TROISIÈME SECTION.

Du Festin eucharistique où Jésus-Christ se donne.

CH. I.	De la Communion	256
CH. II.	Du premier effet de la Communion, l'union avec Jésus- Christ	263
CH. III.	Du premier effet de la Communion, l'union avec Jésus- Christ. (Suite)	268
CH. IV.	De l'union entre les hommes, fruit de la Communion	271
CH. V.	Du second effet de la Communion, la rémission des péchés véniels et l'affaiblissement des passions .	277
CH. VI.	Du troisième effet de la Communion, l'augmentation de la grâce sanctifiante et l'accroissement des vertus	283
CH. VII.	Du quatrième effet de la Communion, le gage de la vie éternelle	288
CH. VIII.	De la Communion indigne	293
CH. IX.	De la Communion indigne. (Suite).	297
CH. X.	De la Communion tiède	304
CH. XI.	De la préparation à la Communion	307
CH. XII.	De la préparation à la Communion. (Suite).	311
CH. XIII.	De la préparation à la Communion. (Suite).	314
CH. XIV.	De l'Action de Grâces après la Communion	319
CH. XV.	De l'Action de Grâces après la Communion. (Suite).	323
CH. XVI.	De l'Action de Grâces après la Communion, (Suite).	329

CH. XVII.	Des vicissitudes de consolations et d'aridités dans la Communion	332
CH. XVIII.	Du précepte de la Communion.	337
CH. XIX.	Du précepte de la Communion. (Suite)	341
CH. XX.	Du précepte de la Communion. (Suite)	346
CH. XXI.	De la Communion fréquente.	350
CH. XXII.	De la Communion fréquente. (Suite)	355
CH. XXIII.	De la Communion spirituelle	361
CH. XXIV.	De la première Communion	365
CH. XXV.	De la première Communion. (Suite.)	368
CH. XXVI.	Du Viatique	372
CONCLUSION		377

FIN DE LA TABLE.



LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 20, A PARIS, ci-devant rue des Saints-Pères.

La vie et les œuvres de Marie Lataste, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Monseigneur l'évêque d'Aire, par M. l'abbé P. Darbins, 2^e édit. 3 forts vol. in-12 . fr. 10 50
Le même ouvrage, 3 vol. in-8. fr. 18 »»

Cet ouvrage renferme les instructions que Notre Seigneur a communiquées à Marie Lataste. Le P. Toulemont résume ainsi une étude approfondie de ce livre : « On y découvre une vaste exposition de toutes les grandes vérités dogmatiques, avec les applications morales les plus variées, et tous les principes fondamentaux de la vie spirituelle. Les écrits de Marie Lataste ont une grande valeur soit par la richesse du fond, soit par les qualités de la forme. »

Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul, par M. l'abbé MAYNARD. 1 vol. in-8. fr. 6 »»
— Ou 1 fort vol. in-12 fr. 3 50

Mgr l'archevêque de Paris a écrit à l'auteur « rien de plus solide, rien de plus édifiant que ces pages, qui sont d'ailleurs un utile et naturel complément de votre histoire du saint fondateur de la Mission. »

Vie de N.-S. Jésus-Christ, d'après les quatre Évangélistes, avec des réflexions pratiques tirées des saints Pères, ouvrage traduit de l'italien par M. l'abbé LEGROS, et approuvé par NN. SS. les évêques de Verdun et de Nancy. 1 volume in-12 fr. 2 50
Le même ouvrage, édition de propagande. 1 vol. in-18. fr. 1 25

Cette vie se divise par chapitres, chacun renferme un fait, un miracle, une démarche de Notre-Seigneur; l'auteur les accompagne de réflexions solides et pieuses. C'est un de ces livres qu'on ne saurait trop recommander pour les lectures quotidiennes dans les maisons d'éducation et dans les familles chrétiennes.

L'Eucharistie, méditations pour chaque jour de l'année d'après le R. P. de MACHAULT, S. J., par M. l'abbé J. SAGETTE. 2^e éd. revue et augmentée. 4 forts vol. in-18 anglais fr. 12 »»
Mgr Gaume a dit dans le *Monde* :

Sous le rapport du style, de la richesse des témoignages et de l'abondance des idées, *L'Eucharistie* est bien supérieure au *Tresor* du P. de Machault. »

Vie de la bienheureuse Lidwine modèle des malades et des infirmes, par M. l'abbé COUDURIER. 1 vol. in-18 anglais. fr. 2 »»

Approbation de Mgr l'Evêque de Belley. « Cet ouvrage, puisé aux sources les plus authentiques, est plein d'édification et d'intérêt; la lecture en sera très-utile non-seulement aux personnes infirmes et malades, mais encore à tous ceux qu'anime le sentiment de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes. »

Les Saints de la Compagnie de Jésus, par Adolphe ARCHIER. 1 fort vol. in-18 anglais fr. 2 »»

Amour (l') de Jésus enseigné par Marie, par le R. P. TEPPA, barnabite; ouvrage traduit de l'italien, par M. l'abbé DE VALETTE. 1 beau vol. grand in-32. fr. 1 50

Ce nouvel ouvrage, riche en doctrine et en douce onction, a pour but de nous faire aimer Jésus. C'est Marie, la *Mère du bel amour*, qui nous y excite par les motifs les plus pressants

Jésus parlant au cœur des enfants de Marie, par le R. P. TEPPA, 4^e édition. 1 beau vol. gr. in-32 fr. 1 20

L'Évangile de l'Eucharistie, ou vie de Jésus-Christ continuée sur nos autels. Conférences familières par M. l'abbé PICHEFOT, 2^e édition, 1 fort vol. in-12 fr. 3 50

Les personnes pieuses trouveront dans ce livre un aliment substantiel et abondant pour la préparation à la Communion et pour les visites à l'adorable Sacrement

La doctrine chrétienne, exposée par le P. CANISIUS, ouvrage traduit du latin et précédé d'une notice biographique par M. VERDOT, curé de Vesoul. 1 vol. in-12 fr. 1 20

Le même ouvrage. 1 vol. in-18 raisin fr. » 80

Ce livre, abrégé substantiel du grand Catéchisme du Père Canisius, est remarquable par la clarté et la précision des explications, par l'abondance des textes de l'Écriture-Sainte et des Pères, et par le choix des exemples si propres à faire comprendre les vérités enseignées.

Anna-Maria Taïgi (la vénérable servante de Dieu), d'après les documents authentiques du procès de Béatification, par le R. P. BOUFFIER, de la Compagnie de Jésus, 1 vol. in-12 fr. 2 50

C'est à la fois une des vies les plus pratiques et les plus merveilleuses que nous offrent les fastes des saints.

L'Agonie triomphante, ou Jésus-Christ et l'Église glorifiés par la Croix, ouvrage de saint LAURENT JUSTINIEN, traduit par M. Louis CAILLET. 1 fort vol. in-18 anglais fr. 3 »

Approbation. Mgr Dupanloup, après avoir dit qu'il a été édifié et touché de la lecture de l'admirable ouvrage de saint Laurent Justinién, où le saint a mis toute son âme; ajoute : Cette lecture sera merveilleusement propre à remplir les âmes d'un tendre amour pour Notre-Seigneur en croix, et à les disposer pour les grandes fêtes pascales.

Derniers jours du chrétien (les), ou le saint viatique, l'extrême-onction, la recommandation de l'âme, les funérailles, le dogme du purgatoire, les prières pour les morts, etc., expliqués aux fidèles par M. l'abbé BAYLE, suivis de la messe et de l'office complet des morts. 1 beau vol. gr. in-32. fr. 2 »

« Votre livre est excellent et très-propre par la doctrine, l'érudition et l'onction « de piété dont il est rempli, à instruire, à intéresser, à édifier... »

(Approbation de Mgr. l'évêque de Marseille.)

Lettres de saint Bernard, à l'usage des personnes pieuses et des gens du monde, traduites par le R. P. MELOR, dominicain. 2^e édition. 1 vol. gr. in-32 fr. 1 20

Ces lettres d'un puissant intérêt et d'un rare mérite sont des chefs-d'œuvre de foi, de sentiment et de style.

Le Mystère de l'Eucharistie médité au pied des saints autels; par M. l'abbé A. JOIROX. 2^e édit. 1 vol. in-18 anglais fr. 3 »

Cet ouvrage, honoré d'un bref de Pie IX, est approuvé par neuf évêques.

Vie de N.-S. Jésus-Christ, écrite par C. BRENTANO, d'après les visions de la Sœur EMMERICH, traduite par M. l'abbé de CAZALÈS; 6 vol. in-18 anglais fr. 15 »

« M. l'abbé de Cazalès, à qui la France doit d'avoir connu les touchants récits » de la *Douloureuse Passion* et de la *Vie de la sainte Vierge*, vient de donner au » public la traduction habile et fidèle, comme toujours, de ce nouvel ouvrage, » plus étonnant encore que les deux premiers... » R. P. Dom Guéranger.

La Sainte Communion considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, par le R. P. DALGAIRNS auteur de la *Dévotion au Sacré-Cœur*, traduit de l'anglais par M. l'abbé L. GODARD, 2 vol. in-18 anglais. . . . fr. 6 »»

De bons juges ne craignent pas de placer cet ouvrage à côté des meilleurs du P. Faber, le confrère et l'ami du P. Dalgairns.

Dévotion (de la) au Sacré-Cœur de Jésus, précédée d'une introduction sur le Jansénisme, par le R. P. DALGAIRNS, traduite par M. l'abbé POULIDE, suivie d'un *Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie*, par le R. P. DE MAC CARTHY, S. J. 1 beau vol. in-18 angl. . . . fr. 3 »»

Pieuse explication de la Passion de N.-S. J.-C., tirée de J. Thaulère, par le Vén. Louis DE BLOIS, ouvrage traduit du latin par M. l'abbé POULIDE. 1 v. in-18. . . . fr. 1 50

Rayon de miel (un), ou doctrine spirituelle du vénérable Louis de BLOIS, recueillie textuellement de ses œuvres ascétiques, et distribuée en quatre livres par le Père Steyrer; traduite du latin par M. l'abbé M. ROZE. 1 vol. in-12. . . . fr. 2 »»

Manuel de saint Augustin, suivi des *Méditations* de saint Bernard; trad. nouv., par M. de GROZELIER. 1 vol. in-12. fr. 1 20

« M. de Grozelier a su conserver dans sa traduction les richesses de cette langue flexible et abondante de l'évêque d'Hippone et du solitaire de Clairvaux. Sous sa plume les paroles brûlantes du livre des *Méditations de saint Bernard* ne perdent rien de leur onction, de leur couleur, de leur élévation. » (*Univers*).

Direction morale et religieuse de l'enfance et de la jeunesse, Conseils pratiques aux parents et aux maîtres, par le R. P. FRANCO, de la Compagnie de Jésus; ouvrage traduit de l'italien et enrichi de nombreux extraits empruntés aux moralistes et aux écrivains chrétiens, par M. l'abbé LAFFINEUR. 1 fort vol. in-18 anglais. . . . fr. 3 »»

Marie au cœur de la jeune fille, ouvrage traduit de l'italien, par M. l'abbé A. BAYLE. 2^e édit. 1 beau vol. gr. in-32 fr. 1 20

Le pieux auteur, dans son style simple et plein d'onction, sait inspirer l'amour de toutes les vertus chrétiennes. Les vives exhortations, les conseils persuasifs qu'il met sur les lèvres de la sainte Vierge, pénètrent l'âme de salutaires impressions.

Méditations sur les vérités et les devoirs du Christianisme, pour tous les jours de l'année; par Mgr. CHALLONER; traduites de l'anglais par M. l'abbé VIGNONET. 3 vol. in-18 anglais. fr. 6 »»

Mgr Pie, évêque de Poitiers, a dit : « Cet ouvrage, justement estimé, » est plein de doctrine et très-propre à nourrir la piété des fidèles et de toutes » les personnes qui vaquent au saint exercice de l'oraison. »

Ame à l'école de Jésus enfant (l'), Considérations, Exemples, Pratiques pour tous les jours de l'année, Ouvrage traduit de l'italien par M. l'abbé BAYLE. 1 vol. in-18 anglais. . . . fr. 2 »»

Ce livre fait les délices des familles chrétiennes et des communautés religieuses en Italie.

Arbre de vie (1'), ou les douze vertus fruits de la foi ; suivi du *Conflit Intérieur*, ou vie militante du chrétien, par S. LAURENT JUSTINIEN ; traduit par M. L. CAILLET. 1 f. v. in-18 angl. fr. 3 »»

L'*Arbre de Vie* offre un traité complet, solide et pratique des vertus chrétiennes ; il sera très-utile, non seulement aux personnes pieuses, mais encore à tous ceux qui sont chargés de diriger les âmes dans les voies du salut.

Culte de Marie, contenant : Précis historique sur le Culte de Marie ; — Notice sur toutes ses fêtes ; — Offices complets ; — Prières diverses de l'Eglise et de saints personnages ; — Antiennes. — Proses ; — Hymnes ; — Litanies ; — Dévotions, Confréries, Pèlerinages, Neuvaines ; — Indulgences, etc. ; par M. GERGERÈS. 2^e édit. corr. et aug. 1 fort v. in-18 raisin fr. 3 »»

Ce livre, approuvé par Mgr le cardinal Donnet, est remarquable entre tous ceux qu'on a publiés dans ces derniers temps, sur le culte de la Mère de Dieu.

Hommage à la sainte Famille de Nazareth, ou Nouveaux mois de Janvier, de Mars et de Mai, par M. l'abbé F. DAUDE. 1 fort volume gr. in-32. fr. 2 »»

CHACUN DE CES MOIS SÉPARÉ.

Hommage à Jésus, 1 vol. in-32 raisin. fr. » 80
Hommage à Marie, 1 vol. in-32. fr. » 80
Hommage à Joseph, 1 vol in-32. fr. » 80

L'auteur a su présenter son triple sujet de manière à éclairer l'esprit, et à toucher le cœur. Sa méthode est simple et facile : chaque jour du mois il expose dans une courte méditation, un trait de la vie qu'il étudie. Un exemple vient ensuite, puis une prière, un bouquet spirituel et une pratique

Le Guide du Chrétien dans les voies du salut, contenant : 1^o les *Considérations sur les grandes vérités de la Religion*, par Mgr CHALLONER ; 2^o le *Chemin du ciel aplani* par le R. P. PINAMONTI, 3^o les *Instructions et Prières* pour sanctifier la journée, bien entendre la Messe, et recevoir avec fruit les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, du R. P. SANADON, publié avec l'approb. de Mgr l'évêque de Nancy. 1 fort vol. in-18 raisin fr. 3 »»

OUVRAGES DU R. P. FABER :

Tout le monde est d'accord pour placer le P. Faber à la tête des auteurs de ce siècle qui ont écrit sur la vie spirituelle.

Bethléem, ou le Mystère de la Sainte-Enfance. 2 vol. in-12, 6 fr. — Abrégé, 1 fort vol. in-12. 3 fr. 50. — Le Précieux Sang ou le prix de notre salut. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Conférences spirituelles. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. 1 fort vol. in-12, 3 fr. 50. — Tout pour Jésus. 1 vol. in-12 avec portr. de l'auteur, 3 fr. — Le Saint-Sacrement, suite à *Tout pour Jésus*. 2 vol. in-12, 6 fr. — Le même ouvr. abrégé. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Créateur et la Créature. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 20, A PARIS, ci-devant rue des Saints-Pères,



OUVRAGES DU R. P. F. W. FABER,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE DE LONDRES.

Mgr l'évêque de Poitiers, dans sa troisième Instruction synodale, appelle le R. P. Faber *une des plus vives et des plus pures lumières de l'Eglise contemporaine.*

Le R. P. Guéranger apprécie en ces termes les ouvrages du pieux et savant oratorien :

« ... Rappellerai-je les livres du P. Faber, si avidement accueillis en France ? Je laisse à part le docteur de l'ascèse, le profond observateur du cœur humain, le poète incomparable ; je ne veux parler que du théologien. Cet homme d'un esprit si positif est un disciple de la scolastique ; il l'a fouillée, scrutée avec ardeur ; il en rapporte les plus abondantes richesses ; c'est là que s'est formée cette vue intérieure et développée, ce tact presque universel. Nul plus que le P. Faber ne goûte à la fois tous nos docteurs de toute époque ; nul ne sent mieux l'Eglise et la vérité surnaturelle sous toutes les formes qui les retracent et qui les expriment... » (Extrait du *Monde*.)

Bethléem, ou le mystère de la sainte Enfance, 2 vol. in-18 anglais. fr. 6 »

Abrégé du même ouvrage, 1 fort vol. in-18 angl. fr. 3 50

Dans le chapitre 1^{er} l'auteur considère la génération éternelle du Verbe, cause et modèle de toute la création ; dans le ch. II^e, il considère la vie du Verbe dans le sein immaculé de Marie. Le reste de l'ouvrage est consacré à méditer le mystère ineffable de la naissance du Sauveur à Bethléem et les douze premières années de sa vie passées en Judée et en Egypte. Jamais peut-être plus vives et plus douces lumières n'ont éclairé cet adorable mystère d'un Dieu fait homme, s'abaissant jusqu'à sa créature pour la régénérer, la sauver et la faire participer à sa vie glorieuse.

Dévotion à l'Eglise (de la). in 18 fr. » 30

Le P. Faber nous expose ici avec la science et la piété qui le distinguent tous les titres que l'Eglise notre mère, fondée par N.-S. Jésus-Christ, dirigée et assistée par le Saint-Esprit, a à l'amour, à la vénération, au culte de ses enfants.

Précieux sang (le), ou le Prix de notre salut, 3^e édition. 1 vol. in-18 angl. fr. 3 50

Le savant oratorien étudie successivement, avec une clarté rare, une profondeur de vue étonnante et une onction touchante le *mystère du Précieux Sang, sa nécessité, son empire, son histoire, la prodigalité* avec laquelle il a été répandu, et enfin la *dévotion* dont il est l'objet dans l'Eglise. Les pieux fidèles, les membres des *Confréries du Précieux Sang, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur*, trouveront dans ce livre un nouvel aliment à leur amour envers notre divin Rédempteur.

Conférences spirituelles, 3^e édit. 1 v. in-18 anglais. . fr. 3 50

M. Louis Venillot, dans une lettre à un ami, s'exprime ainsi : « ... Véritablement le docteur Faber est un maître homme, et je sais grand gré au P. abbé de Solesmes de me l'avoir mis aux mains. Il roule son pécheur, le masse, le pelotte, le broie, le désosse avec un art qui fait pénétrer le jour dans beaucoup de recoins que l'on tenait soigneusement fermés... »

Dans ce livre, qui traite des questions pratiques de la vie spirituelle, l'esprit d'observation, l'originalité et la verve de l'auteur de *Tout pour Jésus*, se font remarquer plus que dans aucun autre de ses ouvrages. Jamais il n'a pénétré à cette profondeur les plis et les replis de la conscience, qui souvent s'ignore, s'abuse ou s'égare, faute de réflexion, de lumière ou de bonne direction

La Bonté, extrait des *Conférences spirituelles*, in-18. fr. » 60

Le pied de la Croix ou les douleurs de Marie, 5^e édition. 1 fort vol. in-18 angl. fr. 3 50

« ... Le *Pied de la Croix* développe un sujet que bien des auteurs ont traité : les Douleurs de Marie ; mais nous n'en connaissons pas qui l'aient fait d'une manière si complète. En parcourant successivement le martyre de Marie, chacune des sept douleurs en particulier et la Compassion de la sainte Vierge, le R. P. Faber a d'abord admirablement établi le dogme de la Croix, la doctrine du mérite et de la réparation par la douleur. Mais ce qui fait de son livre un travail vraiment nouveau, c'est qu'avec cette exposition large et complète d'une doctrine magnifique, le *Pied de la Croix* présente encore une suite de considérations touchantes qui remuent l'âme ; et il suscite au cœur des résolutions généreuses qui en découlent naturellement. Oui, le nouvel ouvrage du R. P. Faber est un de ces livres heureux qui instruisent et qui rendent meilleur... » L'abbé A. RICHE.

Créateur et la Créature (le), ou les Merveilles de l'Amour divin ; 4^{me} édition, 1 vol. in-18 anglais. fr. 3 50

Ce traité se divise en trois parties. Dans le premier livre, l'auteur fait comprendre ce que c'est que d'avoir un Créateur, et montre ce qui résulte pour nous d'être ses créatures. Cette étude nous conduit à reconnaître que la création est simplement un acte d'amour divin, d'un amour immense et éternel. Dans le deuxième livre, l'auteur, étudiant les profondeurs de cet amour créateur, se pose et résout les cinq questions suivantes : « Pourquoi Dieu veut-il que nous l'aimions ? Pourquoi nous aime-t-il ? Comment pouvons-nous l'aimer ? Comment l'aimons-nous en acte ? Comment paie-t-il notre amour ? » Dans le dernier livre, après avoir montré combien le salut est facile, même pour une nature tombée, et que la majorité des croyants devrait être sauvée, il se demande pourquoi ces relations entre le Créateur et la créature sont méconnues au moins en pratique par celle-ci ? La réponse se trouve dans la nature, le pouvoir et la prédominance de l'esprit du monde (la chair et le démon ne suffisent pas à rendre compte de la conduite des hommes envers Dieu). — Comment échapper à l'influence de l'esprit du monde ? Par l'amour du Créateur, par un culte d'amour, par un amour qui nous fait pénétrer l'abîme de la beauté divine, source de notre sainteté ici-bas et de notre bonheur dans l'autre vie.

Le Saint-Sacrement, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite à
Tout pour Jésus. 4^{me} édition, 2 vol. in-18 angl. . fr. 6 »»

Dans cet ouvrage l'auteur se propose d'enflammer de plus en plus nos cœurs, en nous dévoilant les merveilles de l'amour de Jésus dans l'Eucharistie. S'élevant aux plus hautes considérations sur les Œuvres et les Voies de Dieu, la Création, l'Incarnation, la Justification, la Transsubstantiation et la Glorification, il nous initie aux secrets de la sagesse, de la puissance et de la bonté divine, se concentrant en une œuvre sublime qui les résume et les absorbe pour ainsi dire toutes, le *Saint-Sacrement*. Jamais sujet plus magnifique n'avait été étudié avec plus de science et d'amour, jamais les Œuvres et les Voies de Dieu n'avaient été exposées avec plus de chaleur et d'onction.

— *Le même ouvrage abrégé*. 1 fort vol. in-18 anglais. fr. 3 50

Pour mettre son livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, l'auteur a bien voulu autoriser un théologien français à préparer une édition abrégée, en supprimant dans son ouvrage tout ce qui lui paraîtrait inaccessible à ceux qui comprennent et qui goûtent *Tout pour Jésus* et les *Progrès de l'âme*. Pour atteindre ce but il a suffi de retrancher quelques chapitres consacrés à des développements scientifiques, à la discussion des diverses opinions formulées dans les écoles. Du reste, ce travail n'altère en rien le plan et l'unité de l'ouvrage ; le style de l'auteur et sa piquante originalité ont été conservés.

Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. 6^e édit. 1 fort vol. in-18 angl. compacte fr. 3 50

En lisant l'approbation dont Mgr l'évêque de Nancy l'a revêtu, personne ne sera étonné du succès que ce livre a obtenu.

» Le livre du *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, du P. Faber, est plein de la doctrine des saints, toutes les infirmités de l'âme y sont décrites avec une profondeur et une vérité d'analyse qu'on rencontre dans bien peu de livres ; et le remède est indiqué à côté du mal avec une sagacité qui révèle une longue expérience dans la direction des âmes. Ce livre peut être utile à tous, aux laïques comme aux ecclésiastiques et aux communautés religieuses. Il est écrit avec assez de clarté, de simplicité pour être compris par les esprits les moins exercés aux choses spirituelles, comme aussi les personnes les plus instruites en ces matières y trouveront des aperçus nouveaux, et dans les sujets les plus rebattus, une manière particulière qui en rend la lecture aussi intéressante qu'édifiante. C'est pourquoi nous le recommandons à la piété des fidèles de notre diocèse. »

Tout pour Jésus, ou Voies faciles de l'amour divin 15^e édition très complète, 1 fort vol. in-18 anglais, orné du portrait de l'auteur. fr. 3 »»

Cette édition, revue avec soin et corrigée sur la cinquième édition anglaise, est la seule autorisée par l'auteur. Elle est augmentée d'une notice sur la confrérie du précieux Sang, que le R. P. Faber a bien voulu composer sur la demande qui lui en a été faite par l'éditeur français.

« Approbation de Mgr l'archevêque de Paris : «..... Il règne dans « cet ouvrage un accent de foi et une onction de piété qui émeuvent « l'âme et lui font le plus grand bien. L'auteur sait rendre la dévo- « tion aimable en la présentant sous son vrai jour, et il fait connaître

« à ses lecteurs avec beaucoup de science les voies qui mènent sû-
« rement à Dieu.....»

L'immense succès de cet ouvrage dont les éditions se sont succédé en Angleterre et en France avec une rapidité extraordinaire est une preuve irrécusable de son rare mérite. Tout le monde s'accorde à le mettre au-dessus des livres de piété publiés dans ces derniers temps.

— *Le même ouvrage*, à l'usage de la jeunesse et des familles chrétiennes. 1 vol. in-18 rais. orné du portrait de l'auteur. fr. 1 60

L'auteur a bien voulu autoriser M. l'abbé Lalanne, directeur du collège Stanislas, à supprimer quelques développements qui conviennent plus spécialement aux personnes avancées dans la piété.

Dévotion au Pape (de la) 4^e édition, in-18 . . . fr. » » 30

Ce n'est pas du respect seulement, ni même de l'amour filial que nous devons au Saint-Père, le représentant visible de Jésus-Christ sur la terre, c'est une espèce de culte, une véritable *dévotion*, ainsi que le dit l'illustre et pieux oratorien.

La Sainte Communion considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, par le R. P. DALGAIRNS, traduit par M. l'abbé L. GODARD, et suivi d'un traité sur la *fréquente communion* emprunté aux *Analecta juris pontificii*. 2 vol. in-18 anglais. fr. 6 » »

Cet ouvrage savant et pratique sera très-utile aux directeurs des âmes et aux pieux fidèles.

De la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, précédée d'une Introduction sur l'Esprit du Jansénisme; par le R. P. Dalgairns, de l'Oratoire de Birmingham. Traduite par M. l'abbé POULIDE; suivie d'un *Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie*, par le R. P. DE MAC-CARTHY. 1 vol. in-18 anglais fr. 3 » »

De très-bons juges estiment que cet ouvrage est le plus complet au point de vue dogmatique, historique et pratique sur la dévotion au Sacré-Cœur.

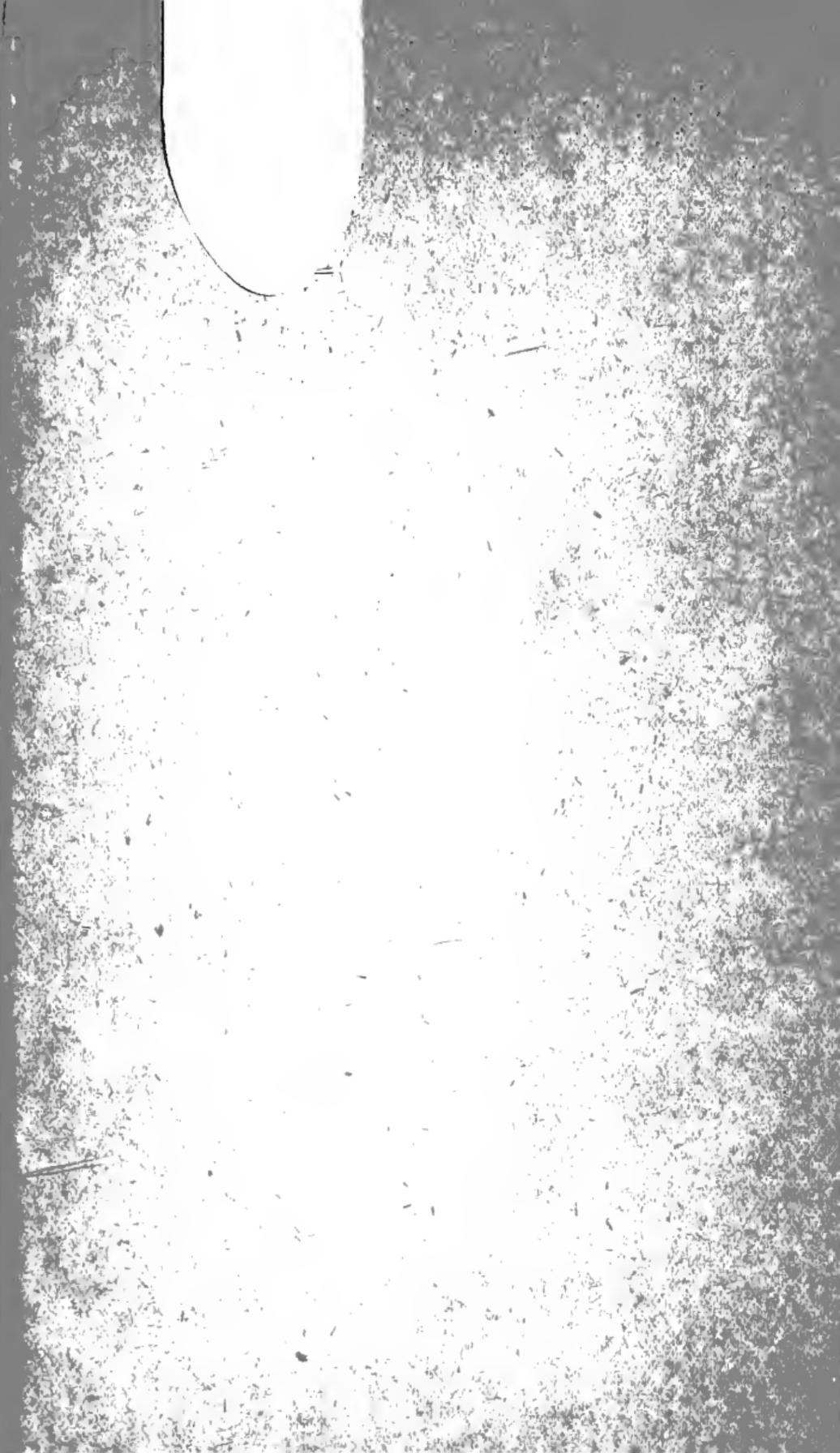
La vie et les œuvres de Marie Lataste, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, par M. l'abbé P. Darbins, 3 forts vol. in-18 anglais fr. 10 50

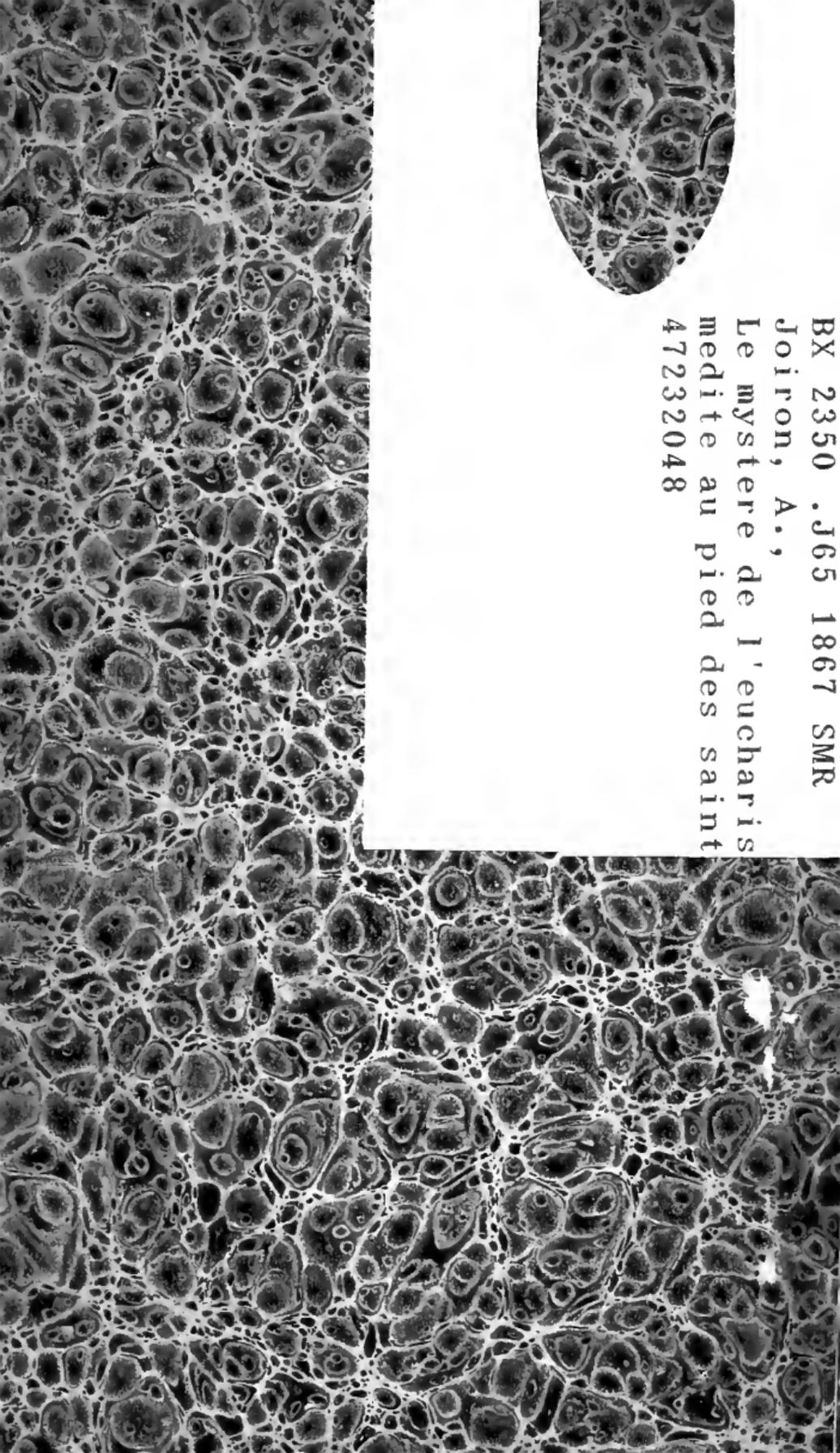
— *Le même ouvrage*, 3 vol. in-8 fr. 18 » »

Cet ouvrage, plein de lumière et d'onction, paraît inspiré par la Providence pour ranimer la foi et la piété dans les cœurs.

Passion méditée, d'après les quatre Evangélistes, ou Elévations sur les souffrances et la mort de N.-S. J. C., ouvrage traduit de l'italien, de M. l'abbé MARCHETTI, suivi de Considérations empruntées aux Pères de l'Eglise et aux orateurs sacrés, par M. H. DENAIN, avec l'appr. de Mgr l'arch. de Paris. 3^e édit. augmentée de la *Messe dite de la Passion*. 1 fort vol. gr. in-32. fr. 2 » »

Cet ouvrage contient une méditation et une lecture pour chaque jour du Carême.



The image features a dense, intricate marbled paper pattern. The pattern consists of numerous small, irregular, cell-like or organic shapes, each with a darker, textured center and a lighter, more uniform outer ring. These shapes are interconnected by a fine, web-like network of lines, creating a complex, organic texture. The overall color palette is grayscale, with varying shades of gray and black, giving it a rich, detailed appearance. The pattern is consistent across the entire surface, including the area around the text and the oval cutout.

BX 2350 .J65 1867 SMR
Joiron, A.,
Le mystere de l'eucharis
medite au pied des saint
47232048

